REVUE

DE PARIS.

REVUE

DE PARIS.

SECONDE ÉDITION.

4me ANNÉE. — TOME 2e.

Bruxelles,

H. DUMONT, RUE DES AUGUSTINS, No 16.

—

1832.

Du Système Social

DE M. CHARLES FOURIER.

Origine et développement de la théorie de M. Ch. Fourier. — Caractère de ses divers ouvrages. — Son école. — Vue pratique de sa conception. — De l'ASSOCIATION. — Ses avantages. — *Conditions d'association proposées par M. Fourier.* — Industrie attrayante. — Répartition proportionnelle des produits. — Fusion graduelle des trois classes (pauvre, moyenne, riche). — Emploi opportun des femmes, des enfans et des vieillards. — Nouveau mode d'élection. — Travaux de l'association. — Importance de l'industrie agricole. — Appel des salariés de la ville à l'agriculture. — Examen de la proposition de M. Bigot de Morogues. — Possibilité d'une expérience locale pour justifier les avantages de la théorie nouvelle.

M. Charles Fourier (de Besançon) a consacré de longues années à l'étude de *l'association* et à la recherche du *procédé* par lequel on pourrait substituer au morcellement qui, à notre époque, est l'état général de la société sur tout le globe, un *ordre combiné* où toutes les facultés, tous les caractères, toutes les individualités auraient un plein et libre essor. Par cette étude, M. Fourier a été conduit, comme d'inspiration, à poser et à résoudre les plus vastes problèmes dont il soit donné à l'esprit humain de s'occuper. Sa vie a été consacrée tout entière à une même œuvre; c'est une vie de dévouement, de constance et de malheur : le plus grand malheur du génie, c'est d'être méconnu. Cette consécration douloureuse n'a pas manqué à celui qui se proclame le Newton du monde moral : mais il faut qu'enfin le jour de la justice arrive.

Dès l'année 1808 M. Fourier a annoncé sa découverte. L'ouvrage où elle est exposée a pour titre : *Théorie des quatre mouvemens*. Dans ce livre tout est neuf, hardi, gigantesque. Le point de départ, c'est l'insuffisance des sciences morales, métaphysiques et économiques; c'est le *doute absolu* sur tous les préjugés, l'*écart absolu* de toutes les théories connues. M. Fourier débute par l'*association agricole*, et, de ce point, il se sent poussé malgré lui à la science universelle; il reconnaît que « les lois de l'attraction passionnée » sont en tout point conformes à celles de l'attraction ma- » térielle expliquées par Newton et Leibnitz; qu'il y a unité » du système de mouvement pour le monde matériel et spi- » rituel. » (*Théorie des quatre mouvemens*, page 21.) — De là il proclame la découverte d'une nouvelle science fixe : « L'analogie des quatre mouvemens matériel, organique, » animal et social, ou analogie des modifications de la ma- » tière avec la théorie mathématique des passions de l'homme » et des animaux. » (*Théorie des quatre mouvemens*, p. 21.)

La prétention de M. Fourier est dès lors d'établir des méthodes *fixes* et *mathématiques* pour toutes les branches des connaissances humaines.

Mais avant tout il insiste sur la découverte du procédé d'*association agricole*, c'est là sont point de départ et d'arrivée, c'est le principe et la fin de toutes ses méditations, c'est le *pivot* de toute sa théorie. — Il annonce *le passage du chaos social à l'harmonie universelle*, toujours surpris et comme émerveillé de sa propre trouvaille : « Moi-même, » dit-il, lorsque je commençai à spéculer sur l'association » agricole, je n'aurais jamais présumé qu'un si modeste cal- » cul pût conduire à la théorie des destinées. » (*Théorie des quatre mouvemens*, page 9.)

Dans la *Théorie des quatre mouvemens*, nous trouvons : 1° une conception de Dieu et de ses attributs; 2° des considérations sur la hiérarchie des quatre mouvemens; 3° une vue sur les destinées générales du genre humain et du globe terrestre (passé, présent, avenir); 4° l'exposé du système passionnel dans l'homme; 5° le développement et l'application du procédé d'association; 6° une critique complète de la civilisation.

Là, pour la première fois, la parole d'affranchissement s'est fait entendre à la femme. On s'étonne que les lignes que nous allons citer aient échappé à ceux qui s'épuiseraient en vain à justifier par un seul texte de Saint-Simon ce qu'ils nomment l'*appel de la femme :*

« En thèse générale, dit M. Fourier, les progrès sociaux » et changemens de période s'opèrent en raison du progrès » des femmes vers la liberté; et les décadences d'ordre so- » cial s'opèrent en raison du décroissement de la liberté des » femmes. — L'extension des privilèges des femmes est le » principe général de tous progrès sociaux. »

Ce qui domine dans la première émission de la pensée de M. Charles Fourier, c'est le point de vue de l'*infiniment grand.* Mais il lui en arrive comme à tout homme qui devance son siècle : il n'est point compris; ses prétentions paraissent exorbitantes; il ne s'attire que le ridicule et la méfiance, et, aujourd'hui encore, les plus savans ignorent jusqu'au nom de celui qui, dès 1808, il y a vingt ans! prétend avoir trouvé la véritable solution du problème social. Ceci ne saurait ni nous surprendre ni nous détourner; mais les saint-simoniens, plus que personne, doivent être frappés de la coïncidence de ces vues avec celles que Saint-Simon émettait à peu près à la même époque, avec cette différence pourtant que M. Fourier apportait la solution du problème social au moment où Saint-Simon ne s'occupait que de poser des questions de l'ordre scientifique, et n'avait même pas encore songé à la fondation du système industriel. L'accueil fait à la première annonce de la découverte, sans décourager M. Fourier, semble avoir changé la direction de ses idées. Par une réaction bien naturelle, il abandonne la voie du grandiose, s'enfonce dans les détails, ne parle plus qu'aux intérêts, et pour faire passer ses idées dans les têtes étroites de notre génération égoïste, il cherche à les amoindrir.

Exposer avec les développemens les plus minutieux le système arrivé à sa pleine maturité, tel est le but du second ouvrage de M. Fourier, publié en 1822. Ce livre est jusqu'ici ce que nous possédons de plus complet. Il ne s'agit plus des *quatre mouvemens*, le titre seul exprime une prétention qui, sans être au fond plus modeste, paraît de

prime-abord moins ambitieuse : *Traité de l'association domestique-agricole.* « En bonne forme, dit M. Fourier dans » l'avant-propos, il eût fallu intituler cet ouvrage THÉORIE » DE L'UNITÉ UNIVERSELLE, science effleurée par Newton, » qui en a expliqué une branche ; mais les Français, chez » qui j'écris, étant inondés de systèmes sur l'unité de l'u- » nivers, me condamneraient dès le titre, si je leur annon- » çais une découverte sur laquelle ils ont été tant de fois » trompés. Je me borne à annoncer la branche la plus subalterne de l'unité, l'*association domestique.* »

Si la *Théorie des quatre mouvemens*, plus brève, moins condensée, moins bizarre et inusitée en sa forme, offre plus de facilité à ceux qui commencent l'étude du système, le *Traité de l'association* n'en est pas moins le véritable fonds où l'homme curieux de bien et beaucoup savoir doit aller puiser, soit parce qu'il est plus étendu, plus explicite, soit parce que les idées fondamentales y ont acquis une précision et une netteté qu'elles n'avaient pas dans le premier ouvrage.

Après le *Traité de l'association*, M. Fourier n'a publié qu'un livre important, en 1829 ; il a pour titre : *le Nouveau Monde industriel.* C'est un beau résumé ; mais il ne saurait tenir lieu des ouvrages qui l'ont précédé. Les autres publications se bornent à quelques petites brochures de circonstance, entre autres un pamphlet contre les *sectes Saint-Simon et Owen*, qui se ressent de l'aigreur du génie méconnu, et qui contient d'ailleurs contre les saint-simoniens des imputations de plagiat et de mauvaise foi, à mes yeux tout-à-fait sans fondement.

Déjà quelques hommes de talent et de dévouement sont entrés dans la voie ouverte par M. Fourier. Je cite avec plaisir et reconnaissance Just Muiron, de Besançon, et Victor Considérant, officier du génie. Ce dernier vient de terminer à Metz une exposition qui a porté quelque fruit. Just Muiron, voué depuis long-temps à l'étude et à la propagation du nouveau procédé sociétaire, nous a déjà donné les *Aperçus sur les procédés industriels*, qui forment la meilleure préparation aux ouvrages dogmatiques. Il vient de publier un autre livre plein d'intérêt, où il traite quelques

questions de religion et de métaphysique. C'est une tentative faite en vue de concilier la théorie de M. Fourier avec les *traditions*. — Là se termine l'histoire des travaux qui ont exposé, développé expliqué la conception dont nous allons essayer de présenter quelques résultats pratiques.

Tout système social doit s'appuyer sur une théorie complète de la nature humaine. M. Fourier n'a pas manqué à cette condition, qui est une loi nécessaire de notre esprit. Ses vues sociales sont déduites de l'*analyse de l'homme*. Nous devions par conséquent, en suivant l'ordre logique, faire connaître d'abord la métaphysique de M. Fourier; mais c'est un objet trop grave et trop abstrait pour le plus grand nombre des lecteurs. Ce travail serait d'ailleurs tout-à-fait étranger au but que nous nous proposons dans cet article. Aussi bien, c'est par ses fruits qu'on peut apprécier une doctrine. Or, à la manière dont M. Fourier présente l'association, il sera facile de voir que ce n'est pas en cherchant au hasard qu'on arrive à des résultats aussi précis, aussi grands. Nous voulons appeler l'attention sur un ouvrage immense, dont l'intelligence complète exige de longues et fortes études. Fixons-nous sur l'*association* et ses conditions. C'est pour tous une question capitale, et, en ce moment surtout, ce doit être la question à l'ordre du jour.

DE L'ASSOCIATION.

Dans les deux phases principales de la vie de l'humanité, elle se présente ou comme cherchant sa loi, ou comme l'ayant trouvée. A une époque, la destinée de l'humanité est le contre-pied de ce qu'elle devait être : c'est le *monde à rebours*. A l'autre époque, au contraire, la vie sociale se trouve en harmonie avec les désirs et la volonté de l'homme : c'est le monde à *droit sens*. Dieu donne à l'espèce qui régit le globe, pour but et pour récompense de ses efforts, la *découverte* de la loi qui lui a été faite, qui lui est *naturelle*. Avant d'arriver à cette découverte, il faut subir toutes les épreuves de la lutte et de la misère; il faut à l'humanité *gagner sa vie* par le travail; mais tôt ou tard la solution est donnée. Nous sommes à l'époque décisive, nous assistons au

passage du chaos social à l'harmonie. La destinée de l'homme, c'est l'*association;* son état subversif, c'est le travail isolé ou individuel.

Les avantages de l'association sont incalculables. Ceux qui frappent tout d'abord sont négatifs, les immenses économies en tous genres; et, dans l'ordre moral, la disparition de tous les vices, l'abolition de la concurrence complicative et mensongère, la simplification des rouages commerciaux. — La superfétation des *agens* et des intermédiaires entre le producteur et le consommateur est aujourd'hui poussée au comble.

Quant aux avantages positifs, pour celui qui veut en approfondir le calcul, ils s'élèvent à des proportions si gigantesques que l'on se voit forcé d'amoindrir et d'affaiblir les résultats. La plus minime appréciation donne un produit QUADRUPLE en effectif et VINGTUPLE en relatif; c'est-à-dire qu'un travailleur qui gagne aujourd'hui 4 fr. par jour en gagnerait 16 dans l'ordre sociétaire, et vivrait pour 16. fr. mieux qu'on ne vit aujourd'hui pour 80 fr.

On touche à la féerie pour peu qu'on veuille tenir compte du bonheur, des vertus et des richesses qui sont le produit spontané de la réunion et de la combinaison des caractères, c'est-à-dire de l'association dans l'ordre *moral.*

La question d'*association* est donc, pour l'humanité, la question du vrai bonheur. Jusqu'ici la carrière de l'humanité a été comptée par les progrès de la CIVILISATION. Ce mot ne représente, pour M. Fourier, qu'une des phases spéciales du développement social; et, en la regardant sous son aspect le plus douloureux, il flétrit la civilisation comme l'ENFER sur la terre. La civilisation est l'état des peuples les plus avancés dans la bonne voie, ou plutôt les plus voisins de la découverte du monde nouveau encore inconnu. La France, l'Angleterre, l'Allemagne sont en pleine civilisation, et commencent même à entrer dans le déclin de cette phase transitoire.

L'état *civilisé* résume tous les caractères de la *société subversive* et les pousse à leur dernière énergie; il cumule l'astuce et l'esprit de trafic mensonger de la société patriarcale avec la violence de la société barbare; et (phénomène re-

marquable sur lequel M. Fourier a particulièrement insisté) toutes les améliorations tentées, toutes les découvertes en elles-mêmes utiles et fécondes pour l'avenir, ne sont que des PÉJORATIFS. Elles deviennent des instrumens d'oppression et de discorde. Au moment même où elles apportent la richesse et le luxe, elles engendrent la pauvreté et le vice. L'introduction des MACHINES dans l'industrie est l'exemple le plus frappant de cette torture, de cette rotation sur soi-même. Pareille situation est un CERCLE VICIEUX, on n'en peut point sortir par accommodement ou par composition; il faut renouveler, il faut transformer de fond en comble; c'est un mouvement en ordre inverse. Ici une chaos; là une création du génie. — Voyons donc à quelles conditions cet ordre nouveau pourra absorber et entraîner le monde civilisé dans sa sphère d'action; étudions la voie la plus facile et la plus sûre pour y conduire les peuples; la voie du génie, c'est de suivre le bon sens natif de l'humanité et de tirer la perle du fumier des sophistes.

Conditions d'association proposées par M. Charler Fourier.

RENDRE LE TRAVAIL ATTRAYANT, voilà, selon M. Fourier, le vrai, le seul moyen d'associer. C'est à ce signe que l'humanité doit reconnaître que son temps d'épreuves est achevé. Quiconque parle encore de contrainte, d'obligation, de *lien*, est dans la loi ancienne. La loi nouvelle est où personne ne l'a encore cherchée, autour de nous, chez nous, à nos foyers, à notre champ; elle parle toutes les heures à notre esprit, à notre corps. Voulez-vous que les oisifs disparaissent; ne leur dites pas d'aimer le travail, faites que le travail les attire et les passionne. Voulez-vous améliorer la condition du peuple, voulez-vous faire son bonheur? que ce qui excite en lui dégoût et fatigue lui devienne agréable et l'enrichisse. Après cela le monde marche de lui-même, chacun selon son désir.

Pas de liberté, pas d'attrait, tant que la coopération de chaque sociétaire à un travail n'est point le fruit de son OPTION spontanée et toute personnelle. Là où chacun obéit avec joie à son impulsion, les groupes sont bientôt formés,

et la confiance, l'abandon remplacent la méfiance et la contrainte. A quelles conditions rendre l'industrie attrayante? changer toutes les circonstances de nos sociétés morcelées; édifices, outils, costumes, distribution du temps.—Aujourd'hui tout semble réuni pour faire du travail une douleur; ateliers insalubres, occupation continue, monotonie, mauvaise rétribution.

Les SÉANCES COURTES, variées, graduées forment le premier ressort de la fougue industrielle.

C'est beaucoup déjà que l'attrait direct pour la fonction et pour l'objet du travail, mais le plus puissant excitant de la volonté surgit de notre contact ou de notre opposition avec nos semblables; nous avons besoin d'être mus par la GLOIRE, par l'ambition, par le désir d'entrer en rivalité avec les corps voisins de celui dont nous faisons partie.

Les ACCORDS d'affection contribuent encore très-énergiquement à inspirer l'attrait au travail. Il faut que l'homme sociétaire soit sans cesse agité par les plus douces, les plus vivantes émotions; il faut que sa journée soit, pour ainsi dire, continue d'enthousiasme.

RÉTRIBUTION PROPORTIONNELLE. — Le désintéressement pécuniaire n'est pas une vertu de notre temps; j'ignore de quel temps ce fut la vertu. Tant d'hommes ont menti sur le mépris des richesses, tant d'hommes ont prêché ce mépris tout en s'enrichissant, qu'il vaut mieux faire que le désir même de la propriété devienne une source de vertus sociales. Ce n'est pas d'aimer ou de ne pas aimer la richesse qu'il s'agit, c'est de la bien acquérir et d'en fournir le moyen à tous. Voilà sans nul détour ni subtilité toute la politique harmonienne. On ne gagne pas grand'chose à violenter les capitalistes et à leur contester leurs droits. Laissons à César ce qui est à César; mais sachons, par notre industrie, nous faire un meilleur royaume que le sien, et qu'il profite lui-même de notre exemple pour orner, embellir et accroître son domaine. Cette morale, je crois, sera mieux écoutée et plutôt acceptée que la socialisation pontificale de la propriété : elle est au fond plus humaine. Mais deux grands désirs ont été apportés au monde, et ne peuvent plus en sortir, c'est la rétribution selon la *capacité* et les *œuvres*, le

talent et le *travail*. Ajoutons ces deux termes à l'équation sociale; ajoutons, *n'effaçons rien*. Le mieux qui survient compense ou absorbe le mal qui existait. Que chacun soit mis à même de capitaliser, et que chacun soit rétribué selon qu'il aura concouru à la production par son *travail*, son *capital* et son *talent*.

L'association harmonienne garantit donc un *minimum* d'avances à tous ses membres; elle tient compte du capital; elle promet à tous les associés un pis-aller d'énormes bénéfices. Le capital social administré par les *actionnaires* eux-mêmes est hypothéqué sur la *terre* et les *édifices* du canton d'essai. Ici on ne fait plus crédit à l'avenir pour une œuvre de parole, bon moyen, s'il n'en existait pas de meilleur, méthode *historique* et *catholique* s'il en fut. — Chez nous, c'est tout bonnement, tout bourgeoisement, tout humainement, une société en commandite par ACTIONS, qui s'organisera sur un pied de *production* à tripler le capital, même en omettant les bénéfices *positifs* de l'attraction industrielle, et pour ne tabler que sur les bénifices *négatifs* et les économies de l'association.

FUSION DES TROIS CLASSES (*riche, moyenne et pauvre*). — La société actuelle, comme toute société, peut se diviser en trois classes : la plus nombreuse, qui est la classe *pauvre*; la classe moyenne en nombre, qui est la *moyenne* en richesses; et la classe minime en nombre, qui est supérieure en richesses. Presque tous ceux qui se sont occupés d'associer n'ont pas trouvé d'autre moyen que de niveler ces trois classes. Babœuf et Owen marchaient droit à ce but. Le saint-simonisme a été plus avant, il a cherché tous les moyens qui pouvaient amener *graduellement, pacifiquement, hiérarchiquement*, la classe riche, la classe moyenne et la classe nombreuse à l'association; mais il a demandé un sacrifice que l'humanité n'est nullement disposée à faire, lequel sacrifice est bien moins celui de la propriété que celui de l'individualité; c'est en effet la personnalité qui se trouve fortement en danger avec les moyens du saint-simonisme. Les saint-simoniens semblent n'avoir pas tenu compte d'un fait vraiment capital aux yeux de l'homme qui étudie l'humanité, et qui, dans sa sympathie pour elle, voit

tous les besoins et toutes les natures diverses. Qu'on ait protesté, et protesté avec vigueur contre les priviléges de naissance, ceci est un premier élan qu'il est bon de donner. Par là nous avons soulevé et mis à l'ordre du jour la grave question de la propriété; nous avons rendu possible tout ce qui tendrait à établir un rapprochement entre la classe pauvre et la classe riche. Mais il n'en est pas moins vrai que pour quiconque a bien observé la nature humaine, il existe, par le seul fait de la condition sociale si différente, et depuis si long-temps différente, des aptitudes tout-à-fait diverses dans la société, et en quelque sorte *congéniales*. Ainsi l'homme riche le plus dévoué, qui a reçu une éducation complète, qui a déjà été pendant quinze ou vingt ans façonné aux mœurs, aux usages de *sa classe*, quelle que soit d'ailleurs sa volonté, ne peut pas être capable de certaines professions *industrielles;* tandis qu'au contraire il se trouve naturellement propre à des fonctions *agréables* ou *utiles* qui ne touchent pas aux fonctions *nécessaires* dans la société, et qui appartiennent à l'ordre des beaux-arts et des sciences. Ces nuances différentes se graduent, pour ainsi dire, sauf les chances particulières et accidentelles, suivant les trois classes (riche, moyenne et pauvre). Ici l'un des moyens de fusion les plus prompts et les plus faciles, c'est d'avoir classé les travaux comme les hommes le sont eux-mêmes dans la société.

Il y a, suivant M. Fourier, des travaux de NÉCESSITÉ, des travaux d'UTILITÉ, des travaux d'AGRÉMENT; il faut savoir combiner le mouvement social de telle sorte que ces trois échelles différentes se trouvent toujours maintenues.

Les professions *utiles* seraient moins payées que les travaux *nécessaires*, mais plus payées que les professions d'*agrément;* enfin les professions *nécessaires*, les travaux grossiers de la société, ceux du moins qui exigent le plus grand emploi de la force physique de l'homme; ceux-là conviendraient naturellement à la classe qui aujourd'hui, se trouvant la dernière dans la société, est déjà *habituée* à ces travaux.

Par cette échelle graduée tout homme trouve immédiatement sa voie. Ne croyez point cependant qu'il soit ici ques-

tion de la perpétuation de ces trois classes; nous ne parlons que du moyen de les associer immédiatement. Dans l'action même de la société il se formera un mouvement perpétuel de mutation, d'abaissement et d'élévation, une migration constante des classes les unes dans les autres : mais il y aura *toujours* des degrés dans la richesse, et la classification primitive est bien celle des trois classes riche, moyenne, pauvre. Le point capital, c'est l'abolition définitive du *prolétariat* par l'avance à chaque sociétaire d'un MINIMUM en toute chose, nourriture, logement, moyen de travail. Ce *minimum* est la condition *sine quâ non* de l'association; et chacun trouve par son travail le moyen de rembourser l'avance. Mais, en raison de la disposition naturelle de l'homme, qui le porte à s'abstenir de tout travail répugnant, l'*attraction industrielle* permet seule d'offrir au peuple des villes et des campagnes ce *minimum*. Autrement, nous verrions ce qui arrive aujourd'hui. Les hommes, une fois pourvus du nécessaire, abandonneraient le travail, et, peu soucieux du lendemain, ils se livreraient à la débauche.

L'éducation unitaire, égale pour tous et n'ayant de direction spéciale que par le choix, l'option, la vocation de chaque individu, est en résumé le seul moyen d'abolir les privilèges de la naissance, ou plutôt de ramener chacun au véritable privilège de sa naissance, au développement de son caractère. A cela toutes les classes de la société sont, à leur temps, disposées; elles sont toutes malléables et faciles, sous l'impulsion de l'attraction. Dans l'ordre subversif, permis au poète de dire de l'homme : *Cereus in vitium flecti;* dans l'ordre harmonique, nous disons : *Cereus in attractionem flecti.* Celui qui prétend associer ne doit violenter personne, pas plus les riches que les pauvres. Trouvez un procédé sociétaire qui, prenant les hommes et les classes diverses de la société actuelle, ouvre à tous, suivant leur volonté, toutes les carrières en science, industrie et beaux-arts. Chacun se classera lui-même par l'essor spontané de ses vocations; chacun s'élèvera par ses propres efforts, enlevé, entraîné par l'attraction sociale.

Rendre le peuple propriétaire et consommateur, tel sera l'un des premiers, l'un des plus beaux résultats de l'asso-

ciation harmonienne. — Là le peuple obtiendra une large rétribution pour *ses* travaux habituels, puisque les professions de *nécessité* sont très-haut payées. Il trouvera toute facilité, toute économie pour sa consommation, puisque tout sera administré en régie sociétaire. Il pourra se procurer à peu de frais les plaisirs les plus brillans : tous ses vices, tous ses désordres seront détruits. La faculté d'amasser, de CAPITALISER, sera développée en lui; et les *actions* de la propriété sociale se divisant en parcelles très-minimes, il deviendra facilement propriétaire. — Mais cette propriété n'est pas le fruit de *l'investiture* d'un sacerdoce; ce n'est pas une inféodation à condition restreinte; elle est acquise par le travail, elle peut être diminuée par le désordre ou la négligence; la liberté, la volonté humaine est en jeu, elle crée elle-même directement sa condition.

FEMMES, ENFANS ET VIEILLARDS. — M. Fourier a le premier parlé de l'arrivée à l'association de deux classes, les femmes et les enfans. On a comparé le sort des femmes à celui de la classe la plus nombreuse; on peut le comparer avec plus de raison encore à celui de l'enfance. Ces deux êtres se tiennent par les liens les plus puissans, la femme ne pouvait arriver à la liberté que le jour où l'enfant lui-même serait émancipé. Jusque-là elle est tenue à ses foyers par les soins de la famille. Dans l'ordre sociétaire, en *harmonie* (le mot est trop heureux pour que nous ne l'adoptions pas), en harmonie, l'enfant est initié à la vie par la fonction. Dès qu'il est possible de tirer de son activité le plus faible secours, on le rétribue, on lui tient compte de ses actes; et de ce jour on peut dire que tout son être est changé. Dès l'âge de quatre à cinq ans, l'enfant pourra, comme fonctionnaire d'une série industrielle, gagner sa propre subsistance. A moins de faire de l'enfant un fonctionnaire industriel, il est impossible de songer à tirer la femme du foyer domestique.

La liberté industrielle et l'indépendance *personnelle* est aussi le principe capital, la véritable initiative pour émanciper la femme dans l'ordre moral. Vierge, épouse, mère, elle sera toujours, bon gré mal gré et indépendamment de toute religion, elle sera toujours dominée par celui de qui

elle tiendra *son pain* ou de celui qui gérera son bien. Unie pour la fonction à un homme, elle serait encore subalternisée ; car, en relations d'ambition et d'intérêt, le *sexe fort entraîne le sexe faible.* Ainsi le saint-simonisme, en commençant par l'ordre moral, commence par où il devrait finir : il commence par le plus mauvais de tous les moyens, par l'accouplement fonctionnel. Pour toutes ces causes, il n'a aucune chance de succès.

En association, la femme n'est appelée à la liberté et à la dignité morale qu'après l'émancipation industrielle. Elle obtient la richesse et les honneurs en travaillant dans les groupes de son sexe ; les groupes de femmes, formant *corps à part,* rivalisent avec les hommes, et diversifient les fonctions suivant les aptitudes spéciales. Sans toucher à ce qui est actuellement mal organisé, sans changer immédiatement la loi de mariage, M. Fourier s'est occupé de cè que personne n'a encore réglé ou même rêvé, savoir : l'organisation industrielle et CORPORATIVE des femmes. C'est à mon sens plus adroit, plus sage, plus pacifique, que l'appel de la femme libre.

L'éducation harmonieuse n'a plus rien de commun avec les méthodes des moralistes et des philosophes ; elle perd entièrement le caractère pédagogique ; elle se fait par entraînement corporatif, par émulation, par IMITATION. Si ce procédé ressemblait à l'un de ceux qu'on a employés jusqu'ici, ce serait à l'*enseignement mutuel.* Mais il y a toujours une différence radicale qui constitue la vraie *originalité* du procédé de M. Fourier. Le principe le plus avancé de la civilisation en éducation, l'*enseignement mutuel*, est absorbé ; et, par le travail attrayant et la série graduée, il s'élève à un principe supérieur. L'éducation n'est plus médiate, elle est immédiate ; elle n'est plus pédagogique, elle est *personnelle*, mais personnelle dans un milieu social qui entraîne à tous les travaux, et séduit, pour le bien de tous, les penchans et les goûts individuels. L'enfant vit dans une sphère où tout est harmonieusement disposé pour faire *éclore* spontanément ses vocations. Jusqu'ici l'éducation n'a été et n'a pu être pour l'enfant qu'une vie *artificielle ;* aussi toute sa durée nous présente le spectacle de la lutte des deux natures. L'éduca-

tion harmonienne, au contraire, est une *réalité ;* honneurs, rétribution, travaux, tout compte *directement* pour la carrière sociale. On ne dispose plus l'enfant à l'association, on l'associe; on ne lui apprend plus à travailler, on l'occupe; et il choisit lui-même, dans une échelle graduée, les petites occupations analogues à ses petits membres, à ses naissantes facultés. Ce n'est plus un acteur qui apprend son rôle pour aller le jouer, comme on dit, sur la scène du monde; c'est un petit héros qui s'industrie à sa façon, et qui s'élève, fils de ses propres œuvres. Jouez, petits enfans; quel que soit votre premier jeu, c'est un point d'engrenage au moyen duquel vous parcourez rapidement toute une encyclopédie de fonctions qui vous initient à la science par l'industrie, à l'industrie par les beaux-arts. Jouez, petits enfans : vous êtes libres, vous travaillez utilement pour votre gloire et pour votre intérêt, pour la gloire et l'intérêt de la société. Votre père est enfin arrivé : *Sinite parvulos venire.*

Songer aux enfans, aux femmes, c'est avoir pourvu au charme et à l'emploi du vieillard, leur compagnon de misère en civilisation. A côté de l'enfance, les patriarches. Chaque série industrielle a ses patriarches qui forment comme sa tradition vivante.

L'ÉLECTION UNIVERSELLE dans tous les ordres de fonctions est encore une des conditions de la société nouvelle, une sainte clause du saint contrat. Le saint-simonisme a protesté avec autant de vigueur que de raison contre l'élection libérale; longues distances, incompétence de l'électeur, incompétence de l'élu, influences destructives de la liberté, dérision de voir la capacité reconnue par l'incapacité. Très-bien. — Honte que la voix puissante de l'homme de génie ne pèse pas plus dans la balance que la boule inerte de la faiblesse ou de l'ignorance, que Montesquieu et Rousseau soient comptés les égaux du plus ignare propriétaire sachant à peine écrire son vote. — Encore mieux. — Mais quels moyens et quelle solution? Un seul ayant droit sur tous les autres, un homme-humanité; loi vivante et moteur universel, portant toutes les volontés dans la sienne, réparant ses erreurs par ses progrès et tirant de lui-même la *garantie* de son infaillibilité ! A tout prendre, il est plus sage de croire

que tous vaudront mieux qu'un seul; il est inhumain de penser qu'un seul vaudra mieux que tous.

Que si on parle d'acclamation, je demande qui la constate? Les saint-simoniens répondent *amen;* mais sans doute, si tous ne sont pas d'accord, il faudra compter. *Après* ou *avant*, qu'importe? Compter les volontés et les votes, c'est encore et toujours l'ÉLECTION. C'est l'élection libérale, si vous dites que la majorité doit l'emporter : si la majorité ne l'emporte, l'acclamation n'est qu'un leurre. Mais, grâce à Dieu, c'est toujours le bon sens qui triomphe. Le saint-simonisme est donc encore ici dans son cercle vicieux. S'il admet l'acclamation effective et manifestée, il nie l'*autorité;* s'il admet l'action suprême du supérieur, malgré la non-acclamation, il nie la *liberté :* anarchie ou despotisme, et pas de progrès.

Le progrès, la marche incessante et toujours ascendante de l'humanité, c'est la participation immédiate et directe de chaque homme à tous les actes qui l'intéressent; et le seul signe effectif de cette participation, c'est le vote, expression de sa volonté et de sa voix.

Il fallait donc avancer dans la direction ouverte, partir des données de notre siècle et comprendre les vœux actuels de l'humanité pour chercher et trouver les moyens de les satisfaire. Ces vœux sont l'*égalité*, la *liberté*, la récompense au mérite, à la *capacité*. M. Fourier prétend les mieux préciser encore et les accomplir.

Les titres et les grades s'obtiennent tous par *élection*. L'élection s'exerce dans la sphère de la fonction. Tous les membres d'un groupe ont voix délibérative, et la majorité fait loi.

L'électeur est compétent, car il choisit un associé et un guide pour ses propres travaux. L'élu et l'électeur se connaissent et se comprennent, car ils travaillent ensemble tous les jours; ils s'aiment, car ils sont en communion d'ambition et d'intérêt corporatif; ils sont en ligue d'amitié; ils sont bons juges l'un de l'autre, car, dans leurs relations journalières, le *supérieur* peut déployer son mérite, et l'inférieur a tous les moyens de le constater et tout intérêt à le reconnaître; la jalousie individuelle est absorbée par l'esprit

de corps, et l'ambition satisfaite par le grand nombre d'alternatives de pouvoir qui résultent de l'alternative des fonctions; tel homme obéit dans un groupe à celui auquel il commande dans un autre.

D'autre part, l'ÉGALITÉ est entièrement gardée. L'éducation est *unitaire;* toutes les fonctions sont accessibles à tous, suivant leur travail et leur talent; chacun a les *mêmes chances* pour obtenir capital et héritage. Tous arrivent aux emplois par les mêmes moyens, sont également traités dans des circonstances identiques; tous comptent pour une valeur égale dans le groupe où ils élisent.

Chacun choisit lui-même le travail vers lequel il se sent attiré. Tous peuvent manifester leur prétention à un grade par la *candidature.* Dans une société où chacun a le moyen de faire éclore toutes ses vocations, et se trouve en même temps sous l'œil sévère et strict de ses rivaux et de ses égaux, les plus ambitieux trouvent de quoi satisfaire leur ambition, et les plus orgueilleux deviennent modestes, justes appréciateurs d'eux-mêmes. La candidature est une garantie de modération, et l'option une garantie de bonheur. Voilà pour la LIBERTÉ!

La CAPACITÉ est représentée par le *nombre* des votes de chaque individu. Au moyen de la multiplicité des fonctions, le nombre des votes est proportionnel au mérite effectif. Chacun vote dans tous les groupes où il fonctionne; et l'homme le plus capable sera celui qui aura su témoigner de son aptitude à s'entremettre dans le plus grand nombre de fonctions, de quelque façon et par quelque travail qu'il ait mérité ses divers titres. Quant à l'habileté spéciale qu'il faut distinguer avec soin de la capacité, elle a sa récompense locale et spéciale dans le groupe où elle se développe. — Celui qui est membre de vingt groupes, premier ou dernier dans tous, a fait preuve de capacité de *travail.* Celui qui excelle dans telle ou telle branche d'une fonction fait preuve d'habileté, de *talent,* et il est récompensé en grade et en dividende.

Le *mode d'exercice* du pouvoir est bien simple. Il ne s'agit ni de lier ni de contraindre; il s'agit d'organiser un travail et de faire exécuter une manœuvre; tout homme, dans

toutes les fonctions, peut être alternativement chef ou soldat. Il n'y a plus d'homme *lien*, il n'y a plus cette nature *prêtre*, véritable caste dans l'humanité. Chaque arbre produit ses rameaux et sa couronne, chaque fonction ses sectaires et ses chefs. Tous les hommes sont liens les uns des autres; tous les hommes sont *unis* par le plaisir et le travail.

Travaux de l'association. Tous les travaux sur lesquels s'exerce l'activité humaine sont désignés dans les ouvrages de M. Fourier sous le nom générique d'*industrie*. N'oublions jamais la signification large de ce mot, signification dont il nous est facile d'établir la justesse. Il ne s'agit pas en effet de rabaisser les arts, les sciences, les grandes applications mécaniques, à ce travail purement manuel que l'on nomme aujourd'hui industrie; il s'agit d'arracher cette belle expression à la routine pour l'élever à sa valeur complète et étymologique. L'industrie, c'est l'action du génie humain.

L'ensemble des fonctions industrielles se divise en six branches :

1° Travail domestique.
2° Travail agricole.
3° Travail manufacturier.
4° Travail commercial.
5° Travail d'enseignement.
6° Étude et emploi des sciences et des beaux-arts.

Dans cette série de fonctions l'industrie agricole est présentée comme principale; c'est dans l'agriculture que M. Fourier choisit le plus souvent ses exemples. Le titre de son grand ouvrage (*Traité de l'association domestique agricole*) indique jusqu'à quel point son attention est fixée sur ce genre de travail jusqu'ici négligé et dédaigné.

Qu'est-ce donc à dire? les arts, les sciences, les grandes manufactures, tout cela serait-il omis ou subalternisé? Non sans doute. Jamais le développement et le lustre de toutes ces grandes manifestations du génie humain n'auront été poussés si loin, en étendue et en intensité, que dans l'ordre sociétaire. Parlons avant tout de la condition sociale des grands savans, des grands industriels, des grands artistes. Le génie qui crée, qui invente, qui perfectionne, est sou-

mis aux mêmes lois dans tous les ordres de travaux. L'exécution appartient à la masse, c'est la minorité qui donne l'impulsion ; le progrès dans toute direction se fait par quelques hommes grands parmi tous les autres. De telles natures se produisent et se développent spontanément, ORIGINALEMENT, pourvu qu'elles se trouvent placées dans un milieu d'hommes et de choses bien disposé pour faire éclore les vocations. Les hommes de génie appartiennent à l'humanité, ils ne peuvent vivre attachés à une localité spéciale. Dans le saint-simonisme c'est une main humaine qui est chargée d'imprimer sur le front de l'homme le signe dont Dieu l'a marqué et qui se manifeste, malgré les circonstances extérieures, et pour ainsi dire sans le secours de la puissance humaine, dont la seule mission est de *mettre sur la voie.*

Dans l'ordre sociétaire, le grand artiste, le grand industriel, le grand savant, est délivré de toute entrave et de toute direction; il peut s'abandonner à tous les accidens de sa nature individuelle. Personne ne vient lui demander compte ni de ce qu'il veut faire, ni de ce qu'il doit faire; il n'a pour excitant que son désir de gloire, de bonheur, de richesse, que son irrésistible force d'expansion ; il s'abandonne à l'élan créateur de son inspiration. Qu'il reste silencieux deux ou trois ans, qu'il s'éloigne de toute espèce de fonction, il est libre, parfaitement libre ; mais le jour où il vient apporter à l'humanité le fruit de son travail, il trouve partout un *jury compétent,* organisé pour lui donner sa rétribution et sa récompense.

Arrivons à l'INDUSTRIE AGRICOLE. C'est le travail dont il est le plus urgent de vous faire sentir l'importance.

Pourquoi le travail agricole est-il *principal ?* — 1° parce que c'est lui qui est le plus attrayant ; culture des végétaux, des arbres fruitiers, des fleurs, éducation des animaux, chasse, pêche, tout cela est déjà considéré, par les classes riches de notre société, comme délassement ou agrément; 2° parce que les produits de ce travail sont le plus immédiatement utiles à la consommation journalière ; 3° parce que l'agriculture est la base de toutes les sciences et de tous les arts, dont elle nous présente les *objets* vivans; 4° parce que ce travail s'exerce en pleine terre et en plein air ; c'est

la vie naturelle et *religieuse* de l'homme ; on l'a dit, le ciel est le pavillon de l'homme et la terre est son domaine ; 5° parce que le travail agricole étant le plus sain, sera considéré comme exercice hygiénique du corps pour tout homme, presque sans exception ; 6° c'est le travail de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Il est remarquable que les douleurs morales et physiques du peuple des campagnes aient été si peu senties par tous les réformateurs politiques. Les véritables malheureux de la société actuelle sont pourtant les agriculteurs ; ils sont éloignés de tout foyer de lumière, mal vêtus, mal logés, livrés à toutes les superstitions, privés dans certaines contrées de communications fréquentes avec les centres de civilisation. Mais les économistes et les penseurs habitent les villes ; ils ont vu de près les souffrances du salarié, et c'est particulièrement dans le dessein d'améliorer le sort de cette classe si digne de compassion qu'ils ont pris souci de l'agriculture.

La nécessité du retour des capitaux à l'agriculture est proclamée. On rappelle les salariés de la ville aux champs. La question commence à devenir si vulgaire, que les académies s'en occupent. Tout récemment encore, un homme très-connu par ses travaux agronomiques, M. Bigot de Morogues, a proposé un plan dont le résultat serait à la fois le défrichement d'une grande étendue de terres incultes et l'amélioration du sort des salariés urbains qui refueraient vers cette issue nouvelle offerte à leur activité. — Il s'agit de coloniser les landes en les semant d'un certain nombre de chaumières. La question est traitée par M. Bigot de Morogues en agronome expert et en philantrope éclairé, autant qu'on peut être agronome et philantrope avec les méthodes actuelles ; mais pourtant, en allant au fond des choses, on est surpris de voir que tous ces efforts de cœur et d'esprit n'aboutissent qu'à établir le plus mauvais système social et industriel, le MORCELLEMENT. Ainsi tout ce que les hommes avancés conçoivent de plus gigantesque aujourd'hui, c'est une fondation de *chaumières !* et cette grande idée remue toutes les têtes habituées aux plus hauts problèmes de la statique et de la mécanique, de combinaison de forces et

d'économie de ressorts; et tous les journaux annoncent et trompettent le miracle; et les ministres en sont informés, et 100 millions paraissent somme facile à obtenir pour cette œuvre. — Tandis que l'homme qui a appliqué à l'association les problèmes de la mécanique, qui a trouvé la véritable loi sociale, qui a découvert le nouveau monde industriel, n'a encore recueilli que le ridicule, avant même d'obtenir l'examen. — Lui pourtant ne demande qu'un million et 400 familles pauvres pour vérifier sa découverte ! ô routine, routine, marâtre du génie !

Ce dernier fait que nous venons de signaler doit être pour vous le caractère distinctif du procédé de M. Fourier. Réaliser dans une localité particulière l'un des degrés de son échelle d'association, tel est pour le moment le vœu et le but presque exclusif de M Fourier. C'est là qu'il sent sa mission; il semble remettre, après la fondation du canton d'essai, le développement de toute sa théorie scientifique. Il affirme que là est le criterium infaillible de sa découverte.

De prime abord, M. Fourier nous paraît beaucoup plus en mesure d'associer que tous ceux qui se sont présentés avant lui. Owen a tenté l'épreuve locale; il n'a pas réussi : on en a accusé la mesquinerie de son projet; on a attribué ses *misfortunes* à ce qu'il avait voulu semer sur un sol non préparé par la parole; on a rejeté absolument le procédé d'ÉPREUVE LOCALE. Il eût beaucoup mieux valu voir que l'épreuve locale avait été manquée, parce que le système était lui-même mauvais, ou plutôt parce que M. Owen ne possède en réalité ni système ni procédé d'association. Qu'on examine ses plans : il ne fait que poser les questions sans les résoudre; il cherche les lois de l'organisation individuelle pour les appliquer à l'organisation sociale; il interroge sans répondre. Dans ses essais pratiques, il n'a opéré que sur le matériel, sans base morale fixe; il n'a voulu associer que des individus de même profession, de profession manufacturière. Il a oublié le travail agricole, assiette et pivot de toute association. — Avec de pareilles fautes on ne pouvait réussir; et d'ailleurs M. Owen a échoué encore plus malheureusement que sur tous les autres points, dans de

problèmes essentiels de l'art d'associer la *répartition* des produits et le *classement* des travailleurs.

Toujours a-t-il été fort sage de tenter la réalisation de ses vues sur une petite échelle. L'humanité a su plus facilement à quoi s'en tenir.

Les saint-simoniens, dont la doctrine est pourtant plus complète que celle d'Owen, ont pris une marche opposée: ils ont nié l'épreuve locale; et en effet, pour eux qui se sont toujours tenus dans les abstractions et les généralités, le lieu de l'épreuve n'était pas autre chose que le globe tout entier ou du moins un territoire dans son ensemble. Ils ont commencé par une affiliation de prosélytisme avant de faire une association industrielle. Le procédé d'affiliation n'est pas bon, puisqu'à chaque mouvement hiérarchique de quelque importance il y a crise et division. Les plans d'association ne sont pas donnés; ils ne peuvent pas l'être avec les moyens connus des saint-simoniens. Nous les attendons à l'œuvre. — Jusqu'ici ils se bornent à prêcher, à enseigner, par la parole et par la presse. A cet égard, tout le mouvement que le saint-simonisme avait à faire est accompli. Le but qu'il a proposé est accepté : « association, amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. » Ses moyens sont tout-à-fait discrédités : « Abolition de l'héritage, *investiture* par le supérieur. « Je pense que l'humanité a raison de repousser ces moyens et de préférer encore la civilisation.

M. Fourier procède par voie tout opposée. Il admet bien l'enseignement et la prédication, mais toujours pour un but déterminé, pour arriver à une fondation. La prédication est accessoire : l'épreuve locale, voilà le principal. Pourquoi? Parce que, dans le système de M. Fourier, l'épreuve locale n'est point *partielle;* elle est *totale*, mais en infiniment petit, la phalange sociétaire devant, dans son mouvement intérieur, réfléchir l'association universelle.

La fondation du canton d'essai n'est donc pas un détail, c'est un TOUT : observation capitale et qui résout d'un coup toutes les objections de mesquinerie et de tentative incomplète. — Il est facile d'apprécier la puissance et la sagesse d'un pareil procédé, le plus éminemment propagateur de

tous, le plus en rapport avec les idées et les désirs du siècle. On veut aujourd'hui voir et toucher ; lorsqu'on aura vu, touché et gagné, ON IMITERA, ON SUIVRA. La gent moutonnière sautera. — Quand on considère l'esprit ergoteur du temps, le septicisme général, on finit par se convaincre que la *réalisation* est non-seulement la meilleure, mais l'*unique* voie de succès. C'est elle qui parle au *peuple ;* or les jeunes gens et le peuple, les hommes de sève naïve et les malheureux, voilà les vrais enfans de l'*associateur.* — Avec les jolies femmes, les beaux esprits et les capacités *constatées*, il n'y a rien à faire pour le moment ; tout cela, en poursuivant son petit égoïsme, ne veut et ne peut que suivre le vulgaire. — Avec les CAPITALISTES, il n'y a de possible qu'une entreprise par *actions*, moyennant hypothèque et espoir de bénéfice. — C'est ce que nous leur proposerons dès que notre but et nos moyens seront suffisamment connus et appréciés. Tels sont les résultats les plus prochains et les plus sûrs de la découverte de M. Ch. Fourier.

JULES LECHEVALIER (1).

(1) Dans la note sur l'*attraction passionnée*, qui a été l'occasion du présent article, la *Revue de Paris* a cherché à égayer ses lecteurs à propos de quelques vues de M. Fourier sur la condition sociale des *femmes*. On a ri : c'est bien. Il faut maintenant qu'on se désarme et qu'on écoute avec bienveillance et attention ce qu'il y a de grand et de praticable dans les vues de M. Fourier. Dans tout le courant de cette longue et consciencieuse analyse, je n'ai parlé ni de *vestales*, ni de *bayadères*, ni de *bacchantes*. Il en est pourtant question dans les ouvrages de M. Fourier. Mais je préfère l'histoire au roman, le réel au fantastique, le présent qui nous presse à l'avenir vaporeux qui nous échappe. J'ai omis à dessein tout ce qui aurait pu détourner les esprits du but qui s'offre à leur activité. Nous apportons un moyen commode et facile de changer immédiatement la condition sociale des classes pauvres, sans troubles ni révolutions, sans agitations politiques ni schismes religieux. Nous venons pour vêtir, loger, chauffer, pour faire travailler avec joie et avec fruit ces malheureux qui expirent en foule aujourd'hui, à Paris, dans la capitale du

monde, et qui expirent parce que leur corps est soumis à toutes les intempéries de l'air, parce que leur vie est un lourd et ennuyeux travail, parce que leurs alimens sont malsains et mal préparés. L'association aurait prévenu tous ces maux ; que du moins elle les répare. Profitons du moment où les rieurs n'osent plus rire. Aucun scrupule ne doit arrêter ceux auxquels notre but, tel que je viens de l'exposer, paraîtrait réalisable et sensé. Je ne cherche pas à éluder les difficultés. Oui, selon les vues de M. Fourier, il doit survenir un jour de grands changemens dans les relations qui existent aujourd'hui entre l'*homme* et la *femme*, relations que, telles qu'elles sont, on appelle *morales*. J'aime trop à prendre ma part de solidarité dans les choses dont l'aveu exige quelque courage, pour ne pas dire ici que j'adopte une partie des vues de M. Fourier sur ce point. Mais en parlant aussi franchement, je réclame comme un droit d'être cru et compris lorsque j'ajoute avec M. Fourier que de long-temps il n'y aura pas lieu à changer quelque chose de ce qui est aujourd'hui ; que ces changemens devront être sollicités par ceux mêmes qui actuellement croiraient avoir à en souffrir ; qu'enfin ces prévisions éloignées n'ont rien de commun avec ce que nous proposons immédiatement. M. Fourier, et moi, et nous tous, nous pensons qu'une tentative de régénération morale, faite avant la réforme industrielle, ne peut *produire qu'un vain et dangereux scandale*. J'ai donné preuve de ma conviction profonde à cet égard en me séparant du saint-simonisme. (*N. de M. J. L. C.*)

Histoire Contemporaine.

—

M. CANNING.

Il n'est pas de temps où un homme éminent soit si peu considéré, si oublié et si méconnu, que pendant les années qui suivent immédiatement sa mort. Son nom n'étant plus préconisé au-dessus des autres par le zèle actif de ses partisans, ou l'énergie encore plus véhémente de ses ennemis, s'éclipse tout à coup ; il a cessé d'avoir de l'importance pour ses contemporains; le dernier prétendant à sa place en a davantage. La postérité n'existe pas pour lui, jusqu'au jour où les morts seront séparés des vivans, jusqu'à ce que le temps dans lequel il a vécu et les actes auxquels il a pris part soient reculés pour nous dans une perspective lointaine, dont l'œil embrassera les objets remarquables d'un seul regard, tandis que les parties secondaires, les orateurs dont les harangues sont éloquentes seulement pour ceux en faveur de qui il parlent, les hommes d'état dont la politique est grande pour ceux à qui ils donnent des places, iront se perdre dans la foule insignifiante de chaque jour. Les Français, qui sont aussi empressés à mettre la philosophie en action que les Anglais sont peu jaloux d'unir la théorie à la pratique, ont dernièrement consacré une sorte d'intermédiaire entre le passé et le présent, entre la tombe et le Panthéon; mais dix ans même sont un temps trop court pour cette apothéose. M. Canning semble plu-

tôt s'être retiré de ce qui se passe aujourd'hui que faire partie du passé. Il est vrai que nous avons cessé de chercher dans la chambre des communes cette physionomie caractéristique qu'un chapeau rabattu ne cachait qu'à demi; il est vrai que nous n'observons plus cette lèvre dédaigneusement satirique, cet œil pénétrant du vieux chef parlementaire, parcourant les bancs de l'opposition de sa place accoutumée. Nous ne nous attendons plus, quand finit une discussion, à entendre cette voix singulièrement sonore et douce, ce langage classique, tantôt aiguisé d'épigrammes, tantôt poétique, tantôt brûlant de passion, qui domptait dans une tranquille attention une assemblée soumise et disciplinée. Mais si la surprise serait grande de voir aujourd'hui tout-à-coup M. Canning se lever pour répondre à sir Ch. Wetherell ou à sir R. Peel, elle serait à peine moindre à le voir classé avec M. Pitt, M. Fox, ou aucun de ces grands hommes qui sont suffisamment séparés de nous pour appartenir à l'histoire. Il semble, à contempler sa mémoire, qu'il se soit retiré des affaires, et non pas qu'il soit mort. Nous faisons ces remarques, car nous pensons qu'aucun jugement ne peut être formé sur la réputation qu'un homme public aura dans la postérité, d'après celle qu'il laisse immédiatement après lui. Ce n'est pas que le monde lui fasse injustice, il sait que le temps n'est pas venu de le juger.

Nous ne sommes pas de ces critiques qui parent hardiment leurs amis de toutes les vertus romaines, et chargent tout aussi consciencieusement leurs adversaires de toutes les iniquités politiques. Il faut considérer les hommes relativement aux circonstances sous lesquelles ils se montrent. M. Canning était né dans un état particulier de société, sous une forme particulière de gouvernement, et il entra sur la scène de la vie politique à une époque tout-à-fait à part dans l'histoire du monde. Depuis le temps de la reine Anne l'Angleterre avait été divisée en deux partis aristocratiques, dont *principes* était le mot d'ordre, mais dont le but était le *pouvoir*. L'opinion publique était celle de certaines coteries; les hommes publics n'étaient, généralement parlant, portés aux honneurs ni par le public, ni pour l'intérêt du public. Il était nécessaire que quelques-uns parlassent

bien et obtinssent les applaudissemens de la chambre. Si l'on en pouvait trouver, avec de riches domaines et l'espoir d'être pairs, ce n'était que mieux; sinon il fallait qu'ils fussent désignés par quelque autre mérite. Une réputation de collège, une brochure spirituelle, un discours de club, d'assemblée électorale ou autre, mettaient un homme en évidence. Le ministre, ou le grand seigneur qui souhaitait d'être ministre, l'appelait au parlement; s'il échouait, il était oublié; s'il réussissait, il travaillait pour son patron durant un certain temps, ensuite il devenait ministre ou grand seigneur lui-même. Quant au peuple, il ne lui restait à nommer que quelque joyeux gentillâtre qui l'enivrait, ou quelque nabab qui achetait ses votes. Les petits électeurs étaient représentés par tous les riches sots qui les payaient; les whigs et les torys, par les hommes les plus habiles qu'ils pouvaient trouver ou payer. Dans un tel état de choses, faut-il s'étonner que le peuple fût volé et méprisé?

Si un jeune homme de talent et d'ambition souhaitait d'embrasser la carrière politique, il était présenté à quelque propriétaire de bourg, gentilhomme à l'air respectable et digne, qui le recevait avec la plus grande courtoisie, le complimentait sur ses talens, lui parlait de la manière la plus amicale sur ses projets, et lui exprimait des sentimens qui, pour un esprit favorablement disposé, auraient pu paraître patriotiques. Mais supposez ce même jeune homme se présentant de lui-même pour une élection populaire : quelques talens, quelque éloquence que vous lui accordiez, la première question qu'on lui faisait n'en était pas moins toujours celle-ci : « Voulez-vous payer ce qui est d'usage, et ouvrir les tavernes et les cabarets? » Si les personnes qui faisaient cette question s'attendaient à être regardées avec affection et respect, elles montraient une extrême ignorance du cœur humain. Elles devenaient méprisables par elles-mêmes, méprisables par leurs représentans.

Ainsi il n'y avait, il ne pouvait y avoir d'amour sincère du bien public dans ceux qui, recherchant les distinctions publiques, n'étaient pas assez riches pour acheter la faveur populaire, et, il faut l'avouer, ce n'était pas seulement

leur faute; c'était aussi, en quelque sorte, celle du peuple, ou plutôt la faute d'un système qui laissait ainsi le peuple croupir dans l'ignorance ou l'imprévision. De ces hommes de talent, et de ces hommes ambitieux qui ne pouvaient répandre l'argent dans les élections, rejetés d'un côté par la masse, adoptés de l'autre par une classe particulière, on ne pouvait attendre beaucoup de zèle pour le bien-être ou l'amélioration de ceux avec qui ils n'avaient ni sympathie de sentimens, ni communauté d'intérêts. Quand pour juger sainement il fallait sentir comme le pauvre, ils étaient ordinairement dans l'erreur; quand leur conduite politique pouvait être déterminée par les sentimens du *gentleman*, on les trouvait plus communément équitables. Que le pain ou la bière fussent à bon marché, ou qu'ils fussent hors de prix, il leur importait peu. Mais une victoire gagnée ou perdue les affectait plus profondément. On eût pu massacrer un rassemblement sans exciter leur compassion; ils pouvaient cependant regretter avec sincérité la perte d'un général ou celle d'un homme d'état. Tels étaient ces hommes qu'on peut appeler à juste titre « des aventuriers politiques, » parmi lesquels il est des noms qui ont rempli les plus brillantes des dernières pages de notre histoire. Tels étaient nos aventuriers politiques, créatures de ces opinions qui les avaient appelés aux affaires, au temps (1793) où M. Pitt envoya chercher M. Canning, jeune homme d'un talent brillant et supérieur, et lui offrit un siège au parlement.

Voici avec quelle simplicité leur entrevue est racontée par un biographe de M. Canning :

« M. Pitt communiqua son désir de voir M. Canning par » un canal particulier. M. Canning se rendit à ce désir. » M. Pitt, dès cette entrevue, déclara à M. Canning ses in- » tentions. Il lui dit qu'il avait entendu parler de sa réputa- » tion comme jeune homme instruit et comme orateur, et que » s'il voulait concourir à la politique que le gouvernement » avait adoptée alors, on prendrait des arrangemens pour le » faire entrer au parlement. »

Ce peu de mots apprendront à la génération future comment on faisait des membres du parlement dans l'ancien ré-

gime anglais. Les premiers amis de M. Canning étaient de l'opposition, quelques-uns même d'opinions violentes; il avait été considéré comme leur protégé; mais un siège parlementaire offert par le premier ministre! Il y avait là de quoi séduire un jeune homme qui avait la conscience de son talent, mais à qui sa position sociale rendait cette tentation toute-puissante. Remarquons aussi que cette offre venait à une époque critique, après que M. Fox avait pleuré en se séparant de M. Burke, et lorsque les plus anciens amis politiques se voyaient chaque jour plus désunis.

Déjà le premier éclat de la révolution française était passé; l'assemblée nationale, composée des plus anciens et des plus raisonnables défenseurs de la liberté, avait cessé d'exister. Son grand orateur, son oracle, le génie de cette grande époque, Mirabeau était mort, et son buste restait voilé dans le théâtre de sa première gloire. Les prisons publiques avaient été forcées, les prisonniers cruellement massacrés par une populace ivre et féroce; les palais des descendans de Louis XVI avaient plus d'une fois vu entrer en triomphe cette brutale populace. Lafayette, dont le cheval blanc avait porté l'espoir de la France, était exilé comme traître. Louis XVI, le roi du peuple, l'idole des fêtes de la fédération du Champ-de-Mars, l'unique prince peut-être, dit un écrivain éloquent de la révolution française, qui, n'ayant pas de passions, unit les deux qualités d'un bon roi, la crainte de Dieu et l'amour du peuple, Louis XVI, l'héritier de Hugues Capet, de saint Louis, de Henri IV, avait péri de la main du bourreau, devant un peuple silencieux, sinon attendri, qui n'avait pu entendre ses dernières paroles, couvertes par le roulement du tambour révolutionnaire.

Le philosophe déplore les nombreuses vicissitudes, les espèces d'épreuves par lesquelles l'opinion doit passer pour arriver à la vérité; mais il sait que la raison d'un peuple ne rétrograde jamais pour long-temps. A travers les nuages de poussière que souleva la populace de septembre, s'ameutant en demandant du sang, ou, plus tard, faisant cortège autour du char de ce conquérant (dont l'empire militaire remplaça la république sanguinaire), le philosophe aurait

pu entrevoir l'époque plus brillante du triomphe d'une intelligence mieux dirigée; alors que le despotisme guerrier, fondé sur un besoin impatient de sécurité intérieure, se serait usé avec son principe, et qu'un système de liberté encore imparfait peut-être, mais soutenu par la loi, sanctionné par une longue prédisposition d'idées, réaliserait les vues de la révolution de 1791, telles que les avaient adoptées quelques-uns des esprits les plus généreux et les plus éclairés du temps.

Voilà ce que le philosophe aurait pu entrevoir et ce qu'il entrevit. Les horreurs passagères de la terreur républicaine ne furent pas à comparer avec les souffrances beaucoup plus longues, mais supportées en silence, sous lesquelles le peuple gémit durant le règne oppressif et partial de l'ancien régime. De grands changemens dans un gouvernement ne peuvent être opérés sans ces épouvantables secousses qui remuent la société dans ses fondemens, et en confondent tous les anciens élémens. Quand les souverains ont opéré des révolutions, leurs moyens n'ont été ni moins cruels ni moins vulgaires que ceux du peuple; mais la gloire et le crime étant réunis dans un seul individu, la grandeur du résultat fait oublier la grandeur des forfaits. Ordinairement c'est par une succession variée d'hommes que les différentes parties de ces grands mouvemens sont achevées, et ceux qui vivent dans les plus mauvais temps de ces crises laissent leur nom à l'exécration de la postérité. Toutefois les massacres de Robespierre et de Marat ne furent guère plus atroces que les cruautés par lesquelles l'empire de Russie fut régénéré. La vie et le caractère de la révolution française, si l'on pouvait la personnifier, pourrait être comparée à celle de Pierre-le-Grand.

Telles sont les vues qu'un philosophe peut prendre dans son cabinet; telles sont les rêveries qu'il peut poursuivre dans la solitude. Mais les hommes qui vivent et agissent avec le monde, ceux qui ont des amis et des parens dont la vie leur est chère, ceux qui ont des propriétés qu'ils ne veulent pas perdre, ceux-là verront sans doute avec alarme les conséquences immédiates d'un mouvement social, dont nulle classe ni nul système ne saurait éviter les effets destructeurs.

L'ancien régime et sa noblesse finirent pour jamais à l'émigration du comte d'Artois et du comte de Provence; la bourgeoisie et la constitution furent perdues avec Lafayette; le plus pur sang républicain qui fut jamais répandu sur un échafaud coula des veines des éloquens et nobles Girondins; l'orateur de la populace, le politique des cafés, vinrent enfin tomber sous le glaive de la guillotine. Les droits sacrés et le souvenir de l'insurrection ne purent pas même préserver le héros féroce du 10 août du même destin que la fille impériale de la maison de Hapsbourg. Il était naturel de reculer d'horreur à l'exemple d'une nation qui semblait être sous l'influence d'un horrible et mystérieux délire, qui trouvait les massacres de septembre nécessaires à la victoire de Valmy, et qui s'éleva par l'impulsion terrible de la banqueroute, de la proscription et de l'assassinat.

Mais que nous ayons fait la guerre à cette nation parce qu'elle était dans cet état est encore plus inexplicable. Où était la moralité de porter de nouvelles horreurs où il y en avait déjà tant? Où était l'habileté, si l'on consolidait un si formidable système par une agression étrangère? Ce furent les confédérés de Pilnitz et non les membres de la chambre législative de France, ce fut la guerre anti-révolutionnaire et non la révolution qui allumèrent l'incendie dont les flammes s'élèveront un jour sur les antiques trônes de l'Europe. De ce moment le combat entre les nations dut être remplacé par un combat encore plus violent entre les opinions; de ce moment les rois cessèrent de disputer entre eux, et un nouveau conflit fut ouvert entre les rois et les peuples.

Ce fut à la diète de l'empire germanique, assemblée à Ratisbonne, que l'éloquent Isnard s'adressait quand il dit :

« Apprenons à l'Europe que le peuple français, s'il tire l'épée, en jettera le fourreau; qu'il n'ira le chercher que couronné des lauriers de la victoire; que si les cabinets engagent les rois dans une guerre contre les peuples, nous engagerons les peuples dans une guerre contre les rois. » Paroles hardies, prononcées dans un prophétique enthousiasme.

Mais si cette guerre, engagée dans le plus favorable moment, était injuste et impolitique, que n'aurions-nous pas

à dire sur le temps où on l'entreprit? Il y avait deux partis à prendre avec la France dans sa situation, si nous voulions réprimer ses crimes, en nous défendant de ses extravagances. Le premier était de l'attaquer quand les deux partis, presque également balancés, commençaient la lutte, en se déclarant l'ami d'un de ces partis. Le second était de laisser cet esprit, cause et conséquence de grands évènemens, s'évaporer par le temps, et se consumer dans des commotions intérieures.

La maxime bien connue de Machiavel, répétée par Montesquieu, qu'une nation n'est jamais si forte contre un ennemi étranger que quand elle est agitée par des dissentions intestines, et surtout vraie quand ce n'est pas tant sur les opinions générales qu'elle est divisée que partagée en factions, qui se querellent sur les questions détail, et veulent s'arracher le pouvoir.

Si quand Louis XVI était encore un roi populaire, quand un parti constitutionnel et royaliste existait dans l'assemblée et la nation, si quand l'armée, sous un général constitutionnel, était incertaine dans sa politique, affaiblie par la défection de ses officiers, et manquant du nerf qu'elle dut plus tard au succès ou à la terreur; si quand les troupes, sous Théobald Dillon, s'enfuyaient à la vue de l'ennemi, si quand on se moquait du petit Robespierre comme d'un incendiaire insignifiant, et que les éloquens Girondins se livraient encore vaguement et par intervalle à leur rêve d'une république; si alors nous avions inspiré aux confédérés, sur les frontières, plus de modération dans le conseil et une plus grande vigueur d'action; si nous avions déterminé le duc de Brunswick à marcher droit sur Paris, au lieu de publier son manifeste mémorable; si nous l'avions persuadé, à ce moment critique, de combattre pour le roi nouveau de la nouvelle constitution, au lieu de lancer une *bulle militaire* en faveur de l'ancien tyran de la Bastille démolie, nous aurions réussi, pour un temps, à rétablir Louis XVI sur le trône, avec la même charte qui fut ensuite octroyée par son frère, à la restauration.

Quel fut notre but en faisant la guerre? De sauver Louis XVI, et de réprimer cet esprit de propagande qu'on avait annoncé

dans la chambre française et qu'on voulait répandre par la conquête. Pour atteindre ce but, nous prenons les armes quand Louis XVI a rejoint ses ancêtres, et quand les armées républicaines, exaltées par la victoire et menacées, en cas de défaite, par la guillotine, ont vu leurs soldats, naguère faibles conscrits, devenir des vétérans désespérés. Nous différons notre défense du monarque jusqu'à ce qu'il ait péri sur l'échafaud, notre défense de la monarchie jusqu'à ce que la république française soit déclarée une cité assiégée et la France un camp. Alors nous commençons une guerre avec des alliés qui voulaient la paix, et qui, en prenant notre argent, le réservaient pour payer les dépenses des campagnes qu'ils avaient finies, sans aucune considération pour la fureur belliqueuse qui nous avait saisis tout-à-coup.

Telle fut la politique sur laquelle M. Pitt interrogea M. Canning, et telle fut la politique que M. Canning vint défendre au parlement, qu'il défendit en chaque occasion, et qu'il se vanta, à son dernier jour, d'avoir toujours défendue.

Le 1er décembre 1788, M. Tierney fit une motion pour la paix avec la république française; il était temps. Les négociations de Lille, jamais entamées de bonne foi, étaient rompues. Nous avions formé une alliance nouvelle avec la Russie et la Porte, qui devait bientôt s'augmenter de l'Autriche, et cette dernière puissance ouvrait les hostilités à Rastadt, par l'assassinat des trois commissaires français. Nous nous préparions à soutenir la lutte avec une nouvelle énergie, sous des auspices qui n'étaient certainement pas encourageans. La coalition de 1792-3 était complètement dissoute; la Prusse était depuis trois ans en paix avec la France, et le cabinet de Vienne n'avait même pas trouvé d'objection à signer un traité qui, honteux pour les deux partis, sacrifiait les restes de la liberté de Venise. C'étaient là de pauvres garanties de la fidélité de nos alliés nourris par nos subsides.

La France, pendant ce temps-là toujours troublée à l'intérieur, avait cependant joint à son empire la Belgique, le Luxembourg, Nice, la Savoie, le Piémont, et augmenté sa puissance des protectorats de Gênes, de Milan et de la Hol-

lande. Les argumens de M. Tierney étaient ceux qu'un homme raisonnable pouvait faire valoir : l'amitié incertaine de nos alliés, la force sans cesse croissante de notre ennemie, et cette lutte destructive que nous alimentions de nos propres ressources.

« En six ans, disait-il, nous avons ajouté 15,000,000 à no-
» tre dette; il a fallu augmenter de 8,000,000 nos fardeaux
» annuels, somme égale à notre dépense entière, quand
» le monarque actuel (George III) est monté sur le trône. »
M. Canning répondit à M. Tierney.

Celui-là seul qui a une longue expérience de la chambre des communes pourrait croire que M. Tierney fut écouté dans un silence apathique, et M. Canning accueilli par des applaudissemens pleins d'enthousiasme. Jamais il n'y eut assemblage de plus brillantes contradictions; de plus magnifiques sophismes que la harangue déclamatoire du jeune orateur. On devait continuer la guerre parce que nous étions victorieux; la paix devait être rejetée à cause des succès de l'ennemi; la France était trop faible pour être respectée, trop formidable pour qu'on ne s'opposât pas à ses progrès. Quant aux sommes que nous dépensions, elles étaient insignifiantes, eu égard au but que nous nous proposions. Nos ancêtres cependant, dont M. Canning aimait tant alors à citer la haute sagesse, auraient sans doute été bien étonnés de trouver que ce but était le rétablissement de l'Espagne avec son ancienne puissance, et la soumission de Rome à l'autorité du pape.

Notre inimitié jurée contre la France et contre les principes français encourageait un ardent attachement pour ces deux choses, chez ceux qui croyaient avoir quelque raison de se plaindre de nous. Le directoire, à Paris, les catholiques en Irlande avaient donc formé une ligue naturelle et légitime, dont le résultat fut une rébellion, tramée avec art, long-temps tenue secrète, et qui, sans la trahison, ou d'autres accidens qu'on n'avait pu prévoir, aurait très-probablement pu réussir. M. Pitt, tirant avantage de la crainte d'une séparation de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, crainte que cette révolte, jointe à la différence des pouvoirs législatifs, avait fait naître, exprima, dans un

message de la couronne, le désir d'incorporer les deux royaumes. Ce langage, l'administration en faisait l'aveu, renfermait une idée de réunion de l'Irlande avec notre pays, semblable à celle par laquelle nous étions unis déjà avec le royaume indépendant de l'Écosse. Quelle qu'ait pu être la conséquence de cette union, les promesses sous lesquelles elle était proposée, quoique toujours si indignement et si honteusement foulées aux pieds, pouvaient laisser espérer certainement qu'un système de gouvernement, meilleur et moins partial que celui qui existait depuis si long-temps, serait établi en Irlande. Quant aux plaintes qu'on élevait alors, et renouvelées depuis en faveur de ces législatures indépendantes que cette mesure incorporait avec les nôtres, la facilité avec laquelle elles furent achetées est la meilleure réponse à donner aux bruyantes assertions de leur valeur. Les temps du bon vieux sir Robert Walpole n'offriraient rien qui pût justifier une comparaison entre une chambre des communes anglaise et les parlemens irlandais, corrompus et révérés. Ainsi le parti que M. Canning prenait dans cette circonstance, si ce fut avec l'intention sincère et honnête de faire participer aux droits de citoyens nos sujets de la catholique Irlande, et non avec l'intention (ce qu'il serait injuste de présumer) de les gagner et de les trahir ensuite, ce parti, quoiqu'il ait trouvé alors de l'opposition, est un des plus honorables pour un ministre anglais. Mais la conduite du ministre de cette époque n'a pas encore été convenablement expliquée. Qu'on ait fréquemment promis l'émancipation catholique comme le principal bienfait de l'Union, on ne pourrait le contester. Et comme de telles promesses avaient été faites dans le parlement à la face du jour, on ne devait point supposer que le roi les ignorât. S'il avait des objections tellement insurmontables à cet acte de justice, pourquoi alors ne les déclarait-il pas ? En ne s'expliquant pas sur ce sujet, il trompa son cabinet ; s'il était de bonne foi, son cabinet trompa le peuple irlandais. Le langage de M. Canning n'était pas ambigu.

« Ici donc sont deux partis opposés l'un à l'autre, d'ac-
» cord sur une opinion commune, et sûrement s'il est un

» terme moyen pour calmer leur animosité, pour éteindre
» leurs discordes, et pour réunir leurs intérêts opposés, ce
» moyen devait être saisi aussitôt avec ardeur et mis en
» usage. Qu'une union soit ce moyen terme, c'est ce qui
» paraît très-probable, si nous nous rappelons que le code
» du papisme prit naissance après une proposition pour
» l'Union, proposition qui, venue d'Irlande, fut rejetée par
» le gouvernement anglais. Ce rejet produisit le code pa-
» piste. Si donc l'Union avait été accordée, la réadoption
» de ce code serait inutile. Si ce fut en conséquence du re-
» jet d'une union, à une époque précédente, que les lois
» contre le papisme furent votées et promulguées, il est
» raisonnable de conclure qu'une union rendrait un code
» semblable inutile; qu'une union satisferait les amis de
» l'influence protestante, sans faire de nouvelles lois contre
» les catholiques, et *sans maintenir celles qui sont encore*
» *en vigueur.* »

En 1801, ne pouvant persuader au roi d'exécuter les conditions qu'il lui avait permis de faire, disposition de la part de Sa Majesté qui, si elle n'était pas devinée par le ministre, aurait dû le blesser bien davantage, M. Pitt se démit de sa place en faveur de M. Addington, et se déclara le soutien de son administration. Il n'en fut pas de même de M. Canning, qui, obtenant un siège au parlement par ses propres moyens, c'est-à-dire son argent, se jeta dans une opposition violente. Ce ne fut pas seulement pour tout ce qu'il fit au parlement que M. Addington lui dut des remercimens; M. Canning était regardé comme ayant libéralement contribué aux nombreuses attaques politiques du jour. Nous ne devons pas non plus passer sous silence les autres brillans produits de sa plume, qui sont généralement reconnus comme de lui, et qui possèdent une grâce et une facilité particulières.

» *Le Knife-Grinder* (le Rémouleur) et *les Amours de Mary Pottinger* sont des poèmes excellens dans leur genre, et peuvent être regardés comme des modèles de parodie politique. Ce goût littéraire, M. Canning continua de le cultiver pour son amusement particulier et celui de ses amis; ils s'accordait singulièrement bien avec sa vivacité

d'esprit, et c'était un délassement au milieu de ses occupations plus sérieuses. Nous nous en rappelons un exemple. C'était, nous croyons, lorsque sir Charles Bagot était à La Haye, qu'il arriva une dépêche très-mystérieuse. Tout était tranquille et à la paix en ce moment, et les malles, depuis quelques mois, ne s'étaient chargées que de l'échange ordinaire des commérages de Londres et des dentelles de Bruxelles. La dépêche était en chiffres. Que pouvait-ce être? Les secrétaires et les *attachés* furent mis à l'ouvrage, et après beaucoup de contre-sens diplomatiques, ils produisirent une lettre en vers pour la profonde méditation de l'ambassadeur des Pays-Bas!

En 1804, à la chute de M. Addington, cet homme si outragé, si maltraité, M. Canning devint trésorier de la marine. Pourquoi ses nombreux biographes ne nous expliquent-ils pas comment, si tout se passa d'une manière digne de sa loyauté, M. Canning quitta son emploi en 1801, parce qu'il avait été défendu de mentionner la cause catholique, et pourquoi il le reprit en 1804, sous la condition expresse qu'aucun membre du gouvernement n'agiterait cette question contre la volonté royale.

La promesse qu'on avait faite ne liait-elle que pour deux ans seulement? Sa retraite était-elle une ruse? Son retour était-il un sacrifice, un sacrifice d'honneur et de principes fait à la misérable jouissance d'être ministre?

La mort de M. Pitt rejeta encore M. Canning dans l'opposition, et n'étant plus effacé par le génie plus puissant et l'autorité prépondérante de son chef, il ressortit comme un personnage plus saillant et plus énergique qu'il n'avait paru jusque-là. A la dissolution du ministère whig, qui n'eût pu exister long-temps, même sous M. Fox, il rentra en fonctions comme membre du cabinet et ministre des affaires étrangères.

Il fit partie de l'administration jusqu'en 1810, époque marquée par notre attaque sur Copenhague, notre rupture avec la Russie, notre heureuse intervention en Espagne et cette triste expédition sur l'Escaut, qui, pendant les années 1809 et 1810, plana sur les débats du parlement, « comme un des sombres brouillards de la Tamise. »

En 1810, l'issue fatale de l'expédition de Walckeren et la négociation qui avait été secrètement entamée pour l'exclusion de lord Castlereagh occasionèrent une querelle, terminée par un duel entre les deux parties. Il ne vaudrait guère la peine de rappeler cette affaire, maintenant oubliée, et toujours insignifiante pour le public, qu'elle n'intéressait guère. Lord Castlereagh agit en homme vain et fier qui croyait sa confiance trahie, ses talens mis en doute; et qui, en vrai Irlandais, ne voyait qu'une portée de pistolet entre une offense et un duel. M. Canning, également fier, sentit qu'il s'était mêlé à une affaire désagréable, et que la plus noble manière de s'en tirer était d'en sortir par un combat. La conduite de lord Castlereagh, qui, en homme d'état, devait être plus calme, est ridicule; celle de M. Canning, quand nous rappelons ses prétentions de noblesse et de franchise, est choquante, malgré ses explications plausibles. Elle le devient plus encore, si nous nous souvenons que quand on eut, en 1812, abandonné l'idée d'un cabinet de coalition, il accepta l'ambassade au Portugal, qui, pour ne rien dire de plus, plaçait l'ex-ministre dans une situation de gratitude et d'infériorité envers le même homme dont il avait violé l'amitié, et dont il avait si ouvertement fait ressortir l'incapacité aux affaires étrangères.

Le discours de M. Canning, en réponse à celui de M. Lambton, qui fit une motion à ce sujet, est peut-être le meilleur qu'il ait jamais prononcé. Il est même impossible de ne pas se sentir entrainé par un noble enthousiasme, quand on lit ce défi plein de générosité et de grandeur d'un orateur indigné qui, dédaignant le subterfuge, appelait l'investigation la plus sévère sur sa conduite. Mme de Staël avouait qu'elle aurait consenti à être traitée aussi mal que lady Byron, à condition qu'elle aurait inspiré au noble lord les beaux vers qu'il fit pour sa femme. On a pu dire, sans beaucoup d'exagération, qu'on eût voulu être accusé du crime de M. Canning et avoir prononcé sa défense.

En 1818, M. Canning revint encore au pouvoir : c'était un temps de trouble et d'incertitude, un temps de si grande détresse privée que l'opposition réclamait avec plus d'aigreur que jamais la réforme des abus. Le pays, miné par sa

dette, épuisé par l'impôt, qui n'avait plus pour excuse le monopole du commerce, tournait assez naturellement les yeux vers la source d'où tous ces maux étaient sortis. Voyant la théorie et la pratique de la constitution changées, et entendant répéter qu'il avait le droit d'être imposé par ses représentans, il trouvait injuste et intolérable de n'avoir aucune action ni aucun contrat sur la grande majorité de ceux qui les taxaient. Des économies, des diminutions de places, voilà ce que voulait le pays. Or la réforme promettait tout cela. Des réunions publiques en faveur de la réforme parlementaire furent donc organisées, des résolutions en faveur de cette réforme y furent adoptées, des pétitions en faveur de la réforme furent présentées; l'énergie d'un peuple libre se réveilla. Grande était la fermentation. Lorsqu'un pays est dans une agitation semblable, un ministre doit résister avec vigueur ou céder avec grâce. Des demandes injustes et violentes doivent trouver de la résistance, des adresses modérées et légitimes être accueillies avec des concessions; ces concessions, une résistance trop molle les laisse bientôt arracher par la violence; un refus, s'il réussit, ne les écarte que pour un jour; elles sont représentées la semaine d'ensuite et l'on ne peut s'en délivrer. Lord Castlereagh et M. Canning pensèrent différemment: le bill de l'*habeas corpus* fut suspendu, le bill sur les réunions séditieuses passa, la déplorable émeute, ou, pourquoi pallier les termes? *l'infâme massacre* de Manchester eut lieu.

M. Canning chercha à se disculper dans la chambre et hors la chambre, c'est-à-dire il prononça de virulens discours au parlement, et envoya trois cartels : un à M. Hume, un second à sir François Burdett, et un troisième à un pamphlétaire anonyme. Il était dur pour la liberté d'avoir un antagoniste si prêt et si impitoyable, un antagoniste qui, non content de ces armes légitimes et classiques qu'il maniait avec tant d'habileté, oubliait les jours de l'*anti-jacobin*, et dirigeait un pistolet contre chaque plume qui s'élevait contre lui.

En 1820, la reine revint en Angleterre; M. Canning résigna son portefeuille et se retira sur le continent. Sa conduite dans cette circonstance fut, d'après le jugement gé-

néral, marquée par la plus exquise droiture et par une grande délicatesse de sentimens. La chose est possible; nous ne cherchons point à rompre une lance avec M. Therry; mais à nos yeux cependant un homme ferme dans ses principes politiques et un homme d'honneur n'avait pas deux voies à suivre dans cette conjoncture.

Que la reine d'Angleterre fût coupable ou non, elle avait traîné dans la boue, devant les cours de l'Europe, la majesté royale dont elle était revêtue, majesté dont le pays était inséparable. Elle était un opprobre pour le trône, une épouse indigne de notre souverain, une souillure pour notre cour. Déhontée autant qu'impudique, elle avait osé faire l'aveu et avait, sans rougir, sollicité l'exposition publique de ses brutales amours. Lorsqu'elle mit le pied sur le rivage d'Angleterre, elle était donc la plus vile de son sexe, ou elle fut la plus malheureuse et la plus persécutée des femmes. Dira-t-on que, dans le premier cas, il était du devoir d'un ministre puissant de déserter la pénible responsabilité de sa place pour céder à un sentiment d'affection ou d'estime pour un être si méprisable? Dans l'autre cas, si la reine Caroline, comme beaucoup le croyaient, comme M. Addington jura solennellement le croire, était innocente, y avait-il quelque considération au monde, la ruine de l'ambition, la perte d'une fortune, la crainte de la mort, qui pût engager un Anglais, un homme d'honneur, un homme qui avait les sentimens d'un homme, à abandonner une femme qu'il appelait du nom d'amie, sous le poids d'une si terrible oppression? Pour nous, nous avouons que cette conduite de M. Canning est une des plus grandes taches que nous connaissions de son caractère privé ou public, et la preuve irrécusable d'un esprit peu propre à juger d'un point de vue élevé les actions des hommes.

M. Canning passa en pays étranger les années 1821 et 1822 : à son retour, la compagnie des Indes-Orientales le choisit pour gouverneur-général de l'Inde; mais la fin déplorable de lord Castlereagh étant survenue, il fut une fois encore ministre des affaires étrangères. C'est ici le temps que M. Stapylton choisit pour commencer l'histoire de sa vie politique, ouvrage écrit avec tout le talant d'un publi-

ciste habile, mais avec toute la partialité d'un ami. Jusqu'alors M. Canning, à travers une longue carrière, carrière de près de trente ans, avait été fortement et invariablement opposé aux principes populaires et aux concessions libérales. Il n'avait jamais reculé devant la proposition de mutiler les libertés publiques, il n'avait jamais montré la moindre alarme du pouvoir extraordinaire demandé par la couronne, il avait sanctionné sans scrupule les lois les plus sévères contre la presse, il avait défendu l'emprisonnement arbitraire des citoyens, il avait trouvé des éloges pour l'emploi de la force contre les assemblées politiques, il s'était déclaré le constant adversaire de la réforme parlementaire: la seule chose sur laquelle il avait professé des opinions libérales (la question catholique) était précisément la seule contre laquelle la grande majorité du pays avait alors des préventions. Telle avait été la carrière et tel fut le caractère de M. Canning jusqu'en 1822. En 1827, il mourut *l'archi-jacobin* de l'Europe.

Quels sont les actes vigoureux qui lui valurent ce surnom terrible ?

L'entrée des troupes françaises en Espagne était un incident nouveau dans cette longue guerre, commencée par la révolution de 1791 entre les rois et les peuples. Nos intérêts politiques furent alors, quoi qu'il en soit, décidément opposés au parti que nous avions pris en d'autres circonstances dans la lutte des opinions. L'agrandissement de la France, et cet esprit de conquête qui l'a distinguée dans tous les temps, étaient presque aussi effrayans pour la Grande-Bretagne, sous la monarchie légitime des Bourbons, que sous le directoire, sous le consulat ou sous l'empereur. Nous ne voulions pas que l'étendard français, quelle que fût sa couleur, flottât de l'autre côté des Pyrénées. L'Espagne était un nom qui, pour des Anglais, réveillait des souvenirs particuliers. Il eût été impossible à un ministre de sanctionner l'agression de la France; il eût été éminemment impolitique à lui de ne pas avoir tout fait, du moins tout ce qui pouvait être fait par des moyens pacifiques, pour l'arrêter. M. Canning, comme ministre des affaires étrangères, fut donc obligé, quarante-huit heures après avoir accepté le

portefeuille, de reconnaître que l'esprit du pays était décidément contraire à l'invasion de l'Espagne. Mais cette invasion était fondée sur un principe ; ce fut en conséquence contre ce principe qu'il se crut appelé à combattre.

Le discours de la couronne de France, composé, selon l'habitude, pour présenter deux sens, un pour la France, un pour le reste du monde, ou plutôt pour ces parties du monde où le double sens pouvait être nécessaire, était inexplicable sous tous les rapports, excepté comme une hardie prétention du droit divin (prétention, disons-le en passant, rajeunie par le libéral de la légitimité, M. de Chateaubriand); ce discours, M. Canning, toujours peu réservé dans ses expressions, déclara nettement ne pouvoir lui donner qu'une interprétation, qui excitait en lui *le dégoût et l'horreur*. De ce moment il fut, pour les empereurs de Russie et d'Autriche, pour le cabinet prussien, pour les légitimistes d'Espagne, d'Italie et de France, un *libéral*, un *jacobin*, un *carbonaro*, un *régicide*. Son caractère était représenté par eux selon qu'ils se sentaient plus ou moins attaqués, et si l'opposition avait été satisfaite en Angleterre, les torys auraient déjà commencé à ne pas être très-contens; mais le *dégoût* et l'*horreur* de M. Canning ne s'exhalèrent qu'en paroles. Nous ne l'en blâmons pas. Une guerre avec la France eût été bien justifiée. Peut-être lord Heytesbury, en acceptant une responsabilité que les évènemens lui garantissaient, fit-il plus que le monde ne le croit généralement en la prévenant; mais une guerre non point faite pour l'Espagne, mais pour un parti en Espagne, quoique nous approuvions les principes de ce parti, eût été une guerre imprudente et inutile. En évitant la guerre avec la France, il était du devoir du gouvernement de faire tout ce qui était en son pouvoir pour diminuer la puissance, ou apporter des obstacles à l'ambition de sa rivale. De là ces mémorables déclarations qui, quelque temps après, proclamèrent la reconnaissance des colonies espagnoles comme états indépendans. Le gouvernement britannique déclara donc « qu'il considérait la séparation des colonies de l'Espagne comme existant de fait, et qu'il ne tolérerait dans aucun cas la cession que l'Espagne pourrait faire de colonies sur lesquelles

elle n'exerçait plus d'influence ni positive ni directe. »

Ces déclarations ne provenaient d'aucune sympathie pour la liberté, mais uniquement de raisons politiques; non point du désir que les colonies possédassent un gouvernement libre qui leur fût plus propre, mais du désir d'empêcher leur cession possible à la France. Les mesures qui suivirent étaient la conséquence nécessaire de ce principe, et nous avons pour autorité les expressions de M. Canning lui-même, qui établissent que la reconnaissance de l'Amérique du Sud n'était pas un acte de sa seule et unique libéralité, mais une mesure politique concertée et adoptée unanimement par le cabinet dont il faisait partie.

« Je n'ai pas cru nécessaire de réfuter l'honorable et savant *gentleman*, relativement à la disposition du cabinet; mais je dois démentir une de ses assertions. Il a regardé comme reconnu que, parce que sur un intérêt le cabinet comme la nation est divisé en deux partis, quiconque est contre moi dans la question catholique était également contre moi dans la reconnaissance de l'Amérique du Sud; il est complètement dans l'erreur. Je puis l'assurer que la ligne que l'imagination suppose entre les *libéraux* et les *illibéraux* dans le cabinet n'est pas droite mais elliptique, et quoique cette division puisse, comme dans la question catholique, être facilement déterminée dans d'autres questions pour lesquelles les membres ne sont point influencés par l'habitude, les liaisons ou l'honneur personnel, je puis dire qu'ils se rendent franchement aux argumens de leurs collègues. »

Nous arrivons maintenant aux affaires du Portugal. La constitution apportée par sir Charles Stuart était nécessairement une nouvelle offense contre les gouvernemens inconstitutionnels de l'Europe. Ils étaient engagés dans une lutte en faveur du despotisme. La recommandation d'une constitution était donc presque une déclaration de guerre. En conséquence M. Canning crut devoir déclarer, et déclara en effet que sir Charles Stuart avait agi sans autorisation. Cependant sir Charles Stuart demeurant toujours en faveur, il était difficile de croire qu'il eût agi contre les intentions du ministre. Cette forme de gouvernement que nous avions soutenu en protestant contre la destruction de l'an-

cien gouvernement espagnol, il devenait de la politique du nouveau de la détruire en Espagne. Mais cela ne pouvait se faire sans menacer de la guerre le Portugal; et le Portugal, un traité nous obligeait de le protéger. M. Canning fut forcé de résister encore à la sainte-alliance. Ce fut dans ce discours mémorable, qui annonçait le départ de nos troupes pour le Portugal; et lorsqu'il se tourna vers les bancs au-dessous de la galerie, lorsque sa voix s'éleva, son bras tendu et sa main ouverte semblèrent personnellement défier les ministres de ces mêmes souverains qu'il menaçait de livrer à l'indignation et à la vengeance de leurs sujets. Le caractère de l'homme domina le sentiment de sa situation; l'orateur avide d'applaudissemens immédiats oublia le ministre, qui doit toujours peser les conséquences ultérieures. Il parla avec véhémence, car, soit que ce fût pour la tyrannie ou pour la révolution, c'était avec véhémence, avec animosité qu'il devait parler. Enfin c'était la même énergie brillante de diction, la même chaleur qui l'avaient autrefois rendu si redoutable aux amis de la réforme, qui maintenant l'exposait à la censure des potentats indignés.

Ce qui le séparait des ennemis de la liberté lui gagna des amis; et comme il avait été autrefois en butte aux attaques de l'opposition libérale plus que ses collègues, aussi eut-il plus de part qu'eux aux louanges et aux faveurs de cette opposition.

Vers ce temps critique pour lui, lord Liverpool mourut. Ses talens, la date de ses services, la situation éminente dans laquelle il s'était trouvé si long-temps vis-à-vis la nation, désignaient M. Canning comme premier ministre. Il n'y avait qu'une seule raison contre ce choix : ses sentimens connus sur la question catholique. Ses opinions sur cette question lui eussent difficilement ramené les rangs de cette fraction du cabinet qui l'avait combattue si long-temps sur les bancs de la chambre, si la démission de lord Eldon, de M. Peel, du duc de Wellington, n'était venue décider le roi en sa faveur, et il se trouva tout-à-coup, sans l'avoir cherché, et peut-être même sans l'avoir désiré, à la tête du parti libéral de l'Angleterre, auquel il avait été si long-temps opposé.

Le dernier acte de son ministère (dont la combinaison avait depuis long-temps existé) fut heureux pour sa réputation : c'est le traité de Londres, qui unissait les trois puissances, l'Angleterre, la Russie et la France, pour la liberté des chrétiens grecs.

Il est facile de voir, d'après notre analyse, que nous attribuons le libéralisme tardif de M. Canning à toute autre cause qu'à un amour abstrait de la liberté. Tout ministre de ce pays, placé dans les mêmes circonstances, agira comme lui. Un homme d'une éloquence plus calme, d'un caractère plus modéré et plus ferme, se serait probablement exprimé différemment. M. Canning eût-il vécu cinq années de plus, serait-il au monde encore aujourd'hui, il est peu douteux que l'opinion des lords, vers laquelle il paraissait vouloir se rallier, ses sentimens personnels contre lord Grey, les nombreuses et sérieuses censures d'une longue vie politique, l'auraient placé une fois encore à la tête du parti tory. Défenseur de ce système qui l'avait élevé au pouvoir, la chaleur et l'impétuosité de son caractère devaient le porter aux partis violens, et il n'est pas improbable que le pays qui lui érige aujourd'hui un monument aurait pu, un peu plus tard, lui construire un échafaud.

Nous le disons, sans intention aucune d'entacher sa mémoire : nous pensons réellement avoir parlé avec la plus grande franchise à son égard quand nous avons donné notre opinion sur cette classe d'hommes qu'il représentait, classe que nous croyons indifférente pour les intérêts de la masse du peuple, mais nullement lorsqu'il s'agit de l'honneur et du caractère du pays.

Comme la plupart des hommes qui se sont élevés à une situation éminente, M. Canning a dû beaucoup au hasard. Il fut heureux du jour de sa mort, comme de l'époque de sa désertion. Il appartient à très-peu d'hommes d'être soutenus par un parti aussi long-temps que cet appui leur est utile et d'être abandonnés de ce parti quand son attachement deviendrait nuisible. Les mêmes hommes qui, comme amis, donnèrent le pouvoir à M. Canning, firent, comme ennemis, sa réputation. Mais sa gloire n'est liée à aucun grand acte de législation. Aucune loi ne passera à la postérité,

protégée par son nom. Les générations qui auront à l'admirer n'auront pas à le bénir. L'auteur de mémoires se complaira à décrire ses talens ; l'historien aura peu de choses à dire des bienfaits que lui dut son pays.

L'éloquence de M. Canning lui était particulière ; il fut le fondateur de son école, une école admirablement adaptée à la chambre des communes, formée de gentilshommes élégans et à moitié lettrés. Ses discours étaient toujours faciles et coulans, souvent passionnés et satiriques ; mais il excellait particulièrement dans cette gaie et lumineuse raillerie par laquelle on rend ridicule l'antagoniste auquel on ne peut pas répondre, en amusant une assemblée trop impatiente pour vouloir être instruite. Remarquable, en général, par l'élégance de son langage, nous avons des preuves, de sa propre main, du soin qu'il prenait pour cela, jusque dans les copies qu'on a trouvées de ses derniers discours : *Erat memoria summa, nulla tamen meditationis suspicio*. Ceux qui l'ont bien connu disent qu'il préparait quelquefois des phrases négligées pour éviter l'apparence de la *préparation*. Son action peu élégante, peut-être à dessein, était vive, animée, et convenait, par sa véhémence, à l'éclat et aux images qu'il affectionnait.

Ses raisonnemens n'étaient pas distribués sous cette forme claire et logique qui force et enchaîne la conviction. Il n'employait pas non plus les péroraisons qui inspirent la crainte et des impressions solennelles. Il savait dérouter l'attention, charmer l'oreille, occuper l'imagination, émouvoir la sensibilité, réussissant à un haut degré dans ces parties variées de son grand art. Il portait les qualités qu'il possédait à une telle perfection qu'il semblait parfois profond et sublime. Quelques-uns de ses talens étaient éminemment propres aux affaires. Sa scrupuleuse assiduité était surtout remarquable, à cause de cette opinion vulgaire que les hommes supérieurs dédaignent les détails. Ses dépêches, quoiqu'elles ne fussent pas d'un style aussi parfait que celui de son successeur, lord Dudley, étaient admirables de composition. Il portait la plus minutieuse attention à chaque papier qui sortait de son département. Infatigable à Downing street, il était pourtant rarement absent de sa

place dans la chambre des communes; et même quand les affaires de la séance semblaient terminées, l'homme d'état et l'orateur devenaient courtisan, et rarement se mettait-il au lit sans faire au roi un rapport, souvent éloquent, de ce qui s'était passé dans la soirée. Cependant son génie n'était pas tout-à-fait de premier ordre; il y avait quelque chose dans son caractère et ses talens qui tendait à la fois à diminuer notre respect pour son mérite, et le blâme pour ses défauts.

Le même amour frivole de l'esprit, cette même facilité fatale pour la satire, cette même légèreté vive et imprudente de conduite, qui souvent ont terni son talent, nous font excuser ses erreurs. Nous blâmons l'homme d'état d'être un peu trop enfant; puis nous pardonnons au vieux politique, comme nous pardonnerions à l'écolier spirituel.

M. Canning resta toujours jeune, toujours le meilleur élève de la première classe de son collège d'Eton, se moquant « du docteur, » comme on appelait M. Addington; se battant en duel avec lord Castlereagh, accablant le pauvre M. Ogden de mauvaises plaisanteries, contredisant insolemment M. Brougham, frondant la sainte-alliance, se querellant avec le duc de Wellington, il vécut dans d'éternelles disputes, une des raisons peut-être qui lui valurent tant d'affections personnelles durant sa carrière parlementaire.

Aucun artiste, contemplant cette carrière, ne le peindra avec le front large, la lèvre dure et serrée, l'air penseur et concentré de Napoléon Bonaparte. Son éloquence et son ambition rappellent aussi peu le caractère de fer et la hautaine dignité de Strafford. On ne trouvera pas dans ses yeux la profondeur de Richelieu, l'éclair volcanique de Mirabeau, la majesté offensée de Chatam. Il apparaîtra, comme nous le voyons, avec une tête plutôt inspirée par l'intelligence, le sentiment et la satire, que par la réflexion, la passion et la fermeté, avec plus de pétulance que de fierté, plus de grâce que de profondeur, plus de cette irritabilité d'un tempérament léger que de cette force et de ce feu départis à la race d'hommes que la nature a for-

més de ses élémens les plus inflexibles et les plus violens.

L'AUTEUR DE L'ARTICLE SUR M. DE TALLEYRAND (1).

(1) Voir *Revue de Paris*, tome 10e, 3e année. Cet auteur est M. Henry Bulwer, frère de l'auteur de *Pelham*, directeur du NEW-MONTHLY MAGAZINE. M. Bulwer a fait traduire à Londres ce second article sous ses yeux pour la REVUE DE PARIS. (*N. du D.*)

UNE CHARTE.

Scènes Historiques.

PERSONNAGES.

LE GRAND-CHANCELIER.
UN MEMBRE DU GRAND-CONSEIL.
M. DE FISCHER, professeur de jurisprudence.
HERMANN, son suppléant.
FRÉDÉRIC, neveu d'Hermann.
SCHNEIDER, ami de Fischer, secrétaire du cabinet du grand-duc.
PETERS, ami d'Hermann, sans profession.
LEBLANC, professeur de français.
L'ÉCONOME de l'hôpital Saint-Jean.
LE CHIRURGIEN en chef dudit hôpital.
UN BLESSÉ POLITIQUE.
Mme FISCHER.
CLARA.
LA FEMME du blessé.

(La scène est dans un petit état de l'Allemagne.)

SCÈNE Ire.

(LUNDI, 5 SEPTEMBRE. — La salle du grand-conseil. — La séance est présidée par le grand-chancelier; les membres sont levés et près de se séparer.)

LE GRAND-CHANCELIER.

Ainsi, messieurs, la chose est bien entendue : M. de Fischer va s'occuper de rédiger un projet de constitution — d'un libéralisme honnête, ainsi que nous en sommes convenus. Ce soir, sans faute, nous nous rassemblerons pour le discuter, et demain matin au plus tard sur les dix heures, le pays peut être en possession de ses libertés.

UN CONSEILLER.

Il est bien fâcheux, messieurs, que nous n'ayons pas pu, séance tenante, finir cette affaire. En venant ici, j'ai traversé la place

royale; j'y ai vu des groupes que les patrouilles avaient beaucoup de peine à dissiper; j'ai peur, si nous ne nous hâtons, de voir renouveler les scènes déplorables d'avant-hier.

LE GRAND-CHANCELIER.

A vrai dire, il me paraît impossible de se hâter davantage; hier soir seulement le grand-duc m'a communiqué ses ordres au sujet de la charte qu'il veut octroyer. Nous nous réunissons ce matin pour l'ebaucher, et nous prenons une journée pour la finir; un tailleur demanderait plus long-temps pour faire un frac.

LE CONSEILLER.

Moi, j'aurais tout simplement proclamé la charte française.

(*Réclamation générale.*)

LE GRAND-CHANCELIER.

Monsieur, la chose n'était pas praticable; un gouvernement doit se respecter un peu, même en temps d'insurrection. Une constitution ne peut pas être ainsi une selle à tous peuples. Je réponds d'ailleurs de tout ce qui pourra arriver, et je vous promets que force restera à la loi.

LE CONSEILLER.

Oui; mais l'effusion du sang...

LE GRAND-CHANCELIER.

Est un grand malheur, sans doute, et que nous avons tous à cœur d'éviter. Je n'en veux pas d'autre preuve que les concessions faites par nous aux exigences d'une population qui, dans l'opinion de tout homme sensé, ne gagnera rien à changer de régime. Toutefois, en consentant à se modifier, le pouvoir ne peut admettre des arrangemens qui accusent la peur; tant pis pour qui voudra, comme dit le proverbe français, « aller plus vite que les violons! »

FISCHER.

Pour moi, messieurs, profondément touché de la confiance que vous voulez bien mettre dans mon zèle pour le bien public, je m'engage à vous apporter ce soir un canevas que mes faibles lumières rendront le moins imparfait possible, et à ne pas retarder d'une minute l'émancipation nationale.

LE GRAND-CHANCELIER.

A ce soir donc, messieurs; car M. de Fischer n'a pas de temps à perdre. — La séance est levée.

(*Les membres du conseil se séparent.*)

SCÈNE II.

(Le cabinet de M. de Fischer.)

Mme DE FISCHER, SCHNEIDER.

SCHNEIDER.

Diable! diable! dix heures un quart, Fischer ne rentre pas! nous manquerons l'occasion.

Mme DE FISCHER.

Mais là, vraiment, croyez-vous qu'il ait des chances?

SCHNEIDER.

Lui! plus que personne; la plus belle réputation de jurisconsulte de toute l'université. Dans les premiers temps d'une ère de libéralisme, on a toujours la religion des capacités. (*On sonne.*) Le voilà peut-être!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, FISCHER.

FISCHER.

Ah! vous voilà, Schneider; eh bien! quoi de nouveau?

SCHNEIDER.

Presque rien, mon cher; il s'agit tout simplement, dans la nouvelle combinaison gouvernementale, de vous faire ministre de la justice.

FISCHER.

Allons donc!

SCHNEIDER.

Oui, mon ami. J'arrive de la résidence; le grand-chambellan aura la présidence du conseil, et il est chargé de composer un ministère; il m'a demandé des noms, j'ai prononcé le vôtre, qui a paru très-bien faire à son oreille: mais il n'y a pas une minute à perdre, il faut aussitôt monter en voiture et courir vous présenter.

FISCHER.

Mais, mon bon Schneider...

SCHNEIDER.

Ah! d'abord, ne perdons pas de temps en discussions, objec-

tions et argumentations. Je vous dis que je suis sûr de mon fait, que vous êtes en tête de la liste; que le grand-chambellan n'a besoin que de savoir les principes dans lesquels vous comptez marcher, et que ce sera une chose arrangée.

Mme DE FISCHER.

Quant à ses principes, je ne crois pas que cela puisse faire de difficultés. M. de Fischer est connu pour un homme modéré...

FISCHER.

Vous me mettez dans le plus grand embarras.

SCHNEIDER.

Comment cela? est-ce que vous auriez quelque répugnance pour une position ministérielle?

FISCHER.

Mais d'abord, cela demande réflexion. Être ministre dans un gouvernement constitutionnel, c'est un métier fort rude! Nous allons indispensablement avoir la liberté de la presse, une opposition dans les chambres.

Mme DE FISCHER.

Pourquoi une opposition, mon ami, si tu ne veux que le bonheur de la nation?

SCHNEIDER, *riant.*

Ah! parce qu'il y aura sept ou huit portefeuilles à donner, et qu'ils seront soixante concurrens; mais j'espère bien que de pareilles considérations...

FISCHER.

On ne pourrait pas remettre cette visite à demain?

SCHNEIDER.

Impossible! chaque minute de retard vous ôte une chance; nous devrions déjà être en route.

FISCHER.

Alors, mon cher, il faut y renoncer.

SCHNEIDER.

Vous êtes fou, j'imagine?

FISCHER.

Non, je ne puis pas m'absenter; je me suis chargé d'un travail qui ne se peut remettre.

SCHNEIDER.

Pensez donc qu'il s'agit d'un portefeuille!

FISCHER.

Tout ce que vous voudrez; mais ils ont voulu ce matin, au grand-conseil, que je leur rédigeasse pour demain un projet de constitution. Je m'y suis engagé; les circonstances sont graves, il y a péril à ajourner la proclamation des libertés publiques; il faut que je m'enferme toute la journée, et bien heureux si mon travail est prêt pour l'heure convenue!

SCHNEIDER.

Et c'est cela qui vous décide à donner votre démission d'un ministère?

FISCHER.

Sans doute; à moins que vous n'ayez en poche, vous-même, une charte toute prête dont je puisse les arranger.

SCHNEIDER.

Très-certainement, mon cher, quoique je n'aie jamais fait de politique, si je pouvais vous laisser aller seul chez le grand-chambellan, je me chargerais de votre besogne : mais à défaut de moi, le premier venu...

FISCHER.

Comment! vous voulez, quand le grand-conseil m'a seul jugé capable de ce travail, que j'aille le confier à des mains étrangères?

SCHNEIDER.

Vous le reverrez, ce travail; il s'agirait seulement de trouver quelqu'un de discret. — Attendez, une idée!

(*Il s'approche d'une table à écrire.*)

FISCHER.

Qu'est-ce que vous faites?

SCHNEIDER.

J'écris.

FISCHER.

A qui?

SCHNEIDER.

A Hermann, votre suppléant; c'est un homme habile qui sait à fond toutes les législations; il vous remplacera merveilleusement. — Laissez-moi faire. — Je lui laisse entrevoir quelque chose de votre prochain avènement, et sur le second plan, la perspective de devenir titulaire de votre chaire.

FISCHER.

Mais mon cher Schneider...

SCHNEIDER.

Encore une fois, vous corrigerez son projet.

FISCHER.

Quel despote vous faites !

Mme FISCHER.

Dans le fait, mon ami, la chose peut très-bien aller ainsi. — Approche donc un peu ici que j'arrange le nœud de ta cravate; tu aurais bien dû mettre un autre gilet, celui-là est plein de tabac.

SCHNEIDER.

Du tout, du tout, il est très-bien ainsi. Allons, partons. Vous, madame Fischer, envoyez cela aussitôt chez Hermann.

FISCHER.

Mon ami, je vous cède, mais je ne suis pas tranquille.

SCHNEIDER, *à Mme Fischer.*

Je vous le ramène ministre. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

(Le cabinet d'Hermann.)

HERMANN, PETERS.

HERMANN.

Truffée, et du Périgord, dites-vous ?

PETERS.

Oui, mon ami, je la reçois en droiture, et comme, par ce temps-ci, bien fin est celui qui pourrait compter sur le lendemain, j'ai commencé par la faire mettre à la broche. Nous l'arroserons avec du vin du Rhin; ce qui sera une excellente occasion de trinquer au triomphe de la liberté. Êtes-vous des nôtres ?

HERMANN.

Si j'en suis ? Un patriote comme moi !

PETERS.

Dans trois quarts d'heure au plus tard, alors ?

HERMANN.

Qu'elle soit cuite à point ! ! !

PETERS.

Soyez en paix ; je retourne la surveiller moi-même et recruter deux ou trois bons vivans.

HERMANN.

Pas trop de monde! mon cher, qu'on ait ses coudées franches.

PETERS.

Vous serez content ; ne vous faites pas trop attendre seulement.

HERMANN.

Je porterai avec moi deux bouteilles de mon vin de paille.

PETERS.

Elles seront les bien-venues, comme vous!

HERMANN.

Oui; mais avec cette nuance qu'elles s'en viendront pleines et s'en retourneront vides, tandis que moi.....

PETERS.

Conservez-vous de cette humeur, et nous rirons encore une fois avant que le monde ne finisse.

HERMANN.

Amen ! (*Peters sort.*)

SCÈNE V.

HERMANN, *seul.*

Truffée et du Périgord! voilà qui va faire un peu diversion à cette insupportable politique dont nous assommient messieurs les réformateurs. (*Un domestique entre et lui remet une lettre.*) De quelle part ?

LE DOMESTIQUE.

De la part de M. de Fischer. (*Il sort*).

HERMANN, *lisant.*

« Mon cher monsieur Hermann, les grands évènemens qui se » sont accomplis depuis quelques jours. » — Bien! je parlais d'é- » chapper à la politique. — « Depuis quelques jours paraissent devoir » amener un changement heureux dans la position de M. de Fis- » cher. » — Ah! ah! est-ce qu'il voudrait enfin me laisser la chaire? — « Mandé en ce moment à la résidence, il laisse un tra- » vail pressé, qu'à son défaut vous ferez admirablement ; il s'agi- » rait, dans la journée, de formuler un projet de constitution qui

» doit être soumis ce soir au grand-conseil. Vous comprenez que
» tous ceux qui auront mis de près ou de loin la main à cette œu-
» vre pourront avoir quelques prétentions. Le travail sans faute
» pour ce soir! Activité et discrétion.

» Votre bien dévoué, SCHNEIDER. »

Voilà qui mérite réflexion. — Une constitution à faire, et dans la journée! Il est maintenant onze heures; en s'enfermant et en recueillant quelques idées qu'on a toujours, bon gré mal gré, sur l'état social des peuples, on pourrait bien en effet leur confectionner un projet. — Et dans le fait, si M. de Fischer, qui est passablement intrigant, arrivait un peu plus haut que sa chaire, ce serait un bon titre pour s'y installer après lui. — Voyons donc, je dois avoir là dans quelque coin un *Précis de la Constitution américaine;* il me semble qu'on pourrait très-bien la leur appliquer; peut-être même qu'il ne serait pas impossible, avec un peu d'appui, de faire monter le traitement de cette chaire à 2,000 florins. (*Se frappant le front.*) Ah! mon Dieu! et le déjeuner! moi qui ai promis à ce pauvre Peters! — Il faut lui écrire. — Lui écrire! quoi? que l'on mange la dinde sans moi? cela est bien dur pourtant! Parbleu! si c'est là un échantillon du bonheur qu'on doit attendre du régime constitutionnel, c'est fort encourageant. Il est stupide aussi ce Peters, il vient vous inviter un quart d'heure avant: il ne pouvait pas attendre à demain, la charte aurait été proclamée et finie; tout le monde aurait été libre, content, de bon appétit. Une dinde truffée peut bien attendre un jour! — Ah! ma foi, au diable la constitution! M. de Fischer s'en donnera peut-être tous les gants, j'aurai manqué mon déjeuner, et je n'en serai pas plus avancé... D'un autre côté, cependant, il y a évidemment ici une occasion. Imbécile de Peters! bourreau de Peters! je voudrais te voir toi-même à la broche avec ta dinde; et puis ces autres animaux avaient bien besoin d'une charte! (*On frappe.*) Qui va là?

SCÈNE VI.

HERMANN, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Bonjour, mon oncle!

HERMANN.

Qu'est-ce que tu viens faire ici ce matin?

FRÉDÉRIC.

Moi? Je viens savoir comment vous vous portez, et préparer avec vous ma thèse, ainsi que nous en sommes convenus.

HERMANN.

Je me porte mal, et je n'ai pas le temps de m'occuper de ta thèse.

FRÉDÉRIC.

Alors, mon oncle, je vous laisse. Je reviendrai demain.

HERMANN.

Oui, mais fais-moi un plaisir; c'est de ne pas aller te fourrer dans les groupes, avec MM. les tapageurs de l'université.

FRÉDÉRIC.

Mais, mon oncle, personne n'a envie de faire du bruit, maintenant que l'on a promis une constitution.

HERMANN.

Une constitution, on ne la tient pas cette constitution; elle n'est pas faite encore.

FRÉDÉRIC.

Comment, mon oncle, est-ce que vous pensez que le grand-duc?...

HERMANN.

Je pense, messieurs les habiles, que c'est une chose fort difficile à faire et qu'on ne devrait pas ainsi improviser.

FRÉDÉRIC.

Mais, mon oncle, les bases en sont si bien convenues, la nation sait si parfaitement ce qu'elle veut, que rien au contraire ne me paraît plus simple à formuler.

HERMANN.

Et vous vous en chargeriez-vous, monsieur le politique de dix-huit ans?

FRÉDÉRIC.

Il me semble qu'oui, mon oncle; pourvu qu'on y consigne l'égalité devant la loi, le jury, la liberté de la presse, la responsabilité des ministres.....

HERMANN.

C'est cela, une parodie de la charte française.

FRÉDÉRIC.

Avec les modifications convenables à notre nationalité, bien entendu.

HERMANN.

Et où avez-vous appris tout ce droit public?

FRÉDÉRIC.

Mon oncle, nous nous en occupons beaucoup à notre société de jurisprudence.

HERMANN.

Qui est surtout renommée pour l'habile fabrication du punch et pour les succès de ses membres auprès des grisettes.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! mon oncle, je vous assure que j'y ai entendu des discussions très-fortes, où moi-même j'apportais bien quelques lumières.

HERMANN.

Ah! oui-dà, vous-êtes un profond politique!

FRÉDÉRIC.

Ma foi, j'en sais bien autant que la moitié des membres du grand-conseil qui sont chargés de rédiger la charte.

HERMANN.

Je voudrais bien vous y voir.

FRÉDÉRIC.

Moi, mon oncle, je n'aurais pas demandé deux jours comme eux, mais deux heures: le temps de l'écrire.

HERMANN, *à part.*

Il a une assurance qui me donne des idées. (*Haut*). Vous dites donc, monsieur le publiciste, que vous vous chargeriez de rédiger la constitution?

FRÉDÉRIC.

Oui, mon oncle, très-certainement.

HERMANN.

Je commence par vous dire que vous me faites pitié.

FRÉDÉRIC.

Cependant, mon oncle...

HERMANN.

Mais comme je ne connais rien de plus ridicule que ces vanteries de jeune homme qui veut en savoir plus que toutes les générations passées, vous me permettrez, s'il vous plaît, de vous prendre au mot

FRÉDÉRIC.

Comment cela ?

HERMANN.

Vous allez vous installer à ce bureau. Voilà du papier, et l'encre, des livres ; je suis obligé de m'absenter pour une affaire pressante ; nous verrons, quand je reviendrai, ce que vous aurez rassemblé d'idées sur une constitution à donner au pays.

FRÉDÉRIC.

Mais alors, mon oncle, parions quelque chose. Je ne veux pas faire pour rien un pareil travail.

HERMANN, *mystérieusement.*

Le pays attend, (*à part*) la dinde aussi. (*Haut*) Il n'est pas impossible que le travail obscur que tu vas faire ne contribue à le mettre plus rapidement en possession de ses libertés. (*Frédéric le regarde d'un air étonné.*) Je ne m'explique pas davantage ; dans trois heures nous verrons ce que tu auras fait.

FRÉDÉRIC.

Comme ça, je pourrais être pour quelque chose dans la rédaction de la charte ?

HERMANN.

Peut-être ; activité de discrétion. (*A part en s'en allant*) Dans le fait, ces morveux-là, dans leurs clubs, s'occupent si fort de politique qu'ils en savent toujours un peu. C'est d'ailleurs une très-bonne tête, et son travail me sera un bon canevas. Quand le vin de paille et les truffes de Périgord m'auront mis en inspiration, j'aurai bientôt fait avec ces matériaux de rattraper le temps que je vais perdre. On a bien raison de dire que tout finit par s'arranger.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

FRÉDÉRIC, *seul.*

Qu'est-ce que cela veut dire ? Le cher oncle aurait donc été appelé, comme jurisconsulte, à fournir son contingent de lumières au grand œuvre de notre régénération ? et attendu qu'il ne s'est jamais occupé que de droit romain, il ne sait par quel bout en prendre ; et tout en ayant l'air de faire fi de ma science, il est fort aise d'y avoir recours. La vérité est que si je peux être utile au

pays, je me soucie fort peu de la forme plus ou moins convenable que l'on met à obtenir mon intervention; mais ce qui est terrible, c'est que Clara m'attend chez moi, et qu'il fait le plus beau temps du monde, et que nous devons aller à *la Maison Blanche* retrouver Fritz et sa maîtresse. Certainement en deux heures je peux avoir bâclé cela, mais Clara a furieusement le temps de s'impatienter; d'un autre côté, outre qu'on se doit en tout temps à sa patrie, mon oncle rirait trop à mes dépens si je n'acceptais pas son défi. Voyons, il faut avant tout aller chez moi prévenir Clara, et la décider à prendre patience. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

(La chambre d eFrédéric.)

CLARA, LEBLANC.

CLARA.

Dieu! que vous êtes complimenteurs, messieurs les Parisiens.

LEBLANC.

Je vous prie de croire, mademoiselle, que si je dis que je vous trouve jolie...

CLARA.

Encore! Ah! tenez, causons d'autre chose. — Avez-vous beaucoup d'élèves, outre Frédéric?

LEBLANC.

Il y a si peu de temps que je suis ici, et puis au milieu de toute cette conflagration...

CLARA.

Ah! ne m'en parlez pas seulement, c'est insupportable; avec leur politique, ils me feront mourir! Est-ce qu'on s'en occupe comme ça en France?

LEBLANC.

Bien autrement, ma foi!

CLARA.

Cela doit être gai; mais vous, monsieur Leblanc, est-ce que vous faisiez comme Frédéric; est-ce que vous en parliez à votre maîtresse?

LEBLANC.

Non; parce qu'avant tout, je fais ce que je fais, et que quand je suis avec une jolie femme, je m'occupe de mon bonheur particulier, et fort peu du bien général : mais après cela, je ne dois pas vous cacher que j'ai fait sur les choses politiques et économiques des études très-approfondies; je vous dirai même, entre nous, que mon séjour ici, qui n'est pas tout-à-fait volontaire, est la conséquence de la passion un peu trop vive que je prenais publiquement à ces matières.

CLARA.

Tiens, moi, je croyais que vous étiez ici par ordonnance de vos créanciers.

LEBLANC.

Ce sont des bruits bienveillans que mes collègues ont pris plaisir à répandre.

CLARA.

Comme cela, vous êtes ce qu'on appelle un réfugié?

LEBLANC.

A peu près.

CLARA.

C'est-à-dire une de ces victimes qui commencent par s'établir en maîtres là où on les reçoit, et qui s'étonnent beaucoup quand on ne leur donne pas dans un pays plus de droits que les habitans eux-mêmes.

LEBLANC.

Ah! vous nous calomniez!

CLARA.

Non; mais je vous prie seulement, mon cher monsieur, de ne pas encore ajouter à l'exaltation de Frédéric, qui est déjà bien assez *empolitiqué* comme ça. Voilà un quart d'heure que je suis à l'attendre; je parie qu'il est à son club dès le matin.

LEBLANC.

Les circonstances sont graves, mademoiselle!

CLARA.

Les circonstances! c'est moi, monsieur, et je ne veux pas qu'il s'occupe d'autre chose. — Ah! je crois que je l'entends pourtant; c'est bien heureux!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, FRÉDÉRIC.

CLARA.

Là, toujours le dernier au rendez-vous!

FRÉDÉRIC.

Bonjour, mon ange! — Bonjour, monsieur Leblanc!

LEBLANC.

Nous avons bien l'air de ne pas prendre de leçon aujourd'hui; mademoiselle m'a parlé d'une partie de campagne...

FRÉDÉRIC.

Qui se trouve un peu accrochée!

CLARA, *vivement.*

Comment, qu'est-ce que vous dites?

FRÉDÉRIC.

Ah! voyons, ne te fâche pas avant de savoir...

CLARA.

Je m'en doutais, on ne peut compter sur rien avec vous.

FRÉDÉRIC.

Mais, ma chère amie, je ne dis pas qu'elle soit manquée; je dis seulement que nous partirons plus tard.

CLARA.

C'est cela, à l'heure de revenir.

FRÉDÉRIC.

Mais non; il me faut deux heures au plus.

CLARA.

Vous vous êtes fourré dans quelque conspiration, je parie?

FRÉDÉRIC.

Du tout; il n'y a rien, au contraire, de plus pacifique que ma mission. Écoute, je m'en vais te la dire, en vous recommandant le secret à tous les deux.

CLARA.

Quelque mensonge!

LEBLANC.

Écoutez-le, mademoiselle.

FRÉDÉRIC.

Tu sais très-bien que demain matin on doit proclamer la constitution?

CLARA.

Eh ! qu'est-ce que cela me fait, la constitution ?

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! si ça ne te fait rien, ça fait quelque chose à la nation. Imaginez, mon cher Leblanc, qu'à l'heure qu'il est, ils n'ont rien de prêt, que le grand-conseil délibère depuis trois jours sans désemparer; qu'ils ne savent où donner de la tête; qu'ils ont consulté les jurisconsultes, qui, eux-mêmes, s'y perdent. Ils en sont venus jusqu'à mon oncle, que j'ai trouvé ce matin suant à grosses gouttes, sans pouvoir s'en tirer; enfin il a compris que nous autres jeunes gens, après tout, avions seuls des idées à la hauteur des nouveaux besoins sociaux, et surmontant un peu de mauvaise honte, il m'a prié (*baissant la voix*) de lui rediger un projet de charte.

CLARA.

Et vous croyez que je vais attendre que vous ayez fait toute une charte ?

FRÉDÉRIC.

Mais, ma chérie, sois donc raisonnable; dans une heure et demie au plus je suis à toi.

CLARA, *mettant son chapeau.*

Du tout, je m'en vais.

FRÉDÉRIC.

Clara, tiens, j'ai là des chansons de Béranger que M. Leblanc m'a vendues hier; apprends-en seulement trois ou quatre, je t'assure que pendant ce temps ma besogne sera finie.

CLARA.

Eh ! je ne comprends pas tout dans votre Béranger; je ne sais pas assez le français.

LEBLANC.

Si mademoiselle voulait, j'aurais bien du bonheur à le lui expliquer ?

CLARA.

Je vous remercie. Vous feriez bien mieux d'aider Frédéric, puisque vous êtes si fort en politique; en vous mettant à deux, vous aurez plus tôt fini votre charte.

FRÉDÉRIC.

Vraiment, Leblanc ? est-ce que vous avez quelques idées gouvernementales ?

LEBLANC.

Moi, mon cher, mais un peu, ayant travaillé dans les journaux, ayant eu quelquefois, comme électeur, l'occasion d'exercer mes droits politiques, lié avec les principaux membres de l'opposition.

CLARA, *à part.*

Vilain menteur! je suis sûr qu'il aunait du calicot.

FRÉDÉRIC.

Alors vous pourriez me donner quelques idées sur la constitution française?

LEBLANC.

Mais oui.

FRÉDÉRIC.

Dites-m'en donc un peu les principales dispositions.

LEBLANC.

D'abord, nous avons la cour des pairs qui juge comme tribunal criminel dans les grandes occasions.

FRÉDÉRIC, *prenant des notes.*

C'est fort remarquable cela.

LEBLANC.

Ensuite il y a un article pour les biens nationaux qui ne peuvent pas être recherchés.

FRÉDÉRIC.

Après?

LEBLANC.

Il y a de plus la liberté de la presse, le jury, la responsabilité des ministres.

FRÉDÉRIC.

Ah! vous avec la responsabilité des ministres! Je ne le croyais pas.

LEBLANC.

Si fait, je me rappelle même avoir fait un article qui en a si bien démontré la nécessité, qu'il a été impossible de l'ajourner plus long-temps.

FRÉDÉRIC, *à Clara qui regarde par la croisée.*

Clara, ne te mets donc pas comme ça à la fenêtre! tu sais bien que je n'aime pas ça.

CLARA.

C'est-à-dire, monsieur, que je ne pourrai pas même me distraire pendant que vous faites votre charte.

FRÉDÉRIC.

Tu aimes à faire toujours ce qui n'est pas convenable.

CLARA.

Vous m'ennuyez à la fin; vous êtes un jaloux qui avez peur qu'on me voie en passant. Quand on a des caractères comme les vôtres, monsieur, on reste seul à faire ses constitutions; cherchez qui vous tienne compagnie. (*Elle ouvre la porte pour sortir.*)

FRÉDÉRIC, *courant à elle.*

Comment Clara, tu as si peu de raison?

CLARA.

C'est-à-dire, monsieur, que c'est vous qui avez si peu d'amour que vous inventez tout ce qu'il faut pour me faire de la peine.

FRÉDÉRIC.

Voyons, pardonne-moi.

CLARA.

Eh bien! partons tout de suite, ou je ne vous aime plus.

FRÉDÉRIC.

La méchante fille.

CLARA, *bas.*

Oui, oh! bien méchante. Tellement que je n'ai fait que penser, cette nuit, au petit bois dont vous parlez toujours, et que si vous aviez été aimable...

FRÉDÉRIC, *vivement.*

Eh bien?

CLARA.

J'étais convenue avec Anna que nous ne refuserions pas à vous et à Fritz d'aller nous y promener aujourd'hui.

FRÉDÉRIC, *avec angoisse.*

Ah, mauvaise! Eh bien! écoute, attends une minute.—Leblanc, qu'est-ce que vous faites aujourd'hui?

LEBLANC.

Moi? rien.

FRÉDÉRIC.

Si vous étiez bien gentil, vous vous mettriez à ma table et vous me formuleriez vos idées sur la constitution qui convient à notre nationalité.

LEBLANC.

Je veux bien, mon cher.

FRÉDÉRIC.

Quand vous aurez fini, vous mettrez votre travail sous enveloppe, et vous le porterez chez mon oncle Hermann. A demain, alors.

LEBLANC.

Ah! dites donc, Frédéric, vous m'avez déjà payé un mois d'avance.

FRÉDÉRIC.

Oui, mon cher; ne parlons pas de cela.

LEBLANC.

Vous prendrez bien encore des leçons pendant un mois ou deux.

FRÉDÉRIC.

C'est probable.

LEBLANC.

Alors, je vais vous prier de m'avancer le mois suivant, si ça ne vous gêne pas.

FRÉDÉRIC.

Le mois suivant? Ça ferait donc deux mois de leçons payés d'avance?

LEBLANC.

Eh bien, oui.

FRÉDÉRIC.

Ainsi, deux mois de leçons que vous me devrez! — Mais je vous en prie, notre charte.

LEBLANC.

Soyez tranquille, je ne bouge pas d'ici qu'elle ne soit finie.

FRÉDÉRIC.

Voilà deux ducats. Partons, Clara.

CLARA.

Adieu, monsieur Leblanc. Bon courage.

LEBLANC.

Adieu, mademoiselle. (*Ils sortent.*)

SCÈNE X.

LEBLANC, *seul.*

Ils sont amusans ces Allemands; ils se figurent qu'on va se creuser la tête pour leur inventer quelque chose de mieux que la charte française. Une charte qui convienne à notre nationalité, me dit c't'autre ! Comme si une constitution qui régit la première nation de l'Europe ne pouvait pas servir à gouverner un état qui tiendrait dans le creux de ma main. Je m'en vais tout bonnement aller chercher mon Code du temps que j'étais clerc d'huissier; la charte est en tête, je la leur traduirai sans le préambule et en bouleversant un peu les chapitres, et puis s'ils ne sont pas contens, eh bien! ils feront une autre révolution. (*Il sort.*)

MARDI 6 SEPTEMBRE. — Une salle d'hôpital.)

LE CHIRURGIEN EN CHEF ET L'ÉCONOME.

L'ÉCONOME.

Eh bien! cette fameuse charte a paru ce matin dans la gazette du gouvernement; qu'en dites-vous?

LE CHIRURGIEN.

Je dis que c'est la charte française qu'il nous ont appliquée tout simplement.

L'ÉCONOME.

En vérité?

LE CHIRURGIEN.

C'est si bien la charte française que l'imbécile de traducteur a laissé des articles tout-à-fait spéciaux à la France. Ainsi vous y lisez en toutes lettres: *l'ordre de la Légion d'Honneur est maintenu.*

L'ÉCONOME.

Oh! délicieux, délicieux! Et qu'est-ce qui est l'auteur de ce beau chef-d'œuvre?

LE CHIRURGIEN.

Il paraît que c'est M. de Fischer, qu'ils ont nommé ministre de la justice.

L'ÉCONOME.

Je vous demande un peu, nous avons ici des gens qui se sont fait casser la tête pour avoir une constitution.....

LE CHIRURGIEN.

Mon Dieu oui! — Comment va celui que j'ai amputé hier?

L'ÉCONOME.

Bien doucement, à ce que m'a dit l'infirmier.

LE CHIRURGIEN.

Je vous dirai du reste que je n'en espère rien. La balle était entrée trop profondément.

L'ÉCONOME.

Tenez, sa femme est auprès de lui.

LE CHIRURGIEN.

Pauvre diable! Voyons que j'aille un peu le visiter. (*Il s'approche du lit du malade.*) Eh bien, mon brave, comment ça va-t-il?

LE BLESSÉ.

Je suis bien faible.

LE CHIRURGIEN.

Voyons votre pouls.

LA FEMME DU BLESSÉ.

Je ne le trouve pas bien, monsieur!

LE CHIRURGIEN.

Vous n'avez pas peur de la mort, mon garçon, n'est-il pas vrai? quand on a couru comme vous au-devant des balles?

LE BLESSÉ.

Ah! si ce n'était ma femme et mes enfans....

LE CHIRURGIEN.

Prenez courage.

LA FEMME DU BLESSÉ.

Enfin, comme il disait tout-à-l'heure, s'il faut mourir, j'aurai toujours vu le triomphe de la liberté.

LE CHIRURGIEN.

Certainement, c'est une consolation.

LE BLESSÉ.

Est-ce que nous avons notre charte, monsieur?

LE CHIRURGIEN.

Oui, mon ami, on la proclamera à deux heures; elle est déjà dans le journal.

LE BLESSÉ.

Oh! si j'avais pu la lire!

LE CHIRURGIEN.

Je vous l'apporterai tantôt.

LE BLESSÉ.

Tantôt, il sera trop tard; je sens que je m'en vais. Donne-moi ta main, Dorothée; aie bien soin de nos enfans.

LA FEMME DU BLESSÉ

Mon Dieu! monsieur, mon Dieu! (*Le chirurgien fait signe qu'il n'y a rien à faire.*) Rodolphe, je suis là.

LE BLESSÉ.

Fais-en des patriotes.... Vive la liberté!.... Mes droits sont reconnus avant que je meure.

LA FEMME DU BLESSÉ.

Oui, mon ami, oui, ils sont reconnus.

LE BLESSÉ, dont la voix s'éteint tout-à-fait.

Despotisme.... patrie. (*La femme se jette sur le corps de son mari qu'elle embrasse.*)

LE CHIRURGIEN, à l'infirmier.

Tâchez d'éloigner cette femme. — Vous le porterez à l'amphithéâtre; je veux voir ce qui a pu amener la mort si promptement. (*En s'en allant.*) — Voilà ce que c'est que de se mêler des affaires politiques, et de ne pas vouloir s'en tenir à ce qu'on a. On se fait tuer pour avoir une liberté et une charte de pacotille, et puis on laisse des veuves qui sont bien heureuses quand elles ont une pauvre pension.

CHARLES RABOU.

Paris.

LE MINISTÈRE DES FINANCES.

Vous est-il arrivé quelquefois, en vous promenant sous ce verdoyant berceau de tilleuls qui ombrage la terrasse des Feuillans, en respirant l'air mêlé de poussière que vous envoie la rue de Rivoli, d'arrêter vos regards sur cette large façade d'un seul morceau, percée par le bas de quarante-sept arcades, où sont échelonnés cinq étages de croisées, et de mesurer encore, par les deux rues qui l'encadrent, la profondeur de ce bâtiment, uniforme et serré comme une caserne, épais et massif comme une prison. Si vous êtes spéculateur en terrains, gros marchand retiré du commerce, ou entrepreneur de maçonnerie, vous serez émerveillé de ce qu'un pareil édifice pourrait rapporter de location, dans le quartier des hôtels garnis, avec une exposition et une vue qu'on saurait bien faire payer. Si vous avez la prétention d'être savant, vous attendrez qu'un curieux s'arrête auprès de vous pour lui dire qu'à cette place s'étendaient autrefois, depuis la rue Saint-Honoré, de vastes jardins, appartenant à une communauté de capucins, qui avaient une porte de communication jusque dans l'enclos royal; et, pour peu que votre interlocuteur soit en veine de gaieté, il y aura beaucoup à rire sur ce caprice du temps et des révolutions, qui est venu inscrire les noms des champs de bataille à l'angle de ces allées où des moines promenaient jadis leurs rêveries. Que si vous êtes simplement artiste, je ne dis pas architecte, obligé par métier de couper et de poser l'une sur

l'autre, dans un espace donné, le plus grand nombre de cages à nicher des hommes; si vous avez, veux-je dire, le plus faible sentiment des convenances, des formes et des proportions qui doivent se trouver dans un édifice destiné à un usage public, vous comprendrez difficilement pourquoi je vous oblige de faire halte devant cette grande maison. Mais si vous êtes créancier de l'état, pensionné de l'état, salarié de l'état, je n'aurai rien à vous apprendre; vous connaissez de reste le lieu et sa destination; vous regrettez tout au plus de ne pas y venir assez souvent : vous saluez d'un air gracieux l'hôtel où l'on paie, et vous avez déjà nommé le ministère des finances.

Car le budget est là renfermé tout entier. Du rez-de-chaussée jusqu'aux combles, la machine aux calculs, montée pour toute une année, fait mouvoir des milliers de mains armées de plumes qui enregistrent le revenu et expédient la dépense. Là l'impôt arrive par tous ses canaux et s'écoule par toutes ses issues. Le cœur n'a pas une fonction plus importante dans l'économie du corps humain que cette masse de bâtimens n'en exerce dans le mouvement social. En effet, la centralisation s'y est en quelque sorte concentrée. Paris était trop grand, ses différens quartiers trop éloignés l'un de l'autre pour l'action financière du royaume. Elle perdait du temps à ramasser ses bordereaux épars dans cinq ou six succursales où se logeaient commodément ses délégués. Elle a mieux aimé se gêner, se mettre à l'étroit, pour avoir tous ses matériaux sous la main, tous ses ressorts sous les yeux, tout son personnel à portée du commandement, de la surveillance et du blâme. Enregistrement, domaines, douanes, forêts, loteries, contributions indirectes, toutes ces dépendances du revenu public, qui se donnaient les airs d'administrations souveraines, ont repris leur place subalterne, au grand chagrin des directeurs-généraux qui n'ont plus de logement pour leur famille, et des premiers commis qui ont vu leur importance reléguée dans les mansardes. Si la Poste et la Monnaie tenaient moins de place, on les aurait amenées ici; mais leur comptabilité s'y trouve. Par ce moyen, on voit tout d'un seul regard; rien ne se dérange, rien ne se perd, rien ne s'égare, excepté par-ci par-là quelques

caissiers qui disparaissent en emportant les écus de la caisse; mais les chiffres restent, c'est un grand point; et, après un mois d'investigations, on sait à peu près à combien peut se monter un déficit.

Ce bâtiment a, comme toutes les hôtelleries ministérielles, ses habitans inamovibles et ses hôtes passagers. Là aussi c'est en descendant les degrés de la hiérarchie administrative que vous trouverez quelque solidité dans les existences, quelque certitude de vieillir dans le logis où l'on s'est habitué. L'instabilité et le péril sont au sommet. Je ne sais combien de ministres a déjà vus passer le portier; car on ne dit plus le suisse par respect pour la victoire de juillet. Cependant les figures nouvelles se présentent ici moins qu'ailleurs. On parvient rarement à ce ministère; le plus souvent on y revient. Toute la science financière de notre époque paraît reposer exclusivement sur trois ou quatre têtes, entre lesquelles les changemens de système politique et les révolutions sont obligés de choisir. On ne voit pas là, comme ailleurs, arriver un matin en citadine quelque promu de la veille, inconnu même aux garçons de bureau, dont les commis ne prononcent le nom qu'en hésitant, quelque homme de néant improvisé homme d'état par l'adroite jalousie d'un collègue, qui vient débarquer au beau milieu de la voûte, avec femme, enfans et paquets, le chapeau et le parapluie à la main, pour prendre possession de son département. Ceux qui montent à ce premier étage sont presque toujours de vieux routiers, accoutumés à la faveur comme à la disgrâce, qui connaissent les êtres de la maison, qui en savent par cœur toute la distribution, les salons d'apparat autrefois si peuplés, la salle à manger des grands festins maintenant sans danger pour la conscience des députés, l'élégant boudoir attendant toujours une jeune femme de ministre, et ces petits appartemens où la puissance fait des économies en famille depuis qu'on a rogné son traitement.

Le reste de l'hôtel appartient aux bureaux. Or on vous a déjà sans doute appris la vie maussade, uniforme et pourtant aventureuse de l'employé, qui, pour un modique salaire, vient chaque jour, à la même heure, courber son

corps, fatiguer sa main et anéantir sa pensée sur un travail ingrat dont le résultat lui échappe, passe à ce métier plusieurs années dans l'espoir d'une augmentation, et perd à la fin son gagne-pain par une réforme. On vous a fait parcourir plus d'une fois toute l'échelle de cette population cloîtrée, soumise à des règles invariables, à des devoirs sévères, mais qui s'élargissent pourtant et deviennent plus faciles, par une singulière proportion, à mesure que les profits s'accroissent. N'allez pas vous aviser cependant de plaindre les hommes enrôlés dans un pareil service, car ce sont les heureux du siècle, et n'entre pas là qui veut. Si vous saviez combien il faut de protections, de démarches, de sollicitations pour obtenir une de ces chaises couvertes en cuir où s'endort un commis, en attendant qu'il lui vienne l'inspiration d'un chiffre à placer ou d'un bordereau à remplir ! Combien de jeunes prétendans, tout frais sortis de leurs études, ou rebutés par les premiers dégoûts d'une carrière difficile, réclament, avec toutes les recommandations de leur parenté, l'agréable emploi d'additionner, de formuler et de transcrire pour le compte du gouvernement ! C'est qu'il y a là du moins quelque chose de réel et d'assuré, un petit bénéfice, sans autre charge qu'un peu de résidence, et dont on touche le revenu à la fin du mois ; c'est que les professions où l'on se pousse par le talent sont toutes encombrées de célébrités en titre qui ne veulent pas déguerpir, et de bruyantes ambitions qui essaient de se faire passage ; c'est que les charges qui s'achètent sont en petit nombre et hors de prix ; c'est que les capacités abondent et que les débouchés manquent, qu'il y a mille vocations et mille appétits pour une seule part de réputation et de fortune. De là cette affluence qui se presse aux portes des ministères, qui sollicite la faveur insigne d'y perdre son temps sur un pupitre, d'y éteindre sa jeunesse dans l'attente presque toujours trompée d'un tardif avancement. Car ce n'est pas par cette voie qu'on arrive aux postes élevés de la bureaucratie, aux canonicats administratifs. Le chemin est trop long, trop embarrassé. Mais on y parvient de plein saut en partant d'un journal ou d'une coterie. De deux concurrens pour une place subalterne, le plus certain d'être

un jour chef de division n'est pas celui qui se voit admis à prendre ses degrés. Il y a plus à parier peut-être en faveur du candidat éconduit, pour peu qu'il ait de l'audace, de l'activité, de l'entregent. C'est absolument comme à la queue des spectacles, si tant est qu'il y ait encore queue aux spectacles. Ceux qui marchent à leur tour n'entrent pas, et les premières places sont pour ceux qui se précipitent, qui bousculent les gendarmes et escaladent les barrières.

De tout cela il résulte que l'ordre des employés a perdu ces anciennes mœurs, ces croyances traditionnelles, ces façons de vivre qui le faisaient reconnaître autrefois. Le commis n'est plus ce pauvre diable si exact, si ponctuel, si empesé, si discret, qui avait foi en ses chefs, qui respectait son métier comme un sacerdoce, qui n'élevait jamais un doute audacieux sur l'intelligence de son supérieur, qui ne trouvait rien de beau, rien de grand, rien d'utile hors de son occupation régulière, qui s'extasiait devant une belle page d'écriture rédigée, corrigée, mise au net, copiée, vue, approuvée, contrôlée par sept mains différentes, qui servait d'horloge à ses voisins lorsqu'on le voyait sortir et rentrer aux heures du travail et de la liberté, qui s'abstenait de rire tant que durait la semaine, faisait son maigre repas en silence et végétait avec dignité. C'est maintenant un homme du monde, presque toujours pourvu d'un talent agréable, comme de chanter la romance ou de jouer la contredanse sur un piano, quelquefois un homme d'esprit capable de s'associer pour un vaudeville, qui s'éclipse, dit-il, qui s'enterre, qui abdique ses facultés intellectuelles pendant une partie de la journée, le premier à se moquer de son esclavage, à faire bon marché de sa besogne, arrivant au bureau le plus tard qu'il peut, trouvant cent prétextes pour quitter sa chaise, goguenard et anecdotier avec ses compagnons de travail, brochant sa tâche avec facilité, et faisant des caricatures sur sa pancarte. Aussitôt que quatre heures sont sonnées, il ne lui reste plus rien de son personnage. Un coup de brosse donné à son chapeau et sur son habit, car il est élégant et coquet, le voilà dégagé de ses chaînes, reprenant ses habitudes de plaisir, recommençant sa vie interrompue, coudoyant son secrétaire-général qui

ne l'a jamais aperçu, et allant s'asseoir pour ses deux francs, chez un restaurateur, auprès d'un député qui vient peut-être de supprimer par une réduction son dîner du mois prochain.

A présent, si quelque affaire vous amène dans ce lieu, ce n'est pas moi qui me chargerai de vous guider à travers ce labyrinthe infini de corridors, de couloirs et d'escaliers; ce n'est pas moi qui vous indiquerai la porte numérotée de la cellule où vous devez frapper. Mais il est possible que, dans le nombre, vous trouviez un garçon de bureau serviable et poli qui vous répondra, pourvu que vous ne le dérangiez pas dans la lecture du *Moniteur*. Pour moi, qui serais fort embarrassé de dire à un concierge ce que je suis venu faire ici, je n'irai pas plus loin que la salle des rentiers, antichambre propre et commode, où viennent se ranger deux fois par an, sans distinction et sans jalousie, les porteurs de trois, de quatre, de quatre et demi et de cinq pour cent. On avait trouvé autrefois un bien joli mot pour désigner ces honnêtes citoyens qui, après que les emprunts ont passé par les mains des banquiers, achètent, au prix du marché, quelque parcelle de la créance sur laquelle les gros spéculateurs ont fait leur bénéfice, et, une fois possesseurs de leur titre, attendent, non sans inquiétude, le jour où le trésor public les invitera au partage actif de l'impôt. On les appelait « intéressés dans les affaires du roi, » ce qui ennoblissait leur condition sans l'améliorer; car les rois font parfois de mauvaises affaires. Aujourd'hui ils sont devenus créanciers de l'état, et n'en sont pas toujours plus rassurés. Pourtant l'existence du rentier est agréable. Il ne contribue pas aux charges publiques dans la proportion de son revenu; il n'a pas à craindre les non-valeurs, les incendies, les réparations, les intempéries, les mauvaises récoltes et les faillites, tous ces accidens qui désolent les propriétaires et les industriels. Il n'a pas d'entretien, pas d'ouvriers et de gardiens à payer. Il ne voit l'administration financière que par son beau côté. Il ne connaît ni percepteur, ni avertissement, ni contraintes, ni garnissaires. Il n'a de rapport avec le fisc que pour donner quittance. La charte lui dit que la dette publique est garantie, et il voit chaque jour cette dette s'augmenter par des emprunts nouveaux; preuve

irrécusable de confiance et de solvabilité. Cependant il n'est pas sans alarmes, comme si les chartes pouvaient jamais mentir. Il se rappelle que la dette publique fut placée une fois « sous la sauve-garde de l'honneur et de la loyauté française, » qu'il fut déclaré « que nul pouvoir n'avait le droit de prononcer l'infâme mot de banqueroute ». et que, peu d'années après, la loyauté française, représentée par le directoire, fit banqueroute des deux tiers à ses créanciers, en s'abstenant toutefois de prononcer le mot infâme. Il est à peine revenu de la terreur que lui a causée la menace du remboursement. Il frémit encore de ce guet-apens qu'on lui avait tendu, en lui montrant d'une main le livre du trois pour cent où son revenu allait être diminué, et de l'autre son capital dont il ne saurait que faire. Il a également peur des révolutions qui ébranlent, et des systèmes qui veulent reconstruire. Et vraiment ce serait conscience que de tourmenter dans sa modeste position, que d'inquiéter sur son avenir sémestriel cette classe inoffensive et débonnaire, la moins embarrassante de toutes celles qu'un gouvernement est obligé de contenter. Car le rentier n'est pas un coureur d'émeutes, un vociférateur de sentimens patriotiques, un frondeur de protocoles, un briseur de réverbères. Il ne rêve ni la conquête, ni la restauration, ni la propagande. La république ne se présente à ses yeux que sous la figure hideuse du tiers consolidé, la branche ainée sous le masque trompeur de la conversion. Il ne demande qu'une chose à la politique, c'est qu'elle lui fasse payer exactement ses arrérages; c'est que tous les six mois, à ce vingt-deuxième jour qu'il connait si bien, il puisse venir avant l'aurore prendre son rang et son numéro dans la rue, se réchauffer ensuite dans la salle d'attente où des plumes officieuses lui fourniront sa quittance, et voir s'ouvrir enfin le bureau qui répond à la première lettre de son nom, dans quelque ordre qu'elle soit placée. Car il n'y a plus de préférence pour Aaron, plus de longue souffrance pour Yves ou Zacharie; la révolution a remis l'égalité dans l'alphabet. Il ne s'agit donc plus, quand on est pressé par l'épuisement du dernier semestre, que d'être matinal et d'arriver des premiers à cette immense distribution, où l'on voit accou-

rir en même temps toutes les parties prenantes, rentiers de différentes origines, titulaires de pensions civiles, militaires, ecclésiastiques, enfin porteurs de récompenses nationales, nouvelle espèce de dotation où l'honneur se rembourse en écus, et qu'on pourrait appeler la dette consolidée de l'insurrection.

Or si vous n'êtes ni inscrit au grand-livre, ni appointé, ni pensionné, ni récompensé, il est encore un moyen de participer aux largesses de l'état et de manger comme un autre votre morceau du budget, un moyen que je ne vous proposerais pas si l'administration ne savait pas relever merveilleusement tout ce qu'elle touche. Il faut donc savoir que dans une salle voisine s'ouvre, trois fois par mois, sous l'invocation de la Fortune, vieille déesse classique dont le culte s'est conservé, et sous la présidence d'un conseiller de préfecture en habit officiel, une solennité qui fait palpiter d'espérance et de crainte tous ces adorateurs en guenilles que l'aveugle divinité traîne à sa suite. En d'autres termes, c'est là que se fait le tirage de la loterie ; c'est là que cinq numéros sortis de la roue vont faire évanouir tant d'illusions, ruiner tant de projets, et, ce qui est pire, exciter les dupes à de nouvelles tentatives. Sans doute vous ne connaissez rien de si honteux que la loterie. Vous vous étonnez qu'un gouvernement qui doit représenter aussi la conscience publique puisse exploiter la plus folle des passions, faire profit d'un vice qui se nourrit de crimes, encaisser sans pudeur l'argent qui lui arrive par cette voie, et vous dire effrontément à la fin de l'exercice : « L'année » a été bonne ; nous avons gagné dix millions au jeu contre » les malheureux, sans compter encore que le Mont-de-» piété a fourni les mises, de sorte que nous avons reçu » des deux mains. » Cependant je dois vous apprendre qu'un philosophe chagrin, un censeur atrabilaire, un homme qui avait fouillé dans la fange de Paris, et qui en a décrit toutes les turpitudes, s'étant trouvé par hasard législateur, a voté le premier pour l'établissement d'une loterie nationale, où je dois ajouter qu'il obtint une place ; ce que je vous dis bien vite pour perdre l'envie de moraliser. Car qui peut se promettre, dans le temps où nous sommes, de n'être

pas un jour appelé à faire des lois, et, une fois là, de conserver sa raison ? Ce qu'il y a de certain, c'est que le tirage est chose bonne à voir, c'est que les cinq fonctionnaires qui prennent place sur l'estrade gardent admirablement leur sérieux; c'est qu'on ne saurait, avec plus de gravité, peser des étuis vides, les ouvrir à moitié, puis tout-à-fait, y placer des numéros et les fermer à deux reprises; c'est que les trois enfans qui prêtent leur main novice sont déjà, par leur aplomb comme par leur costume, d'excellens garçons de bureau; c'est enfin que les deux roues qui complètent, avec ces huit acteurs et le proclamateur des numéros sortans, le personnel de la cérémonie, font honneur à l'ébéniste. Du reste, vous n'éprouverez que pitié à regarder les spectateurs qui viennent s'asseoir sur les banquettes dont la salle est garnie. La caricature, dans ses fantaisies les plus plaisantes, n'invente rien d'égal à ces haillons bizarrement accoutrés, à ces accidens de costume causés par la misère, dont les infatigables poursuivans du quaterne couvrent leur nudité. Mais le plus triste est que la vieillesse surtout figure dans ce tableau, la vieillesse qu'on voudrait toujours respecter et qu'il est si pénible de surprendre avilie. Sous des cheveux blancs, devant lesquels Sparte tout entière se serait levée avec vénération, j'ai vu, de deux yeux creusés par le temps, s'échapper de grosses larmes qui se perdaient dans un triple sillon de rides. Le pauvre homme avait encore perdu une mise, et il regardait avec l'air du reproche un livre tout noirci de chiffres, où quelque Barême famélique prétendait soumettre les caprices du sort aux règles du calcul, livre infernal qui l'avait trompé tout comme aurait pu le faire un traité de politique. Il faut reconnaître pourtant que la salle du tirage devient chaque jour moins fréquentée, et, si l'on doit en croire les plaintes de quelques buralistes, voilà encore une branche du revenu public qui menace ruine. Le pauvre se fait économe de ses dernières ressources. Vous verrez que la leçon viendra de ce côté-là, et qu'en s'apercevant que le profit diminue, on s'avisera bientôt de la morale.

Puisque nous avons parlé de morale, allons à la Bourse. Aussi bien assure-t-on qu'il y a de fréquentes relations en-

tre l'hôtel des finances et le temple du commerce. On dit même qu'il serait facile d'en trouver la route en suivant d'ici à la trace le cabriolet d'un agent de change. Ne croyez pas pourtant que je prétende vous initier dans les mystères de ce lieu, vous en faire connaître la langue, les mœurs et les pratiques. J'espère bien que quelque ame charitable se chargera de ce soin (1). Car pour moi, tout ce qu'on y dit est grimoire; tout ce qu'on y fait, pure fantasmagorie. Je sais seulement que la Bourse est, dans toutes les villes commerçantes, un centre de réunion journalière pour les négocians qui viennent y régler leurs intérêts, y négocier leurs effets, y trouver, en un mot, dans un étroit espace, et en peu de temps, ces communications faciles et promptes dont les affaires ont besoin. Anvers avait bâti sa Bourse dès 1531; Amsterdam eut la sienne un siècle après; celle de Londres est à peu près du même temps. Paris, qui vient toujours tard, s'en passa jusqu'en 1724, époque à laquelle on lui livra pour cet usage le palais Mazarin. Depuis ce temps, la Bourse a souvent été déplacée. On l'a successivement transportée aux Petits-Pères, au Palais-Royal. Chassée tour à tour de l'église et de l'apanage, elle s'est quelque temps remisée sous un hangar, à côté du palais que les maçons lui construisaient, et enfin elle s'est installée chez elle, dans sa superbe demeure.

S'il fallait mesurer les proportions d'un édifice à son utilité, exiger quelque rapport entre les formes d'un bâtiment et les choses qui doivent s'y faire, certes ce luxe d'architecture extérieure paraîtrait tout-à-fait extravagant. Il y aurait à demander compte de ces quatre rangées de colonnes qui entourent l'enceinte fermée. Mais ce superflu est ici pour l'honneur de l'art, pour l'orgueil de la ville, et le commerce, qui a payé cet ouvrage, a l'habitude de donner quelque chose aux dehors; c'est la devanture de sa boutique. Lorsque vous avez monté le magnifique perron qui conduit au Parthénon moderne, lorsqu'on vous a débarrassé, malgré vous, de votre canne ou de votre pa-

(1) L'article spécial sur la Bourse, déjà annoncé, paraîtra le mois prochain. *N. du D.*

rapluie, vous êtes surpris de voir à quel petit espace se réduit pour l'usage public le rez-de-chaussée de ce monument qui se présentait immense à vos regards. Mais bientôt des cris inarticulés vous arrachent à la contemplation des grisailles et des écussons où votre tête allait se perdre. Ces cris qui s'échappent du fond de la salle vous ont peut-être déjà paru ceux d'une émeute, et réveillé chez vous l'ardeur répressive du soldat citoyen. Rassurez-vous pourtant; ce n'est rien autre chose que la conversation animée, mais pacifique, de soixante agens de change, orateurs au langage laconique et significatif, qui échangent leurs offres de vente et leurs consentemens d'achats. Groupés autour d'un balustre circulaire qui figure assez bien le bord d'une corbeille, séparés de la foule par une forte barrière, vous les voyez se démener, s'égosiller, se provoquer l'un l'autre de la main pour faire accepter des *belges* ou saisir au passage des *ducats*. Tandis que vous vous émerveillez de ne rien entendre à ces paroles tronquées, si vite comprises par les intéressés, et dont le résultat est aussitôt enregistré sur un carnet, la foule qui vous entoure, et où vous retrouverez demain les mêmes figures à la même place, éprouve mille fluctuations de joie, de déplaisir, d'impatience, de surprise. Un chiffre, que vous avez à peine attrapé à travers cent autres, court de bouche en bouche et met en mouvement tous vos voisins. Puis des mains s'élèvent par-dessus la barrière pour arrêter, dans ses continuelles évolutions, je ne sais quelle espèce d'employé à l'uniforme galonné d'argent; les plus familiers lui parlent à l'oreille et le lancent vers l'agent de change qu'ils lui désignent. De petits billets, portant un nom tout imprimé, partent de tous les côtés et sont fidèlement remis à leur adresse. Tout ce bruit, tout ce manège dure deux heures. Aussitôt que la cloche, avertie par l'aiguille de l'horloge, s'est fait entendre, l'enceinte réservée devient vide en un instant, les agens de change se précipitent dans le sanctuaire impénétrable de leur parquet, et si vous êtes plus habile que moi, vous saurez ce qu'a fait la rente.

Car c'est là maintenant la grande affaire, on peut dire toute l'affaire de la Bourse; c'est là ce qui fait affluer en ce lieu une foule de gens qui n'ont jamais appris ce que c'est

que commerce, qui n'ont ni patente, ni crédit, ni comptoir; hommes de cour, hommes d'épée, hommes d'état, hommes de lettres, surtout hommes sans métier certain, sans condition déterminée, mais qui savent pour toute science qu'une différence en plus ou en moins dans le cours des effets publics doit produire un bénéfice, et qui comptent, pour se le procurer, sur leur prévoyance des évènemens, sur les nouvelles qu'ils ont reçues, sur leur bonne fortune aussi. Or je parle ici seulement de ceux qu'on voit, qui hasardent leur figure en ce lieu, qui jouent à visage découvert et aux risques de leur réputation, presque toujours dupes des combinaisons secrètes, des associations puissantes qui se forment dans l'ombre, et préparent savamment les chances contre lesquelles la multitude aveugle va se heurter; et pourtant il y a tant de charme à s'enrichir sans travail, sans peine, sans effort d'entreprise et d'intelligence, sans rien quitter de ses plaisirs et de ses habitudes, sans passer par toutes les épreuves de cette longue patience où s'use la vie d'un homme laborieux, que malgré tant de sinistres exemples et tant de déceptions, malgré tous les désastres dont cette route est semée, le nombre des joueurs ne diminue pas. Les révolutions elles-mêmes ne font tout au plus que renouveler les figures, en autorisant les perdans de la roulette politique à venir se refaire par une autre espèce de hasard.

Ne croyez pas cependant que tous ces hommes qui s'agitent, se promènent, se croisent ou s'abordent, aient quelque partie de leur fortune engagée dans les fluctuations du cours. La curiosité fournit aussi à la Bourse son contingent de badauds, qui viennent y recueillir des nouvelles, parce que c'est l'endroit où l'on en débite, où l'on en fabrique le plus, et qu'un homme de quelque oisiveté dans ce monde ne doit pas manquer d'avoir son évènement à raconter. Le plus grand nombre de ceux qui parcourent cette salle sonore n'a pas une piastre, pas un report, pas une prime sur le tapis, et toutefois c'est parmi ces spectateurs désintéressés que vous remarquerez le plus de mouvement, le plus d'avidité à ramasser les paroles qui courent parmi les groupes pour préparer ou expliquer une légère variation.

Nouvelles politiques, bulletins sanitaires, bruits de guerre ou de paix, changemens de ministres, voyages de plénipotentiaires, bons mots de diplomates, retard de courriers qui ont versé dans une ornière, charivaris de province, émeutes départementales, tout se dit, tout se croit, tout se commente dans le sens du chiffre que le héraut vient de proclamer. Les partis surtout qui vivent d'illusions et de crédulité sont toujours là aux écoutes par députation de leurs courtiers; et quand la bourse a été ce qu'on appelle animée, quand le cours a varié souvent, vous pouvez compter que Paris est fourni de mensonges pour toute la soirée.

L'ordonnance qui a fondé la Bourse en avait interdit l'entrée aux femmes, sous quelque prétexte que ce fût. Il paraît que la prohibition tient encore pour le rez-de-chaussée; mais la galerie du premier est abordable aux deux sexes. On a pensé qu'il ne fallait priver les femmes d'aucun spectacle. Mais soit que ce bruit confus de pas qui se traînent sur le pavé, de conversations à voix basse et de négociations en argot inintelligible, offre en lui-même un médiocre intérêt, soit qu'il y ait peu de distractions à espérer de gens que préoccupe la soif du gain, il est certain qu'il se hasarde rarement, le long de ces balustres en pierre d'où l'œil plonge sur le chapeau des habitués, des visages qui puissent s'offenser de n'être pas regardés. L'instinct de leur puissance avertit les femmes que leur place n'est pas aux lieux où règne la passion de l'or, que, s'il leur sied bien de se mêler parmi les hommes, c'est là seulement où le culte qui leur est dû ne se partage qu'avec de douces émotions, avec des goûts nobles et délicats, dont on peut encore leur faire hommage. On trouve cependant ici quelques spéculateurs en jupons, quelques androgynes de la coulisse, dont la figure s'enlumine de dépit ou de cupidité aux divers accidens de la hausse ou de la baisse. Mais ce n'est là qu'une dépravation exceptionnelle, une monstruosité bizarre, un caprice honteux de cet âge qui voudrait encore se rattraper au monde par quelqu'une de ses folies.

Maintenant écoutez une de ces mille contradictions dont notre état social est rempli. Vous savez que parmi les négociations qui se font à la Bourse, le plus grand nombre a lieu

d'un côté sans livraison de la chose vendue, de l'autre sans aucune envie de l'acquérir ; que tout se borne au compte de la différence entre le prix réglé par le contrat et celui que cette valeur aura au terme fixé. C'est une chose bien entendue, bien arrêtée, sur laquelle personne n'est incertain, et les gens qui s'y connaissent vous diront que sans ce commerce factice, qui entretient le marché, les effets publics, abandonnés aux rares échanges des rentiers, n'auraient pas d'évaluation connue; que l'état ne saurait jamais où en est son crédit. Voilà donc des transactions journalières déclarées utiles, indispensables, dont on livre volontiers l'abus à notre censure. Toute la France a les yeux fixés sur le résultat de ces transactions; toute l'Europe en ressent la secousse; le télégraphe est aux ordres de la Bourse; les dépêches y rebondissent aussitôt, lorsqu'elles peuvent donner au cours de la rente une favorable impulsion. Tout s'y fait sous les yeux du gouvernement, à l'abri de sa protection, souvent avec son influence, par des agens qu'il autorise ; sa police veille à l'observation des réglemens. Cependant la justice ne veut rien entendre à toutes ces affaires; elle repousse impitoyablement de sa barre tous les plaideurs qui lui arrivent, demandant l'exécution des engagemens contractés sur le bord de la corbeille, au grand jour du vitrage, à la face des allégories peintes par Abel de Pujol. La Justice et la Bourse sont brouillées à mort. Le parquet des agens de change n'a pas de crédit au parquet du procureur-général, et le Code ne reconnaît pas le carnet. Au moins est-il bon de savoir, lorsqu'on veut risquer ici son existence et l'avenir de ses enfans, qu'après avoir couru la chance de perdre, vous n'avez qu'une seule garantie du gain que vous pouvez y faire, et cette garantie, ce n'est pas la protection de la loi : c'est la bonne foi des joueurs.

Or pour cette fois nous avons visité deux bâtimens tout neufs, et ne vous vient-il pas déjà dans la pensée une réflexion singulière? C'est par des monumens publics que s'expriment ordinairement les idées d'un siècle, que se constate pour l'avenir l'état de sa civilisation. Depuis quarante années, nous avons agité bien des systèmes, remué la société jusque dans ses fondemens pour en faire sortir quelque

création favorable au bonheur et à la liberté des peuples. Avec tout cela, nous avons laissé la royauté dans son ancien palais, la justice dans son vieux manoir, la religion dans ce restant de temples que nous n'avons pas ou détruits ou vendus. La représentation nationale a long-temps payé son loyer, et attend dans une barraque que les réparations de son logis soient terminées. Nous avons abattu bien des églises, nous n'avons pas fondé un hôpital. Tout ce que nous avons su faire de grand et de durable pour conserver le souvenir de notre progrès social, ç'a été d'élever un hôtel au budget et un temple à l'agiotage. — J'oubliais que l'on construit maintenant des prisons.

A. Bazin.

—

L'hospitalité.

L'hospitalité, c'est la vertu sociale du premier âge, la vertu des premiers siècles. Les peuples de la vieille Europe, ceux de l'antique Asie, de l'Afrique décrépite, étaient des peuples hospitaliers. Il semble que cette qualité soit l'apanage des temps rustiques, simples, grossiers, de l'âge d'or enfin. Aujourd'hui que nous sommes civilisés, on est bienfaisant, on peut être charitable, mais hospitalier point. Cette vertu est reléguée dans les forêts de l'Amérique, sous la tente de l'Arabe, dans la hutte enfumée du Lapon, et ces peuples, nous les honorons de notre sublime dédain.

Chez les sauvages, chez les peuples de l'antiquité, l'hospitalité est le plus important des progrès faits vers la civilisation; elle est un droit des gens, une sauve-garde individuelle. L'homme qui a fumé le calumet d'un Américain est en sûreté au milieu de la peuplade, quelle que soit, du reste, sa couleur; il est un hôte sacré pour celui qui l'a reçu dans sa demeure, et il semble à ces enfans des bois que le feu qui les réchauffe ou la cabane qui les abrite n'a pu réunir que des amis!

On sait jusqu'à quel point cette vertu est observée par les Arabes; on se rappelle ce Bédouin auquel un inconnu demande asile : cet inconnu, c'était le meurtrier de son fils; l'Arabe l'apprend, la vengeance était en son pouvoir, mais son hôte est sacré pour lui; il le cache à toutes les recherches, il le fait évader la nuit, il lui laisse quelques heures d'avance, puis il court à sa poursuite.

Certains peuples portent si loin l'amour de l'hospitalité qu'ils ne se regardent plus chez eux en quelque sorte que comme des inférieurs : c'est ainsi qu'en Islande, le voyageur, après avoir été servi à table par la maîtresse ou par la

fille de la maison, est aidé par l'une d'elles ensuite à se déshabiller et à se mettre au lit; on ne laisserait pas cet honneur à une servante. Le Lapon cédera sa misérable hutte à l'étranger, et couchera à l'injure de l'air : l'Américain, sur les bords du Tachontche-tessé, réservera pour lui une place d'honneur; sur une natte plus élevée que la sienne propre, il lui offrira le saumon rôti, il lui donnera un festin avec toute la splendeur qu'y peut déployer un sauvage. Dans quelques îles de la mer du Sud, les femmes, les filles de la maison viendront s'offrir de partager sa couche : la simplicité, l'ignorance, plus encore que le vice, ont mis l'incontinence à la place de la vertu. Dans d'autres îles de la même mer, les femmes sont offertes aussi au voyageur; mais si pendant cinq nuits il ne respectait sa compagne, il encourrait la mort; l'obligé, là, est du moins tenu à un devoir.

L'hospitalité était la vertu des peuples au temps d'Homère; les Hébreux l'exerçaient dès l'origine des sociétés connues; chez toutes les nations, l'hospitalité était une vertu de nature qu'on exerçait par un instinct de faiblesse; chez les Juifs, la *Bible* en avait fait un devoir religieux. C'était Dieu qui l'ordonnait, et l'Israélite qui recevait un étranger, qui lui lavait lui-même les pieds devant sa porte, faisait un acte agréable au Seigneur. L'hospitalité pour lui, c'était une prière!

Chez les Scythes, l'étranger était inviolable; chez les anciens Germains, même chez les féroces nations du Nord, il trouvait partout protection. Pour toute la race celtique, l'apparition de l'étranger était un sujet de joie, une fête, une réjouissance.

Et au milieu de nos ancêtres, les bons Gaulois, chez les peuples qui tiraient d'eux leur origine, l'étranger était reçu, fêté, introduit dans l'intimité des familles, partout traité comme un ami, comme un frère; on se disputait l'honneur de le posséder : c'était un sujet de jalousie. Les jeunes filles, les femmes recherchaient sa société, s'efforçaient de lui procurer des plaisirs, des fêtes, des distractions. Les hommes le faisaient participer à leurs chasses, à tous leurs jeux. « La harpe, si généralement cultivée chez les Celtes

» de Galles qu'il y en avait une dans chaque demeure, la
» harpe résonnait ses louanges depuis l'aube du jour jus-
» qu'à la nuit, et c'étaient des voix de vierges qui faisaient
» entendre ces accords. »

Cette vertu hospitalière était si grande, si sacrée, si divine, que pendant les guerres des Romains dans les Gaules, pendant les conquêtes des Normands au pays de Galles, l'étranger ennemi qui demandait asile pouvait traverser seul et sans guide les pays des Celtes, quoiqu'eux-mêmes n'eussent pas été en sûreté parmi leurs conquérans. Il suffisait à l'étranger de toucher le sol sacré de la patrie pour devenir inviolable! Lors de la conquête des Normands, les Gallois, déjà chrétiens, avaient, à des vertus nouvelles, joint cette vertu primitive, l'hospitalité.

Parmi les peuples hospitaliers de la vieille Europe, les Gaulois sont les seuls qui nous apparaissent allant sur les routes au-devant du voyageur, s'emparant de sa personne, se disputant l'honneur de le traiter; cette distinction s'applique à toutes les tribus de cette vaste contrée. Les autres peuples se contentaient de respecter sur son passage l'hôte qui visitait leurs demeures.

Dans la France du moyen âge et dans plusieurs contrées de l'Europe de ce temps, on dressait dans des lieux éloignés des habitations, dans les endroits de passage, des pierres qui servaient aux pélerins pour prendre leurs repas, pour se reposer. On les appelait la pierre du pélerin, et autour des maisons religieuses, le long des murs des couvens, on construisait des étaux où on déposait les choses de première nécessité aux voyageurs. Alors il n'y avait pas d'hôtelleries; les nobles, les seigneurs tenaient à honneur d'accorder aux voyageurs des lettres d'admission à toutes les *mangeries*.

Chez les Grecs, les esclaves lavaient les pieds de l'étranger; on le frottait, on le parfumait, on faisait des libations.

Chez les Hurons, s'il se présente harassé par la fatigue, on chauffe une hutte comme une étuve et il y reçoit un bain de vapeur.

L'homme égaré dans le Chili, qui se couche près d'une cabane qu'il a enfin découverte et dont il ne veut pas réveiller les habitans, trouvera le matin à son réveil toute la fa-

mille, jusqu'aux chiens, couchés en cercle autour de lui; ces bonnes gens croient devoir veiller ainsi à sa sûreté.

Dans sa maison, à l'ombre des bosquets qui l'entourent, le Taïtien reçoit, traite l'étranger. On étend des feuilles de bananier pour lui servir de siège; sur d'autres feuilles, on lui offre des fruits, d'autres mets.

Et lorsque la nuit succède au jour, la fille de la maison vient s'offrir pour partager sa couche, tandis que ses parens entonnent le chant d'hyménée.

On a vu des Indiens de Santa-Fé offrir à des prisonniers anglais leurs demeures, demandant la préférence; les filles pansaient les blessures, on faisait des efforts pour leur procurer un bon repas. C'était l'hospitalité des peuples sauvages jointe à la charité de l'évangile.

Chez un peuple cafre, la taxe du bétail ne se prélève point lorsqu'il s'agit de traiter un étranger.

Chez d'autres Cafres, l'étranger reçoit du roi un bœuf en présent. Cette coutume est supportable dans un désert.

Il n'y a si petit village sumatranais qui n'ait son balli ou maison du voyageur.

Un Brasilien se ferait hacher pour celui qui lui demande asile.

L'ennemi le plus invétéré est en sûreté sous la tente de l'Afghan comme sous celle du Bédouin; dans chaque village beloutchi, il y a une maison où l'étranger peut vivre en sécurité au milieu de ces brigands.

Le Maure, lui aussi, est hospitalier, mais pour ses coreligionnaires. Si le voyageur a assisté à la prière du soir, on le régale avec profusion; les mets, posés sur une natte, lui sont présentés par l'Arabe lui-même : cependant chaque jour on diminue la portion jusqu'à ce qu'il décampe. C'est traiter en Bédouin.

Chez les Lampongs, l'hospitalité, c'est une ostentation, un luxe. L'hôte est traité avec profusion, abondance, somptuosité; la porcelaine, les serviettes cramoisies attestent plus l'orgueil que la charité du maître.

Chez nous, l'hospitalité c'est trafic; on a des temples où les étrangers sont reçus, traités, fêtés comme bon leur semble; ces temples . ce sont nos auberges; il s'agit seule-

ment de se munir d'argent : heureux celui qui le peut. C'est sur le plus ou le moins que l'hospitalité se mesure : on trouve chez nous des *bienfaisans*, des *charitables*, il n'y a plus d'*hospitaliers*.

P. Hennequin.

Histoire

DE

SAINTE AFRE, COURTISANE.

Nous aimons fort les romans ; c'est aujourd'hui la seule littérature qui ait la vogue. On me saura donc gré, j'espère, d'indiquer à mes contemporains un roman du plus grand intérêt, qui peint l'humanité pendant plus de huit siècles consécutifs, décrivant tous les pays, toutes les époques, tous les états de la société aussi vaste et aussi varié que le monde et que l'histoire du monde; roman historique, roman passionné, roman fantastique et merveilleux, où tous les caractères, tous les esprits, tous les sentimens, toutes les idées de l'homme sont en jeu ; roman admirable en ceci surtout, qu'il a une profonde unité avec une diversité infinie, auquel enfin je ne sais qu'un défaut, c'est qu'il est en cinquante volumes in-folio. Ce roman, c'est la Vie des saints, ce sont les *Acta sanctorum*, le recueil des bollandistes. Voici un chapitre de ce roman, que je prends la liberté de mettre sous les yeux du public, en l'accompagnant de quelques commentaires. C'est le récit de la conversion d'une courtisane de la ville d'Augsbourg en Bavière, au quatrième siècle de notre ère.

Le christianisme a beaucoup fait pour la femme et surtout pour la femme pécheresse; il lui a enseigné qu'elle pouvait se relever par le repentir; il lui a dit qu'elle pouvait être purifiée de ses fautes; il l'a ramenée à l'honneur, en lui rendant un peu d'espoir. Ce fut une grande nouveauté dans le monde que cette doctrine de pénitence et de régénération. L'antiquité n'avait rien de semblable.

Prenons en effet dans la société antique une courtisane, Phryné, Aspasie ou Laïs : supposons que, dans un instant de fatigue, de dégoût, de dépit, il lui vienne une pensée de repentir. Elle voudrait reprendre une vie meilleure ; elle voudrait se relever de son abaissement. Comment fera-t-elle? Quel appui trouvera-t-elle dans les doctrines et dans les institutions de sa patrie? Le sacrifice de ses anciennes passions, sa rupture avec le vice, qui est-ce qui les consacrera? Qui est-ce qui les promulguera avec autorité? Qui est-ce qui ordonnera à tout le monde, au nom du ciel, d'honorer et de respecter le repentir de Phryné? Personne, assurément. Il n'y a point, dans la société grecque et romaine, d'institution qui régénère les ames ; point de doctrine qui consacre le repentir et lui donne force de loi. Si Phryné veut se repentir et quitter ses amans, si elle a assez d'énergie pour persévérer dans ses résolutions de sagesse, c'est fort bien ; mais cela la regarde ; la société ne s'en occupe pas. Si on insulte Phryné repentante, eh bien! elle a une action en injures contre son offenseur ; la loi protège tout le monde, Phryné repentante comme Phryné coupable. Le repentir, encore une fois, chez les anciens, ne trouve point d'appui dans les institutions et dans les doctrines. Il est laissé à lui-même. On ne l'encourage pas ; on ne l'interdit pas ; on ne le protège ni ne le persécute. Il y a bien dans les mystères quelques traces d'une doctrine de pénitence et d'absolution religieuse, mais ce n'est point quelque chose de populaire et d'accrédité.

Maintenant voyons la société chrétienne. Prenons aussi une courtisane ; mettons-lui au cœur une idée de repentir, un caprice de vertu. Ne voyez-vous pas avec quelle ardeur cette idée fugitive, ce caprice d'un instant, la religion va s'en emparer? Voilà une femme qui dit : J'ai péché ; mais je me repens! Au nom de cette seconde parole, les souvenirs de la première s'effacent. La société chrétienne a trouvé le moyen de marquer d'un sceau particulier et d'affermir, en l'honorant, la moindre pensée de vertu, le moindre accès de sagesse.

Ainsi dans la société chrétienne, appui, secours, encouragement, donnés à tous les bons sentimens, à toutes

les bonnes inspirations. Dans la société antique, indifférence et délaissement ; le repentir y est abandonné à ses propres forces.

L'histoire de sainte Afre va servir de preuve à ces réflexions. Afre était une courtisane, joyeuse, insouciante, comme le sont ces femmes. Le polythéisme d'ailleurs jetait sur les courtisanes je ne sais quel vernis religieux ; la prostitution, c'était le culte des Vénus. Afre, fille d'une Chyprienne, née dans l'île de Vénus, consacrée par sa mère au culte de Vénus, Afre était, j'imagine, la Phryné et l'Aspasie de la ville municipale d'Augsbourg, en Rhétie. C'était chez elle que soupaient les jeunes Romains qui venaient s'ennuyer à Augsbourg, sous le titre de préteurs ou de préfets des soldats, n'ayant d'autre occupation que leur fortune à faire aux dépens de la province, d'autre plaisir que la maison d'Afre, la fille de Chypre, qui les aidait à ruiner les provinciaux.

C'est chez elle qu'au temps de la persécution de Dioclétien l'évêque Narcisse et son diacre Félix entrèrent, sans le savoir, cherchant un refuge contre leurs ennemis. Afre, dit la légende, croyant que les deux voyageurs étaient des hommes enflammés d'impurs désirs, apprête un souper et prépare toutes choses, ainsi qu'elle avait coutume de le faire en pareille occasion ; mais l'évêque s'étant approché de la table, se mit à prier et à chanter le Seigneur. Afre, stupéfaite de ces paroles, qu'elle n'avait jamais entendues, lui demanda qui il était, et elle apprit qu'il était évêque. Aussitôt elle tomba à ses pieds en disant : « Seigneur, je suis indigne de vous recevoir, et dans toute la ville il n'est pas une créature plus avilie que moi ! Je ne suis pas digne de toucher le bord de vos vêtemens. »

L'évêque lui répondit : « Ne craignez rien ; le Sauveur, mon Dieu, a été touché par des mains impures, et il est resté sans tache. Ne vois-tu pas la lumière du soleil qui éclaire les cloaques et les lieux immondes, et qui cependant remonte au ciel aussi pure qu'elle en est descendue ? Ainsi, ma fille, recevez en votre ame la lumière de la foi, afin que, purifiée de tout péché, vous puissiez vous réjouir de m'avoir reçu dans votre maison. » Afre lui dit : « Hélas! j'ai

commis plus de péchés que je n'ai de cheveux ! Comment puis-je laver tant de souillures ? » Narcisse répondit : « Croyez ! recevez le baptême ! et vous serez sauvée. »

La légende ne donne que les traits principaux du dialogue entre l'évêque et la courtisane. C'est à nous de pénétrer par imagination dans les détails de cette scène singulière, de ce chrétien persécuté entrant la nuit dans cette maison inconnue, la méprise de la courtisane, l'étonnement de l'évêque, l'émotion qui saisit cette malheureuse en apprenant qu'elle a chez elle un évêque chrétien, un homme pur entre tous, quelqu'un qui, chez elle, prie, parle de Dieu et du salut des pécheurs ! Elle se prend en mépris, en horreur; alors la pitié vient à l'évêque en voyant cette Madeleine pénitente : il la rassure, il lui parle de la pureté du Christ qui peut purifier toutes les souillures : elle peut, si elle veut, se relever de ses fautes ; elle peut être sauvée !

Être sauvée ! ne plus être une misérable ! ne plus vivre de mépris et de honte ! voilà l'idée qui transporte de joie cet malheureuse : elle appelle les filles qui habitaient avec elle et partageaient sa vie infâme ; elle leur montre avec un pieux respect cet homme, cet étranger assis au foyer !

« Cet homme qui est venu vers nous est un évêque des chrétiens ! et il m'a dit : Si vous croyez au Christ et si vous êtes baptisée, tous vos péchés vous seront remis ? Qu'en pensez-vous ? » Digna, Eumenia et Euprepia lui répondirent : « Vous êtes notre maîtresse ; nous vous avons suivie dans le vice, comment ne vous suivrions-nous pas dans le pardon de nos péchés ! »

Je serai purifiée de mes péchés ! voilà le mot qui entraîne Afre vers la foi chrétienne ; c'est ce mot qu'elle répète à ses filles, c'est ce mot qu'elle répète à sa mère Hilaria, quand, le matin, après une nuit passée en prières entre l'évêque et les filles, elle va prier sa mère de cacher le saint évêque. » L'évêque m'a dit avec promesses : « Je vous ferai chrétienne, et toutes vos fautes vous seront pardonnées ! » La mère entendant cela : « Puisse Dieu m'accorder ce bonheur ! » dit-elle pleine de joie. Afre lui dit : « Ainsi à la nuit je vous l'amènerai. — Oui, dit la mère, et s'il s'y refu-

sait, tu le supplieras! » Lorsque le soir fut venu, Afre pria Narcisse de venir, et elle le mena dans la maison d'Hilaria. Dès qu'il fut entré, ce fut une grande joie, tellement d'Hilaria, pendant trois heures, tint embrassés le genoux de l'évêque, en disant : « Je vous en supplie, Seigneur! faites que je sois aussi purifiée de mes péchés! »

C'est là le sentiment, c'est là l'idée qui change l'ame d'Afre, de ses filles, de sa mère; et, songeons-y bien, il n'y a rien de si naturel. Les malheureuses ont toujours été méprisées, et méprisées dans l'amour, là où le mépris est le plus poignant! Elles n'ont jamais été aimées qu'avec mépris; elles vivent de mépris, c'est le mépris qui les nourrit, et tout à coup un homme vient dans leur maison qui leur dit que leurs péchés leur seront remis, qu'elles peuvent retrouver le respect, l'honneur! quelles paroles dans cette maison! et comme elles doivent rafraîchir ces ames flétries! N'être plus infâmes, n'être plus méprisées, quel avenir! quelle vie nouvelle! Songez combien il y a peu de choses qui puissent émouvoir ces femmes! Richesses, plaisirs, tendresse même, s'il y en a sans estime, tout leur a été promis mille fois; mais l'honneur, mais la pureté comme au jour de leur naissance, voilà la parole imprévue, voilà le mot miraculeux qui les bouleverse et qui les fait chrétiennes!

Cependant la conversion ne se fait pas sans quelqu'obstacle. Au moment où le saint évêque priait pour ces femmes, un démon apparaît sous la forme d'un Égyptien plus noir qu'un corbeau, nu, le corps tout couvert de lèpre vive; il poussa un mugissement et dit : « Saint évêque Narcisse, qu'y a-t-il entre toi et moi? Et qu'as-tu à démêler avec mes servantes, qui ont toujours été de mon domaine? Ton Dieu n'aime que les ames pures et les corps sans souillure : ces femmes m'appartiennent; elles ne peuvent être à un autre. Me voit-on jamais entrer où règne la chasteté? Pourquoi donc ton Dieu veut-il entrer ici, où tout est souillure, corps et ame? »

Alors l'évêque lui dit : « Je t'ordonne, esprit immonde, de répondre aux questions que je vais t'adresser. Dis-moi, damné, tu sais que Jésus-Christ de Nazareth, notre Seigneur, a été garotté, flagellé, conspué, couronné d'épines,

moqué, lié, abreuvé de fiel et de vinaigre, attaché à une croix, qu'il est mort et a été enseveli, et que le troisième jour il est ressuscité d'entre les morts. Sais-tu tout cela?

— Je voudrais bien ne pas le savoir, répondit le démon; car de l'heure qu'il a été crucifié, notre prince a fui devant sa face. »

L'évêque Narcisse reprit : « Dis-moi, en quoi a péché Jésus-Christ, notre Seigneur, pour tant de souffrances? »

Et le démon répondit : « Il n'a jamais péché.

L'évêque Narcisse. — Et celui qui n'a jamais péché, pourquoi a-t-il tant souffert?

Le Démon. — Il n'a pas souffert pour ses péchés, mais pour les péchés des hommes.

L'évêque. — Ta condamnation est sortie de ta bouche, esprit immonde. Puisque tu sais que Jésus-Christ, notre Seigneur, a été mis à mort, non pour ses péchés, mais pour les péchés des hommes, retire-toi donc de ces femmes; car il a souffert aussi pour elles, qui ont eu recours à la foi et à la grâce.

Le démon. — La loi enseigne de ne point s'approprier le bien d'autrui. Toi qui es saint, pourquoi me prends-tu ce qui m'appartient? Pourquoi m'enlèves-tu les ames que j'ai gagnées?

L'évêque. — Tu es un voleur; tu as volé ces ames à Dieu, leur créateur : je te traite donc comme un voleur, et je rends à Dieu sa créature.

Le démon. — Et moi aussi je suis sa créature! Rends-moi donc aussi à mon créateur!

L'évêque. — Tu as confessé toi-même que le Christ avait souffert pour les péchés des hommes. Si, comme il a fait pour les péchés des hommes, il avait souffert pour les impiétés des démons, je te rendrais à ton Créateur.

Le démon. — Aie pitié de moi! et donne-moi au moins une seule ame!

L'évêque. — Et si je te la donne, qu'en feras-tu?

Le démon. — Je m'en emparerai après avoir tué le corps.

L'évêque. — Demain matin, aux premiers rayons du jour, je te donnerai pouvoir de faire cela.

Le démon. — Jure-moi devant ton Dieu que tu me don-

neras une ame enfermée dans un corps, afin que je m'en empare.

L'évêque. — Devant mon Dieu, je jure que je te donnerai une ame enfermée dans un corps buvant et mangeant, dormant et veillant.

Le démon. — Laisse-moi rester ici cette nuit!

L'évêque. — Si tu peux rester avec nous, reste!

Le démon. — Si tu n'élèves pas tes mains vers le ciel, si tu ne glorifies pas ton Dieu en chantant, je puis rester.

L'évêque. — Rien pour toi, esprit immonde! Je me prosternerai devant le Seigneur : ces femmes aussi fléchiront le genou devant Dieu pendant la nuit entière, et nous chanterons ensemble ses louanges. »

Alors le démon poussa un hurlement affreux et disparut.

Je ne sais si c'est folie de ma part; mais le démon commençait à m'intéresser. Ce n'est pas seulement parce qu'il sait bien son catéchisme et qu'il répond pertinemment aux questions de l'évêque : il m'intéresse surtout quand, laissant là l'argumentation dialectique qui lui réussit mal, il cherche à émouvoir l'évêque et s'écrie avec une si profonde tristesse : Et moi aussi je suis la créature de Dieu; rends-moi donc à mon créateur! Pauvre démon, qui n'a pu s'accoutumer à l'enfer, que le mal qu'il a fait sur la terre, seul plaisir qui lui soit permis, n'a pas pu consoler de sa chute, qui se souvient du ciel et de son bonheur, qui voudrait être rendu à Dieu, démon repentant qui s'humilie et que l'évêque convertirait aisément, j'imagine, s'il voulait s'en donner la peine. Rebuté par l'évêque, le démon revient à son caractère de diable, et demande que par pitié au moins l'évêque lui abandonne une ame, une seule, une petite ame : l'évêque le lui promet. Alors le démon demande une autre grâce, c'est de rester encore une nuit dans la maison d'Afre. La nuit, c'est un temps de triomphe pour notre démon de l'impureté : l'évêque le refuse, et le diable disparaît enfin. Mais le lendemain, au lever du jour, il vient chercher l'ame que l'évêque lui a promise.

« Qu'il te souvienne, saint évêque, du serment que tu as fait devant ton Dieu! donne-moi une ame, que je tue son corps et que je l'emporte. » Le saint évêque Narcisse ré-

pondit : « Et toi, jure-moi, au nom de mon Dieu, que tu tueras aussitôt celui que je livrerai en ton pouvoir, et que si tu ne le tues pas, tu veux être précipité dans l'abîme. »

Et le démon lui dit : « Par celui qui nous a vaincus avec notre prince, je ne serai pas précipité dans l'abîme; car je tuerai aussitôt celui que tu auras livré en mon pouvoir. »

Et l'évêque Narcisse lui dit : « Va donc auprès de la Fontaine des Alpes-Juliennes dont personne ne peut boire l'eau ni homme, ni troupeau, ni bête sauvage, à cause du dragon qui habite dans cette fontaine, et dont le souffle donne la mort. Va, tue ce dragon et empare-toi de son ame. » Alors le démon s'écria en disant : « O évêque menteur! Il m'a engagé par un serment à tuer mon ami le dragon de la fontaine, et si je ne le tue pas, il me précipitera dans l'abîme. » Le démon se résigna donc : il tua le dragon et la fontaine fut libre, à l'usage de tous, jusqu'à nos jours.

Une fois le démon vaincu, la conversion se fit, et Afre fut baptisée avec ses filles et Hilaria sa mère.

Dans les légendes, le démon joue ordinairement un rôle important, quoiqu'il finisse toujours par être vaincu. Ces apparitions, aujourd'hui, nous semblent de pures fantaisies d'imagination, des visions de moines superstitieux : qu'il nous soit permis de faire à ce sujet une réflexion. Toutes les fois que l'homme lutte contre ses passions et qu'il s'efforce d'en triompher, n'est-il pas vrai qu'il s'engage en quelque sorte un dialogue entre ses bons et ses mauvais sentimens? Voyez les monologues de nos tragédies : c'est le dialogue des passions entre elles, les mauvais sentimens argumentent contre les bons.

Video meliora proboque;
Deteriora sequor,

dit Médée. Elle se sent entre son bon et son mauvais génie, et elle cède au mauvais. Le démon, dans la Vie des saints, représente les passions qui luttent et qui résistent. Encore une ame, dit le démon à l'évêque Narcisse; donne-moi encore une ame! ce sera la dernière! Que nous dit souvent la passion au moment où nous voulons revenir à la vertu?

Encore un péché, et ce sera le dernier! Voilà comme il faut entendre, dans la Vie des saints, cette apparition du démon; c'est la personnification de la passion qui lutte contre la vertu.

Le démon de l'impureté lutte, dans l'ame de sainte Afre, contre la pureté de la foi chrétienne. Cette fantasmagorie n'est que le dialogue entre ce qu'il y a de bon et ce qu'il y a de mauvais chez nous. Au lieu d'expliquer froidement cette lutte par des réflexions, au lieu de faire une minutieuse description morale de l'état de l'ame, au lieu de dire : elle flottait entre le bien et le mal, et ne savait auquel céder; ces moines, ces légendaires, grossiers rédacteurs de la Vie des saints, ont personnifié hardiment, sous la forme du démon, cette résistance nécessaire des mauvais penchans. Au lieu de faire une analyse métaphysique des passions, ils les ont mises en action et en drame.

SAINT-MARC-GIRARDIN.

LE PESTIFÉRÉ.

CHRONIQUE PARISIENNE (1597).

Autrefois toute espèce de maladie épidémique était désignée par le nom général de peste ou contagion, et les mesures sanitaires ne se modifiaient pas selon la nature de l'épidémie régnante : le seizième siècle ne semble guère avoir montré plus d'expérience judicieuse que le quatorzième, et le trousse-galant fut traité à peu près comme la peste noire; il est vrai que la médecine, avouant son impuissance, laissait à la police le soin difficile de combattre un fléau dont l'origine restait toujours inconnue. Cette police devenait tracassière et vigilante, pour se rendormir dans une funeste incurie, dès que les ravages du mal avaient cessé. Ainsi durant le seizième siècle si fertile en désastres, époque de révolutions religieuses et politiques, on ne compte pas moins de dix épidémies qui désolèrent Paris, depuis celle de 1522 jusqu'à la dernière en 1596, ou plutôt la même *pestilence* reparut plusieurs fois, favorisée par les conditions physiques et morales de la ville, foyer perpétuel d'infection, cloaque de rues fangeuses et amas de maisons putrides où ne pénétraient pas l'air et la lumière. C'était une mortalité effrayante que vingt cimetières hideux développaient dans l'atmosphère en miasmes morbifiques. On vivait pourtant alors jusqu'à cent ans, quand on pouvait.

Dans le courant de l'été de l'année 1597, où Paris respirait à peine au sortir d'une violente épidémie qui avait rendu des quartiers déserts, maître Oudinet Pinçon, barbier, alla de bon matin visiter son voisin et client Jacques Rouault, drapier-chaussetier, demeurant rue de la Vieille-Draperie,

au coin du cul-de-sac Saint-Barthélemy, vis-à-vis l'église Saint-Pierre-des-Arcis, dans une des vingt-quatre maisons que Philippe-Auguste avait confisquées sur les juifs en 1183 et concédées aux drapiers de la confrérie de la Nativité de Notre-Dame. Cette maison, dont la boutique occupait le rez-de-chaussée sombre et humide, surplombait la rue avec ses trois étages à encoignure ou *cornier* sculpté d'arabesques et avec l'auvent cintré de son pignon enfumé; l'*ouvroir*, qui devait son nom à une large fenêtre ouverte sur la rue et servant de montre aux marchandises élevées en piles pour tenter les chalands, s'enfonçait dans les profondeurs ténébreuses d'une arrière-boutique qui recevait plus de jour par la porte que d'une cour exiguë, encombrée de ballots et de lapins.

C'est dans ce bouge puant et malsain que le maître du logis avait élu résidence pour laisser le premier étage à sa fille Anne et les deux autres à des locataires qui communiquaient avec le magasin au moyen de l'escalier noir et vermoulu où il fallait grimper à tâtons pour atteindre le haut de la maison. Jacques Rouault, drapier-chaussetier de père en fils depuis plusieurs générations, était veuf, âgé, paralytique et goutteux, ce qui n'influait pas agréablement sur son caractère et son humeur; aussi passait-il pour un être insociable, fâcheux, colère, avare, entêté et coriace, n'aimant que sa fille et son compère Oudinet Pinçon le barbier, bien qu'il gourmandât l'une volontiers, et se querellât toujours avec l'autre. Il avait été fougueux ligueur, et détestait les royalistes comme les huguenots. Il n'était pas plus facile dans les relations de commerce, et s'obstinait à maintenir l'ancien tarif, ainsi que les anciens privilèges de sa confrérie qui se distinguait par son patron et ses statuts de celle de Saint-Nicolas, composée des drapiers de la Halle-aux-draps: il vouait à ceux-ci une haine implacable, qu'il tenait de ses ancêtres, et les traitait d'ignares en matière de chausses, les accusant d'avoir volé son métier, le plus noble, et le plus honoré après celui de changeur; il avait pris racine dans cette rue de la Draperie, qu'il regardait comme le berceau de son industrie, et il s'indignait de voir ses confrères céder la place aux barbiers pour aller s'établir à l'ex-

trémité de la rue Saint-Honoré, qui s'appelait la rue de la Chausseterie.

Jacques Rouault était une grosse panse d'homme que la goutte et la paralysie enchaînaient habituellement dans un fauteuil massif dont il ne se levait pas pour donner des ordres à son commis Robin, qu'il endoctrinait d'une voix de taureau, lorsque l'acheteur contestait l'aunage ou la qualité du drap. Sa large face immobile changeait du pâle au rouge vif, sitôt que la moindre contrariété fouettait le sang au cerveau; d'épais sourcils grisonnaient au-dessus de ses yeux semblables à des vers luisans, et sa moustache tombante se mêlait noire à sa barbe blanche, par une singularité qui n'était point due au hasard, mais à la teinture dont il oignait cette moustache de ligueur; on eût dit une vieille chouette, à le voir assis dans l'angle le plus obscur de sa cellule, vêtu d'une houppelande fourrée, malgré la chaleur de la saison, les doigts errant autour d'un chapelet et les regards fixés sur une image de la Vierge.

Le bonhomme Oudinet Pinçon, au contraire, avait conservé dans un âge avancé la vivacité d'esprit et de corps qui manquait à son voisin; il était bien pris en sa petite taille, et sauf les rides de son visage encore riant et allègre, on l'eût regardé comme le frère de son fils; sa barbe même avait gardé sa couleur rousse, et son front dégarni de cheveux ajoutait une expression de franchise à son air malin, tellement qu'on ne savait lequel croire de son front chauve ou de sa bouche pincée et de son œil émérillonné; il parlait bref avec explosion, et marchait en sautillant, sans jamais demeurer une minute en repos; ses idées et ses discours n'avaient pas plus de suite que ses actions en apparence, mais il ne déviait jamais du but qu'il se proposait, et triomphait des obstacles par mille inventions que lui suggérait la circonstance. Il ne se décourageait point dans une entreprise, si ardue qu'elle pût être, et personne n'eût égalé son adresse d'imagination. Il avait donc résolu la veille de marier son fils Christophe à la fille du drapier, et, par cette alliance, de s'approprier la maison de Jacques Rouault.

La conférence qu'il eut à ce sujet le soir même n'avait pas été heureuse, et le goutteux avait repoussé bien loin une

proposition qui tendait à métamorphoser l'ouvroir de ses pères en officine de barbier. Il ferma l'oreille à des offres de mariage qui ne flattaient ni son intérêt ni sa vanité. Il fut de glace aux raisonnemens comme aux prières, et finit par éclater en jurant, lorsque maître Pinçon, exalté par ses rêves de gloire et de fortune, lui représenta l'ouvroir clos par un vitrage, les panneaux peints en azur, et l'enseigne héraldique des chirurgiens-barbiers : l'image de saint Cosme et saint Damien, avec les trois *boîtes* ou bassins. Le drapier, indigné, reprocha durement à son ami de prétendre, lui simple barbier, empiéter sur les attributs des chirurgiens jurés. Le barbier riposta en rappelant d'un ton aigre-doux à Jacques Rouault que lui-même n'était pas drapier juré sous le patronage de saint Nicolas. Une discussion fort animée suivit cette épigramme, et ne se termina que par la retraite du compère Pinçon, qui remit la bataille au lendemain et se promit de l'emporter.

— Bonjour, bon an, bonne santé, mon compère, dit le barbier qui entra impétueusement dans la boutique du drapier et secoua les chausses pendues aux poutrelles du plafond; quoi de nouveau? rien?

— Chausses bouffantes à l'espagnole, crevées et tailladées de satin, — répondit Robin qui bâillait aux mouches en attendant la vente, — et la goutte endiablée de messire mon maître.

— Robin, cria le goutteux s'agitant sur son siège, d'où vient ce débat impertinent à propos de chausses? Suis-je un drapier de Saint-Nicolas, qu'on cherche noise à mes étoffes? Par la double croix !....

— Holà! est-ce affaire de jurer si dru? interrompit Pinçon qui parut habillé de sa cape bleue moirée des taches de sang et de savon; la goutte a-t-elle bien joué son rôle, et tracassé de la tête aux pieds?

— Nenni, des pieds à la tête, la vilaine; si bien que j'en suis encore coiffé, et vous venez à point pour me soulager d'une saignée, voisin : çà, votre lancette, je vous prie?

— Un moment, je vous ordonne, maître quinteux : baillez-moi à tater votre pouls, et conférons de sens plus rassis qu'hier à la veillée, s'il vous en souvient.

— Il me souvient trop de votre folie, et vous moquiez, je pense ; donc, ne recommençons la dispute et la fâcherie ; guérissez-moi plutôt là où n'auraient pouvoir les plus beaux signes de croix.

— Assurément, je vous guérirai en galant compagnon ; mais je veux reprendre notre propos touchant le mariage de nos enfans et la cession de cet hôtel : soyez de meilleur entendement.

— Soyez de meilleure raison à votre tour, ou la peste vous étouffe! Êtes-vous hérétique ou insensé de présumer que la draperie se puisse allier à la barberie ? Gardons mieux notre état.

— Sire Jacques, vous êtes un ingrat outrecuidé! Vous ai-je pas sauvé corps et biens, quand monseigneur le roi Henri rentra dans sa bonne ville après la ruine de la ligue espagnole ?

— Oui-dà, par les merlettes de Lorraine, vous avez la mémoire brève, sire Oudinet : qui vous a hébergé durant le siège ? qui empêcha votre boutique d'être pillée et votre personne d'être mise aux fourches? Mal vous fût advenu de votre illicite attachement au Béarnais, et le quartenier Gisles Choart, mon bon confrère, voulait vous raser haut et court.

— Patientez un peu, s'il vous plait, la danse n'est pas finie à cette heure, et messieurs du parlement font rechercher les ligueurs endurcis et incorrigibles, espagnolisés et jésuitisés.

— Tout beau, cuidez-vous que le serpent de Genève ait prévalu contre la croix de Rome ? Les fidèles catholiques ont le cœur réjoui de l'approche des Espagnols qui tiennent Amiens et la Picardie.

— Par la lame de mon rasoir! ne comptez désormais sur mon crédit, lequel s'est accru l'autre hier par une barbe faite à M. de Sourdis, qui a sa femme maîtresse de M. le chancelier de Chiverny.

— Par la Nativité! compère, n'apprenez onc à monter à reculons les degrés d'une échelle de la très-sainte ligue? Je m'excuse de vous défendre comme otage et caution au tribunal des Seize.

— Si les Seize revenaient, on vendrait plus de chanvre que de laine, voisin, et vous auriez le collier de l'ordre Saint-Clément. En attendant ce, mandez quelqu'un qui vous délivre de votre goutte.

— Je manderai non plus un barbier languard pour toute science, mais un chirurgien juré ayant diplôme et maîtrise. Adieu vous dis : envoyez payer vos dettes et le prix du drap que je vous vendis naguère ?

— Adieu, vous dis-je ; je rapporterai ce drap de méchant tissu que dédaignerait un drapier de la confrérie de Saint-Nicolas. Vous paierez mes receptes au comptant, car votre maison et ouvroir sont pour moi gages de médiocre valeur ; demain, s'il m'agrée, ladite maison ne serait achetée quarante écus au cours de 3 livres 5 sols ; possible est qu'on ne l'estime pas vingt deniers, vous compris en la vente.

— En vérité, mon maître ? je vous dispense de marchander mon fief. Un splendide hôtel à encoignure, double pignon et arrière-cour, vive Dieu ! quarante écus, vingt deniers ! Quarante fièvres quartaines plutôt et vingt diables à votre corps ! Invoquez le témoignage d'un expert-juré, et si ma maison est estimée au-dessous de trois cents écus d'or, je vous la baille en pur don et ma fille avec, par ma foi !

— J'accepte ces conditions, messire, et vous en rendrai bon compte ; je concède à vous, en toute propriété, mon avoir et mes trois boîtes, en cas que votre maison vaille demain quarante écus.

— Qu'ai-je affaire de vos boîtes ? Un drapier-chaussetier exerce-t-il la phlébotomie ? Nonobstant, je ne retire pas ma foi, et vous abandonne la fille, avec la maison, quand celle-ci chéra à si bas prix.

— Partant, sans rancune, compère, jusqu'à la réussite de notre gageure ; ce sera demain, et je vous invite aux noces de mon fils Christophe. Dieu vous maintienne en joie et prospérité !

Cette gageure singulière, qui piquait au vif la vanité de Jacques Rouault, équivalut à un traité de paix entre les deux voisins, qui se séparèrent de belle humeur, chacun se flattant tout bas de gagner son pari, le drapier surtout

qui croyait ne courir aucune chance. Il oublia même ses douleurs de goutte pour calculer la somme que lui avait offerte de sa maison le chapitre de Saint-Barthélemy ; il riait encore de l'extravagance du barbier qui compromettait sa fortune dans un pari ridicule, lorsque son arithmétique fut troublée par un bruit de foule dans la rue et par le mot de peste répété à haute voix ; il s'étonna d'autant moins de cette rumeur que l'épidémie mal éteinte se rallumait çà et là aux environs de l'Hôtel-Dieu, qui avait toujours des malades isolés dans la salle du Légat. Cependant la curiosité plus que l'inquiétude le pressa de savoir ce qui se passait, et il appela Robin de toute la puissance de ses poumons : celui-ci ne répondit qu'à la troisième injonction, et s'avança en tremblotant, les yeux égarés, le nez comprimé dans sa main ; le tumulte augmentait aux alentours de la boutique.

— Chien de royaliste! cria le drapier menaçant du geste son commis qui reculait au lieu d'approcher ; qu'est-ce donc? va-t-on proclamer la sainte ligue? faut-il convoquer en armes les métiers, et tendre les chaînes des rues ?

— Nenni dà, messire, reprit Robin considérant son maître avec des regards stupides ; ces malignes gens refusent de me livrer passage, si je ne porte une baguette blanche en main. Suis-je aussi pestiféré?

— Pourquoi cette baguette blanche? Double traître, à tous les diables ! A-t-on remis en usage les ordonnances de la peste? Par la croix Dieu! mon fils, serais-tu atteint de la contagion?

— Non, que je sache ; à moins que de vous parler je gagne votre mal ; or je n'entends demeurer ici jusqu'à ce que vous soyez guéri ou mort; donnez-moi congé de partir ?

— Que je sois parpaillot et huguenot maudit si je comprends cette litanie ! As-tu peur de gagner la goutte qui me met en purgatoire dessus la terre? Es-tu pas grièvement malade ?

— Point ; mais vous-même êtes quasi-mourant de la peste ?

— Par Notre-Dame patronne des chaussetiers ! c'est moi

qui ai la peste? Qui dit cela ? Va-t-en quérir médecin ou barbier ? Maître Oudinet, venez à mon aide! oh! la peste! la peste !

Robin n'attendit pas que le drapier fût auprès de lui pour s'enfuir en courant et disparaître dans les groupes qui se formaient devant la maison, sans se soucier des bourrades qui l'invitaient à prendre la baguette blanche pour annoncer de loin ses rapports avec un pestiféré; les cris, les malédictions et les coups l'eussent suivi plus long-temps si Jacques Rouault n'avait point apparu blême et terrifié sur le seuil de sa boutique : il s'était traîné hors de son fauteuil où la goutte le retenait depuis des années; l'effroi subit redonnait la force à ses membres impotens; il sentait une énergie inaccoutumée dans tout son être, et néanmoins il se persuadait que la peste l'avait frappé à son insu ; il demandait des secours au public qui s'écartait en silence, tandis que deux hommes en cape de serge noire avec une croix blanche sur l'épaule lui barraient le passage en étendant leurs bâtons blancs.

— Messire, dit l'un de ces valets de la peste, mettez-vous au lit bien chaudement, devant que monseigneur le prévôt de la santé amène un docteur qui soigne votre cas, allez tôt vous coucher ?

— Êtes-vous certain que j'ai la peste ? répliqua le drapier qui, ne remarquant en lui aucun symptôme alarmant, avait conçu du doute; mon ami, ai-je mauvais visage, que vous semble ?

— Vous avez la peste assurément, repartit le second homme noir, puisque messire et sage maître Quentin Tourtouin nous a requis de veiller aux ordonnances ; tâchez de suer d'abord.

— Rentrez en votre logis, reprit le premier en agitant sa baguette, aussi bien le voisinage s'émeut à votre aspect et l'air empêchera votre guérison. Donc retirez-vous.

— Par la Sainte-Union! s'écria Jacques Rouault que ces conseils entretenaient dans son erreur, avertissez un père confesseur ! Cà, voit-on les progrès du mal à ma face ? à boire ! j'ai le feu des Ardens ! Oudinet Pinçon viendra-t-il point? vite il faut me coucher ; car voici les frissons qui me

sautent aux jambes. Ma fille! Anne chère ! je ne lui communiquerai du moins la peste si je meurs !

La tendresse paternelle fut plus forte et plus spontanée que l'amour de la vie; il sacrifia sa propre conservation à celle de sa fille qu'il courut enfermer dans la chambre du premier étage avec prière et ordre de ne point essayer d'en sortir : ils se parlèrent à travers la porte, et Anna tout en larmes ne parvint pas à vaincre l'inflexible volonté de son père, qui la menaça de sa malédiction si elle persistait à lui désobéir. Ce furent de touchans adieux et des douleurs mutuelles que n'interceptait pas une fragile cloison que les baisers ne pouvaient traverser. Enfin le drapier s'arracha malgré lui à cette scène déchirante que le cœur voyait à défaut des yeux, et redescendit pour se procurer les soins nécessaires à son état; il entendit les sanglots et les gémissemens de sa fille, l'émotion avait suspendu le cours de son sang et de ses idées, il retomba accablé dans son fauteuil : la goutte et la paralysie l'avaient quitté à la fois.

Il fut tiré de son anéantissement par les bonds d'un marteau qui faisait retentir le volet de sa boutique; il s'imagina qu'on clouait sa bière et cette idée lugubre lui ôta presque la faculté de se mouvoir; il écoutait le son prolongé des clous s'enfonçant dans le bois, et le sang se congelait dans ses veines; il se leva pourtant et chercha d'un œil inquiet la cause de ce martellement. Il vit les deux gardiens occupés à clouer une grande croix blanche à sa porte, et, sans se rendre compte de son dessein, il s'élança vers eux pour s'opposer à cette mesure de police.

— Par l'ame du bienheureux saint Clément! dit-il en s'efforçant d'enlever cette croix qui figurait mal à côté de son enseigne, éloignez ce signe de fâcheux présage ; autrement nul n'achètera mon drap.

— Gardez d'y porter la main, interrompit l'un des opérateurs : l'ordonnance de police défend d'ôter les croix qui sont mises aux maisons où il y a contagion, sur peine d'avoir le poing coupé.

— Vraiment, reprit Jacques Rouault se résignant, on peut guérir de la peste à force de remèdes, mais le poing coupé ne saurait se réparer, quoi qu'on fasse.

Le drapier interrogeait avec anxiété les développemens de la maladie qu'il croyait ressentir; il se tâtait le pouls, il examinait ses bras et sa poitrine pour y découvrir l'apparition des pustules pestilentielles : il regardait son visage dans un miroir de glace verte qui décomposait la couleur de son teint, il frissonnait de peur et attribuait ce frisson aux rapides progrès du mal qui ne se montrait point encore; il ne se coucha pas, tant il était impatient de voir quelques robes de la faculté, ou du moins son voisin Oudinet qu'il invoquait du fond de l'ame en même temps que tous les saints du paradis non moins sourds que le barbier : cependant la boutique avait été fermée et l'affluence des badauds ne diminuait pas.

Le prévôt de la santé, maître Quentin Tourtouin, arriva tout essoufflé de sa résidence du cimetière Saint-Séverin, et signala sa présence par une exhalaison suffocante de parfums, comme une momie embaumée : c'était un petit boiteux, louche et camus, qui marchait à la manière des canards et maintenait son équilibre à l'aide du bâton blanc avec lequel il s'ouvrait une large route dans la foule la plus épaisse. Son costume, pareil à celui de ses valets, ressemblait à la livrée de la mort qui donnait un éternel démenti à son titre honorifique; car la santé ne résultait guère de ses visites aux pestiférés : malgré les devoirs de sa charge, il redoutait particulièrement la contagion qu'il était appelé à fréquenter tous les jours et dont il vivait; aussi ses mélanges de poix résine, de soufre, de genièvre, de vinaigre et d'onguens furent impuissans à le préserver de l'épidémie en 1631, après quarante ans de transes et de précautions.

— Mon ami, dit-il au drapier en lui faisant signe de se tenir à distance, honorable homme et sage maître Jean de Balzac, commissaire enquêteur de ce quartier, m'a sommé d'aller vers vous, reconnaître votre cas et empêcher qu'il se répande. Vous n'avez point encore la face charbonnée et gâtée? Depuis quand la peste vous a-t-elle gagné? Le prêtre est-il pas venu?

— J'attends et attendrai jusqu'au trépas le médecin et le prêtre, répondit Jacques Rouault avec abattement, la ma-

ladie avance d'autant, et déjà ma visière n'est plus nette, merci Dieu!

— Çà, reconfortez-vous, mon ami; j'en ai vu maint et maint, à qui Dieu fasse paix, et je vous trouve bon air pour un moribond. Je vais chasser l'infection pour ne la prendre pas moi-même.

— Par le sang des Valois! Est-ce vinaigre parfumé et drogues préservatives que vous jetez de la sorte parmi mes draps et autres étoffes de soie? O les belles taches que vous faites, déplaisant quidam! Certes, vous saurez ce que coûtent ces pièces ouvrées de laine et soie, vous en paierez le dommage qui est considérable! Avisez la merveilleuse besogne et comptez bien vos écus?

— La peste vous étrangle, mon ami! Suis-je pas Quentin Tourtouin, prévôt de la santé, et comme tel autorisé à tout faire suivant le besoin? il vous souviendra de votre malveillance. Enfans, ajouta-t-il en s'adressant à ses gens et respirant du benjoin à grand effort de narines, emportez ces piles de draps, chausses et marchandises à mon logis, afin qu'elles soient bouillies et parfumées?

— Quoi! bourreau, huguenot! s'écria le drapier qui bondit comme une lionne à la défense de ses lionceaux! quoi! voleur, pillard, écorcheur, tu oses me ravir mon bien! je te ravirai le jour en revanche.. .

— Par le sang! dit froidement le prévôt tirant de sa ceinture une dague pointue, arrière, sur ta vie! furieux insensé, ne t'oppose davantage à mes volontés et ne me touche du doigt, sinon je te guéris de tous maux?

— Je suis ruiné et réduit à la besace! répétait le pauvre Rouault qui se replaça dans son fauteuil pour ne pas être témoin du pillage que maître Quentin avait commencé en s'emparant d'un rouleau de drap violet qu'il glissa sous sa robe noire. Monseigneur, vous n'êtes pas un juif ni un corsaire? Je vous offre en don la plus riche pièce de ma draperie, si vous n'attentez au demeurant?

— Ne vous inquiétez de notre honnêteté, mon ami; votre drap vous sera restitué intact, après purification faite, mais ne vous troublez les sens, crainte d'accroître le péril du mal. Enfans, emportez jusqu'aux rognures et videz les ar-

moires, car la laine attire et conserve l'infection. Ensuite pourvoyez à laver le pavé de la rue et arrosez abondamment cette maison.

Jacques Rouault n'avait plus l'esprit préoccupé d'une imagination exclusive, et la peste perdait beaucoup de son terrible prestige vis-à-vis un malheur plus pressant; il blasphémait ou gémissait, en se tordant les bras et s'arrachant les cheveux. Il regrettait sa jeunesse robuste et intrépide: il regrettait le temps de la ligue, quand il était dixainier influent dans la Cité, quand il revêtait un harnois de guerre et allait au pas du tambour; le découragement succéda presque aussitôt à ces souvenirs de gloire et à ces velléités de bravoure: morne, immobile et résigné, il prêtait l'oreille au mouvement significatif qui avait lieu dans son magasin fouillé par dix hommes noirs sous les ordres du prévôt de la santé; il ne tournait pas la tête, de peur de rencontrer pour la dernière fois ses plus précieuses étoffes à la merci des pillards, et de ne pouvoir supporter ce spectacle insultant; il se fût laissé mourir avec indifférence.

Tout à coup une trombe d'eau qui l'inonda par tout le corps ranima chez lui le sentiment de l'existence: il se dressa tout saisi et tout trempé, sans soupçonner la source de cette douche que la température de juillet rendait moins désagréable; un éclat de rire étouffé dans le tumulte lui prouva que l'aspergeur malicieux avait bien visé et s'applaudissait de son adresse peu charitable: une armée de gens toujours empressés d'outrepasser les ordonnances travaillait à l'envi au nettoiement de la rue et envoyait des torrens d'eau dans la boutique du drapier, qui, par ses gestes éplorés et ses lamentations, ne ralentit pas l'incroyable activité des seaux, des pots et même des seringues. Le rez-de-chaussée était envahi par l'inondation qu'alimentaient tous les puits du voisinage, et Jacques Rouault, ses habits mouillés en désordre, recevait dans les jambes une cascade jaillissante: le prévôt de la santé, debout sur une borne, dirigeait l'irrigation.

— Dieu me pardonne! ceci est le règne de l'antéchrist, hurlait le malheureux drapier qui n'avait pas le loisir de

penser à la peste : ces huguenots me veulent noyer et enrhumer ! Trève !

— Assez, mes amis, je suis content de vous, cria le prévôt de la santé levant son bâton blanc; recordez-vous ce soir d'allumer les feux, et maintenant allez à vos affaires, vu que cette cohue propage l'infection.

Quentin Tourtouin se frotta les mains d'une senteur épicée et les approcha de son nez pour dissiper la corruption de l'air; il s'agitait autour de la maison en homme d'importance, invectivait les gueux qui s'arrêtaient, et faisait circuler le peuple avec sa baguette; il grondait tout haut que le médecin nommé par le commissaire tardât si long-temps à paraître. Jacques Rouault, outré et suffoqué des vexations qu'il éprouvait, s'était retiré dans son fauteuil avec la ferme résolution de n'en plus bouger que pour aller au cimetière; il avait les pieds dans l'eau et grelottait de tous ses membres, sans vouloir changer de vêtemens ni se mettre au lit : il lui prenait envie de se venger en mourant du prévôt de la santé.

Cet état de stupeur et de rêverie maussade fut interrompu par les bruits vagues des étages supérieurs où l'on roulait des meubles, où l'on remuait des fardeaux, où se croisaient les pas et les voix; ces bruits correspondaient à ceux de la rue plus distincts et plus nombreux : c'était un transport continuel d'effets de ménage qui partaient du même point; on en chargeait des voitures et des chevaux : le peuple murmurait sourdement, et le prévôt de la santé n'interposait son autorité que pour ménager les deux côtés, bien que l'affaire fût de son ressort; on lui reprochait de veiller mal à la police et de tolérer des abus qui exposaient la sûreté de la ville : on l'injuriait, on lui lançait des pierres et de la boue, il y avait de part et d'autre cris, menace et révolte.

Le drapier était si profondément affligé et passif, qu'il ne tourna pas la tête pour voir ce qui se passait devant sa boutique et dans sa maison; il ne se fût pas dérangé si on eût enlevé l'une et l'autre. Il attendait la mort plutôt que les secours de la faculté et de l'église; il se raidissait contre la destinée, et l'extrême douleur avait produit l'indifférence. La perte de son drap lui était plus amère que celle

de la vie ; et il maudissait moins la peste que son voleur. Cependant le bruit continua si long-temps de haut en bas et de bas en haut, qu'il s'étonna de ne s'être pas encore étonné.

— Holà! par la Nativité, protectrice de mes chausses! cria-t-il sans ouvrir les yeux, qu'est-ce donc? suis-je déjà trépassé, qu'on prépare mes obsèques? Hé ! pourquoi ce vacarme qui ne cesse ? Quel tracas on mène là-haut ?

— Je n'y peux rien non plus que vous, reprit maître Quention Tourtouin flairant un citron piqué de clous de girofle. Mon ami, ne doutez de mon indulgence pour taxer l'amende arbitraire que vous me devez...

— Quelle amende, méchant patelineur ? C'est toi qui paieras l'amende et dépens, quand j'aurai traduit tes larcins en cour de parlement. Mieux vaut la peste que toi et tes suppôts, ver de tombeau !

— Mon ami, lisez les ordonnances par lesquelles il est défendu de sortir des maisons où la contagion est, meubles, linge et hardes, avant quarante jours depuis la maladie cessée, et ce sur peine d'amende.

— Par la Sainte-Union ! qui songe à rien sortir hors de mon logis, sinon vous qui saccagez ma draperie, noir corbeau de cimetière ? Mais vous rendrez gorge et ame dessus un gibet. Faites taire ces gens.

— Ce sont les habitans de votre maison qui déménagent par les fenêtres avec échelles et cordages, par crainte de la contagion ; ils auront fini tout à l'heure, mon ami. L'amende sera pour vous, s'il vous plaît, de dix écus royaux.....

— Il me plaît de te soudoyer en bastonnades! Comment mes locataires se sont enfuis sans acquitter leurs redevances? Les trompeurs ! je les eusse bien arrêtés, réprimandés et tancés! Quand reviendront-ils ?

— S'ils reviennent, s'entend, ce ne sera demain, vu que la maison doit être fermée durant deux mois et purifiée par les parfumeurs jurés, soit que vous mouriez ou guérissiez. Baillez-moi l'amende de bon gré....

— Par notre image Notre-Dame ! c'est trop hardiment railler mon infortune, beau sire aigrefin. Il ne vous suffit de me tirer la laine, et encore vous excitez autrui à m'écorcher la peau. A la revanche !

Jacques Rouault, dont l'indignation exaltée à chaque nouvelle contrariété éclata enfin avec une énergie de jeune homme, saisit une aune dans un coin, et en mesura les épaules de maître Tourtouin, qui lui ordonnait de se tenir à distance convenable, ce que faisait le drapier en redoublant de vigueur, aux acclamations des spectateurs, qui riaient de la mésaventure de ce tyran subalterne : il s'aperçut alors que sa goutte et sa paralysie s'en étaient allées.

— Si nous étions au bon temps de la ligue, je te condamnerais au pilori, disait Jacques Rouault dont le bras infatigable frappait en cadence. Que te semble de la correction d'un pestiféré? Voyons qui de nous deux se lassera le premier? Avale ces joyeux horions, bosses, coups et la ratelée? Rendras-tu mon drap maintenant? Videz ces lieux, marauds, et dites qu'on vend ici dauberie de bonne étoffe.

— Mon ami, vous irez en l'hôpital de la rue des Vignes, au faubourg Saint-Marcel, disait Quentin Tourtouin qui tendait le dos à cette rude aubade; vous paierez belles amendes arbitraires; vous aurez punition corporelle; vous connaîtrez les hauts privilèges du prévôt de la santé.... Çà, ne battez si dru, mon ami, et ne vous échauffez de la manière, peur de nous transmettre l'infection.

Mais le drapier n'avait garde d'accorder un instant de répit à son persécuteur, qui, craignant la peste plus que le bâton, jugea la retraite prudente, et suspendit l'exercice de ses fonctions. Dès qu'il eut quitté, tout meurtri, la boutique avec ses valets, qui avaient reçu les éclaboussures de cette grêle de coups, Jacques Rouault referma sa porte, et s'apprêta, dans son fort, à soutenir un siège réglé. Il se planta en sentinelle auprès de ses volets, et entendit avec une joie de vengeance satisfaite les huées de la populace, qui accompagnaient la fuite du malencontreux prévôt et de sa bande.

L'absence de toute police faillit avoir de graves inconvéniens; car quelqu'un ayant ouvert l'avis de commencer les feux qu'on allumait en plein air à la nuit close, on tira des maisons voisines la paille, le foin, le bois, les bourrées et les rameaux de genièvre qu'on entassait dans la rue. Jacques Rouault fut distrait de cesse récréation des badeauds

par la venue de son voisin Oudinet Pinçon, qui n'eut qu'à se nommer pour être admis. Cette visite rendit au drapier la conscience de sa maladie et l'espoir d'en être délivré. Il fut même sur le point de lui jeter les bras au cou. Le barbier avait l'air froid et austère d'un savant praticien. Il fit asseoir le patient dans le fauteuil, l'interrogea doctoralement, et joua d'abord son rôle avec toute la dignité requise; mais il se dérida petit à petit au récit tragi-comique des tribulations essuyées par le pestiféré, qui, au contraire, s'affectait visiblement, demandait un prêtre, et faisait peine à voir, les yeux éteints, la parole entrecoupée, la figure décomposée et la respiration stridente.

— Vous ne mourrez cette fois, je vous jure, lui dit le barbier en riant. Pour vous mieux soigner, compère, j'ai prié messire le commissaire du quartier de m'élire médecin de la peste, à vingt livres de gages par mois, et j'ai endossé la croix blanche sans regrets, puisque nous logerons ensemble jusqu'à votre entière guérison, qui viendra bientôt. Par mes trois boîtes! pourquoi cette défaillance? La peste ne vous tuera. Ce n'est rien que cette peste.

Oudinet Pinçon avait beau s'épuiser en allocutions rassurantes et amicales; le pauvre pestiféré ne reprenait pas ses sens, que lui avait ôtés une violente émotion intérieure, qui se compliquait de colère, de fatigue, d'avarice et d'effroi. Sa face était violette, ses lèvres pâles, ses paupières fermées. Il gisait sans mouvement, sans pouls et sans haleine. Le barbier ne perdit pas une minute, et, tirant sa lancette, le saigna au bras gauche pour décharger la plénitude du cœur. Lorsque le drapier revint de son évanouissement, encore faible et tremblant, il trouva son ami occupé à lui bander le bras, sans songer à la contagion; il y songea par un retour subit de mémoire, et voulut le forcer à s'éloigner; mais celui-ci refusa de se garder du contact, qu'il ne redoutait pas, et se moqua des terreurs attentives de son compère, que la saignée avait remis aussitôt.

— Cette bienfaisante saignée vous profitera mieux pour avoir tardé, disait Pinçon observant la couleur foncée du sang. Merci de vos prévenances, mon maître, et croyez-que la peste ne me nuira non plus qu'à vous. Ladite saignée

empêchera seulement que durant quarante jours je puisse vaquer à ma profession sur le corps de personnes saines, voire raser une barbe, à peine de 500 livres d'amende, clôture de ma boutique et perte de mon état.

— Le châtiment est moult sévère, reprit Jacques Rouault qui se sentait plus dispos qu'avant sa maladie. N'appréhendez-vous pas de respirer l'infection, et d'avoir la peste de compagnie?

— J'appréhende si peu votre mal que je me saignerais tout à l'heure de la même lancette trempée en votre sang. Donc ne vous troublez les humeurs, et buvez ce verre de vin en vous couchant tôt.

Le barbier fit sur lui-même l'épreuve de l'ordonnance, à laquelle son malade se conforma sans difficulté, et tous deux réitérèrent la dose en se portant une santé mutuelle. Ensuite Jacques Rouault, que cette boisson fortifiante avait achevé de ranimer, consentit à se mettre au lit, et maître Oudinet, qui lui offrait son appui et son aide, fut émerveillé en voyant que le goutteux paralytique marchait aussi gaillardement que lui. La peste avait fait un miracle qu'il feignit de n'avoir pas remarqué. Il se plaça près du chevet du pestiféré, qui se croyait plus contagieux.

— Compaing, vous souvenez-vous de notre gageure de ce matin? dit imprudemment maître Oudinet dont la grimace railleuse était assez intelligible. M'est avis que demain j'aurai bel et bien gagné l'enjeu.

— Oui dà, compère, repartit le drapier pour qui ce propos fut un trait de lumière, je l'avais trop vite oublié; mais qui pouvait prévoir que la peste me gâterait si promptement? Toutefois le pari est encore incertain.

— Voirement nous verrons bien demain; mais pensez à part vous comme est haïe et mésestimée une maison qui engendre l'épidémie? Outre ce, ladite maison demeurera déserte deux mois durant, fenêtres, porte et boutique closes, chambres parfumées et échauffées, meubles et hardes purifiés. Or je suis en peine de trouver à votre maison loueurs ou acheteur, fût-elle donnée pour un grand merci?

— Je n'ai fantaisie de la vendre ni louer, par la sainte ligue! En tous cas je n'aurai recours aux quarante écus dont

vous parliez tantôt, mon maître. Cependant je remercie la peste et vous de m'avoir épargné.

— Patience, voisin, la crise sera heureuse, j'espère. Ains le mal peut empirer jusqu'à demain. Ne vous fâchez trop de perdre la gageure. Qu'est-ce cela? Le feu! par ma barbe! Qui a bouté le feu à la maison?

— Le feu! vous errez, compère? Ma chère maison s'en va périr dans l'incendie! Point : ce sont les feux qu'on allume, selon le réglement, pour nettoyer l'air. Vrai dieu! les volets sont en flammes!

En effet, les feux allumés dans la rue étroite de la Draperie par mesure sanitaire envoyaient de longs jets de flammes qui s'attachèrent aux parois extérieures de la boutique, et montèrent le long de l'encoignure jusqu'au premier étage, où des cris perçans attirèrent les regards effrayés de la foule occupée à contempler des gueux attisant le brasier et des écoliers sautant parmi les tourbillons de fumée résineuse. La maison du pestiféré allait être réduite en cendres. Une femme, de sa fenêtre, implorait du secours pour son père, qu'elle croyait moribond et incapable de se sauver. Personne n'osait braver à la fois le feu et la peste, surtout lorsque la porte, en s'ouvrant, montra le malade enveloppé dans ses couvertures, s'agitant comme un possédé, et suppliant qu'on apportât de l'eau. On reculait, on s'enfuyait; l'eau n'arrivait pas, et le feu gagnait la charpente.

Oudinet Pinçon, qui se regardait comme la cause première de cet accident, courut au puits public le plus proche, pendant que les voisins se renfermaient dans leurs maisons; quelques-uns, enhardis par émulation, allèrent chercher l'eau qui manquait, et d'autres étouffèrent les feux qui avivaient sans cesse l'embrasement. Un jeune homme était accouru aux clameurs de cette femme qu'il eût reconnue à la voix, s'il ne l'avait aperçue aux lueurs rougeâtres, échevelée, blême et désespérée; il appuya une échelle contre l'angle de la maison et grimpa lestement avec de l'eau pour combattre la flamme qui jaillissait de la corniche en colonne ardente et menaçait d'atteindre la toiture. Il ne redescendit qu'après avoir éteint le foyer de l'incendie; ensuite il

détacha les volets à demi consumés, et les jeta dans le ruisseau. Sans ce jeune homme, la maison et peut-être le quartier étaient perdus. Son courage et un peu d'eau bornèrent le dégât à quelques planches brûlées; il eut seulement ses cheveux et sa barbe roussis, son pourpoint déchiré et sa collerette noire.

—Par la Sainte-Union! s'écriait Jacques Rouault qui à peine revenu de son trouble était tombé faible dans son grand fauteuil, je dois brûler une belle chandelle à Saint-Denis-de-la-Châtre, où est notre image de la Vierge immaculée! Ma maison fut préservée d'un singulier péril, et peu s'en fallut que les vingt deniers prédits par Oudinet échussent aujourd'hui. Vive Dieu! Serait-ce méchanceté de sa part et mystère de perfidie? Certainement je n'ai point la peste.

—On ne le croirait à votre air, reprit le jeune homme, qui s'était assuré que le feu ne couvait nulle part; la renommée a sonné dans le quartier que vous étiez quasi mort de la contagion; je suis aise et réjoui de voir par mes yeux que vous êtes bien en point; partant, je ne craindrai plus tant pour demoiselle Anne.

—Donc, c'est toi, mon gentil Christophe, qui besognais si bravement à garder du feu ma personne et mon bien! Par saint Jacques! mon cher fils, je t'admirais à l'œuvre, et je te promets récompense, malgré la malhonnête embûche de ton père qui n'emportera sa gageure.

—Oh! messire, j'avais cœur à cette affaire, d'autant plus que ma mie Anne m'excitait de l'œil, du geste et de la voix. Si malheur lui fût advenu, j'en serais trépassé de déplaisir. Empêchez qu'elle prenne votre maladie, et envoyez-la séjourner aux champs.

—Va, mon fils, j'augure que cette peste réussira bien; mais je te prie pour mes desseins de feindre une défaillance au retour de maître Oudinet.

Christophe obéit sans répliquer ni balancer, et s'étendit tout raide sur le carreau mouillé; le barbier, qui revenait essoufflé d'avoir tiré de l'eau du puits et averti le commissaire de faire meilleure police pour la sûreté du quartier, heurta du pied le corps de son fils, sur lequel il se préci-

pita saisi d'un tremblement d'épouvante; il fut rassuré en posant la main sur le cœur qui battait fort!

— Christophe, mon fils! dit-il en phrases saccadées; compère, qu'y a-t-il? d'où vient cette pamoison? Il n'est blessé, ni malade? il est vivant!

— Possible est qu'il eût pris la peste de moi! répondit Jacques Rouault malignement; je l'ai vu d'entrée pâlir, chanceler et choir à l'envers.

Le barbier n'en demanda pas davantage; et, serrant d'une bandelette le bras du jeune homme, qui s'abandonnait comme privé de sentiment, il le piqua avec la lancette qui avait servi à saigner Jacques Rouault. Ce dernier, voyant couler le sang, poussa un éclat de folle gaieté, qu'il réprima aussitôt pour rembrunir son front et hocher la tête.

— Mon maître, dit-il avec un sourire ironique, autrefois un barbier qui, ayant saigné un pestiféré, médicamentait ou testonnait quelque autre personne saine, était puni de la hart; mais les présentes ordonnances portent que ledit barbier en contravention paiera 500 livres d'amende, et aura son état confisqué. Tel est votre cas à cette heure envers le pauvre Christophe, qui a reçu déjà l'infection.

— Au diable la peste et la gageure! s'écria maître Oudinet penché sur son fils qui ne donnait aucun signe de vie; si mon cher Christophe sort de ce monde, je vous accuserai de l'avoir tué, compère?

— Oui dà! repartit le drapier en riant, je ne vous accuse point de m'avoir baillé la peste, vu que par là vous m'avez ôté la goutte et la paralysie.

Le prévôt de la santé reparut avec un renfort de sergens, qui maltraitèrent les badauds et environnèrent la maison de Jacques Rouault. Il approchait de son nez une racine d'angélique, et entra, flanqué de ses deux valets, dans la salle où le barbier embrassait son fils, qu'un mot de la bouche du pestiféré avait ressuscité plus vite que toutes les saignées du monde. Le marchand ne s'était jamais si bien porté : il rajeunissait de corps et d'esprit.

— Par la double croix de Lorraine! disait-il en sautant de belle humeur, je danserai un branle gai le jour des noces!

— Mon ami, dit Quentin Tourtouin au barbier qui pan-

sait la saignée de Christophe, ce jeune garçon est-il sain ou gâté? Devez-vous ou non l'amende de 500 livres?

— Mordieu! ce larron me vient-il rendre mon drap? s'écria Jacques Rouault que cette apparition surprit désagréablement. Ta bourse et tes épaules ont moult à donner et recevoir! Arrière, fâcheux démon! Ne me jette de sorts et la contagion, car désormais je ne veux mourir que de santé. Adieu, prévôt de la peste!

— Mes amis, selon le bon plaisir d'honorable homme et sage maître le commissaire de ce quartier, dit Quentin Tourtouin à ses affidés, conduisez ce rebelle en l'hospice de la rue des Vignes, au faubourg Saint-Marcel...

— Ne vous hâtez de ce faire, enfans, interrompit Oudinet Pinçon; maître Jacques Rouault fut soupçonné à tort d'avoir l'épidémie : il est plus sain qu'homme au monde; j'en donne ma foi, et le jure devant notre Seigneur Dieu.

— Aviez-vous pas déclaré ce matin le contraire au quartenier, qui le fit savoir à messire le commissaire? Donc vous resterez en chartre privée pendant quarante jours pour meilleure assurance. Nous ferons bonne guette aux environs, mes amis, après quoi je restituerai le drap, et poursuivrai l'amende arbitraire.

— Merci de l'avantage, dit Christophe qui eût volontiers remercié le prévôt de la santé; ces quarante jours passés avec Anne me tiendront lieu d'autre paradis!

— Le prêtre que j'avais mandé pour le saint viatique célébrera le mariage, ajouta le drapier; ensuite je baillerai souvenir de noces à mon voleur : ce sont beaux coups de poing sur le museau.

— Pardonnons à ce pauvre homme qui fait son métier, répliqua Oudinet Pinçon. Quant à moi, je lui sais gré d'avoir ravalé la maison au-dessous du prix de quarante écus.

— Par la Sainte-Union! reprit Jacques Rouault, j'ai tant de contentement d'être délivré de la goutte et paralysie que je veux faire un chacun content à mon exemple. Ainsi j'octroie vingt deniers à monsieur le prévôt de la santé pour qu'il se remémore le proverbe : Il n'est pire mal qui ne tourne à bien.

P.-L. Jacob, *bibliophile*.

Episodes de la vie d'un poète.

PREMIÈRE PARTIE.

LA FEMME DIPLOMATE, OU LE MALHEUR D'ÊTRE BOSSU.

Dans un café de Russel-Street, près de Covent-Garden, qui était depuis quelque temps fréquenté par les auteurs et les politiques de Londres, trois hommes de lettres semblaient très-occupés de la lecture et du commentaire d'un livre latin. C'est dire d'avance que mon histoire remonte au siècle précédent, car dans les maisons appelées encore *coffee-houses*, on ne rencontre guère aujourd'hui cette classe d'habitués qui se réunissent plus volontiers dans l'enceinte privilégiée des «clubs», des « institutions scientifiques ou littéraires », et autres cercles par souscription. Les cafés de Londres sont devenus généralement des hôtels garnis et des espèces de restaurans, où l'on prendrait une triste idée de la sociabilité anglaise. Chaque convive ou chaque groupe de convives y déjeune, dine ou soupe isolément derrière une espèce de barrière en boiserie, avec un grillage à rideaux, sans communication entre les tables voisines, sans avoir à craindre aucune interruption importune. Il n'y a plus, je crois, de ces tavernes comme celle de la Syrène, du temps d'Élisabeth, où Shakespeare, Ben Johnson, Beaumont, Fletcher, etc., allaient régulièrement

parler théâtre en vidant quelques bouteilles de Xerès; il n'y a plus de ces coffee-houses du dix-huitième siècle, assez semblables à notre café Procope, tels que celui de Saint-James et celui de Will, où le vieux Dryden voyait tous les jeunes auteurs se presser autour de lui pour entendre ses arrêts en matière littéraire, et d'où Addison et Steele ont daté plus d'un numéro de leurs feuilles périodiques.

Le café de Russel-Street, où j'introduis mes lecteurs, était tenu par Daniel Button, et rivalisait avec le café de Will, depuis que M. Ironsides, nom fictif de Steele, comme fondateur du « Guardian, » y avait placé la *boîte* de son journal, cette TÊTE DE LION, non moins redoutée des beaux-esprits et des cockneys de Londres que l'était la fatale gueule du lion de Saint-Marc des politiques de Venise.

C'était donc chez Daniel Button qu'un après-midi de l'année 1721, puisqu'il faut aujourd'hui une date, exacte ou non, à la moindre histoire, trois hommes de lettres discutaient quelques passages difficiles d'un poète latin. Arrêtés par le sens douteux d'un vers, ils exprimèrent assez haut leur embarras pour qu'il n'y eût aucune indiscrétion de la part des auditeurs à se mêler d'une espèce de débat classique qui, sous cette forme ou une autre, se reproduisait fréquemment chez Daniel comme chez Will. Un jeune enseigne aux gardes avait jusque-là naïvement pris plaisir à écouter une conversation soutenue par les trois interlocuteurs, tantôt avec science, tantôt avec esprit. Soit réminiscence encore fraîche de quelque version de collège, soit que, sous le costume des fils de Mars, il fût resté fidèle au culte des muses universitaires, le jeune officier se flatta tout-à-coup d'avoir l'intelligence de ce texte déclaré si obscur par ces trois autorités. Il s'approcha modestement, et, demandant pardon, non sans rougir, de donner son avis « Messieurs, dit-il, il me semble que le sens de ce vers serait facile à saisir, si, comme je le crois d'après ce qui précède, la phrase, au lieu d'un simple point qu'a mis l'imprimeur, devait se terminer par UN POINT D'INTERROGATION. — ? »

Il se trouva que le jeune officier avait raison : les trois

hommes de lettres se regardèrent en se mordant les lèvres, un peu confus de recevoir cette leçon d'un écolier. Mais le plus piqué des trois fut celui qui tenait le livre, et qui le dernier avait proclamé le vers intraduisible. C'était un petit homme aux yeux vifs, à l'air railleur et fin, mais malheureusement remarquable par cette conformation disgracieuse qui rend l'esprit une arme d'autant plus nécessaire à celui qui en est affligé, qu'il a souvent à se défendre contre les méchans quolibets qu'elle lui attire. Le petit homme était bossu. Il sembla d'ailleurs prendre presque exclusivement pour lui la leçon du jeune officier. En effet, il était pour ainsi dire traducteur classique de son métier. Ses traductions n'étaient pas ses uniques titres littéraires sans doute, mais ceux qui lui avaient rapporté le plus : il avait traduit la *Thébaïde* de Stace, il avait traduit les *Métamorphoses* d'Ovide, il avait traduit les *Épîtres* et les *Satires* d'Horace, il avait surtout traduit Homère tout entier... Ce petit homme, en un mot, était le célèbre Alexandre Pope entre ses deux amis Congrève et Parnell : — Monsieur le savant, dit-il avec un air de vanité méprisante au jeune officier, savez-vous seulement ce que c'est qu'un POINT D'INTERROGATION ? .... ?

Le jeune officier s'attendait à un petit triomphe, ou au moins à une de ces paroles bienveillantes, à un de ces serremens de main familiers que le vieux Dryden, tout satirique qu'il était, témoin *Macflecnoe*, distribuait, dit-on, si volontiers aux jeunes gens qui venaient l'écouter au café de Will. Piqué à son tour, il ne se déconcerta pas, et, faisant succéder à sa timidité cette impertinence que l'écolier oppose aussi quelquefois aux remontrances de ses pédagogues, « Monsieur, répondit-il, après avoir toisé la taille contournée de Pope d'un air significatif : un point d'interrogation?... C'est une petite chose crochue qui fait des questions ? »

Cela dit, le jeune enseigne se retira.

Le rieurs ne furent pas pour Pope, qui, grommelant quelques mots entre ses dents, ferma son livre, dit adieu à ses amis, sortit tout rouge de colère, et disparut dans son carrosse, car il était du très-petit nombre de poètes de ce temps-là dont le génie n'allait plus à pied.

De trois jours au moins on ne vit plus reparaître Pope au café de Daniel Button : pendant trois jours il resta triste, sombre et solitaire dans sa délicieuse retraite de Twickenham.

Mais ici un enthousiaste de la gloire littéraire m'interrompra peut-être pour se récrier sur l'excès de susceptibilité que j'attribue à un homme qui était déjà proclamé alors le premier poète de son époque. — « Quoi donc ! vous nous représentez comme inconsolable d'une pointe contre sa taille celui que son pays plaçait de son vivant sur un piédestal si élevé. Les lords recherchaient Pope comme leur commensal, et souscrivaient magnifiquement à ses œuvres; les ladys admiraient la grâce et l'harmonie de ses poésies légères ; les critiques les plus difficiles vantaient la profondeur de sa pensée et la noblesse de son style dans ses poésies morales; c'était en carrosse qu'il allait et venait de Londres à Twickenham, à Twickenham, cette *villa* plus élégante que le Tibur d'Horace; Pope, en un mot, avait non-seulement toutes les jouissances de la gloire, mais encore celles de la richesse, et une épigramme aurait pu le rendre malheureux pendant trois jours!.... Eh bien! oui, Pope avait la conscience de son talent et de sa réputation, Pope était l'enfant gâté des grands, le poète le plus goûté des dames, il était l'auteur admiré de la *Forêt de Windsor*, de l'*Essai sur la critique*, de *la Boucle de cheveux enlevée*, des *Épîtres morales*, de l'*Épître d'Héloïse à Abailard*, de cette traduction de l'*Iliade* surtout que l'enthousiasme un peu exagéré de son siècle mettait à côté de l'original : mais Pope eût donné sa gloire, il eût donné sa fortune, prix de ses veilles, pour n'être pas bossu.... Apprenez que Pope était jeune encore, et que Pope était amoureux!

Et maintenant mettez-vous à sa place, vous qui avez été jeune, vous qui l'êtes aujourd'hui, vous qui avez aimé, vous pour qui l'amour est tout encore, la vie dans ce monde, le ciel dans l'autre ! celle qui vous occupe pendant le jour, celle dont vous rêvez la nuit, celle pour qui vous faites aussi des vers si vous vous croyez poète, elle vous attend, vous allez la voir, être vu d'elle, lui déclarer votre passion, implorer un regard qui vous encourage à espérer...

Dites, pour toute la gloire et toute la richesse de Pope, consentez-vous à ressembler à Pope? Pour moi, je l'avoue, devrait-on en conclure que je suis en ce moment amoureux comme Pope, j'y consens; mais il me semble que je ne voudrais jamais, pour tout l'éclat de sa renommée, que dis-je? pour la renommée d'Homère, m'offrir à certains yeux avec la taille de son traducteur!

Cette pensée amère poursuivit Pope dans son carrosse lorsqu'il quitta brusquement le café de Daniel Button, et au lieu de se rendre chez lady Mary Wertley Montague, où il avait eu d'abord le projet d'aller, il porta sa tristesse dans la solitude de sa *villa*, sur les bords de la Tamise.

«— Hélas! se disait-il à lui-même, tu t'étonnes que tout ton esprit, que tous tes beaux poèmes ne puissent t'obtenir l'aveu sollicité depuis si long-temps de lady Mary; mais il faudrait d'abord la rendre aveugle pour lui dissimuler que si tes vers rappellent Homère, ta taille rappelle plus fidèlement encore Scarron. Ta vanité eût en vain voulu te persuader qu'on ne pouvait plus voir en toi que ton génie, et qu'en te regardant passer, le public en admiration disait tout bas: « Voilà Pope le poète! » Malheureux! quand on chuchotte à ta vue, c'est pour dire: « Voilà Pope le bossu! » Et tu as pu espérer qu'une femme aurait pour ton corps chétif d'autres yeux que le vulgaire! Si tu veux être aimé, écris, mais ne te montre pas..... Cependant si je me ressouviens des dernières paroles de lady Mary, de son sourire quand j'ose lui baiser la main, de la facilité avec laquelle j'ai obtenu qu'elle se laisserait peindre pour moi par sir Godfrey Kneller; quand je relis ses lettres..... N'est-ce donc là que de l'amitié?..... L'amitié d'une femme pour notre sexe n'est-elle pas un autre nom pour l'amour? Hélas! oui, sans doute, si j'étais fait comme tous les hommes; mais les faveurs qui compteraient pour un autre sont insignifiantes pour moi .... »

Tous ces lieux communs de l'amour-propre qui tour à tour se dépite et se flatte troublèrent ainsi plusieurs jours le malheureux Pope; mais enfin un peu de confiance lui revint; sa susceptibilité s'endormit, et la muse, cette syrène qui sait si bien nous enivrer de nos propres paroles; lui

dicta des vers si harmonieux et si purs qu'après les avoir fait parvenir à lady Mary, le poète pensa qu'il la trouverait plus disposée que jamais à l'écouter favorablement, quand bien même elle aurait entendu parler de l'aventure ridicule du café de Button.

Voici ces vers qui, dans l'original, il est juste d'en prévenir, ont une douceur comparable à celle des plus tendres de Virgile; ils étaient adressés à Gay le fabuliste. J'essaierai de les traduire comme je pourrai. J'ai dit tout à l'heure que je consentais à passer pour amoureux comme Pope; mais je ne me suis pas vanté d'être poète.

A MON AMI LE POÈTE GAY :

Amoureux comme moi, tu pourras me comprendre :
Ma villa s'agrandit, je vois au loin s'étendre
Ce Tibur dont le fleuve, en ses limpides eaux,
Réfléchit les gazons, les factices coteaux.
Mais tout cela fait-il le bonheur de la vie?...
Le bonheur n'est qu'aux lieux habités par Marie (1).
Que sont-ils ce bocage et ce riant jardin,
Ce portique du soir, ce berceau du matin?
Un asile discret, où, seul avec lui-même,
L'amant confie aux airs le nom de ce qu'il aime.
Tel le cerf imprudent qu'a blessé le chasseur
S'échappe au fond des bois la flèche dans le cœur,
Tombe loin des regards, et voit, sous l'ombre amie,
S'épuiser goutte à goutte et son sang et sa vie.

Lady Mary avait aussi une habitation à Twickenham, mais elle était à Londres depuis quelques jours.

Pope en quelques heures fut dans Cavendish-Square devant l'hôtel de l'honorable M. Wortley. Le boudoir bien connu de lady Mary, où en visiteur habitué il se fit introduire tout d'abord, était décoré d'un de ces tapis de Perse plus rares alors en Europe que de nos jours. Ce n'était pas le seul meu-

(1) On sait que Pope supprima dans ses œuvres complètes les six premiers vers, et ne laissa les autres que comme fragment.

ble qui rappelât qu'on se trouvait chez un seigneur récemment revenu de l'ambassade de Turquie. Un riche sopha de drap rouge à franges d'or y était garni de ces coussins en soie brodée qui, disait lady Mary dans une de ses lettres, l'avaient à jamais brouillée avec les chaises. Les lambris de cet appartement étaient peints en arabesques, et, entre les croisées, des vases de fleurs naturelles ou des urnes contenant des aromates exhalaient leurs parfums confondus. Sur le meuble de toilette si gracieusement décrit dans *la Boucle de cheveux enlevée,* au lieu de la bible de Belinde, un exemplaire de l'alcoran attestait que lady Mary avait appris une langue de plus à Constantinople.

Un enfant de cinq à six ans jouait seul dans cet élégant boudoir, se roulant sur le magnifique tapis comme il eût fait à Twickenham sur une pelouse. Déjà célèbre à cet âge, comme étant le premier européen qui eût subi l'épreuve de l'inoculation, cet enfant devait faire plus tard, devenu homme, assez de bruit dans le monde par sa prédilection pour les usages de l'islamisme, par ses dettes, ses querelles avec sa famille, et sa vie aventureuse. C'était Edouard Montague, le fils de l'ambassadeur. Après avoir reçu les caresses de son *bon ami* M. Pope avec une docilité affectée, le méchant espiègle se mit à s'enfuir en lui faisant la grimace, et haussant une de ses épaules. Le poète ne vit pas heureusement cette pantomime moqueuse; car ses yeux se tournèrent du côté d'une porte où il crut reconnaître l'approche d'un pas qui faisait battre son cœur : c'était en effet lady Mary Montague, qu'on venait sans doute de prévenir de la visite du poète.

Dans ce boudoir rempli des trophées de son voyage d'Orient, lady Mary entra plus semblable elle-même à une sultane d'Achmet III qu'à une de ces grandes dames de la cour britannique dont les portraits peints par Vandyck, sir Peter Lily, et sir Godfrey Kneller, ornent encore aujourd'hui les palais de Windsor et d'Hampton court.

Entre autres idées nouvelles qu'elle avait rapportées en Angleterre de son séjour à Constantinople, la belle ambassadrice de Georges Ier ne dissimulait pas son antipathie du costume des dames anglaises tel que nous le voyons dans

les tableaux que je viens de nommer, tel que le critiquent si spirituellement Addison et Steele dans le *Spectator* et le *Guardian*. Elle aimait à se parer chez elle de ce costume plus gracieux des odalisques qu'elle nous a décrit dans ses admirables *Lettres*. Déjà même quelques femmes, entre autres lady Fanny Shirley, avaient osé l'imiter; mais la nationalité britannique résista aux essais de cette mode hardie, et pendant long-temps encore les ladys de Londres comme les dames de Paris devaient rester emprisonnées dans ces roides *vertugadins* que nos aïeux estimaient comme les garanties insurmontables de la vertu de nos aïeules.

Ce jour-là milady Montague avait eu une raison particulière pour adopter le costume d'Orient. Ce costume était celui dont lui avait fait présent la belle Fatime. Elle portait un *caftan* à manches pendantes, de brocart d'or avec des fleurs d'argent, admirablement adapté à sa taille, que serrait une ceinture de diamans; un léger tissu de gaze laissait voir la beauté remarquable de son sein; ses pantalons roses lui descendaient jusqu'à la cheville et faisaient ressortir ses pieds enfermés dans ses pantouffles de satin blanc brodé d'or; ses bras demi-nus avaient des bracelets de pierres précieuses; ses cheveux, au lieu d'être cachés sous une des lourdes perruques rondes du temps, sortaient en nombreuses tresses d'une toque de velours bleu, fixée avec un mouchoir brodé et surmontée d'une aigrette en pierreries. En la voyant si belle et ainsi parée, Pope aurait bien pu la comparer à une fée des contes arabes, devant laquelle il venait se prosterner, lui trop semblable, hélas! à ces nains qui se trouvent presque toujours dans le cortège de la magicienne.

— Vous voyez, dit-elle au poète en lui offrant sa main à baiser, que je suis fidèle à ma promesse : je quitte, il n'y a qu'un instant, sir Godfrey Kneller, à qui j'ai donné une dernière séance avec la parure que vous avez désirée.

— Que de grâces j'ai à vous rendre de tant de complaisance, répondit Pope; mais quoi! ce portrait est déjà fini! que je vais être heureux de l'emporter en triomphe dans ma villa.

— En vérité! sir Godfrey Kneller est un peintre expéditif,

dit lady Mary, et surtout un original fort amusant. Je rirai long-temps encore des naïvetés de son amour-propre; il me répétait avec le plus grand sérieux du monde comment il avait reçu naguère son tailleur qui osait lui proposer de faire un peintre de son fils. — Mon ami, lui a dit sir Godfrey, il n'y a que Dieu tout-puissant qui puisse faire un peintre!

— La dernière fois que je sortis avec lui, dit Pope, qui aimait à répondre à une anecdote par une autre, sir Godfrey s'arrête tout à coup dans la rue, en entendant un homme du peuple se servir du juron anglais *Dieu me damne*! — En vérité, dit-il, coquin! tu as bien de l'orgueil! que Dieu s'amuse à damner le duc de Marlborough ou peut-être sir Godfrey Kneller, cela se conçoit; mais un drôle de ton espèce, crois-tu donc en valoir la peine?

— Je lui demandais, continua lady Mary, pourquoi un peintre qui avait son génie ne faisait point de tableaux d'histoire. — « Madame, m'a-t-il dit, les peintres d'histoire font vivre les morts, et ne commencent à vivre eux-mêmes que dans l'autre monde. Je travaille pour les vivans afin de vivre dans celui-ci. » ..... Est-il vrai, M. Pope, que sir Godfrey soit d'une voracité digne d'Hercule?

— Madame, reprit Pope, on exagère un peu tous ses défauts, et sir Godfrey se prête merveilleusement aux bouffonneries qu'on lui attribue. Mais croyez qu'il est un de ces personnages complexes qui, mêlant la goguenardise à la naïveté, consentent à laisser rire un peu à leurs dépens, pour rire beaucoup aux dépens des autres. Il commence par s'exécuter lui-même de bonne grâce sur son avarice, sur sa gloutonnerie, sur sa vanité; puis, tout en ayant l'air de mettre ses ridicules en relief, il parodie les ridicules de ceux qui le raillent, sans qu'on puisse se fâcher de ces représailles légitimes. Son origine étrangère (1) ajoute alors à sa causticité: son accent et le double sens que son inexpérience prétendue de la langue semble donner à ses mots, aiguisent encore la pointe de ses épigrammes..... C'est un habile comédien!

(1) Il était de Lubeck.

— Et un excellent personnage de comédie que vous devriez indiquer à Congrève, continua lady Montague, à moins de le garder pour une de vos satires.

— Ah! madame, quelle idée: Me croyez-vous assez ingrat pour désigner à la moquerie celui à qui je vais devoir votre image. Nous autres catholiques, nous tenons trop aux tableaux de nos temples pour traiter si cruellement l'artiste qui reproduit les dieux de notre idolâtrie.

— En effet je me reproche une mauvaise pensée, dit lady Montague, et comme vous pourriez croire que c'est pour me venger de ne pas me trouver assez belle dans mon portrait, venez le voir, et vous avouerez que sir Godfrey aurait plutôt à se reprocher de m'avoir un peu flattée.

— Pope passa dans une autre pièce avec lady Mary, que sir Godfrey, à la prière de son ami, était venu peindre chez elle, faveur qu'il n'accordait qu'aux têtes couronnées.

Pope admira en silence l'ouvrage du peintre: — « Eh bien! vous ne dites rien, lui fit observer lady Mary, en rentrant dans le boudoir: ne trouvez-vous pas le portrait ressemblant?

Pope ne s'était tu sans doute que pour exprimer sa satisfaction en poète. Madame, répondit-il, sir Godfrey, comme tous les peintres, a quelquefois flatté les dames; mais ce n'est pas lady Mary; et Pope ajouta en vers qui n'ont guère que le mérite d'être improvisés (1):

C'est bien là de son front la calme majesté,
Et son charmant sourire et sa douce gaîté..
Que ne puis-je en mes vers, rival heureux d'Apelle,
Peindre aussi quelques traits de ce divin modèle :
Sa grâce, son esprit et sa sincérité,
Son merveilleux savoir exempt de vanité;
Digne mais sans orgueil, sage mais non sévère ;
Le ciel lui prodigua ses trésors les plus doux....
De la peindre jamais ma muse désespère;
Je brise mes crayons et tombe à ses genoux.

(1) Ces vers sont assez médiocres dans l'original; la traduction était facile.

— Votre galanterie et votre verve sont inépuisables, dit lady Mary; mais les poètes sont encore plus flatteurs que les peintres; vous voilà forcé d'en convenir, monsieur Pope.

— Nattribuerez-vous jamais à un autre sentiment qu'à la galanterie les vers que vous m'inspirez, dit le poète?

— J'aurais dû dire votre amitié.

— Le sentiment dont je veux parler est plus tendre encore.

— Mais, mon cher monsieur Pope, prenez garde ; c'est presque une déclaration, et nous parlons en prose.

— Pourquoi feindre si long-temps de ne pas me comprendre? Pensez-vous que je puisse rétracter de vive voix une seule ligne de ces lettres où je me suis plus d'une fois peut-être exprimé trop clairement? Que vous refusiez de croire aux allusions de mes poèmes, je le veux bien, quoique j'aie eu quelque raison de dire, en terminant l'héroïde d'Héloïse, que pour faire ainsi parler l'amour il fallait l'avoir éprouvé (1); mais avez-vous pu traiter de fiction cette tristesse, ce désespoir qui pendant votre absence faillit plus d'une fois me faire courir sur vos traces. Vous le savez, je n'attendais qu'un mot de vous pour aller grossir votre suite dans vos classiques pélerinages. Combien de fois j'enviai la mort de ce Geoffroi Rudel qui alla expirer aux pieds de la princesse de Tripoli pour le seul bonheur de lui baiser la main, et d'obtenir une de ses larmes sur sa tombe!

— Je me souviens en effet, dit lady Mary, de la lettre charmante où vous me racontiez la romanesque histoire de ce troubadour provençal, et je l'admirai comme très-poétique ; mais si j'ai refusé jusqu'ici de comprendre le véritable sens de vos tendres aveux, vous n'auriez pas dû, vous, monsieur Pope, en homme d'esprit, refuser de comprendre que je voulais éluder jusqu'à la fin une explication qui pouvait interrompre votre songe de poète; car j'aime à croire que vous vous trompez vous-même, et que votre amour n'est pas autre chose. Toutefois, puisque vous l'exigez, je dois vous répondre plus directement et avec le langage d'une amicale franchise. « Ce qui me console d'être femme, ai-je

(1) He best can paint them, who shall feel'em most.
Eloisa to Abelard.

dit une fois, c'est la certitude que je n'en épouserai pas une. » J'étais plus jeune alors; j'avais commencé par mépriser mon sexe : je lui devais quelque réparation; je ne voulus pas qu'il m'accusât d'avoir passé à l'ennemi et mon ambition se trouva bientôt d'accord avec l'intérêt général que j'avais à défendre. Heureusement, de toutes les vertus dont votre imagination s'est plu à me parer, il en est une, si c'est une vertu, que je ne saurais m'attribuer, la sensibilité : celle du moins qui peut entraîner à la fois la tête et le cœur. De très-bonne heure je l'ai regardée comme une faiblesse qu'il fallait accuser du rôle insignifiant que les femmes jouent dans ce monde, se condamnant, la plupart, à aimer un mari ou un amant pendant la première partie de la vie, et Dieu pendant la seconde. Je me suis fait une autre vocation; depuis l'âge où je pus me connaître, j'aspirai, j'aspire encore à prouver à mon sexe qu'il peut avoir autant d'action que le vôtre sur les affaires politiques, et réclamer une part des avantages que vous vous êtes tous réservés, messieurs, en faisant les lois. On vous a dit que mon mariage fut le résultat d'un caprice : ce fut un premier calcul; malheureusement je me trompai sur l'homme. En dix ans de temps je n'ai pu en faire qu'un ambassadeur; ce n'est pas assez, je ne vous le dissimule pas. Si je pense sérieusement à faire adopter par le parlement le divorce à la turque (1), c'est contre l'indolence de M. Montague que mon

(1) « Ce fut d'après un usage turc que je conçus l'idée d'un *bill septenal* en faveur des gens mariés. » Le *bill* de lady Montague, dit Spence (*Anecdotes of books and men*), expliqué dans un mémoire bien écrit, tendait à faire passer en loi que tous les sept ans, toutes les personnes mariées auraient la liberté de déclarer si elles voulaient continuer à vivre encore ensemble pendant sept ans. »

Il faut lire les lettres où elle stimule l'indolence de son mari, et où elle lui répète que l'*impudence*, puis l'impudence, et toujours l'impudence, est le seul moyen de parvenir au ministère. « Jamais homme modeste ne fit et ne fera sa fortune. Votre ami lord Halifax, Robert Walpole et tous les autres hommes remarquables par leur rapide avancement ont été *impudens* au suprême degré. Le mi-

mémoire est dirigé. Croyez-vous, dites-moi, que l'amour, tel que vous le rêvez, puisse entrer dans un cœur si ambitieux?

— Hélas! dit Pope, qui avait d'abord baissé les yeux, et qui en les relevant sur lady Montague semblait presque s'attendre à la voir grandie du double de sa taille, que puis-je répondre, si ce n'est que mon cœur vous a souvent placée sur le plus beau des trônes; mais l'ambition étouffe-t-elle tout-à-fait l'amour?

— Mon cher poète, vous le voyez, si je vous laisse parler, après m'avoir fait monter sur un trône dans vos songes, vous allez déjà m'en faire descendre pour m'enfermer dans le cercle étroit de quelque nouvelle pastorale. J'ai fait des églogues comme vous; je m'y connais. Permettez-moi de vous ramener à la réalité de ce monde prosaïque, même à propos de poésie. L'ambition une fois satisfaite, qu'on pense à l'amour, je le conçois : qu'on en fasse un moyen de parvenir, je l'admets encore; je vous l'avouerai sans pruderie, et vous n'êtes pas le premier à qui je le déclare : si je ne prends pas un amant, c'est moins de peur de passer pour en avoir un que pour éviter d'être sa dupe. Vous me demandiez vous-même un jour en riant s'il était vrai que je n'avais pu pénétrer dans le sérail qu'en acceptant le mouchoir du sultan; je me contentai de vous répondre que la cérémonie du *mouchoir* était un conte de voyageur; j'ajouterai aujourd'hui que si Achmet III avait mis un prix aux privilèges qu'il m'accorda, ces privilèges m'étant nécessaires, je les aurais payés ce qu'il eût fallu. Achmet est d'ailleurs un monarque fort aimable, je vous jure, tout Turc qu'il est, et qui gagne à être comparé à notre roi protestant.

nistère est comme une représentation dramatique à la cour. Il n'y a qu'une porte étroite pour entrer, et une grande foule au dehors, où chacun écarte les autres pour arriver le premier. Celui qui rudoie ses voisins du coude méprise un coup de pied au derrière qui le pousse, il va toujours et il est sûr d'une bonne place. Votre homme modeste reste à la queue; tout le monde lui passe sur le corps, on lui déchire ses habits, on l'étouffe, et il voit passer avant lui mille drôles qui ne le valent pas, etc »

(*Lettre à M. Wortley*, 1714.)

— Une femme ambitieuse, dit Pope, qui, un peu étourdi d'abord, voulut essayer de plaisanter, ne devrait pas mal parler du roi Georges.

— Mais je parle à un catholique et à un jacobite, reprit lady Montague.

— Serait-ce le motif de mon exclusion de votre cœur? demanda Pope, qui se fût peut-être consolé d'être en amour une victime de la politique plutôt que de sa taille... notre amour-propre a de ces retours-là.

— Je ne suis pas whig à ce point, poursuivit lady Montague; mais vous êtes poète, monsieur Pope, et j'ai encore l'ambition de prendre ma part de la gloire d'auteur; or vous savez combien l'envie se plaît à nous disputer, à nous autres pauvres femmes, le droit de mettre aussi quelques feuilles de ce laurier dans notre couronne. Il est déjà bien dangereux à moi de vous avoir pour ami : vous accepter pour amant, ce serait m'exposer à faire dire un jour que mes lettres datées de Constantinople ont été faites à Londres. Il n'y aurait aucun de mes vers qui ne serait corrigé par vous; en un mot, excusez ma *jalousie*, si jamais un homme peut se vanter de mes faveurs, je ne veux pas que son indiscrétion soit plus éloquente que mon démenti. »

Ce langage d'une franchise excessive se rapprocherait du cynisme si nous voulions le rendre littéralement conforme à celui que les mémoires du temps et les auteurs dramatiques contemporains attribuent à la société du règne de Georges Ier. Dans toute autre bouche ce langage n'eût sans doute pas choqué Pope, qui avait bien aussi sa licence quelquefois, quoiqu'il fût un des écrivains les plus châtiés de son époque. Mais dans la bouche d'une femme aimée, quel désenchantement! Le voile commençait à tomber de ses yeux, et lui qui citait naguère la tradition de Geoffroy Rudel, lui qui, bien que poète classique, ne lisait pas avec moins de charme le vieux Chaucer que le vieil Homère, les vieux fabliaux que les églogues de Virgile, il dut se rappeler ici la belle Mélusine et sa fatale transformation.

Peut-être aussi lady Montague s'aperçut-elle alors avec plus de regret qu'elle ne s'en croyait susceptible qu'elle

avait trop brutalement détruit le prestige des illusions du poète. Quelle femme, quelque froide qu'on la suppose, n'éprouve un peu de dépit à se voir dépouillée tout-à-coup de cette auréole dont l'imagination de l'autre sexe se plaît à l'entourer? Toujours est-il vrai qu'après cette explication, à l'intimité qui depuis des années rapprochait si souvent ces deux personnes assises si familièrement à côté l'une de l'autre sur un divan de boudoir, succéda tout-à-coup un sentiment de gêne, ce premier instinct d'une défiance qui devait nécessairement devenir un jour de l'hostilité. Quand les yeux de lady Mary cherchèrent ceux de Pope, elle sentit que pour conserver l'attitude de supériorité qu'elle avait voulu prendre sur cette ame faible de poète, elle avait besoin d'armer ses regards d'une sorte de dédain. De son côté, Pope s'étonna de pouvoir sitôt secouer le poids de la tristesse dont l'avait accablé cette bizarre explication. Les avantages de la beauté d'une part, les désavantages d'un corps disgracié de l'autre, disparurent également dans cette lutte entre deux ames qui venaient en quelque sorte de se mettre à nu. Ce fut même Pope qui renoua le premier la conversation après un moment de silence.

— Madame, dit-il, non sans un léger accent d'ironie, je ne savais pas que la gloire de poète coûtât si cher.

— Mon cher monsieur Pope, répondit lady Mary sur le même ton, avouez que votre rivale en poésie est bien généreuse de ne pas vouloir vous rendre infidèle aux neuf sœurs.

— Je vous ai trop souvent invoquée comme une dixième muse, reprit Pope; et, pour changer, vous voulez être maintenant ma Minerve.

— Vous ne rimerez jamais *malgré ma défense*, je l'espère bien. Il n'est pas besoin de rappeler le proverbe à un poète tel que vous.

— Que ne me défendez-vous d'écrire? il me serait bien plus facile de vous obéir que lorsque vous me défendez d'aimer, dit Pope, mais d'un air qui indiquait assez que ces paroles n'étaient plus pour lui qu'un lieu commun de galanterie. Lady Montague, qui le devina sans doute, répondit avec quelque sécheresse :

— Mais c'est ce que je n'ai le droit de défendre à personne.

— L'auriez-vous déjà permis à quelqu'un ?

— Monsieur Pope, dit lady Montague en appuyant sur le mot, voilà une de ces QUESTIONS qui exposent à des réponses sévères.

— Elle sait ce qui m'est arrivé chez Button ! pensa Pope, que cette réplique déconcerta. — Madame, dit-il, je vois que je deviens indiscret, et que vous désirez être seule.

— Seule, non ; mais j'attends une visite.

— Recevez mes humbles adieux, madame ; et, oubliant cette fois de lui baiser la main que lady Montague oublia de lui tendre, Pope se retira. Dans l'escalier, il fut heurté par quelqu'un. — Je demande pardon à M. Pope, dit une voix. Pope regarde... Damnation ! c'était le jeune officier du café de Button !

Ce jour-là même, le poète ajouta quarante vers à sa satire contre les femmes.

DEUXIÈME PARTIE.

LA PRUDE, OU L'AVANTAGE D'ÊTRE BOSSU.

—

— « N'est-il pas singulier que ce pauvre Pope, qui était si peu fait pour l'amour, ait voulu être amoureux toute sa vie ... » — C'est une réflexion qui n'est pas de moi, je vous jure, mais d'un de ces biographes commentateurs, d'un de ces hommes de lettres à la suite, qui montent en groupe sur le Pégase d'un poète, qui se parent de la livrée d'un grand homme, et, semblables aux valets raisonneurs du théâtre, critiquent ou louent leur maître à tort ou à travers

sans le comprendre, tantôt l'exaltant de leur admiration sotte et tantôt le rabaissant aux proportions de leur imagination étroite. — « Pourquoi Pope s'avisait-il d'être amoureux? N'était-ce pas à lui bien ridicule? » — Et, cela dit, on fait le procès à Pope, au lieu de le plaindre.

Heureusement Pope n'était pas aussi à plaindre qu'on le suppose; ils ignorent, ces esprits froids, tout ce qu'il y a de charme pour le poète dans un amour même malheureux, dans ses rêveries quand cet amour est encore un secret pour tous, même pour celle qui l'a fait naître, dans son timide espoir quand il a osé parler, dans sa mélancolie quand il est repoussé ou trahi, et enfin dans les consolations d'un autre amour, car c'est la loi de notre nature que l'amour seul console de l'amour.

Pauvre Pope !... Et toi aussi pauvre Jean-Jacques, qui as livré toi-même à ces censeurs ta vie de valétudinaire amoureux, toi aussi qui es venu leur apprendre tout ce qu'il y avait de ravissemens pour toi dans la plus faible espérance et dans la plus légère faveur, depuis ta promenade à Toune avec Mlle Galley que tu ne devais plus revoir, jusqu'à ce baiser de Mme d'Houdetot pour lequel, chaque jour, tu recommençais si joyeux le trajet de l'Hermitage à Eaubonne! Toi aussi, ils t'ont trouvé ridicule et dans tes passions ambitieuses pour ces grandes dames qui riaient de leur ours apprivoisé, de leur philosophe malade, avec un amant mousquetaire, et dans le fatal aveuglement qui, hélas! te fit descendre à Thérèse.

Lady Wortley Montague n'était pas le premier amour de Pope : elle ne devait pas être le dernier.

Pope avait connu pendant son séjour dans le comté d'Oxford la famille Blount, catholique comme la sienne, et avec laquelle cette conformité de religion ne pouvait que resserrer ses liens de voisinage. Edward Blount, le fils ainé, resta toute sa vie son ami et son correspondant. Mistress Blount, la mère, devint veuve, et ayant quitté l'Oxfordshire pour habiter Londres avec ses deux filles Theresa et Martha, Pope continua de visiter assidûment la famille Blount dans la capitale comme en province. Lorsque le nom de Pope devint un des grands noms de la poésie anglaise,

lorsqu'il y eut de la vanité à pouvoir dire : — « Ce M. Pope dont vous parlez, ce grand poète, il est depuis long-temps notre ami ! il vient familièrement à la maison, nous l'avons vu naître...., » — M. Pope, le grand poète, ne démentit pas cette prétention de la bonne Mrs Blount. Conservant pieusement les souvenirs plus modestes de ses premières années, il rappelait lui-même volontiers le temps où son génie, rêve encore incertain d'un enfant précoce, était par anticipation proclamé comme une réalité dans le cercle de sa famille et de ses amis... sphère étroite où plus tard l'ambition du jeune homme étoufferait, faute d'air et d'espace, mais où la muse naissante peut du moins essayer ses ailes sans crainte d'être arrêtée dans son essor par cette morgue brutale avec laquelle la critique rudoie si souvent les noms inconnus... théâtre de ces premiers triomphes dont on jouit sous les yeux de sa mère, et plus doux que les lauriers de Denain, s'il faut en croire le maréchal de Villars parlant de ses couronnes du collège. Mrs Blount continua donc à s'identifier à cette gloire qu'elle se vantait d'avoir prédite, parce que Pope continua de son côté à solliciter cette admiration affectueuse, et à s'en montrer en apparence tout aussi flatté que de l'admiration plus retentissante des critiques et des grands. Avec tous les défauts de son humeur irritable et susceptible, Pope, comme on sait, avait toujours été un fils tendre ; Mrs Blount était l'amie de sa mère ; quand il eut perdu celle-ci, il lui sembla retrouver quelque chose d'elle dans Mrs Blount, dans ses gestes et dans l'accent de son langage. Et puis, dans ce ménage bourgeois, dans cette maison patriarcale qui contrastait avec le luxe et les manières de ces hôtels et de ces châteaux dont il était devenu le commensal recherché, il pouvait, disait-il, *détendre* son esprit et se reposer de la nécessité d'être toujours en représentation chez ceux qui ne l'invitaient que comme poète célèbre. Ailleurs l'attendaient des égards plus respectueux, ici des égards plus tendres; ailleurs il trouvait des honneurs, ici ses aises ; chez Mrs Blount on ne lui imposait pas un caractère conventionnel ; on le prenait tel qu'il voulait être, avec ses caprices, avec toutes les vicissitudes de son humeur, variable comme sa santé. Les prévenances

dont il était l'objet n'entraînaient pour lui aucune gêne, parce qu'elles étaient une habitude. Sa place était réservée à table sur une chaise faite exprès pour lui, sans qu'on eût besoin de l'exhausser comme partout pour que sa tête fût à la hauteur de celles des autres convives. Son fauteuil était toujours au coin du feu sans qu'on eût besoin de dire tout bas à personne qu'il était le plus frileux des hommes. S'il s'y endormait, ce qui lui arrivait quelquefois n'importe en quelle compagnie, on respectait son sommeil, et quand il rouvrait les yeux, ni un air boudeur, ni un rire malin ne lui révélaient qu'il venait d'être impoli. Pope était un peu gourmand comme tous les estomacs délicats, et il était sûr, en allant dîner chez Mrs Blount, d'y trouver les mets de son goût, et entre autres ce plat de lamproie qui lui valut, dit-on, plus d'une indigestion dans sa vie, mais dont il n'est pas vrai qu'il soit mort. Enfin il était sujet à ces migraines qu'il a personnifiées sous la forme d'un gnome toujours au chevet de la déesse du Spleen. A peine passait-il une main sur sa tête en fronçant le sourcil qu'on lui apportait ces décoctions de café dont l'arome avait la vertu de débarrasser son cerveau. Telles étaient les attentions, tels étaient les petits soins qui devaient aussi attirer Pope chez Mrs Blount, et je regrette que ses biographes l'aient oublié. Toutes ces prévenances d'une famille amie, Pope les reconnaissait non-seulement par quelques lectures confidentielles, ou dans la conversation par des saillies que l'intimité lui rendait plus faciles, mais encore par une suite rarement interrompue de ces petits présens dont on a dit si souvent qu'ils entretiennent l'amitié. Les plus belles fleurs de son jardin de Twickenham décoraient maintes fois la cheminée de Mrs Blount, et les plus beaux fruits sa table. On dit qu'un jour même il lui envoya une corbeille de pêches qui étaient enveloppées une à une dans les feuillets du manuscrit de l'*Iliade;* il priait seulement qu'on voulût bien lui renvoyer ce papier d'enveloppe, n'ayant pas d'autre copie de ses vers !

C'était donc une amitié toute fraternelle que Pope avait ressentie d'abord pour Theresa et Martha, les deux filles de Mrs Blount, et sa familiarité avec elles ne devait surprendre ni leur mère ni personne. Mais un sentiment plus

vif l'attacha ostensiblement à Theresa. C'était l'aînée, brune piquante et rieuse qui s'aperçut elle-même trop tard qu'elle avait laissé prendre sur elle les avantages que donnent toujours à l'autre sexe les privautés d'une amitié d'enfance. Sa légèreté apparente, sa gaieté, qui autorisait sous une forme de badinage l'échange des noms les plus tendres, avait permis peu à peu à Pope de les employer tous à son égard. C'était une sorte de droit qu'il était difficile de lui enlever désormais sans éclat; il en jouissait depuis si longtemps qu'il y avait prescription. « Puis, se disait-elle, si je m'abusais, si cet accent d'un cœur agité, si ce regard qui me semble un commentaire si clair du nouveau sens qu'il prête à des mots naguère sans conséquence, n'étaient qu'une plaisanterie nouvelle, combien ma vanité serait ridicule!.... Si j'étais encore, après tout, plus émue moi-même qu'il affecte de l'être, une explication si sérieuse ne ressemblerait-elle pas de ma part à une déclaration? » Et Theresa remettait au lendemain de s'expliquer avec Pope, et Pope ne cessait de se prévaloir de tous ses privilèges d'ami d'enfance, sans se douter peut-être encore de tout le trouble qu'il causait dans ce cœur de femme étourdie et folâtre, sans s'être rendu bien compte à lui-même de tout ce qui se passait dans le sien; car il est en nous de ces pensées mal définies que nous évitons d'analyser de peur de ne pas les trouver d'accord avec notre conscience; il est de ces projets dont nous ne voulons pas voir le but, de peur de découvrir un précipice où nous nous reprocherions d'entraîner volontairement quelqu'un avec nous.

Theresa cependant sentait parfois le besoin de venir au secours de sa gaieté naturelle par une gaieté factice; il lui fallut inventer plus d'un prétexte pour justifier maint accès soudain de mélancolie au milieu de ses conversations les plus innocentes et les plus frivoles avec Pope. — Avez-vous vu quelquefois une perdrix apprivoisée jouer dans un salon avec le chien du logis, qui la guette, la poursuit, l'atteint et la laisse fuir pour la poursuivre encore? La perdrix se prête à ses joyeux caprices et pousse à peine un faible cri lorsque le chien la roule sous ses pattes ou la porte dans sa gueule à son maître; mais si elle venait à penser que ce chien

généreux et caressant, emporté par son instinct naturel, pourrait d'un seul coup de dents terminer d'une manière tragique cette chasse, jusque-là sans péril... quel serait l'effroi de la pauvre perdrix! C'était certainement une réflexion semblable qui venait de temps à autre jeter un nuage sur le caractère insouciant naguère de Theresa, et cette explication tant différée par elle ne pouvait l'être plus longtemps, lorsque Pope devint peu à peu moins assidu chez Mrs Blount, et qu'on apprit que si on l'y voyait plus rarement, c'était lady Montague qui le traînait en triomphe à son char.

C'est à un cœur de femme qu'il faudrait demander ce qui dut se passer alors dans le cœur de Theresa : une femme seule nous pourrait dire si elle ne fut pas obligée de dissimuler un peu de dépit; car elle n'en fit rien paraître; ou si elle l'exprima, ce fut encore par une raillerie sans amertume et par quelques allusions malicieuses, bien permises contre ce nouveau caprice du poète, qui lui faisait négliger *l'amitié* pour un sentiment plus jaloux et plus exclusif.

Après sa rupture avec lady Mary, Pope crut donner le change à son désappointement secret en s'accusant d'avoir écouté sa vanité plutôt que son cœur, pour s'en aller chercher un bonheur incertain lorsqu'il lui eût été si facile de le trouver auprès de miss Blount. Par un de ces subterfuges dont nous aimons à couvrir nos faiblesses, il appelait presque un remords généreux son retour à celle qu'il avait délaissée sans remords; mais cette fois, Theresa, mûrie par l'expérience du passé, sut mieux se défendre, et pour se venger elle eut recours à cette légèreté même qui avait failli la compromettre.

Vainement Pope se dit repentant et malheureux, elle feignit de ne croire ni à son malheur ni à son repentir, et le désespéra par son impitoyable gaieté. Vainement il voulut faire entendre le langage passionné d'un amour véritable, elle persista à lui répondre sur le ton d'un persiflage frivole. Pope s'aperçut enfin qu'il perdait auprès d'elle sa rhétorique et ses vers.

Mais à côté de la sœur aînée, la sœur plus jeune, qui n'avait point de rancune à satisfaire, sembla plus disposée à

plaindre en lui un amant malheureux. Martha, dont trois années de plus avaient développé la personne et le caractère, était en tous points le contraste de Theresa. J'ai dit que Theresa était une brune piquante : sa taille gracieuse et flexible, ses gestes animés, ses yeux noirs et sa bouche souriante, répondaient à la vivacité de son esprit. Martha, blonde aux yeux bleus, avait dans son attitude habituelle comme dans tous ses mouvemens une sorte de gracieuse indolence, et dans sa physionomie une expression pensive en harmonie avec la réserve de ses manières et la réflexion qui semblait précéder ses moindres démarches. Autant la première paraissait étourdie, autant la seconde paraissait prudente. Quoiqu'il n'y eût peut-être rien d'excessif, après tout, dans la pétulance de l'aînée ni dans le calme de la cadette, si on les étudiait isolément ; leurs caractères recevaient un relief inévitable de leur opposition ; et comme entre sœurs on répond volontiers à une exagération par une autre, quand Martha reprochait en riant à Theresa d'être une folle, Theresa lui reprochait d'être une prude.

Les innocentes querelles des deux sœurs avaient souvent Pope pour témoin et pour arbitre : impartial d'abord, il devait à la longue se laisser séduire par celle des deux parties qui captivait le mieux son juge, et Martha eut bientôt raison auprès de lui plus souvent que Theresa. Les plus petites choses ne sont jamais indifférentes en amour : Martha devint alors la confidente de Pope, et cette préférence, conquise sur son aînée, devait d'autant plus la flatter que Pope louait surtout en elle ce caractère réfléchi que Theresa essayait de tourner en ridicule, mais qu'il attribuait, lui, à la rectitude de son jugement. Il n'est pas d'éloge qui touche plus une jeune sœur que celui que vous faites de sa raison supérieure. La vanité de Martha ne pouvait pas non plus rester insensible à ces vers dont elle reçut désormais l'hommage direct, et où Pope proclamait tout haut les qualités qu'il appréciait en elle (1). Ces vers, par lesquels un grand poète

(1) C'est à Martha Blount que Pope adressa l'*Épître sur le Caractère des Femmes*, terminée par un éloge si flatteur pour elle.

exalte les perfections d'une femme, ne sauraient manquer de produire sur son amour-propre et sur son cœur quelque chose de la satisfaction qu'inspiraient jadis aux dames des chevaliers ces défis publics dans lesquels un champion déclarait envers et contre tous sa princesse la plus belle du monde. Le défi du poète retentit jusqu'à la postérité. Il n'est pas de démenti à opposer à cette voix du génie. Le chevalier mort, un lâche pouvait venir arracher l'écusson du brave ou en effacer le nom que ne défendait plus sa lance; le nom de la beauté une fois prononcé par la muse est consacré par la mémoire des siècles et sans cesse reproduit avec les vers qui l'ont célébré.

Quoiqu'on ait dit, non sans raison, que le principe de l'amour chez le sexe le plus faible est l'instinct de cette faiblesse même qui le rapproche du sexe le plus fort, il faut admettre aussi dans l'amour de la femme cet autre principe, plus conforme à sa nature angélique, qui appelle sa tendre pitié partout où elle est invoquée par une souffrance ou une infortune. Or c'étaient des consolations que Pope, se disant malheureux, demandait aux deux sœurs. La gaieté d'une amie comme Theresa apporte plutôt des distractions. Une amie plus sérieuse et plus aimante, comme Martha, sait mieux nous plaindre et mieux nous consoler. Pope pouvait donc se bercer de l'espoir qu'il avait trouvé enfin celle qui consentirait à lier sa destinée à la sienne. Cependant sa susceptibilité, sa défiance de lui-même quand il réfléchissait à son corps contrefait, lui faisaient reculer sans cesse le moment d'exiger d'elle un aveu direct et décisif. Sa position était d'autant plus délicate qu'il s'était prononcé d'une manière formelle contre le mariage, contre tout mariage public du moins. Au titre de mari son imagination associait tous les ridicules, avec l'impossibilité de discontinuer un jeu, disait-il, où il craignait d'être triché jusqu'à la fin de la partie, sans avoir le droit de se plaindre de l'inégalité des chances.

Mais le jour de l'explication arriva, et Pope ne put se souvenir, sans trembler, de l'épreuve analogue qui avait si brusquement brisé tous ses liens avec lady Mary, au lieu de les resserrer. Sa joie fut grande lorsque Martha, avant de s'engager par aucune promesse précise, exigea que les

lettres de Pope à lady Montague et celles de lady Montague à Pope lui fussent communiquées.

— Cette curiosité m'est bien permise, dit-elle. Cette lady va désormais être mon ennemie tout autant que la vôtre. Pour savoir jusqu'à quel point je dois la haïr, il faut que je sache jusqu'à quel point vous l'avez aimée.

— Ces lettres m'ont été maintes fois redemandées par elle, dit Pope.

— Mais vous vous êtes refusé à les rendre? Ainsi vous les avez. Hésitez-vous à me les confier?

— Vos commentaires inévitables distraieraient mon attention.

— Vous voulez donc les lire seule?

— Puisque vous me le demandez, je suis trop franche pour vous laisser ignorer que ma sœur n'est pas moins curieuse que moi de les connaître.

— Je m'en doutais : elle veut y lire le passé, et vous l'avenir. Comment pourrais-je résister à deux curieuses liguées contre ma discrétion? Demain je vous apportai la copie de mes propres lettres et l'original de celles de Sapho.

— Pourquoi la désigner par le nom qu'elle porte dans vos satires? Je voudrais vous voir plus indifférent quand on parle d'elle ce serait plus généreux à vous et plus rassurant pour moi.

— Est-ce le moment de la ménager, lorsque je suis à la veille de mettre sous vos yeux des lettres où vous allez puiser contre moi des armes funestes peut-être?

— Je vous promets de relire la date à chaque phrase; — et ces mots furent accompagnés d'un sourire qui acheva de décider Pope au sacrifice qui lui était demandé.

Ce jour même Martha reçut cette correspondance, et Pope ne reparut chez Mes Blount que le surlendemain, à l'heure où il savait que Martha serait seule. En entrant, il reconnut une de ses lettres dans ses mains : — Eh bien! dit-il, avais-je raison d'hésiter? Le fameux Laubardemont ne demandait que trois lignes de l'écriture d'un homme pour y trouver de quoi le faire pendre. Quel supplice sortira pour moi de tout ce papier noirci d'une encre fatale?

— Ah! monsieur Pope, reprit Martha d'un air ému, quand

il y aurait un arrêt de mort contre vous dans chacune des autres lettres, en voici une qui vous vaudrait mille fois votre grâce.

— Que contient-elle donc de si extraordinaire ?

— Quelque chose de très-simple, mais de si touchant que je veux vous la lire à vous-même, puisque vous l'avez oubliée. Asseyez-vous et écoutez-moi.

Prosateurs et poètes, mes maîtres ou mes amis, vous n'avez pu oublier l'émotion du jeune homme qui se voit pour la première fois imprimé sur ce beau vélin et avec ces lettres ornées que notre bon et modeste Delangle ne marchandait pas aux auteurs. (Pauvre Delangle ! Notre ami bien plus que notre libraire, le malheur t'a laissé à pied, et nous ne faisons l'aumône qu'aux éditeurs qui viennent la solliciter en tilbury !) Mais ce plaisir, dont on se lasse si vite, qu'est-il.... comparé à celui d'entendre lire son manuscrit, inédit encore, par celle qu'on aime ? Pope goûta ce bonheur, assis auprès de Martha, et suivant des yeux le mouvement de ses lèvres pendant qu'elle lui relisait ce fragment :

« J'ai envie de terminer cette lettre par le récit d'un évè-
» nement qui vient d'arriver sous mes yeux, et qui a fait
» une grande impression sur moi. J'ai passé une partie de
» l'été dans un vieux château pittoresque du comté d'Oxford,
» que lord Harcourt m'avait prêté. Il domine une prairie
» communale, où à l'ombre d'une meule de foin étaient
» assis deux amans aussi tendres qu'aucun de ceux que les
» romans nous montrent sous le feuillage d'un hêtre. L'un
» s'appelait (que le nom soit un peu dur, n'importe) John
» Hugues et l'autre Sara Drew. John était un garçon bien
» fait, âgé de vingt-cinq ans ; Sara une brune de dix-huit.
» John avait pendant plusieurs mois supporté le travail du
» jour dans le même champ que Sara. Chaque matin et
» chaque soir, lorsque c'était l'heure de traire les vaches,
» c'était lui qui les lui conduisait. Leur amour était un sujet
» de conversation, mais non de scandale pour le voisinage;
» car ils n'avaient pas d'autre pensée que de s'unir en ma-
» riage légitime. Le matin même, John venait d'obtenir le
» consentement des parens de Sara, et ils n'avaient plus

» que la semaine à attendre pour être heureux. Ce jour-là » peut-être, dans les intervalles de leurs travaux, ils par- » laient de leurs habits de noces; et John faisait des bou- » quets de pavots et d'autres fleurs pour assortir au teint de » Sara les nuances d'un nœud de rubans dont il voulait lui » faire présent la veille de leur mariage. C'était le dernier » jour de juillet. Tout-à-coup un orage éclate, un orage ter- » rible, mêlé d'éclairs et de tonnerre, qui force les paysans » à chercher un asile sous les arbres ou le long des haies. » Sara tombe effrayée, hors d'haleine, sur un tas de foin; » John (qui ne la quittait jamais) s'asseoit à son côté, » après avoir disposé deux ou trois bottes de manière à lui » servir d'abri. Au même instant, on entend un coup de » tonnerre si violent qu'on eût dit que la voûte du ciel se » partageait en deux; les paysans inquiets s'appellent les » uns les autres; ceux qui étaient le plus près de nos deux » amans ne les entendant pas répondre vont à l'endroit où » ils s'étaient réfugiés. On aperçoit d'abord une légère fu- » mée au-dessus du foin, puis le couple fidèle... John avait » passé un bras autour du cou de Sara, et étendu l'autre » sur son visage, comme pour la protéger contre la flamme » de l'éclair... Ils étaient morts, déjà raides et froids dans » cette tendre attitude; mais leurs corps conservaient en- » core les couleurs de la vie; on remarquait seulement que » Sara avait un de ses sourcils un peu brûlé, et une petite » tache entre les deux seins. Ils furent ensevelis le lende- » main dans un même tombeau de la paroisse de Stanton- » Harcourt, où milord Harcourt, à ma prière, leur fit » élever un monument. Je me chargeai de l'épitaphe, dont » je ne suis pas content. Je regrette que vous n'ayez pas été » en Angleterre. Vous auriez mieux réussi que moi à la faire; » car vous ne vous y seriez pas refusée si je vous l'avais de- » mandé pour une circonstance si touchante.

» A tout prendre, je ne puis trouver ces deux amans mal- » heureux. Le plus grand bonheur pour eux, après celui » de vivre comme ils auraient vécu, était de mourir comme » ils sont morts. La plus grande gloire à laquelle ils pou- » vaient prétendre était d'avoir un monument pour consa- » crer leur souvenir; à moins que vous ne leur en accordiez

» une autre..., celle d'être honorés d'une larme des plus » beaux yeux du monde..... »

— Et cette larme fut refusée par celle à qui vous la demandiez, dit Martha, après avoir elle-même essuyé ses yeux. « Elle vous répondit par une froide raillerie (1). »

— Elle n'aimait pas, répondit Pope.

— Croyez-vous donc qu'il soit nécessaire d'aimer pour ne pas être insensible ? reprit Martha.

— Non, sans doute; mais je serais si heureux d'interpréter ainsi les larmes que vous venez de répandre.

— Voici ma mère et ma sœur, monsieur Pope....

— N'allez-vous pas demain toutes les trois au théâtre pour profiter de la loge de Congrève ?

— Pour ma part, rien de moins sûr.

L'entrée de Mrs Blount et de Theresa interrompit cet entretien ; mais Pope crut avoir compris que Martha, afin de le continuer, trouverait quelque prétexte pour rester seule le lendemain.

Le lendemain, en effet, à l'heure du spectacle il se rendit chez Mrs Blount. La servante était sur la porte et lui dit que miss Martha n'avait pu accompagner sa mère et sa sœur, parce qu'elle se plaignait d'un commencement de migraine. Pope courut au salon, très-peu alarmé de cette indisposition subite ; mais en ouvrant la porte, il lui sembla que sa présence causait à Martha une sorte d'embarras, car son premier mouvement fut d'aller à un tiroir et d'y glisser un papier. Une pensée de soupçon et de jalousie s'éveilla dans l'esprit de Pope.

— Serais-je indiscret ? demanda-t-il, en fixant les yeux sur le tiroir à demi fermé.

(1) La réponse de lady Montague (1er novembre 1716) est en effet l'expression de la plus profonde moquerie. Elle envoie à Pope une épitaphe qui n'est que la parodie de la sienne, et où elle dit qu'en effet « John et Sara furent très-heureux de mourir avant le « mariage, car probablement au bout de l'année ils auraient été, « elle une femme battue, et lui un mari dupé :

« For bad they seen the next year's sun
« A beaten wife and cuckold swain, etc. »

Il était évident que Martha désirait éluder de répondre, et que cette préoccupation excusait dans son esprit ce qu'il y avait de peu courtois dans cette froide question.

« — Vous voyez, dit-elle avec autant de douceur que si Pope l'eût abordée avec moins de défiance, vous voyez qu'il n'était pas bien sûr que je profiterais du *billet* de M. Congrève pour aller voir jouer *Love for love* (1) (Amour pour amour.)

— Ce n'est pas, j'espère, le titre de la comédie qui vous a fait peur?

— En vérité, dit-elle avec un sourire qui aurait dû émousser vingt soupçons comme celui qui avait traversé le cœur de Pope, le titre, peut-être, est ce que je trouve de plus séduisant dans la pièce.

— Vous approuvez donc l'indulgence d'Angélique pour Valentin?

— Valentin lui fait de si belles promesses!

— Et puis, elle lui doit quelques dédommagemens pour l'avoir fait si long-temps attendre.

— Fort bien, messieurs, il nous est défendu de vous éprouver : Angélique a tort lorsqu'elle vous accuse de manquer de persévérance.

— Angélique aura mille fois raison, si vous voulez plaider pour elle; mais daignerez-vous aussi l'imiter en tous points aujourd'hui?

— Je vous comprends, dit Martha, qui cherchant toujours à éloigner Pope du tiroir vers lequel il tournait encore les yeux de temps en temps, le laissa s'asseoir auprès d'elle, et lui abandonna sa main..... Mais vous ne prétendez pas que nous jouions la comédie, j'espère?

— Quelle preuve de ma sincérité vous faut-il encore? Il ne me reste plus qu'à devenir fou comme Valentin.

— Dieu vous en préserve! tout poète que vous êtes.

(1) *Love for love* (Amour pour amour) est peut-être la meilleure comédie de Congrève. Valentin, l'amant d'Angélique, se fait passer pour fou pendant une grande partie de la pièce; Angélique, après l'avoir long-temps éprouvé, consent à lui donner sa main. Il y a quelque ressemblance entre *Love for love* et *le Joueur* de Regnard.

— Près de vous, je ne suis pas toujours bien sûr de ma raison.

— Souvenez-vous pourtant qu'Angélique ne consent à dire à Valentin qu'elle l'aime que lorsqu'il redevient sage.

Mais comme il arrive souvent dans un tête-à-tête, il paraît que cette recommandation de sagesse n'était pas faite d'un air assez sévère; car ce fut au même instant que Pope cueillit son premier baiser, sans témoins, sur les lèvres de la jeune prude. Effrayée elle-même d'avoir justifié ainsi le vers où le poète déclare que la femme n'est qu'une continuelle contradiction, Martha tressaillit tout-à-coup, se leva et s'enfuit dans une pièce voisine en cachant son front dans ses mains.

Pope, troublé lui-même un moment de son propre bonheur, hésitait encore à la suivre, lorsque son regard rencontra le tiroir où il avait en entrant vu cacher le papier, objet de son indéfinissable inquiétude; il y courut, l'ouvrit et s'empara de cet écrit mystérieux..... Il contenait des vers; le poète les parcourt des yeux : c'était une satire contre lui, cette fameuse satire adressée à lui-même par lady Mary Montague, et qui se termine par cette apostrophe virulente :

« ..... Oserais-tu contester la justice de ce monde qui « te laisse ainsi seul comme un proscrit? Si en droit il faut « avoir tué pour être homicide, en équité le meurtre existe « déjà dans l'intention de le commettre. Ainsi, puisque ta « lâche main poignarde un nom et tente d'assassiner au « moins notre réputation, que l'arrêt du premier homicide « soit le tien; que jamais l'oubli ni le pardon n'effacent ta « méchanceté. Autant que tu hais, sois haï; avec l'*emblème « de ton ame. difforme empreinte sur le dos*, comme Caïn « avait sur le front l'emblème de la sienne marquée de la « main de Dieu, sois comme Caïn, maudit et vagabond (1) »

(1) And with the emblem of thy crooked mind
Marked on thy back, etc., etc.

Verses addressed to the imitator of Horace.

On croit que lord Hervey fut le collaborateur de lady Montague dans cette satire.

De pareils vers trouvés chez Martha! Était-ce une trahison? Ne s'était-elle depuis quelque temps montrée si tendre en apparence avec Pope que d'accord avec ses ennemis pour lui arracher des sermens et en rire, pour lui dérober tous ses secrets et les leur livrer. Et ces lettres vainement redemandées par lady Montague, puis si facilement obtenues par Martha, qu'en avait-elle fait? Quelle coïncidence! L'imagination du poète soupçonneux ne savait à quelle supposition s'arrêter. Il était en proie à la plus cruelle torture, lorsque Martha rentra, et apercevant le fatal papier à sa main, devina ce qui venait de se passer. Un peu confuse elle-même, elle resta d'abord muette, et Pope rompit le premier ce triste silence.

« — Et vous aussi, dit-il, vous, Martha, vous vous seriez fait un jeu barbare de ma crédulité; vous aussi, vous seriez associée à la haine qui me poursuit de ses lâches outrages.... Oui, sans doute, vous aviez le droit de repousser une passion sur laquelle j'ouvre enfin les yeux. J'étais un amant ridicule, je le sens, mais j'étais aussi un ami, un frère pour vous, Martha, et à ce titre je méritais peut-être votre pitié. »

Si au lieu de ce reproche si mélancolique Pope eût fait parler la colère et l'indignation qui avaient d'abord soulevé son ame, Martha eût pu trouver plus facilement le langage de la dignité offensée pour lui répondre et le faire rougir d'un pareil soupçon; mais les larmes coulèrent de ses yeux lorsqu'elle lui dit :

« — Quoi donc! vous dirai-je à mon tour. C'est un frère, un ami qui me soupçonne et m'accuse! Que l'amant soit injuste, j'en suis moins surprise; mais comment l'ami et le frère n'ont-ils pas trouvé une supposition plus honorable pour l'amie et la sœur? Moi, servir la haine de vos ennemis! Vous n'avez pas senti que c'était mon repos bien plus que le vôtre qu'ils voulaient troubler en me révélant les outrages dont leur rage vous accable; ou s'ils ont cru qu'en vous représentant sous ces noires couleurs ils effraieraient mon dévouement, ils connaissent bien mal le cœur d'une femme! Vous auriez plutôt à les remercier, monsieur Pope : en voulant vous rendre à mes yeux si méchant et si ridicule,

ils n'ont réussi qu'à me faire mieux comprendre que vous pouviez quelquefois être à plaindre de leur persécution, et que c'était à moi, votre sœur, votre amie, qu'il appartenait de vous consoler... Monsieur Pope, continua-t-elle, j'aurais voulu vous épargner la lecture de ces vers, qui venaient de m'être remis par un valet inconnu, lorsque vous êtes entré. Vous étiez sincère tout à l'heure, je le pense, remerciez-les donc, vous dis-je; si ce n'eût pas été pour vous faire oublier ce maudit papier, je n'eusse probablement pas encore ce soir cessé de mériter ce titre de prude, que ma sœur me donne quelquefois en riant. »

— Ah! s'écria Pope, je suis en effet un amant bien ingrat et bien coupable; comment expier mes injustes soupçons, comment pourrai-je mériter ma grâce?

— Vous le pouvez encore, dit Martha, qui n'attendit pas pour sourire que toutes ses larmes fussent essuyées, vous le pouvez, en jurant que vous ne serez désormais ni trop curieux, ni trop indiscret, ni trop jaloux, quelles que soient les apparences.

— Si le passé m'est pardonné, je vous réponds de l'avenir.

— Monsieur Pope, voici l'heure où va finir le spectacle. Je suis bien forcée de terminer cette scène en même temps que la pièce. Avouez que votre folie égalait celle du Valentin de M. Congrève.

— Je vous promets de mériter mieux que lui le pardon d'Angélique.

— La première fois qu'on jouera *Amour pour Amour*, je veux que nous y allions ensemble, dit Martha.

— Je m'en souviendrai, répondit Pope; ce sera désormais ma pièce favorite.

ÉPILOGUE.

UNE CONVERSATION DE GARNISON.

(La scène se passe à Louisbourg, en 1744, vingt-deux ans après la date des évènemens qui précèdent. Les officiers d'un régiment formant la garnison du cap Breton, conquête nouvelle de Anglais en Amérique, viennent de déjeuner tous ensemble lorsqu'on leur apporte les journaux d'Angleterre; le major s'en empare et en fait la lecture.)

LE MAJOR. — Attention, messieurs, voici les nouvelles d'Europe. — *Allemagne*, 22 mai 1744. La nouvelle se confirme que le roi de Prusse, qu'on croyait résolu à rester neutre, depuis qu'il tenait la Silésie, vient de contracter une alliance plus étroite avec le roi de France et l'empereur. — *Flandre*, 20 mai. Sa Majesté le roi de France est entré à Courtray le 18, et se prépare à investir Menin et Ypres. C'est l'abbé de Saint-Germain-des-Prés qui commandera le siège d'Ypres.

UN OFFICIER IRLANDAIS. — Il paraît que les généraux sont devenus rares en France, puisque le roi Louis XV quitte Mme de Chateauroux pour se mettre en campagne, et que ce sont les abbés qui commandent les troupes.

LE MAJOR, *continuant*. — *France*, PARIS, 28 mai. Le prince Charles-Édouard est parti pour les côtes de Picardie, afin d'activer par sa présence l'expédition qui doit le transporter en Angleterre, sous les ordres du duc de Richelieu.

UN CAPITAINE — Si le Prétendant appelle l'invasion étrangère au secours de la rose blanche, autant d'auxiliaires français de plus, autant de partisans anglais de moins. Voyons ce qu'on dit en Angleterre.

LE MAJOR. — Nous y voici. *Grande-Bretagne* : ÉDIMBOURG, 28 mai. On remarque depuis quelque temps une grande agitation parmi les montagnards. Des émissaires jacobites ont parcouru les highlands et les îles, prêchant l'insurrection. James Mac-Gregor a été arrêté à Inverness pour avoir crié : *A bas le roi Georges!* et *Charles Stuart for ever!* (A

un officier écossais :) Lieutenant Macdonald, voilà votre Écosse qui s'attirera de mauvaises affaires.

L'OFFICIER ÉCOSSAIS. — « Griffes contre griffes, comme dit Conan à Satan, et le diable emporte les plus courtes. »

LE MAJOR. — Au diable vos proverbes gaëliques ou jacobites, auxquels on ne comprend rien, monsieur Macdonald; mais voici le correctif des nouvelles d'Écosse aux nouvelles de Londres. — LONDRES, 1er juin. *Chambre des lords.* Leurs Seigneuries ont discuté le bill adopté par l'autre chambre, qui prononce la peine de haute trahison contre quiconque correspondra avec les princes de la famille exilée. Le lord-chancelier a proposé d'étendre le crime de haute trahison à la postérité des coupables, tant qu'il existera un petit-fils de Jacques II. On croit que cet amendement sera adopté.

L'OFFICIER ÉCOSSAIS. — Si cette loi passe, je risque d'être fusillé en Amérique, par la seule raison que mon grand-père se sera fait pendre en Écosse; admirable logique de l'esprit de parti!

LE COLONEL. — Allons, messieurs, point de commentaire politique.

LE MAJOR. Je passe alors aux nouvelles littéraires. — Les dernières lettres que les amis de lady Wortley Montague ont reçues d'elle sont datées d'Avignon. Cette dame se loue beaucoup des égards du jeune vice-légat. Ils ont fait ensemble un pélerinage à Vaucluse et un autre à Saint-Remy pour visiter l'arc de triomphe de Marius. — On a joué hier au théâtre de Drury-Lane un drame en trois actes : *Love the cause and cure of grief*, qu'on attribue à M. Thomas Cooke. Le public l'a justement sifflé.

UN OFFICIER. — Ce qui veut dire, peut-être, que l'auteur a été victime d'une cabale; j'ai sifflé pour ma part plus d'une bonne pièce quand j'étais à Londres.

LE MAJOR. — Avant-hier, 30 mai, Alexandre Pope est mort à Twickenham, après avoir reçu tous les sacremens du papisme. Miss Martha Blount, son amie depuis vingt ans et plus, lui a fermé les yeux..... Messieurs, l'Angleterre a fait une grande perte.

UN VIEUX LIEUTENANT. — Un poète papiste!

LE MAJOR.—Un grand poète, monsieur : le traducteur d'Homère, l'auteur de l'*Essai sur l'homme*, de l'*Essai sur la critique*, et de tant d'autres poèmes qui vivront autant que la langue dans laquelle ils sont écrits.

UN CAPITAINE. — Je l'ai connu, moi, messieurs, chez lord Oxford... Un petit homme, d'une figure assez agréable et fine, mais bossu et avec des jambes grêles comme celles d'une araignée : si faible et si frileux qu'il mettait trois paires de bas, se matelassait avec de la flanelle ou des fourrures, et avait besoin de soutenir sa taille au moyen d'un corset. Vous devez vous le rappeler, commandant, car vous l'avez vu aussi chez milord, avec son habit noir et sa petite épée au côté?

LE COMMANDANT. — Si je me rappelle M. Pope! J'ai des raisons pour cela. Croiriez-vous, messieurs, que ce petit bossu avait été mon rival?

TOUS.—Et votre rival heureux, peut-être.

LE COMMANDANT. — Ma foi, messieurs, si je l'emportai sur lui une fois, je fus forcé de battre en retraite une autre.

TOUS. — Ce doit être une singulière histoire.

LE COMMANDANT. — Elle me parut telle alors; mais hélas ! elle est un peu vieille aujourd'hui.

L'OFFICIER IRLANDAIS. — Racontez toujours.

LE COMMANDANT. — M. Pope et moi nous faisions tous deux la cour à la même lady, qui le congédia pour moi, quoiqu'il fût le premier en date. Depuis, nous apprîmes qu'il était consolé de sa défaite par une jeune provinciale qui vivait sous le charme de ses vers. Fier de mon premier avantage, je m'avisai, en franc étourdi, de parier que je le supplanterais là encore; mais j'eus beau me mettre en frais d'œillades et de soupirs, suivre partout la belle au spectacle et à l'église, je finis par aller m'avouer vaincu à Milady, qui, s'il faut tout dire, ayant conservé quelque rancune contre M. Pope, m'avait elle-même poussé à cette folle aventure.

L'OFFICIER IRLANDAIS. — Voilà bien les femmes; mais elle dédommagea son champion, fidèle malgré lui.

LE COMMANDANT. — C'est ce qui vous trompe, monsieur Glamorgan. Milady, lui dis-je, miss Martha Blount, car

c'était elle-même, celle qui d'après la gazette a fermé les yeux à M. Pope, miss Martha Blount est une vertu farouche et ridicule; M. Pope se vante s'il se dit aimé de ce petit dragon; j'ai perdu mon latin avec elle. — Une vertu! me répondit milady; croyez bien que ce n'est qu'une prude trop heureuse d'abriter sa prétendue sagesse derrière la bosse de son amant. J'en suis fâchée; mais vous me donnez une triste idée de votre persévérance. Il faut se défier des jeunes galans aussi bien faits que vous; ils tournent trop facilement le dos à l'ennemi. Trouvez bon que je cherche un chevalier plus brave et moins fort en latin. Milady faisait allusion à une autre anecdote que je veux aussi vous conter....

LE MAJOR. — Après la parade, commandant; car j'entends le tambour.

(*On entend le roulement du tambour. Tous les officiers se lèvent et sortent.*)

AMÉDÉE PICHOT (1).

(1) J'ajouterai une note *biographique*. Miss Martha Blount avait été installée chez Pope après la mort de sa mère. Johnson nous apprend que chacun lui faisait accueil comme si elle eût été la sœur ou la femme du poète. Elle lui survécut dix-huit ans, et mourut en 1762, la même année que lady Wortley Montague.

—

LE LENDEMAIN D'UNE CONSPIRATION.

SCÈNE HISTORIQUE.

[Le 3 janvier 1828, on découvrit à Vénézuéla une conspiration royaliste dans laquelle étaient compromis un grand nombre de moines, d'ecclésiastiques et d'individus distingués par leur rang ou les emplois qu'ils exerçaient sous le gouvernement colombien. Jamais, depuis 1824, la république n'avait couru un si grand danger. Le général Barradas était arrivé de la Corogne à Puerto-Rico avec une flotte et onze mille hommes de troupes choisies; les conspirateurs comptaient sur la jonction de Barradas et de l'amiral Laborde, qui devaient opérer simultanément leur descente à Vénézuéla. Les généraux Paez et Arismendi sauvèrent la Colombie d'une guerre civile par leur courage, leur vigueur et leurs promptes mesures.

Paez a eu le matin une violente altercation avec Arismendi, parce que celui-ci refusa de concourir à sauver ses deux frères de lait compromis dans la conspiration. La scène se passe à Laguayra.]

(*For. Quart. Rev.*)

PERSONNAGES. — PAEZ. — ARISMENDI. — UN MOINE. — OFFICIERS.

(Il est huit heures du soir. Arismendi et ses aides-de-camp sont assis autour d'une table couverte de papiers. Le général fume un cigaritto; les autres écrivent, un officier entre.)

L'Officier. — Général, un moine demande à vous parler.

Arismendi. — Son nom?

L'Officier. — Il refuse de le dire, et prétend avoir des communications importantes à vous faire.

Arismendi. — Qu'il entre. (L'officier sort et introduit un

moine dont le capuchon est baissé sur ses yeux et qui s'arrête à la porte.)

Arismendi. — Que désirez-vous, padre? parlez, le temps est précieux.

Le Moine. — J'ai d'importans secrets à révéler.

Arismendi. — Parlez.

Le Moine — Je ne le puis devant témoins.

Arismendi. — Ce sont de fidèles officiers de la république; parlez sans crainte.

Le Moine. — Ce que j'ai à vous dire n'est destiné qu'à l'oreille d'Arismendi. (Arismendi, après un moment d'hésitation employé à examiner le moine, se tourne vers ses officiers, et leur fait signe de sortir.)

Arismendi. — Maintenant, padre.

Le Moine. — Et celui-là? (montrant la sentinelle à la porte.)

Arismendi. — Il appartient à la légion irlandaise, et n'entend pas un mot d'espagnol. Parlez sans crainte; mais d'abord votre nom?

Le Moine. — Mon nom? Ah! il y a long-temps, bien long-temps, qu'il n'a été prononcé dans les murs de la Gayra. (Il s'approche de la table et se découvre.) Juanito, me reconnais-tu?

Arismendi. — Grand Dieu! est-il possible! Padre Ramon de Suza... mon ancien précepteur! (Il se lève avec empressement et lui tend la main. Le moine fait quelques pas en arrière.)

Le Moine. — Ecoute-moi d'abord. (Le moine s'asseoit lentement sur le bras d'un fauteuil et fait signe à Arismendi de reprendre sa place.) Oui... C'est moi!... Moi, l'ancien prieur vénéré de Sainte-Marthe, aujourd'hui le proscrit padre José!

Arismendi. — Vous, padre José! José, le chef de la conspiration servile! Malheureux! que venez-vous chercher ici?

Le Moine. — Écoute-moi... Chassé par le décret impie qui dépouilla les couvens et en expulsa les saints solitaires, je jurai de consacrer le reste de mes jours à délivrer mon pays des tyrans perfides et des traîtres ambitieux qui l'ont enchaîné sous un vain prétexte de liberté. (Arismendi veut l'interrompre; le moine met la main sur le bras du général, et continue d'une voix plus ferme.) Je m'embarquai pour l'Espagne. Après de nombreuses privations et des dangers de tout genre, j'arrivai enfin à Madrid, où j'eus le bonheur de voir notre souverain, don Ferdinand VII, que Dieu

conserve long-temps! Je lui représentai les souffrances de mon pauvre pays, et reçus de lui des pleins-pouvoirs pour user de tous les moyens humains dans le but de sa délivrance. Si je réussis, que la gloire en soit au Tout-Puissant! Si je succombe, comme les trois jeunes hommes dans la fournaise de Babylone, je chanterai encore *Hosanna! hosanna!* (Se levant brusquement.) Juan Arismendi, les destinées de ta patrie sont dans tes mains. Saignante encore et suppliante, elle te tend les bras... Resteras-tu sourd à ses prières? Rejette l'ignoble livrée de ses tyrans démagogues, foule aux pieds ces enseignes maudites et mérite le titre de notre moderne Cortez, du second conquérant de l'Amérique.

Arismendi. — Assez, moine fanatique, qu'oses-tu me proposer? Ne sais-tu pas que Davila, Gutierrez, Revillagigedo, Salmon et presque tous leurs complices sont arrêtés, condamnés, et sur le point d'être fusillés? Ne sais-tu pas que la sainte cause de la liberté a triomphé, sur toute l'étendue de la république, des impuissantes machinations de quelques satellites du tyran espagnol? Tremble pour toi-même!

Le Moine. — Trembler pour moi-même! Ah! la même main qui délivra Daniel de la gueule des lions affamés me protègera et me défendra. Encore une fois, Juanito, je te le répète, dans tes mains sont les destinées de l'Amérique. Pour toi, pour ton pays, songes-y bien. Il dépend de toi de rendre ton nom glorieux, immortel, dans ce monde et dans l'autre. La garnison de cette forteresse t'est entièrement dévouée... Je le sais: Paez n'est accompagné ici que de quelques *llaneros;* fais fermer les portes de la citadelle, arrête-le, arbore la bannière sacrée d'Espagne qui a si souvent triomphé de ses ennemis, qu'elle flotte seulement une heure sur les créneaux de la Gayra, et tout Vénézuéla suit ton exemple. Vénézuéla est lasse de ses maîtres, et n'attend qu'un signal pour briser ses chaînes; peut-être au moment où je parle, l'amiral Laborde a débarqué l'armée espagnole, et Barradas marche sur Carracas. (Arismendi veut l'interrompre; le moine, tirant de sa robe un parchemin, continue d'un ton plus animé.) Mais voici la signature de notre bien-aimé roi lui-même. Voici le sceau royal de Castille; par cette commission, j'ai les pouvoirs de te nommer capitaine-général de Vénézuéla, et peut-être ensuite pourras-tu obtenir même la vice-royauté de Grenade.

Arismendi. — Assez, tentateur.

Le Moine. — Duc de Terranova et grand d'Espagne.

Arismendi. — Retire-toi, traître; tes propositions sont une injure que tu paieras cher.

Le Moine. — Juan, je connais ta passion dominante. — C'est l'argent qui est le Dieu devant lequel tu te prosternes chaque jour.... Eh bien! le roi d'Espagne t'accorde les mines de *Cauca* pendant cinquante années,... pendant cent...

Arismendi. — Vil artisan de trahison, je te méprise, ainsi que tes offres.

Le Moine. — Juanito... (s'approchant plus près et parlant à voix basse), la vengeance est douce, c'est la part que Dieu se réserve, car il s'appelle le Dieu de la vengeance; mais il la permet aux hommes quand elle est juste; Paez, ce vil mulâtre, t'a insulté ce matin même... toi, un blanc et un noble; je le sais, venge-toi!

Arismendi, (se levant avec violence.) — Par la mère de Dieu! tu as menti, moine, l'honneur de Juan Arismendi est sans tache comme la lame de son épée. Quiconque m'aurait insulté, blanc ou mulâtre, n'eût pas vécu une heure après, ou ce bras serait sans force et incapable de tenir un fer.

Le Moine. — Pécheur endurci, meurs donc dans ton impénitence! Dieu lui-même t'a parlé par ma bouche; tu refuses de te soumettre à sa volonté. Que ton crime retombe sur ta tête! Adieu!

Arismendi. — Arrête, moine, tu ne peux sortir d'ici.

Le Moine. — Je suis venu libre... J'ai le droit de m'en aller libre.

Arismendi. — Je t'arrête comme proscrit qui a rompu son ban, comme conspirateur et traître à la république!

Le Moine. — Juan, Juan, serait-ce possible? Auras-tu le courage de condamner ces cheveux blancs à l'infamie?

Arismendi. — Je fais mon devoir.

Le Moine. — Ah! il est impossible que ton cœur ne démente pas ta bouche. Juanito, je partirai pour l'Europe, pour l'Espagne, pour tous les pays que tu voudras, à l'instant même, si tu l'ordonnes.

Arismendi. — Il fallait rester en Espagne quand tu y étais; il est trop tard!

Le Moine. — Mais non, non! tu ne peux avoir le courage de me livrer au bourreau; moi dont la main a guidé tes premiers pas dans la vie; moi qui t'ai porté dans mes bras: moi qui t'ai ouvert

les premières avenues de la science; moi devant qui tu t'es agenouillé au saint tribunal de la confession!

Arismendi. — Padre, je suis un général de la république.

Le Moine. — Ce n'est pas que je craigne la mort : Dieu m'est témoin que je l'ai bravée plus d'une fois; mais le bourreau, la corde, la fatale corde. Et puis j'aurais pu encore faire quelque bien dans ce monde..... J'entends un bruit de chevaux : c'est Paez qui revient sans doute avec ses satellites. Juanito! Juanito! sauve-moi! Par la mère qui te porta dans son sein, qui t'a tant aimé, et dont j'ai fermé les yeux à son lit de mort, sauve-moi! sauve-moi! — Un moment encore, et il sera en effet trop tard.

Arismendi. — Padre, j'ai tout immolé sur l'autel de la liberté, une femme que j'adorais, deux enfans qui faisaient mon bonheur; repos, fortune, bonheur, tout! Je n'ai plus qu'un espoir qui m'attache à la vie, celui de consolider la liberté de la Colombie. Je ne puis rien faire pour vous.

Le Moine. — *Deus in adjutorium meum intende.*

(Paez entre tenant à la main des dépêches et suivi de plusieurs officiers.)

Paez. — Général, bonne nouvelle... Tout va bien ... L'amiral Foster m'écrit que toute la côte de Vénézuéla est libre, et qu'il a vu la flotte de Laborde voguer à pleines voiles vers la Havane.

Le Moine. — Dieu tout-puissant! tes décrets sont impénétrables.

Paez. — (apercevant le moine.) — Quel est cet homme? Un gusano d'Espagne? Que veut-il et que cherche-t-il?

Arismendi. — (d'une voix sombre.) — La mort!

Le Moine. — Maintenant, me voilà perdu en effet. Oh! mon Dieu *fiat voluntas tua!* (S'avançant d'un air résolu vers la lumière.) Qui je suis? Naguère le prieur Ramon de Suza, à présent le frère José, venu ici à la poursuite du martyre.

Paez. — Comment donc, tu es le José dont le nom est en tête de cette liste? (Il lui montre une liste de l'association secrète du Rosaire.)

Le Moine. — Ah! nous sommes trahis et vendus! Sainte Vierge! qui aurait soupçonné un traître parmi nous?

Paez, (à Arismendi.) — C'est donc l'ancien ami de votre père, le prieur de Santa-Martha.

Arismendi. — Lui-même, excellence, comme vous voyez.

Paez, (prenant Arismendi à part dans une embrasure de fenêtre.) — Arismendi, donnez-moi votre main, et oublions notre querelle récente. Je devine vos sentimens à l'égard de ce moine égaré. — Eh bien! faisons un arrangement. — Que le sort de votre moine soit celui de mes deux frères de lait! Qu'en dites-vous?

Un Officier qui entre. — Excellence, l'heure fixée pour l'exécution est sonnée. Tout est prêt.

Paez, (à Arismendi.) — Que dites-vous, général!

Arismendi. — Que l'exécution ait lieu.

Paez. — Et le moine?

Arismendi. — Qu'il meure.

Paez. — Ainsi soit-il! et que son ame aille au fond de l'enfer. (A l'officier) Vous avez entendu, senor, emmenez ce saint padre, qu'il passe le premier : c'est le moins que nous puissions faire pour lui.

Le Moine. — Tigre sanguinaire! accorde-moi une demi-heure au moins. Je demande la confession.

Paez. — Un saint homme comme toi n'a pas de péchés à confesser; marche!

Le Moine. — Impies! que mon sang retombe sur vos têtes! (Il sort.)

Paez. — Le sang des traîtres est la rosée de la liberté.

Arismendi (s'asseoit et se cache le visage dans ses mains. — Silence de quelques minutes. — Roulement de tambours et bruit d'une décharge de mousqueterie.)

Arismendi, se frappant le front. — Je ne croyais plus depuis long-temps que ce bruit pût m'attrister le cœur; n'importe! (Il se lève.) VIVA LA PATRIA!

TOUS LES AUTRES. — *Viva la patria*! MUERTE A LOS TYRANOS!

EL. ALMACEN.

LE PUY-EN-VELAY.

Le Velay, depuis le treizième siècle jusqu'au moment de la nouvelle circonscription de la France par départemens, dépendit de la province du Languedoc; mais dans les temps anciens il faisait partie de l'Auvergne. Il reste encore une main symbolique sur laquelle on lit une inscription grecque dont le sens indique l'union des Velaunes avec les Auvergnats.

Le Velay était compris dans la Gaule celtique, et ses habitans faisaient aussi partie de la *Gallia comata* (de la Gaule chevelue), parce que les hommes qui habitaient cette division avaient grand soin de laisser croître leur chevelure, usage qu'un grand nombre d'habitans de l'Auvergne conservent encore. Dans l'expédition de Bellovèse au-delà des Alpes, les Velaunes accompagnaient les enfans des Arvernes.

Après la défaite du fils de Cettillus, du hardi Vercingetorix, César les fit passer sous la domination romaine. Ils y restèrent jusqu'au moment où les hommes du nord vinrent se heurter contre le vieux colosse de Rome, l'ébranler, le renverser en occident et s'en partager les débris.

Euric, roi des Visigoths, poussait les anciens conquérans de l'autre côté du Rhône; il porta la puissance de ses armes dans l'Aquitaine première, et le Velay fut conquis. Bientôt après il eut pour frontière à un royaume qu'il venait de créer la Loire, le Rhône, la mer Méditerranée, les Pyrénées et l'Océan. Puis les Francs vinrent arracher cette proie aux successeurs d'Euric, et le Velay tomba au pouvoir des Français.

En 729, les Sarrasins, que nous avons vus traverser le

Rhône et pénétrer dans le Jura, détachèrent aussi une partie de leurs bandes dans le Velay, et y laissèrent le souvenir de quelques pieux évêques qui subirent le martyre. Cette province faisait alors partie du duché d'Aquitaine.

Un peu plus tard, nous ne voyons de remarquable dans cette histoire qu'un duc Waiffre à qui Pepin arrache son duché, qui n'en conserve long-temps que des châteaux forts dispersés dans le pays, mais défendus par des montagnes et des rochers inaccessibles, seul asile où il puisse reposer sa couronne de duc, et que l'usurpateur finit par faire assassiner, dans l'impuissance de le vaincre. Il fut le dernier duc héréditaire d'Aquitaine de la famille d'Eudes, qui descendait de la première race des rois des Français. Les ennemis même de Waiffre convinrent de ses hautes capacités et de son courage. Pepin réunit ensuite le Velay à la couronne de France.

Charlemagne conquit l'Aquitaine, et, lorsque de temps en temps il distribuait des royaumes et des comtés, il donna le Velay à un de ses lieutenans nommé Ballus.

Cependant le moment approchait où les hommes qui avaient reçu des titres et des terres de la couronne aspiraient à s'affranchir. Les ducs et les comtes acquéraient chaque jour une nouvelle autorité dans leurs gouvernemens. De grands fiefs se déclaraient tour à tour indépendans, et le vassal devenait peu à peu souverain. Le Velay suivit souvent la fortune du comté d'Auvergne, et nous trouvons vers 892 un Guillaume-le-Pieux portant ces deux couronnes de comte, et plus tard celle de duc d'Aquitaine. Ici commence le développement d'une nouvelle velléité de pouvoir dans les évêques du Puy. Un duc Raoul accorda à Adalard, évêque, le droit de battre monnaie, par une charte qui fut le titre primordial de ces prélats pour leur seigneurie sur la ville et sur le pays.

En 963, Guillaume-Tête-d'Étoupes étant mort, Guillaume Taillefer, comte de Toulouse, s'empara des comtés d'Auvergne et de Velay. Les comtes de Toulouse dominèrent dès lors sur le Velay jusqu'en l'année 1229, qu'il fut réuni à la couronne.

Pendant cette époque, l'influence de la poésie provençale et languedocienne s'étendit jusqu'au Velay, et cette province donna naissance à plusieurs troubadours qui ne manquèrent pas de renom. Pons de Capdeuil, Guillaume de Saint-Leidier et Guérin Lebrun furent bons chevaliers d'armes et gentils poètes.

Outre la célébrité que l'histoire du Velay peut retirer de ses poètes du douzième siècle, il se passa durant cette époque un de ces faits dramatiques que nous aimons tant à rechercher, et que nous allons quêter au milieu des vieux manuscrits ou des vieux livres, comme nous saisissons, pour nos dessins, l'effet d'un rayon de soleil, au travers d'un ciel opaque et grisâtre, sur lequel vont se profiler les ruines des tours ou des donjons. Voici le sujet de ce drame. En ce temps, le pauvre monde était bien malheureux. La Gothie était tourmentée par ses seigneurs, ses princes, comtes et hauts barons qui se faisaient la guerre, aussi bien que par les vilains et les cuistres étrangers, que soudoyaient des rois de compagnie, accoutumés à vivre aux dépens des paysans et des bourgeois. Un homme du peuple, un charpentier de la ville du Puy, homme de génie, méconnu même par l'histoire, mais pieux et digne d'une haute destinée, un certain Durand, dont on ne pénétra pas alors les nobles et profondes intentions, alla trouver l'évêque Pierre IV, dans le vieux palais adossé à l'église Notre-Dame, vers la fin de novembre de l'année 1182, et lui parla en ces termes : « Dieu » m'a ordonné de rétablir la paix dans ce royaume, que » tant de brigands couvrent de toutes parts, et que tant » de princes et seigneurs ont mis dans la dernière désola- » tion. Cette nuit j'ai reçu du ciel ce parchemin, gage d'une » divine révélation, la pure image de notre Sainte Vierge » Marie, qui tient entre ses bras Jésus, son enfant. Voyez » ce qui est écrit au-dessous : *Agnus Dei, qui tollis peccata* » *mundi, dona nobis pacem.* Prêtre de Dieu, faites la paix, » et employez-moi, si Dieu le veut, pour que le pauvre » monde repose un moment. » Pierre l'évêque ne vit d'abord dans cette touchante imposture que la frénésie d'un visionnaire, et alors le charpentier songea que l'esprit divin abandonnait quelquefois les maîtres des hommes, et qu'il

fallait, pour sauver le monde, s'adresser à ceux qui souffraient. Alors il appela le peuple autour de lui, et il dit au peuple : « Les puissans de la terre sont heureux dans les » joies des combats, et quelques-uns de nous sont assez » privés de sens pour prodiguer leur sang dans ces luttes » inutiles; mais vous, compagnons de larmes et de misère, » ne voyez-vous pas qu'ils y gagnent une vie de gloire, et » nous une vie de malheur ? Il nous faut la paix pour ense- » mencer nos champs et protéger nos familles. Frères, me- » naçons de la guerre pour conquérir le repos, dussions- » nous y trouver le repos éternel. Ne faisons dommage à » personne; mais poursuivons de concert, jusqu'à la mort, » quiconque nous fera injure ou vivra de la guerre. L'aide » de Dieu et nos bras vaudront bien lances et hauberts. » C'était vers les approches de Noël. Quelques citoyens, vraiment attachés à leur pays, pensèrent que le charpentier avait raison. Leur nombre s'augmenta bientôt. On convint de dresser des statuts, d'établir que tous ceux qui s'engageaient dans cette association porteraient un capuchon de toile blanche, en forme de scapulaire, comme le portaient les religieux de Citeaux, à peu près semblable au *pallium* des archevêques, et qu'on y attacherait, du côté de la poitrine, une plaque de plomb, sur laquelle serait imprimée une image de la Vierge, avec ces mots : *Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, dona nobis pacem.* On stipula, en outre, que ceux qui seraient reçus dans la confrérie confesseraient leurs péchés, donneraient six deniers tous les ans, et iraient à la guerre toutes les fois qu'ils seraient commandés, à l'exception des ecclésiastiques séculiers et réguliers, qui, au lieu de porter les armes, devaient rester à prier Dieu pour la paix.

Bientôt la dévotion que l'on avait pour la Vierge honorée dans l'église du Puy amena un grand nombre de pélerins au jour de l'Assomption; et princes, évêques et abbés, chanoines et moines, chevaliers et écuyers, s'y rendirent en foule. L'évêque du Puy avait été éclairé; il fit venir Durand dans la cathédrale, le jour de la fête; et, l'ayant fait monter sur une estrade que l'on avait exprès dressée, il lui fit dire, devant tout le peuple assemblé, comment il avait

reçu l'ordre de Dieu pour établir la paix. Pierre IV parla ensuite et avec tant d'éloquence que tous les auditeurs, fondant en larmes, promirent par serment de garder cette paix si heureuse pour tous, et demandèrent à être agrégés à la confrérie. Tous se décorèrent du scapulaire blanc, et le gardèrent toujours depuis pour marque de leur confédération. Les seigneurs furent obligés de faire trève à leur ambition. Quelques années après, les Brabançons et les routiers furent exterminés; la tranquillité se rétablit, et le sang du peuple servit, non plus à l'augmentation de la fortune du riche, qui était elle-même fort compromise dans les chances de la guerre, mais à l'entretien des troupes soldées et des compagnons qui avaient, suivant une énergique expression du brave Durand, de nouvelles fortunes à faire. « Les hauts barons sont *gorgés*, disaient-ils, et il faut *gorger* aujourd'hui les compagnons. » Cette observation a pu retrouver sa place ailleurs.

Cependant la secte des *capuchons blancs* subit l'inconvénient de toutes les institutions, sans en excepter les plus justes. La paix sanctionnée, l'institut subsista, et le courage des frères-soldats leur avait fait obtenir, suivant l'usage, des privilèges particuliers. Ils furent placés à l'abri de la poursuite des lois, et si quelqu'un d'entre eux, après avoir commis un homicide, venait à rencontrer le frère de celui qu'il avait tué, le frère en deuil devait oublier aussitôt tout ressentiment de vengeance, donner le baiser de paix au meurtrier, le conduire dans sa maison, et l'y fournir de toutes les choses nécessaires à la vie. Les confrères du *capuchon blanc* se rendirent si célèbres, les résultats de leur association furent si importans pour l'époque et pour le pays, que cet évènement fut marqué dans la date des chartes.

Les droits ou prétentions qu'avaient les comtes de Toulouse sur le comté de Velay avaient donc été cédés le 12 avril 1229, par Raymond VII, au roi saint Louis, et placés sous l'autorité et l'administration du sénéchal de Beaucaire et de Nîmes.

Les siècles suivans ne fournissent pas des faits très-importans pour l'histoire générale du Velay, ou bien ils se rat-

tachent plus particulièrement à la ville du Puy, que nous allons visiter et décrire, après avoir visité Saint-Paulien, l'ancienne capitale des Velaunes. On remarque seulement une ordonnance de Philippe-le-Bel, qui, voulant employer les principaux seigneurs de la sénéchaussée de Beaucaire, ordonna à ceux qui n'étaient que *damoiseaux* de prendre la ceinture militaire, et le Velay avait de jeunes seigneurs qui ne voulaient pas quitter l'état de *damoiseau*. Pour les y obliger, il fallut menacer ou saisir leurs domaines, et enfin leur accorder des lettres de répit.

Dans les terribles procès des templiers, Bertrand de Silva, de la commanderie du Puy, se distingua par son courage et sa fermeté.

En 1321, cette province n'est pas exempte de l'horrible justice de ce siècle, dont l'ignorance dictait les arrêts, et qui faisait brûler les lépreux pour cause de méchanceté; et à propos de la léproserie ou maladrerie de Brive, Gissey raconte « que Durand de Saint-Pourçain, évêque du Puy, » fit faire un juste chastoy des *ladres* de ce pays, lesquels » taschaient d'infecter les habitans de leur ladrerie, empoi- » sonnant les puits et fontaines de partout, imitant en cas » pareils les juifs, lesquels, en même façon, perpétrèrent » semblable meschanceté par la France. »

Plus tard nous retrouvons Seguin de Badefol, ce terrible capitaine des franches compagnies, qui, après un traité avec les trois sénéchaussées de Languedoc, veut se soustraire au pouvoir des états de Beaucaire, et se réserver de visiter le bailliage du Velay, sous prétexte que les habitans lui devaient une certaine somme, dans l'intention d'y porter la guerre. Les pauvres habitans du bailliage en sont préservés par compromis avec ce chef de brigands et sa *société tyrannique*, de crainte qu'il ne leur arrivât quelque chose de pire. La province ne fut délivrée, pendant quelque temps, de ces *preux* routiers qu'à l'occasion de la guerre du roi de France et du pape contre Pierre-le-Cruel de Castille, époque où on renouvela le traité fait avec Transtamare, frère naturel de Pierre-le-Cruel. Bertrand Duguesclin incorpora prudemment les compagnies dans son armée, et les conduisit en Espagne.

En 1390, les Anglais y possédaient encore plusieurs châteaux forts, dont ils ne se dépossédèrent qu'à force de rançons. Puis après, l'or des montagnards fut ravi par le traité, et leur nombre fut décimé par la peste.

Depuis Charles IV le Velay était sous la dépendance des lieutenans du roi en Languedoc. Le dernier fut Charles de Bourbon, comte de Clermont, en 1420. Cette même année, Charles Dauphin soumet le Languedoc, et fait son entrée au Puy; et ses troupes, commandées par Gilbert de Lafayette, et jointes à un secours d'Écossais, défont, à Baugé en Anjou, le duc de Clarence, lieutenant-général du roi d'Angleterre.

En 1465, dans la guerre du bien public contre Louis XI, la province resta fidèle au roi.

Elle continua pourtant à souffrir de nos guerres civiles, produites par l'ambition des Guises, et dont le drame dura si long-temps. Mais dès lors l'histoire générale se rattache presque entièrement à la capitale où siégeaient ordinairement les états.

Une famille que nous avons déjà nommée se distingue par sa physionomie au milieu de ce pays : ce sont les vicomtes de Polignac, dont le vieux château, berceau de leur race, se voit encore à peu de distance de la ville du Puy. Nous reviendrons à leur histoire quand nous irons visiter ces ruines.

Vers 1563, l'édit de pacification, daté d'Amboise, suspendit pendant quelque temps les horreurs de la guerre. Les réformés du Velay, qui étaient en grand nombre dans la partie orientale et méridionale de ce pays, s'assemblèrent à Saint-Voy pour l'exercice public de leur culte. Peu d'années après, les protestans, ayant à leur tête le prince de Condé et l'amiral de Coligny, levèrent de nouveau l'étendard de la révolte; le Languedoc était en feu, et trop souvent notre malheureuse province devint le champ de bataille des deux partis. La ville de Tence est mise au pillage, et tous les habitans massacrés; les couvens servent de forteresses, et plusieurs fois la Chartreuse de Bonnefoi, non loin des sources de la Loire, est prise, et ses religieux et sa garnison passés au fil de l'épée.

En 1639, le prince de Condé convoque, par ordre du roi, le ban et l'arrière-ban de la noblesse du Velay, pour la conquête du Roussillon.

Un siècle se passa sans faits mémorables, et la guerre ne retentit plus dans ces montagnes qu'à l'apparition d'un routier moderne, plus populaire que ses prédécesseurs, mais qui ne fut ni moins chevaleresque ni moins terrible. Ce guerrier de grand chemin, plus redoutable au fisc et au monopole qu'aux églises, aux châteaux et aux chaumières, c'était Mandrin.

Ces notes rapides ont rempli pour nous l'intervalle de la Chaise-Dieu au Puy, voyage délicieux et pittoresque, où se rencontrent çà et là quelques débris de vieux manoirs assis sur des pics de rochers, comme s'ils formaient avec eux une masse compacte de granit, et bravant les tempêtes qui menacent leurs bases comme le paratonnerre des hauts édifices. L'attention se fixe un moment à l'antique Saint-Paulien.

Cette ville est bien déchue de son ancienne grandeur; mais son église est encore curieuse pour l'archéologue : c'est un de ces beaux débris romans dont l'Auvergne est si riche, et il a eu le malheur de subir, comme toutes nos antiquités, de barbares mutilations.

On croit, on ne doute même pas, que Saint-Paulien est le *Revissio*, *Ruessio* ou *Ruessium* des anciens, qui fut appelé ensuite *civitas Vellavorum* ou *civitas Veluta*. C'est sous ce dernier nom que cette ville est ordinairement désignée par les écrivains ecclésiastiques.

Le siège épiscopal des Velauniens fut établi à *Ruessium* par Georges, disciple de Jésus-Christ, envoyé par l'apôtre saint Pierre, suivant Odo de Gissey, historien de l'église du Puy, mais plus vraisemblablement au milieu du troisième siècle, selon les auteurs de la *Gallia christiana* et leur abréviateur, Hugues du Temps.

Cette église eut sept évêques consécutifs, dont le dernier saint Évode, vulgairement saint Voisi, transféra le siège au Mont-Anis (le Puy), vers la fin du quatrième siècle, d'après un avertissement du ciel, attesté par les légendaires. Ce point d'histoire est nécessairement fort obscur, et Mabillon,

qui fixe l'époque de cette translation vers l'année 830, a eu probablement de meilleures raisons pour appuyer son jugement.

La ville de *Ruessium* changea de nom en l'honneur de son sixième évêque, saint Paulien, dont le corps fut placé sous le maître-autel de l'ancienne église paroissiale dédiée sous son invocation, avec les reliques des saints Valentin et Albin.

La ville de Saint-Paulien fut détruite en 863 par l'irruption des Normands en Aquitaine.

Dans la construction de la vieille église de Saint-Paulien, l'architecte employa des matériaux antiques, dont il paraît que le sol était couvert. On y remarque particulièrement la pierre appelée par le peuple *peira dous treivirs*, pierre de trois hommes ou triumvirs, qui est ornée de trois têtes sculptées en relief.

MM. Arnaud et Deribier de Cheissac, qui ont produit de si excellentes recherches sur l'histoire et la statistique du Velay, ont recueilli un grand nombre d'inscriptions, dont la plupart sont maintenant au musée du Puy, que nous visiterons bientôt. Car notre voiture roule rapidement sur ces belles routes de montagnes, et déjà nous apercevons un des plus beaux sites de la France et de l'Europe, comme tableau romantique : c'est la ville du Puy, sa vieille cathédrale de Notre-Dame, appuyée sur un énorme rocher, d'où elle la domine; la cellule et l'ermitage de Saint-Michel sur la crête d'un autre rocher ; les ruines d'Espaly, et la Loire courant rapidement dans un vallon, dont la riche verdure contraste avec les noires parois basaltiques de Corneille et de Saint-Michel.

Pendant la durée de la domination romaine dans les Gaules, et même plus tard, la ville appelée aujourd'hui le Puy n'était qu'un bourg nommé Anice. Vers la fin du quatrième siècle, ou, selon d'autres hypothèses, pendant le cours du neuvième, ce bourg devint une ville, mais sa prospérité ne commença que lorsqu'on y eut transporté quelques reliques et quelques ossemens qui attiraient les pélerins par milliers. C'était alors le talisman de la civilisation.

Nous devons cependant ces deux versions : nous avons

déjà parlé de celle qui remonte à saint Évode, nous allons donner celle de Vital et de Norbert.

Gui ou Wido, vingt-cinquième évêque de Vellava ou du Velay, faisant le voyage de Rome, mourut en chemin, vers l'an 878; alors deux prétendans se présentèrent pour occuper le siège vacant. L'un, l'abbé Vital, se prévalait d'avoir pour frère le vicomte de Polignac, et réunissait les suffrages de quelques évêques; le second compétiteur était Norbert, fils de Bernard, comte d'Auvergne, de Châlon et de Mascon. Ils se firent la guerre, et la paix ne fut conclue que moyennant que Norbert céderait à Vital la *vieille cité*, qui depuis fut nommée Saint-Paulien, nom de l'église de l'ancienne ville des Vellaves, après en avoir retiré les glorieux corps de saint Georges et de saint Marcellin. Ensuite Norbert, triomphant et reconnu évêque, alla prendre possession à deux lieues plus loin, sur une haute montagne appelée *Anicium*, où se trouvaient quelques habitations. L'évêque y fit chanter une prose dont voici la traduction : « Enfin la paix » est conclue; l'évêque a cédé la vieille ville, et alors fut » transféré de cette ville à Anice le corps de saint Georges. »

A cette époque fut entreprise la construction de l'église cathédrale, dédiée à la vierge Marie; et son caractère se rapporte parfaitement avec le style de l'architecture, de cet admirable monument, dont nous aimons à reproduire de nombreux dessins.

Sous le successeur de Norbert. Adalard, aussi évêque d'Anice, offrit à la vierge sainte Marie et déposa sur son autel un manuscrit traitant des synodes universels et décrets des souverains-pontifes. Ce manuscrit est maintenant dans la bibliothèque du roi.

Il en est un autre non moins curieux, et dont l'original nous concerne, la légende latine du douzième siècle : c'est pour nous un vieux titre d'art qui vient enrichir notre collection. Il est écrit sur vélin, en lettres de forme de la fin du quinzième siècle, avec les majuscules en or et couleur. L'écu de France à trois fleurs de lis d'or sur champ d'azur est peint en tête, soutenu par deux anges à genoux. Cette traduction, entremêlée de paraphrases et de prières en rimes, a dû être présentée à Louis XI, dont on sait la dévotion

pour les églises consacrées à Notre-Dame. Ce livre fut probablement composé et offert à l'occasion de la naissance du Dauphin Charles.

S'ensuyt l'histoire translatée du latin en françois de la fondation et du lieu miraculeux de ceste saincte église et singulier oratoire de Nostre Dame du Puy *et de l'invention de son dévot ymage, fait par Jérémie le prophète long-temps devant l'incarnation de Jésus-Christ.*

« Apres le deces de sainct George, tantost sainct Front » qui seul estoit demouré en la légation ayant deul et regret » s'en retourna à Rome, et annuntia à sainct Pierre » avenu leur estoit en chemin de la mort de sainct George » son compaignon. Et voyant, le sainct vicaire de Dieu se » dressa, et comme inspiré du vouloir de Dieu bailla audict » sainct Front son baston épiscopal en lui dysant : Re- » tourne au lieu où est George, et quand tu l'auras desen- » sevely dy luy en ceste manière : Leve toy ou nom de » nostre seigneur Jesus-Christ et va es parties de Gaules » ainsi que Pierre vicaire de Dieu te l'a ordonné. Et tant » exploita sainct Front que celluy qui fut touché du baston » de sainct Pierre ressuscita incontinent, lequel baston est » gardé et montré bien miraculeusement aujourd'hui en » l'eglise collegialle de Sainct-George en la ville de Sainct- » Paulian, et oncques puis l'evesque de Rome ne porta bas- » ton episcopal.

» Demourant illec le benoist sainct George disciple de » J.-C., prélat, et evesque du pays (Velay) par la vertu » divine et de sa sainte predication convertit le peuple d'i- » celluy pays et fist edifier ladite ville, la cité et eglise dio- » cesaine et le lieu cathedral, abattit les ydoles auxquelles » sacrifioit le peuple et principalement l'ydole d'Apollon, » lequel estoit maistre et seigneur des autres ydoles et si- » mulacres du pays, servy et aorné ou chasteau de *Polloin-* » *gnac.*

» Croissant la bonne predication en laquelle le sainct eves- » que looit souverainement la vierge Marie, mere de J.-C. : » entre les autres devotes creatures alloit et venoit parde- » vers luy une venerable matrone d'icelluy pais » qui lui confessa plusieurs visions dans lesquelles la Vierge « ly

» mandoit qu'il feist ediffier à l'honneur d'elle une eglise en
» la montagne Dame, laquelle est en Velay entre deux ri-
» vières de Borne et de Doleron où il y a deux mons assem-
» blez, et au plus haut estoit figuré ung autel de sacrifice
» lequel se nommoit le *Puis Dame*.

» Le sainct et tressage pasteur inclinant benignement ses
» oreilles à la voix et continuelle revelation de la tresdevote
» matrone, accompagné du clergié et du peuple ainsi qu'à
» prelat appartient, le XI jour du moys de juillet regnant
» le soleil sous le signe du lyon en la force de sa fervente
» chaleur, se transporta en icelle montagne, et là il trouva
» le lieu environné et couvert de nege et la forme d'ung au-
» tel comme en une pierre naive et tout en tour les suytes
» d'un cerf demontrant la pourprinse que Dieu et sa benoiste
» mere avoient eslevé de l'ediffice du temple et du sainct
» oratoire.

» Ce lieu estoit merveilleusement haut et difficile à mon-
» ter, plain de roches, boyssons, arbres, hayes et espines
» bien espessement comme ung desert jusques au plus haut
» de la montagne appellee Cornille. Auprez de laquelle
» avoit une petite plaine et la roche en forme d'autel, et
» comme icelluy sainct evesque vit la petite plaine couverte
» de nege au cueur d'esté contre l'ordre de nature, marchee
» et compassee des pas d'un cerf, considérant estre vrayes
» les secretes revelations de la bonne dame, disposa en son
» courage illec ediffier ung temple à l'honneur de la tresbien-
» heureuse Marie et que son siege episcopal qu'il tenoit en
» la ville de Sainct-Paulian seroit illec tranféré. Et fist fer-
» mer tout environ ce lieu ainsi esleu tant que la nege en
» comprenoit et que le cerf en avoit mésuré, d'arbres et de
» fort boyssons, si que la beste n'y peust entrer, ordon-
» nant et dediant desadonques icelluy lieu terrible à estre
» maison de Dieu et porte du ciel. »

Adalard, dont nous parlions tout à l'heure, vint en 924 solliciter au près du roi Raoul plusieurs privilèges, prérogatives et revenus, que ce roi lui accorda. Il lui donna le bourg adjacent à l'église, ainsi que tout le domaine et la puissance dont les comtes du lieu avaient joui, c'est-à-dire le droit de rendre la justice, de percevoir des im-

pôts, de battre monnaie, et quelques autres chevances.

Ces concessions considérables permirent à l'évêque d'achever l'église et d'en augmenter les constructions.

Avant de décrire ce vieux temple chrétien, nous devons quelques détails sur l'organisation intérieure de la communauté des prêtres chargés de le desservir.

Ces prêtres étaient divisés en trois catégories.

Le pape Léon IX, en l'année 1050, accorda à Étienne de Mercœur, évêque du Puy, et à ses successeurs, la décoration appelée *pallium*, manteau jadis impérial, dont il lui fut permis de se revêtir dans les cérémonies si imposantes et si belles du culte catholique. Les hommes seuls qui ont voyagé, les artistes, les poètes qui ont vu Rome aux jours de la semaine sainte, peuvent se faire une idée de ces âges, de ces pompes, de ces vêtemens et de ces fêtes.

En 1105, le Pape Pascal II exempta l'évêque du Puy de la juridiction de son métropolitain, et tous ceux qui lui succédèrent obtinrent la même faveur.

Dans le chapitre siégeaient au premier rang les grands chanoines. Le roi de France et son fils le dauphin, lorsqu'ils arrivaient au Puy, prenaient place au chœur parmi les grands chanoines honoraires. Ils avaient le droit, lors de certaines solennités, d'assister aux processions, coiffés de la mitre épiscopale, et accompagnés chacun d'une suite nombreuse.

Il existait une classe inférieure, celle des *dix chanoines de la pauvreté;* ils vivaient en communauté, mangeaient à la même table, et paraissaient plus particulièrement chargés des rapports extérieurs avec les malheureux, qui consistaient surtout dans la distribution des aumônes. Des officiers inférieurs de l'église, quoique honorablement qualifiés, ne comptaient que parmi les frères servans, comme le chancelier, le gardien des portes, qu'on appelait le *roi de l'Église*, le préfet de la musique, le préfet du clocher, qui présidait à la sonnerie, le capiscole ou maître de l'école, etc.

L'église de Notre-Dame du Puy, visitée et enrichie par tous les pouvoirs de l'Église et de la terre, vénérée par les peuples de la France et de l'étranger, reçut l'honorable dénomination d'*église angélique*. En 924, elle est nommée

ecclesia aniciensis seu vallemensis. Comme ce temple est presque situé sur la cime d'une montagne, et que les habitans des pays méridionaux de la France donnent assez généralement le nom de Puy (*podium*) à plusieurs montagnes, ils s'accoutumèrent à dire le Puy, au lieu de Mont-Anis ou de Mont-Anice, et cette appellation est restée au rocher, à l'église qui s'est appuyée contre lui, et à la ville qui l'entoure. Fondée sur un plateau, bordée autrefois par un précipice, cette vieille et immense église a une grande partie de ses constructions élevées sur la pente de la montagne et soutenues de travaux aussi remarquables par leur hardiesse que par leur solidité.

La façade formant avant-corps présente quatre ordonnances, percées de fenêtres, et des portiques dont les arcs à plein cintre sont soutenus par des colonnes romanes, ainsi que les croisées.

En avant et au-dessous de cette façade se présente un escalier d'un effet admirable, large, droit, presque infini dans sa hauteur, divisé en cinq paliers ou repos, et qui compte cent huit marches.

Plusieurs de ces repos donnent entrée à divers établissemens qui tiennent à la destination principale du monument. On y trouve l'église du Saint-Esprit, l'entrée de l'Hôtel-Dieu, des portes lambardes, qui nous ont paru mériter d'être dessinées, et une pharmacie tenue par de saintes sœurs de la Charité, qui est, suivant l'usage, un modèle de soins et de propreté, et dont presque tous les médicamens sont donnés aux pauvres. A l'extrémité de ce vaste escalier d'un effet si pittoresque s'ouvrait la porte dorée, dont les battans étaient couverts de bronzes richement ciselés. Deux superbes colonnes de porphyre rouge oriental ornent ce majestueux portique.

Autrefois ce magnifique escalier aboutissait dans le centre du monument. On se trouvait à l'entrée en face du chœur, et on avait derrière soi la nef. L'effet en devait être unique et admirable, comme celui d'une autre échelle de Jacob, qui conduisait le pélerin jusqu'au ciel. Une malheureuse restauration faite en 1781 a détruit ces prestiges, sous le prétexte de garantir les fidèles de l'action du vent et du froid

qui s'introduisaient par cette ouverture jusqu'au milieu du pavé de l'église. L'esprit de destruction s'est toujours couvert de quelque prétexte, et il faut lui savoir gré de s'être caché une fois sous le masque de la charité.

Mais ce qui ne peut s'expliquer, c'est l'acte d'un autre vandalisme non moins déplorable qui a dépouillé cette église de l'un de ses plus nobles monumens. Les drapeaux pris sur les Anglais commandés par le duc de Clarence, à la bataille de Baugé en Anjou, y avaient été déposés ; ils ont disparu. Il n'y a pas de termes pour caractériser cette honteuse et barbare profanation. Jamais les voûtes d'un édifice ne durent au jaspe, au porphyre et à l'or des ornemens plus splendides que celui qu'elles reçoivent d'un drapeau pris sur l'ennemi. Ce furent long-temps les plus beaux atours de Notre-Dame de Paris.

Près d'une autre entrée qui a un porche d'un style bizarre, mais toujours curieux, est une petite façade du palais épiscopal, ornée de colonnes ioniques cannelées, d'un si bon goût qu'elles ont fait croire à quelques érudits qu'elles étaient antiques. Elles sont d'une époque moderne, mais dignes de l'honneur qu'on leur a fait.

Sous les voûtes des vestibules sont encore suspendus grand nombre d'*exvoto*. Des chaînes et des bracelets d'un poids énorme attestent les souffrances et la piété des malheureux qui sont venus là s'acquitter du vœu qu'ils avaient formé, et sanctifier leur reconnaissance. Le clocher de cette église est remarquable par son élévation de près de deux cents pieds, et par sa figure pyramidale : il est entièrement construit ne pierres volcaniques dont le ton noirâtre tranche vigoureusement avec un mastic rouge dont la partie supérieure est recouverte.

Dans un temple aussi célèbre devaient être conservées des reliques d'un grand prix ; elles étaient nombreuses ; mais on y remarquait plus particulièrement l'image en bois de la vierge Marie, qui avait fait de l'église du Puy un des lieux de la France les plus fertiles en miracles et un des lieux les plus vénérés de la chrétienté. Des papes et des rois vinrent souvent lui rendre hommage, implorer sa miséricorde, et combler ses autels de pieux trésors.

Elle était en bois de cèdre et d'un noir d'ébène, ainsi que l'enfant céleste, comme toutes les vierges miraculeuses dont l'image était rapportée de l'Orient. Un manteau d'un tissu d'or la recouvrait; une double couronne ceignait sa tête; sur la première étaient enchâssés des camées antiques fort curieux, et tous ses vêtemens se couvrirent peu à peu de bagues, de cœurs d'or et de bijoux. Faujas de Saint-Fond, qui en a fait la description, y remarqua une cornaline orientale antique de la plus grande beauté. Elle était gravée en creux, et représentait un Apollon d'un beau dessin, tenant de sa main droite une branche de laurier, et s'appuyant de la gauche sur un cippe où sa lyre est posée. Cette pierre avait pour bordure une bande d'or émaillé.

Charlemagne vint y prier Dieu. Le Roi robert II, voulant visiter les églises les plus célèbres du royaume, arriva, en 1029, en Auvergne, à l'abbaye de Sauvigny, se rendit à Saint-Julien de Brioude, et de là à Notre-Dame du Puy.

En 1062, le comte de Bigorre entreprit, avec sa femme Clémence, un pélerinage à Notre-Dame. Il voua sa personne et son comté à cette église, et s'engagea à lui payer perpétuellement une rente annuelle de soixante écus.

Le roi Louis-le-Jeune vint deux fois la visiter, et y célébra la fête de l'Annonciation de la Vierge. Les papes Gélase II, Calixte II, Innocent II et Alexandre III, ont laissé leurs noms dans ses souvenirs.

Nous arrivons à l'une des plus poétiques illustrations de Notre-Dame du Puy. Elle reçut le pape Urbain II le jour de l'Assomption de l'année 1095, au moment où il se rendait à Clermont pour présider le concile qui devait décider de la première croisade.

L'évêque du Puy, Aymar de Monteil, y fut choisi pour chef des croisés, avec le titre de légat ou vicaire du pape.

Aymar se rendit à cette expédition autant comme guerrier que comme ministre de la religion, et après avoir partagé la gloire et les souffrances des premiers chrétiens qui se vouaient à la conquête du Sépulcre, mourut à Antioche le 1er août 1098.

Philippe-Auguste vint aussi au Puy, vers la fin d'octobre

bre 1188, implorer l'assistance de la Vierge contre les malheurs qui pourraient le menacer pendant son voyage en la Terre-Sainte.

On voit, dans une lettre de Pierre-le-Vénérable à saint Bernard, que saint Louis a deux fois visité Notre-Dame du Puy. C'est dans un de ces voyages qu'il lui fit don d'une épine de la couronne de Jésus-Christ, acquise des Vénitiens, auxquels l'empereur de Constantinople l'avait engagée. La république de Venise, prêtant sur des reliques, offre un trait caractéristique dans l'histoire d'un siècle.

Le roi saint Louis et Jacques d'Aragon eurent une entrevue au Puy, où ils tinrent leur cour. Philippe-le-Hardi fit un vœu à la Vierge révérée du Velay; mais, ne pouvant lui-même l'accomplir, il y envoya deux gentilshommes, qui, au nom du roi, s'acquittèrent de la commission. Philippe, reconnaissant toutefois l'insuffisance de ce moyen, vint, en 1283, à l'église Notre-Dame, et fit présent à cette cathédrale d'une riche croix qui renfermait les reliques les plus précieuses.

Philippe-le-Bel, en 1285, année où il fut élevé sur le trône, visita Notre-Dame du Puy; il y séjourna pendant la fête de la Toussaint, fit don à l'église d'un calice d'or de grande valeur.

Charles VI entra deux fois au Puy, en 1389 et 1394. Dans cette dernière occasion, il fut accompagné de ses oncles, les ducs de Bourgogne et de Berry, et d'une nombreuse et brillante escorte de seigneurs. Thier de Montreuil, évêque, le reçut magnifiquement. Les habitans lui firent hommage d'une figure en or de la Vierge qui leur attirait tant d'illustres pélerins, et offrirent à ses oncles deux autres images en argent. Pour récompenser les habitans du bon accueil qu'il en avait reçu, le roi les exempta de toute contribution pendant trois ans.

Charles VII voulut aussi visiter la bienheureuse Notre-Dame; il s'y rendit en 1433. En sa qualité de chanoine, il assista aux offices, vêtu de l'aumusse et du surplis. Il y fit une seconde visite, assembla dans cette ville les états-généraux du Languedoc, séjourna assez long-temps dans le château d'Épailly, situé à un quart de lieue du Puy, et c'est

dans ce château qu'il apprit la mort de son père le roi Charles VI, et qu'il fut proclamé roi de France.

Louis XI, au mois de février 1476, fit une neuvaine à Notre-Dame du Velay. Les chanoines, en l'absence de l'évêque, se portèrent au-devant de lui jusqu'à Fix, qui est à trois lieues et demie du Puy, le haranguèrent et lui présentèrent les clefs de leur cloître. Louis XI les écouta favorablement, leur ordonna de retourner seuls, disant qu'il voulait arriver au Puy en pélerin et non en roi. Il fit même, malgré les représentations de ses courtisans, trois lieues à pied. Arrivé à la porte de l'église, il fut revêtu d'un surplis et de la cape canoniale. Après sa prière, il laissa sur l'autel une bourse contenant trois cents écus d'or. Le lendemain, il entendit trois messes, et déposa pour chacune trente écus d'or. Les deux jours suivans il assista aux mêmes offices et fit de pareilles libéralités. D'autres présens enrichirent encore le trésor de la sainte. Le roi continua d'ailleurs les privilèges de cette église, lui en accorda de nouveaux, étendit ses dons jusque sur plusieurs autres communautés religieuses de la ville, et en combla les pauvres.

Charles, son frère, successivement duc de Berry et de Normandie, qui, lors de la ligue du bien public, en avait été considéré comme le chef, vint, en 1470, comme duc de Guienne, visiter l'église de Notre-Dame, à la tête de quatre cents chevaux, le 7 mars, premier jour de carême, vers midi. La ville fit à ce prince une digne réception. Les habitans allèrent au-devant de lui jusqu'à Colet, à une demi-lieue du Puy, et les rues sur son passage furent ornées de tentures, formées par de belles et riches tapisseries. Le duc Charles passait pour être lettré : il s'arrêta long-temps et avec intérêt dans la bibliothèque de Pierre Odin, official.

La reine, femme de Louis XI, Charlotte de Savoie, fit un voyage de dévotion au Puy, quatre mois après la naissance du dauphin. Elle arriva dans cette ville, le 31 d'octobre, accompagnée de la duchesse de Bourbon et d'une nombreuse suite. La ville lui rendit les honneurs dus à l'épouse de son souverain. Chaque quartier s'empressa de manifester sa joie par des représentations analogues au goût du siècle : les neuf plus belles filles de la rue Panessac, entre autres,

ayant pris le costume des neuf preux, en représentèrent l'histoire, ce qui paraît indiquer que l'éducation des femmes était alors moins négligée qu'on ne le suppose, même au fond de ces montagnes; car il est douteux qu'aujourd'hui les jolies filles de la rue Panessac, au Puy, soient capables de représenter convenablement l'histoire des neuf preux.

La belle Yolande, fille du roi d'Aragon, y vint en pélerinage. Charles VIII, après avoir repassé les Alpes, au retour de son expédition d'Italie, fit, en 1495, un voyage à Notre-Dame du Puy. François Ier, la reine Éléonore, les princes ses fils, et les principaux seigneurs de la cour, montèrent, en 1533, au vieux temple chrétien, honoré de la présence de tant de rois. Quinze cents enfans, vêtus des couleurs de sa livrée, furent rangés sur son passage, à travers des rues couvertes d'un beau sable fin et parsemées de fleurs. Au-dessus du vaste escalier de l'entrée principale, le doyen, à la tête du chapitre, reçut le roi, lui présenta la croix à baiser, et le couvrit du surplis et de l'aumusse.

Le lendemain, le bailli du Velay offrit au roi, au nom de la ville, une image d'or, enrichie d'un saphir, semblable à l'image de Notre-Dame. Cette riche amulette avait appartenu au roi René. Quelque temps après, François Ier envoya deux candélabres d'argent pesant plus de cent marcs.

François Ier est le dernier roi qui soit venu en pélerinage à Notre-Dame du Puy. Cette madone eut une célébrité non moins brillante que celle de Notre-Dame de Lorette en Italie, et il serait impossible de dénombrer les pélerins de tout rang, de tout âge et de tout sexe, qui, sur la réputation miraculeuse de ses miracles, quittaient leurs foyers éloignés pour lui porter des hommages, lui offrir des présens et implorer son secours. La dévotion des montagnards n'était pas moins exaltée; ils accouraient en foule à la ville devant la sainte protectrice du Velay, et quand il arrivait que la fête de l'Annonciation tombât le Vendredi-Saint, on voyait un si grand concours de peuple aspirer aux indulgences attachées à cette coïncidence miraculeuse de jours fériés, que nombre d'individus suffoqués dans la presse y perdaient la vie.

A une lieue de la ville, sur un rocher assez escarpé, on

voit encore les restes d'un château dont l'histoire tient essentiellement à celle de la ville du Puy. Les anciens maîtres de ce vieux manoir eurent de longues querelles avec les évêques ; ce sont les débris du château de la famille des Polignac.

Les habitans du Puy eurent beaucoup à souffrir de ces querelles et de ces guerres, soit contre les vicomtes, entreprenans et guerriers, soit contre les évêques, qui avaient des armes tout aussi terribles que les épées et les lances. La foudre de l'excommunication frappait alors avec plus de sûreté un peuple religieux. Tous ces débats furent la cause de longues calamités.

Il faut dire aussi, pour être impartial, que ces montagnards avaient toute l'énergie qui distingue cette noble famille d'hommes ; vigoureux et turbulens, plus d'une fois ils se révoltèrent contre leurs magistrats, et dans une émeute terrible, le viguier et les archers éprouvèrent toute la colère du peuple. Le bailli, qui s'était réfugié dans le clocher de l'église des Cordeliers, en fut précipité du haut en bas ; d'autres officiers furent tués et mis en pièces. L'évêque lança aussitôt son excommunication sur les coupables. Le roi Philippe-le-Hardi, informé de cet évènement, condamna, par lettres d'avril 1277, les habitans du Puy à une amende de 30,000 livres. En même temps cette ville fut privée de ses privilèges ; de la garde des clefs des portes, des forteresses et du consulat, et de tous les droits qui appartenaient à la commune. Le sénéchal de Beaucaire condamna au dernier supplice les chefs les plus avérés de cette émeute.

Déjà le peuple s'était révolté contre le pouvoir de l'évêque Robert de Mehun, à son retour du concile de Latran. Il fut obligé de se réfugier en Forez. Le pape Alexandre III avait écrit, le 7 juillet 1207, aux habitans, pour les exhorter à suivre leurs anciennes coutumes, parce qu'il craignait que la conduite de l'évêque ne disposât ces montagnards à embrasser l'hérésie des Albigeois. Mais ces désirs de conciliations produisirent peu d'effet. Innocent III leur ordonna de se soumettre, et on courut aux armes. Le pape Honoré III envoya des évêques, comme commissaires conci-

liateurs, mais inutilement. Alors il confirma l'excommunication. Bientôt il eut recours à la médiation du roi Philippe-Auguste, qui fit un accord où, sans déroger beaucoup aux privilèges que les habitans avaient obtenus des rois Louis-le-Gros et Louis-le-Jeune, il laissait néanmoins une grande autorité à l'évêque ; il revint dans le Velay, et chercha à se concilier la bienveillance des révoltés, qui furent forcés de lui demander pardon; ce qui fit qu'un chevalier, nommé Bertrand des Cares, qui avait été excommunié, conjura sa perte. Il se rendit avec plusieurs stipendiés dans le village de Saint-Germain-de-la-Prade, près de l'abbaye de Doé, et, le 21 décembre 1219, il l'assaillit et lui donna la mort.

Les habitans du Puy furent consternés de cet attentat ; ils coururent armés sur les parens de l'assassin Bertrand et sur ses complices, et le chevalier ne trouva moyen de se soustraire à la mort que par une rude pénitence dans un cloître, qui lui fut infligée par la cour de Rome.

Plus de soixante ans s'écoulèrent dans la privation des privilèges. Ce ne fut qu'au mois de janvier 1344 que la commune fut rétablie au Puy. Le roi Philippe de Valois, afin de pouvoir fournir aux dépenses d'une guerre qu'il allait faire contre les Anglais, vendit fort cher aux habitans la permission d'avoir des consuls, une maison commune, et les droits dont on les avait dépouillés.

Pendant quelque temps les évènemens dont cette ville fut le théâtre sont communs à plusieurs autres villes de France, et offrent le même caractère de détresse publique. Il existe cependant un usage de cette époque qui paraît particulier à la ville du Puy. Ses habitans, depuis un temps immémorial, ne souffraient pas de juifs dans leur enceinte; et, s'il arrivait qu'un individu de cette nation fût reconnu dans la ville, il était pris et traduit devant un tribunal composé de juges d'une singulière espèce ; c'étaient les enfans de chœur de l'église. Une sentence, rendue par ces enfans, le 17 juin 1373, condamne un juif qui se trouve dans la ville à une amende de 300 livres. Théodore, un des historiens de l'église du Puy, assure que ce privilège leur fut accordé par le roi Charles-le-Bel, en l'an 1325, à l'occasion du meurtre d'un enfant de chœur, commis par le plus dis-

tingué des juifs établis au Puy, d'où ils furent bannis sans retour.

Le seizième siècle, si fécond en perturbations et en malheurs qui se firent sentir dans les moindres villages et dans les châteaux les plus retirés, comme dans les palais des rois et les grandes villes, ne ménagea pas ses orages aux habitans de ces vieilles masures qui se groupent autour d'un noir rocher basaltique, et roula jusque dans leurs montagnes la tourmente des dissensions religieuses qui divisaient le royaume.

Les partisans des Guises et de la maison de Lorraine, sous le prétexte de protéger avec zèle l'ancien catholicisme; ceux de la maison de Bourbon qui avaient embrassé avec ardeur les principes du calvinisme, excitèrent le peuple à s'armer, et alimentèrent pendant trente-trois ans cette longue et terrible guerre civile, si funeste à notre pauvre ville du Puy, à la France et au genre humain.

Le baron des Adrets, le tigre du Dauphiné, franchit un jour le Rhône, tomba au milieu du Forez, prit Montbrison, pilla les bourgs et les villages, en laissant partout des traces de sa cruauté, et se présenta devant le Puy pour le soumettre. Mais, voyant qu'il ne pouvait s'en rendre maître sans artillerie, et pressé autre part dans des escarmouches, il ne voulut pas long-temps séjourner devant cette ville, et se retira à Lyon.

Les habitans du Puy, d'abord alarmés, se réjouirent de sa retraite; mais il avait laissé quelques compagnies d'infanterie sous le commandement de son lieutenant Blacons, qui aspirait plus que tout autre au pillage de la ville et surtout de l'église. Le clergé et les consuls, effrayés de cette armée de religionnaires composée encore de sept à huit mille hommes, campée au village de Pont-en-Peyrat, à quatre lieues du Puy, et qui paraissait décidée à un blocus en attendant mieux, cherchèrent à obtenir l'éloignement de Blacons par une sorte de traité. Il promit tout ce qu'on lui demandait, à condition qu'il lui serait donné par la députation la somme de 3,500 livres. Elle lui fut comptée le lendemain. Il s'en empara, mais au lieu de tenir cette promesse, il les viola toutes, et loin de conduire son armée à

Lyon, il la dirigea sous les murs de la ville, et y arriva le 4 août 1562, à la pointe du jour. Heureusement elle était munie de défenseurs; les nobles du Velay y étaient rassemblés pour l'arrière-ban. L'évêque Antoine de Sénectère dissipa éloquemment les alarmes des citoyens, ranima leur courage, et s'appuyant sur la valeur des seigneurs Latour-Maubourg, Jonchères, Beaune et Laurent de Pousols, il les disposa à se défendre vigoureusement. Et la ville du Puy fut sauvée par l'intrépide présence d'esprit de son prélat.

L'ennemi s'empara du village d'Aiguilhe, saccagea les faubourgs, fit plusieurs attaques contre les portes de Panessac, de Saint-Jean et d'Avignon, pénétra jusqu'à la grande rue, et pilla entièrement les églises des Carmes, des Cordeliers et des Jacobins; mais les habitans partout se présentèrent avec ardeur au combat, et défendirent si bien leur muraille d'enceinte, que les protestans furent forcés à la retraite. Ils se retirèrent au château d'Espali, qu'ils démolirent en grande partie, et se répandirent ensuite dans les campagnes pour tout ravager.

Enfin Blacons fut obligé de se retirer, le 10 août, près des murs du château de Polignac. Cette armée en déroute fut vivement incommodée du canon des remparts de ce château, et finit par être défaite par une sortie du seigneur vicomte Armand de Polignac. Claude, son fils aîné, se trouvait parmi les protestans. Après la victoire, le père en mourut de chagrin. Le capitaine Merle, que nous avons rencontré partout où il y avait une guerre aventureuse à entreprendre, eut grande envie plusieurs fois de visiter l'église qui possédait la riche madone; il inquiéta seulement les habitans, mais ne put jamais pénétrer dans leur ville.

En 1585, François de Coligni, comte de Châtillon, à la tête de 2,400 hommes soutenu par un autre corps qui marchait à quelque distance, vint attaquer les vieilles portes de la capitale du Velay. Repoussé, ils s'en vengea en prenant et dévastant le château de Polignac, bientôt repris par les bourgeois du Puy.

Les complots, les émeutes, les attaques du dehors se renouvelant sans cesse, dans une nuit où les royalistes ten-

tèrent de surprendre la ville, l'Estrange, qui avait remplacé comme gouverneur du Gévaudan le baron de Saint-Vidal, leur tua beaucoup de monde. Les principaux seigneurs, à la tête du parti royal, et notamment le sénéchal de Cluste, périrent dans ce combat; une foule de citoyens s'étaient rendus sur la place du Martouret. C'est alors que se réunirent contre les ligueurs un grand nombre de paysans, auxquels on donna le nom de *croquans*.

Le Puy, souvent attaqué par les protestans, et qui avait beaucoup souffert des ravages qu'ils exerçaient aux environs, embrassa le parti de la ligue; mais en 1595, par la médiation du duc de Joyeuse, la ville se soumit à Henri IV.

Nous ne décrirons pas tous les couvens et toutes les églises qui abondaient dans cette admirable cité des vieux temps, si curieuse encore pour le peintre et l'archéologue; mais nous ne pouvons nous dispenser de donner, en quelques notes rapides, un croquis de son rocher pyramidal de Saint-Michel, aussi curieux par sa forme bizarre que par l'antiquité de l'ermitage qui le domine. C'est presque un obélisque, dont le diamètre est estimé à 70 pieds et l'élévation à 200. Il est situé dans un faubourg à environ quatre cents pas du mont Corneille. Un escalier taillé dans le roc, divisé par dix rampes soutenues par des murs de terrasse, mène à la cime du rocher. Une chapelle, une cellule, une citerne formaient la demeure et suffisaient à la vie du cénobite qui venait vivre et prier dans ce tombeau si près du ciel. Tout le monument est d'architecture romaine. Son portail est orné de mosaïques, formées de pierres blanches et de basaltes colorés, qui rappellent les beaux monumens lombards de l'Italie.

Nous avons toujours vu placés, sur la partie la plus élevée d'un rocher ou d'une montagne, les temples dédiés à l'archange guerrier, qui terrassait les monstres et les dragons, et cette harmonie poétique est assez belle pour être remarquée encore une fois.

Ce fut Truan, doyen de la cathédrale, qui le premier voulut consacrer une église à saint Michel sur le faîte de ce rocher nommé Aiguilhe. L'évêque Gotescalc posa en l'année 962 la première pierre de ce hardi monument, qui fut

appelé Seguret, de *securus*, à raison de sa position invincible à toutes les attaques.

Une petite chapelle, construite sur un plan octogone, et sous le vocable de Saint-Clair, est au pied du rocher. Ce monument gracieux a été considéré par quelques savans comme un temple de Diane ; il n'a rien d'antique; il appartient tout entier au moyen âge, et sa construction doit dater tout au plus du neuvième ou du dixième siècle. C'est un baptistaire, moins vaste, moins somptueux que ceux de Pise ou de Florence, bien humble sans doute, mais bâti à l'instar de ces admirables monumens.

Nous n'oublierons point l'église collégiale de Saint-Pierre, fondée en l'an 993 par l'évêque Gay. Le motif de son érection nous appartient tout entier; c'est un coup de pinceau qui d'un seul trait peint une époque : Pons et Bertrand de Polignac avaient fait prisonnier dans l'église du Puy l'évêque Gay, prévôt de cette cathédrale, et l'avaient conduit dans les prisons de Mende. Ce fut à l'occasion de cette violence que Pons et Bertrand, pour réparer leur attentat, furent obligés par des donations nombreuses de contribuer à la fondation de l'église. Elle fut pendant long-temps la principale paroisse de la ville.

Une autre encore a une illustration plus célèbre ; l'église des Jacobins possède le tombeau qui contient les entrailles de Bertrand du Guesclin, et son cœur, renfermé dans une boîte en plomb, scellée du sceau de la ville. Le connétable, après avoir soumis le château de Challiers en Auvergne, passa au Puy, entra dans le Gévaudan, et mit le siège devant le château de Randon, où la noblesse de l'Auvergne et du Velay se montra digne de combattre sous un tel chef. Après divers assauts meurtriers, le gouverneur et ses principaux officiers vinrent rendre les clefs de la forteresse devant l'agonie d'un héros. Ils furent introduits dans sa tente, où, dangereusement malade, il expira quelques momens après ce triomphe. Son corps fut transporté dans l'église de Saint-Denis, près de Paris, et ses entrailles placées dans un cénotaphe à Saint-Laurent-des-Jacobins-du-Puy. Un service solennel y fut célébré le 23 juillet 1380. Cinquante torches de cire et un drap d'or bordé de noir et orné de ses armes

furent la pompe fournie par les chevaliers montagnards qui l'avaient suivi pour aller combattre les Anglais. Couché sur son tombeau, il y fut représenté en relief, armé et cuirassé, avec cette épitaphe : *Cy gist honorable homme et vaillant messire Bertrand Claikin, comte de Longueville, jadis connétable de France, qui trépassa l'an* MCCCLXXX, *le* XIIIe *jour de juillet.* Le mausolée est masqué maintenant par la boiserie des stalles du cœur. Les notables municipaux de la ville du Puy devraient une restauration à un monument si précieux et si honorable pour leur patrie.

Dans ses jours de solennité, la ville du Puy eut ses spectacles, et, sans compter *la fête des fous*, cérémonie bizarre, qui était particulièrement observée dans les cathédrales du Puy et de Viviers, et que les canons de deux conciles eurent peine à abolir, elle jouit sur un véritable théâtre, ou sur un échafaud, suivant l'expression du temps, dressé dans la place du Plot, de la représentation d'un drame : c'était *Holopherne décapité par Judith.* Aux fêtes de la pentecôte, la représentation dura deux jours. On peut juger que les prédications en place publique n'y manquèrent pas non plus, et D. Gissey cite un frère Basile, venu en 1451, qui fit plusieurs sermons qui produisirent tant d'effet que les hommes semblaient renoncer à toutes leurs passions ; les joueurs venaient déposer devant lui leurs cartes et leurs dés, les femmes, leurs bagues, bracelets et chaînes, et « ceux qui » s'adonnaient à l'art magique, leurs mandragores, brevets, » charmes, caractères, et les livres dont ils se servaient en » leurs sorcelleries. »

Cette ville si curieuse eut encore l'église de Saint-Jean-de-Jérusalem, ou de Saint-Jean-de-la-Chevalerie, et la commanderie des Templiers, et la maison des consulats, puis ses portes et ses tours ; malheureusement tous ces édifices ont subi les outrages du temps ou des hommes, et, comme partout sur le sol entier de notre noble France, la plupart de ses monumens historiques ont été broyés sous la force de destruction qui est l'instinct des vieux peuples comme celui des enfans. Heureusement de temps à autre, dans nos provinces, un homme au génie de conservation apparaît, et la ville du Puy a le bonheur de posséder un con-

servateur de nos vieilles gloires, qui a réuni les antiques et les curiosités du Velay dans un admirable Musée dont l'arrangement et le goût feraient honneur à nos plus grandes cités. M. le vicomte de Becdelièvre a eu l'heureuse idée de rassembler tous les fragmens qu'il a pu recueillir dans tous les genres, antiquités, inscriptions, meubles, armes, médailles et tableaux, et d'en former pour la capitale une collection des plus curieuses et des plus remarquables. Nous ne devons pas laisser ignorer qu'un préfet des plus distingués, M. de Bastard, lui a prêté le plus noble appui. Les sages administrateurs ne sauraient être aujourd'hui trop recommandés à la reconnaissance publique. Nous devons rendre la même justice au conseil municipal de la ville du Puy, qui encourage ce magnifique établissement de ses dons et de sa protection. Nous voudrions citer tous les dignes citoyens qui le composent; mais ils nous sauront gré d'indiquer parmi eux l'estimable M. Delalande, si profondément versé dans la science numismatique.

Le Puy et Saint-Paulien ont fourni la plus grande partie des objets curieux renfermés au Musée ; mais la vieille Vellavie tout entière était fort riche d'anciens monumens; elle en eut de celtiques, de gaulois et de romains; ses édifices du moyen âge sont admirables, et l'on y compte presque autant de vieux châteaux que de cimes de rochers. Ses plus anciennes traces d'ouvrages faits de mains d'hommes, et qui font ressembler quelques-unes de ses montagnes à des nécropoles, remontent à la plus haute antiquité. Ses *tumuli*, les ruines de la *tombe de las fadas*, les débris de la voie romaine, les pierres milliaires de Chamelix et de Saussac, les chapiteaux, les fûts de colonnes, les bosses, les bas-reliefs, les fragmens de poterie recueillis de toutes parts, y sont aussi nombreux que dans nos plus riches provinces. Si nous écrivions un ouvrage spécial sur le Velay, nous aurions des volumes à composer : heureux si nous pouvons présenter quelques aperçus écrits rapidement, travaux informes et pénibles, et toujours au-dessous des sujets que nous avons à traiter.

L'histoire de la ville du Puy, l'histoire même du Velay, après le règne de Henri IV, où nous sommes arrêtés, n'offre

plus d'intérêt spécial. Les vieux manoirs féodaux, comme dans toutes les autres provinces, tombent devant la puissance de Richelieu; puis un roi à large renommée centralise tous les faits de l'histoire et toutes les puissances de l'administration autour de lui. Il n'y eut plus que Versailles en France, et le brillant cortège d'un règne illustre.

Une étude nous resterait encore à faire, si l'espace ne nous manquait, et si elle n'avait déjà été si convenablement essayée et remplie pour son époque, par Faujas de Saint-Fond, dans son grand ouvrage sur les volcans éteints du Velay, non moins riches pour le savant que ceux de l'Auvergne. Circonscrits dans nos travaux pittoresques, nous ne pouvons qu'indiquer à nos jeunes voyageurs ce qui leur reste à explorer dans les basaltes de la Haute-Loire, ses belles colonnades fondues dans ses nombreux cratères, et ses rochers trachytiques et phonotiles, vieilles ruines du premier monde, édifices élevés par une puissance qui soulève les montagnes, les sépare, les brise, pour élever ses monumens. Au milieu de ces scories agglutinées, de ces laves lithoïdes entassées, l'esprit reste confondu, et les études du monde primitif deviennent une science philosophique, qui pourrait bien être la meilleure à enseigner aux hommes, quand ils auront oublié tout-à-fait la religion, la morale et la poésie.

CH. NODIER ET TAYLOR (1).

(1) Cet article doit faire partie du grand ouvrage des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France.*

LA VENDÉE ET L'ÉCOSSE.

La guerre civile de la Vendée est un des épisodes les plus intéressans de la révolution française. Cette guerre fut mal connue en Angleterre tant qu'elle dura, et l'histoire blâmera nos ministres, qui négligèrent de profiter de l'occasion qu'elle leur offrait d'obtenir des avantages importans pour une cause qui était la nôtre. On nous disait, il est vrai, d'une manière générale, que les royalistes de France avaient des partisans armés dans le Poitou, et qu'ils avaient eu plusieurs fois le dessus en combattant les républicains. Mais peu d'Anglais savaient positivement que, tandis que toutes les autres provinces françaises restaient soumises plus ou moins patiemment à Robespierre et ses collègues, la Vendée, province à peine connue de nom parmi nous, avait sur pied de nombreuses armées qui livraient des batailles rangées, — gagnaient des victoires décisives, — prenaient des villes fortifiées, et qui plus d'une fois auraient pu, avec quelques secours de troupes et d'argent, terminer peut-être la révolution, en marchant sur Paris. Il était raisonnable de conclure qu'un pays capable de pareils efforts dans une cause abandonnée par presque tout le reste de la France, avait en lui-même quelque chose de particulier; et lorsque nous considérons la nature de cette particularité, nous y trouvons une grande leçon pour les princes et les peuples.

Personne n'oserait nier que pendant les dernières années du règne de Louis XVI, quelque changement essentiel ne fût devenu indispensable dans l'ancien gouvernement despotique de la France. Les fardeaux de l'état, qui auraient dû être supportés par tous les sujets du monarque en proportion de leurs moyens, pesaient entièrement sur le peuple et

la classe intermédiaire, sans que ni le clergé ni la noblesse contribuassent aux dépenses générales. Les finances étaient dans un état de banqueroute virtuelle, et la majorité des sujets irrités contre leurs gouvernans réclamait la restitution de ces droits dont l'avaient dépouillée les vieilles lois féodales. Ce n'était pas une situation de choses à être endurée dans le dix-huitième siècle, et en conséquence un changement était sollicité hautement de toutes parts. Des hommes ambitieux s'emparèrent de l'exaltation nationale pour précipiter cet esprit de réforme louable dans tous les excès de la plus furieuse révolution qu'eût jamais vue le monde. Au lieu de rendre au peuple ses légitimes franchises et de garantir au roi, à l'église et à l'aristocratie la possession de cette part de privilèges compatible avec un gouvernement bien pondéré, ils démolirent jusqu'aux fondemens de tout ce qui constituait l'ancien ordre de choses, renversèrent le trône, bannirent la noblesse, renièrent non seulement leur culte, mais la religion, mais Dieu même, et ce fut à l'instigation des misérables auteurs de cette anarchie, que le prétexte de conserver la liberté fit commettre les cruautés les plus horribles.

Ces démagogues n'auraient pu exercer sur la populace assez d'ascendant pour la faire servir à l'exécution de leurs criminels desseins, si, avant la révolution, l'aristocratie française avait été dans l'habitude de remplir, à l'égard des classes inférieures, les devoirs qui sont nécessaires pour cimenter l'union des divers rangs de la société. Le noble ou gentilhomme propriétaire doit ordinairement résider pendant une saison de l'année au moins sur ses domaines. Il est le supérieur naturel et le meilleur patron de ses fermiers et de ses voisins les plus pauvres. La dépense de son revenu parmi eux est une des sources de leur prospérité; — sa libéralité doit venir à leur aide dans les occasions de détresse; — il est l'arbitre de leurs différends; — ils sont à leur tour les compagnons de ses chasses et autres divertissemens champêtres. Grâces à ces continuels échanges de bons offices, les chaînes qui rattachent le plébéien au noble sont naturellement remplacées par les liens plus honorables et plus doux d'une affection mutuelle!

Malheureusement cet ordre de choses avait été totalement bouleversé en France. Une fatale politique, mise primitivement en pratique par le cardinal Richelieu, avait dénaturé les devoirs de la haute noblesse, comme on appelle la classe la plus élevée en dignité et en richesses de l'aristocratie française. Faisant consister leur importance dans leur résidence continuelle à la cour et dans le succès de leurs intrigues pour obtenir la faveur royale, les nobles abandonnaient l'administration de leurs domaines à des intendans, et les vassaux n'éprouvaient ni reconnaissance ni crainte pour un seigneur qui laissait tout faire à un subordonné, et dont ils ne connaissaient l'existence que par les redevances perçues en son nom. Là où les deux principales classes de la société vivaient dans cet état de défiance, il était facile de semer la zizanie entre elles, et d'exaspérer les classes inférieures contre une noblesse qui ne se révélait à elles ni par ses bienfaits, ni par aucune influence. Il y avait d'honorables exceptions individuelles à cette erreur générale, mais elle régnait dans tout le royaume, et ce fut la principale cause qui fit déborder la révolution française au-delà des limites d'une réforme sage et modérée. Loin de pouvoir lever dans les provinces et sur leurs domaines une troupe capable de s'opposer au torrent de la fureur jacobine, les nobles trouvèrent souvent leurs plus cruels ennemis parmi leurs propres paysans, et furent même chassés par ceux qui, dans des circonstances différentes, au lieu de s'insurger contre eux, auraient été leurs plus fidèles défenseurs. Ce fut ce qui tendit à augmenter beaucoup l'émigration; mesure fatale en elle-même, parce qu'elle semblait unir aux soldats de l'étranger ces propriétaires qui avaient par leur naissance le plus grand intérêt à repousser l'invasion du sol.

La Vendée et les départemens voisins étaient des pays assez généralement à l'abri de cette discorde entre la noblesse et les paysans, qui eut de si funestes résultats dans le reste de la France. Cela provenait en grande partie des circonstances locales.

La région dont la Vendée forme le centre comprend un plus vaste espace de pays que celui qui porte plus spéciale-

ment le nom de Vendée, c'est-à-dire une portion considérable des départemens de Maine-et-Loire, de Loire-Inférieure, des Deux-Sèvres, et de Vendée proprement dite. Le sol n'est guère bon pour la charrue, mais admirablement propre à l'éducation du bétail. Il est divisé en pâturages de médiocre étendue, mais très-riches en produit, et qui sont situés parmi des bois qui avaient fait donner à toute cette partie du Poitou le nom du *Bocage*. Les paysans y habitaient chacun une petite ferme séparée; tous y étaient dans une aisance indépendante; aucun n'y jouissait de ce qu'on aurait pu appeler de la richesse; mais ils n'avaient guère à gémir des fardeaux publics, étant exempts des plus lourds, moyennant l'obligation, adoptée par eux, d'entretenir en état les canaux de desséchement. Ces canaux, joints aux mauvaises routes, aux nombreuses haies, aux bois qu'on rencontre sans cesse et aux fréquentes pluies, rendent la Vendée presque inaccessible à d'autres qu'à ses habitans, qui, familiarisés avec ces obstacles, sont accoutumés à les franchir au moyen d'une longue perche garnie de fer, qu'ils portent avec eux, et qui, dans la guerre, fut souvent dans leurs mains une arme redoutable. Les Vendéens étaient un peuple religieux, moral et paisible, sans autre ambition que de continuer de jouir, comme leurs pères, de leur culte, de leurs lois et de leurs possessions.

Les nobles de la Vendée avaient, comme leurs vassaux, un caractère qui se rapprochait plutôt des mœurs primitives que des mœurs modernes. Ils vivaient beaucoup sur leurs terres. Ceux qui allaient de temps en temps à Paris avaient le bon sens de mettre de côté les manières de la capitale pour reprendre leur simplicité patriarcale, dès qu'ils étaient de retour dans le Bocage. Lorsque les dames sortaient, c'était à cheval ou dans des voitures traînées par des bœufs; lorsque le seigneur allait à la chasse, ce qui lui arrivait souvent, dans les cantons boisés, les paysans le suivaient, et y acquéraient une grande adresse au tir, parce qu'ils n'étaient guère moins amoureux que leurs maîtres de cet exercice guerrier.

Les baux des fermes et la nature de leur exploitation n'étaient pas moins favorables que le reste à entretenir l'a-

tachement réciproque du propriétaire, et du tenancier, parce qu'il y avait entre eux communauté d'intérêt et partage de produit. Le tenancier avait le soin des troupeaux, et payait au propriétaire une rente proportionnée à ses profits, de manière à avoir tous deux part égale des accidens heureux ou malheureux de la saison. Il n'y avait guère de ferme dont la rente excédât 25 à 30 louis par an, et c'était un grand propriétaire que celui qui possédait vingt ou trente de ces fermes, de telle sorte que parmi les grands et les petits il y avait peu de riches, mais pas de pauvres. Le dimanche et les fêtes offraient des scènes d'hospitalité mutuelle entre le gentilhomme et le paysan. La famille de celui-ci dansait dans la cour du château, et la famille du seigneur se mêlait ordinairement à la danse. C'est ainsi que dans les divertissemens et les affaires, les intérêts pécuniaires et les cérémonies religieuses, les nobles et les vassaux étaient unis comme les membres de nos anciens clans; c'est ainsi que l'intelligence plus exercée et la supériorité naturelle des propriétaires vendéens avaient pu conserver sur l'esprit de la classe inférieure cette influence qu'on eût vainement cherchée ailleurs en France dans les relations entre gentilshommes et paysans.

Ce ne fut pas toutefois l'influence des nobles vendéens qui donna le premier signal de l'insurrection. Deux autres circonstances plus immédiates l'occasionèrent.

La Convention nationale avait imposé au clergé catholique un serment qui, proclamant son indépendance de la suprématie de Rome, était en contradiction directe avec les vœux religieux que chaque prêtre prononçait en entrant dans les ordres. La plupart des ecclésiastiques se démirent volontairement ou furent expulsés forcément de leurs cures, sur leur refus de prêter le serment. Le sort de ces curés, de qui les paysans avaient reçu jusque-là leur instruction religieuse, et qui s'étaient acquittés de leurs fonctions avec un dévouement paternel, ne put qu'exciter l'indignation des Vendéens lorsqu'ils les virent expulsés violemment et remplacés par d'autres d'une conscience moins scrupuleuse, et par conséquent d'une morale moins pure. Ce fut le sujet d'un mécontentement général parmi les habitans du Bocage.

Une autre cause qui poussa encore plus immédiatement les Vendéens à courir aux armes fut la loi de la conscription, qui appelait toute la jeunesse sous les drapeaux de la république, alors engagée dans une guerre de conquêtes étrangères. Une levée de deux cent mille hommes venait d'être proclamée. Aucun des motifs révolutionnaires qui entraînaient les autres provinces ne parlait à l'intérêt des Vendéens en faveur de cette mesure extraordinaire. Ils voyaient même avec trop d'horreur tout ce qui s'était fait contre le clergé catholique et la personne du roi pour s'y soumettre. L'insurrection éclata, et fut bientôt organisée. Rassemblés en armée nombreuse, ils élurent leurs officiers, et les prirent principalement, mais non exclusivement parmi les nobles, livrèrent bataille aux forces régulières de la Convention, non-seulement furent plusieurs fois victorieux, mais encore montrèrent une grande aptitude à se rallier après la défaite, et causèrent enfin plus de mal aux républicains que les meilleures troupes des armées alliées. Dans cette guerre, comme dans plusieurs autres, l'intelligence de ceux qui commandèrent et le courage désespéré des soldats eux-mêmes créèrent un genre particulier de tactique, adapté en même temps au caractère des troupes et aux circonstances de la localité. Cette tactique fut maintes fois supérieure à la discipline des troupes régulières, qui ne donne pas toujours les avantages qu'on devrait en attendre contre l'impétuosité du courage et la persévérance d'un ennemi actif. Le mode d'attaque ordinaire des Vendéens était une espèce de guerre de buissons. Au moyen d'une manœuvre qu'ils exprimaient dans leur langue par le mot *s'égailler*, ils se répandaient en tirailleurs autour des colonnes serrées de l'ennemi, qui, s'avançant à travers un pays extrêmement difficile par lui-même, se trouvait de toutes parts assailli par un feu bien nourri et des balles bien ajustées, sans apercevoir aucun point palpable où il pût diriger lui-même son attaque avec quelque apparence de succès. Les cris des insurgés, leurs décharges continuelles et leur dispersion sur une si large étendue de terrain, semblaient doubler leur nombre; et si les républicains venaient à lâcher pied, les Vendéens, conduits par leurs braves chefs, n'hésitaient pas

à fondre sur eux, afin de compléter, par une attaque serrée, la terreur qu'ils avaient inspirée, grâces à leur première façon de combattre.

Il est inutile de remarquer que pour se disperser et se rallier ainsi, les Vendéens avaient besoin de tout le dévouement et de toute l'intelligence de chaque soldat; car chaque petit corps détaché, chaque individu même, devait, sous sa propre responsabilité, savoir choisir sa position, ainsi que le moment favorable de l'attaque et de la retraite.

Pendant que les Vendéens étaient en armes et victorieux, il y avait aussi sur pied une armée de Bretons pour la défense de la monarchie, sous le commandement du célèbre Charette, qui remporta plusieurs succès. Il fut malheureux pour la cause de ces armées indépendantes que leurs chefs, à ce qu'il paraît, ne fussent ni d'accord ni disposés à s'entendre. Les résultats de leurs fréquens triomphes auraient été bien plus importans. Il fut plus malheureux pour eux encore que les ministres de la Grande-Bretagne, comme nous l'avons déjà fait observer, ne fussent pas mieux informés de l'avantage qu'il y aurait eu à leur envoyer des armes, des munitions et un corps de forces auxiliaires. Lorsque les royalistes se furent rendus maîtres de l'île de Noirmoutier, ces secours auraient pu leur être fournis sans difficulté. La seule tentative sérieuse qui eut lieu en faveur de ces braves insurgens fut l'expédition mal concertée de Quiberon, entreprise justement après que la cause royale était entièrement perdue en Bretagne.

L'insurrection de la Vendée, commencée en mars 1793 et considérée comme guerre générale, se termina à la défaite de Quiberon, le 20 juillet 1795.

On est naturellement conduit à comparer les guerres civiles d'Angleterre pendant le dix-septième siècle, avec la révolution de France à la fin du dix-huitième; et l'esprit est surtout frappé de l'analogie entre l'insurrection de la Vendée et celle qui fut dirigée par Montrose et les Highlanders (montagnards écossais) dans le siècle précédent.

Le parallèle n'est pas sans doute exact sur tous les ponts. Les Highlanders d'Écosse étaient conduits au combat par leur amour naturel de la guerre, leur usage habituel des

armes et leur attachement patriarcal pour leurs chefs. Les Vendéens, peuple pacifique, ne levèrent l'étendard de la révolte que pour défendre leur religion et leurs libertés personnelles. Les Highlanders, commandés par le génie supérieur d'un homme dont le cardinal de Retz disait qu'il était celui qui remplissait le mieux pour lui son idéal des héros de Plutarque, étendirent la guerre plus loin que les Vendéens, et profitèrent mieux de leurs victoires, mais furent accablés par une seule défaite. Les habitans de la Vendée, commandés par différens chefs, ne montrèrent pas la même énergie dans le succès; mais, se confiant moins à la fortune d'un seul homme, ils se ralliaient et redevenaient victorieux après avoir subi plusieurs échecs répétés. Le mode de combattre des Vendéens et des montagnards écossais était différent; les tirailleurs du Bocage comptaient sur la guerre de buissons, tandis que les montagnards, après avoir fait feu, chargeaient en colonnes peu nombreuses, mais serrées, sur divers points d'une ligne étendue, et comptaient principalement sur leur habileté à manier l'épée écossaise dans une action d'homme à homme. La religion, qui joua un grand rôle dans la guerre vendéenne, n'était pas au nombre des motifs qui excitaient l'armée de Montrose. Tels sont les points de dissemblance; mais les points d'analogie sont plus généraux et plus fortement marqués.

Dans ces deux guerres mémorables, ce fut une race à part, une race primitive, qui se souleva contre les forces régulières du reste de la nation pour défendre les institutions anciennes qui lui avaient été léguées par ses pères. Dans les deux guerres, l'intrépidité, la sagacité naturelle, la force du corps et l'activité rendirent les insurgens supérieurs à leurs adversaires disciplinés, par l'impétuosité de l'attaque, la justesse des combinaisons, la célérité des marches et la patience à supporter les fatigues de la guerre. Dans les deux guerres, ils obtinrent de brillantes victoires, malgré le désavantage du nombre, malgré le manque d'armes convenables et surtout de munitions.

Les habitans du Bocage avaient encore cette ressemblance avec les montagnards écossais, que les mêmes désavantages accompagnaient leur mode particulier de faire la guerre.

Étant tous volontaires, et servant sans solde, ils se croyaient libres de quitter l'armée quand cela leur plaisait, et une victoire devenait plus fréquemment encore qu'une défaite le signal de la diminution de leur nombre. Les Vendéens, comme les montagnards, étaient sans expérience dans l'attaque des places fortes, et quelques-uns de leurs plus grands revers furent la conséquence d'imprudentes entreprises de cette nature. Dans un pays ouvert, favorable à l'action de la cavalerie, ces guerriers primitifs combattaient avec moins d'avantages que dans des terrains bordés de clôtures. Le nombre de chefs et officiers indépendans tendait à introduire la discorde dans leurs conseils. Ce fut ce qui désorganisa plus d'une fois tous les plans de Montrose, et paralysa presque toujours les efforts des Vendéens. Enfin, pour conclure, une guerre qui fit tant d'honneur aux chefs qui la dirigèrent se termina, en France comme en Écosse, par leur ruine et leur mort. Plusieurs périrent par les exécutions militaires ou sous les coups d'une sentence judiciaire; leurs familles furent exilées ou privées de leur héritage, et ils ne laissèrent après eux d'autres fruits de leurs succès que la gloire de leur nom.

Les républicains d'Angleterre eurent une femme pour retracer leurs exploits, Mrs Hutchinson : il a manqué aux montagnards de Montrose un historien tel que la marquise de la Rochejacquelein. Cette dame illustre, auteur des *Mémoires sur la Guerre de la Vendée*, était née à la cour, et cependant elle écrit avec la chaste simplicité et la calme dignité d'une matrone romaine. Son style est entièrement exempt de cette espèce de coquetterie littéraire qu'on trouve quelquefois dans les meilleurs ouvrages français, plus remarquables en général par l'esprit que par la simplicité. Mme de la Rochejacquelin était une femme trop délicate et d'une éducation trop féminine pour paraître capable de supporter personnellement les privations et les périls où elle se trouva jetée. Elle le sentait elle-même, lorsqu'elle dit à une dame anglaise qui avait désiré être présentée à une dame si célèbre : « Convenez que vous vous figuriez me trouver plus semblable à une héroïne! » Son caractère dans la vie privée était sans reproche, comme on peut le

deviner à la pureté de sentimens et de style qui règne dans son ouvrage (1). . . . . .
. . . . . .

— Depuis la révolution de 1789, quarante ans et plus se sont écoulés ; que de nouveaux contrastes, que de nouvelles analogies entre cette révolution et celle de la Grande-Bretagne ! Après la guerre d'Écosse et la guerre de la Vendée, après l'échafaud de Charles Ier et l'échafaud de Louis XVI, après la république anglaise et la république française, après Cromwell et Napoléon, aucune des deux restaurations n'a pu fermer l'abîme ; après Charles II et Jacques II, après Louis XVIII et Charles X, nous avons vu 1688 et 1830, Guillaume et Louis-Philippe, une cour en exil à Saint-Germain, une cour en exil à Holyrood-house. Cette fois, l'expérience de l'Angleterre sera-t-elle perdue pour la France? L'analogie s'épuisera-t-elle jusqu'à 1745? La Vendée du dix-neuvième siècle relèvera-t-elle l'étendard de la Rochejacquelein, comme l'Écosse du dix-huitième releva celui de Montrose? Marie de Modène, le chevalier de Saint-Georges et Charles Edouard menacèrent pendant soixante ans encore la nouvelle dynastie de leurs prétentions, prétentions soutenues par des sentimens chevaleresques bien plus que par des intérêts ; en sera-t-il de même des prétentions *jacobites* de France? La suite de ce parallèle appartient à l'avenir. . . . . .

L'enthousiasme jacobite des montagnards écossais dans le dix-huitième siècle, particulièrement pendant la rébellion de 1745, offre le plus beau sujet peut-être qu'un auteur puisse choisir pour une composition romanesque ou historique. Cette guerre civile et ses évènemens remarquables laissèrent à la génération contemporaine des souvenirs sans aucun mélange de cette aigreur politique qui succède généralement aux dissensions civiles. Les montagnards écossais firent ici leur dernière levée de boucliers ; ils formaient la principale force de l'armée de Charles-Edouard, où, par

(1) *Preface to the Memoirs of* Mme la Rochejacquelein.

les particularités de leurs mœurs en paix comme en guerre et leur chevaleresque bravoure, ils se montrèrent sous un jour plus favorable à la poésie qu'à la prose de la vie réelle. Leur prince, jeune, vaillant, patient à la fatigue, et méprisant le danger, conduisait son armée à pied dans les marches les plus rudes, et il mit en déroute une armée régulière dans trois batailles; c'étaient là des circonstances capables de fasciner l'imagination et de séduire de jeunes enthousiastes à sa cause, en dépit de tout ce que la prudence et la raison pouvaient objecter contre une pareille entreprise.

Le prince aventureux, comme on sait, se trouva être un de ces personnages de l'histoire qui se distinguent pendant une seule et brillante période de leur carrière, semblables à ces météores lumineux qui traversent le ciel, et qui étonnent les regards autant par la rapidité de leur disparition que par l'éclat qu'ils ont jeté en passant. Une longue nuit vint couvrir de ses ténèbres le reste de la vie d'un homme qui dans sa jeunesse s'était montré capable de si grandes choses, et sans chercher à le suivre plus loin, on peut dire que son exil ne fit plus voir en lui qu'un prince malheureux qui cherchait à échapper à ses pensées amères dans des distractions indignes de lui.

Cependant la grande conspiration jacobite, dont l'insurrection de 1745 n'était qu'un incident précipité par l'avortement d'un plan plus étendu, fut reprise par les jacobites d'Angleterre dont les forces restaient intactes, ayant eu la prudence de ne pas les mettre en action. Le résultat extraordinaire produit par des petits moyens en 1745 leur inspira l'espoir de plus importans succès quand tout le parti jacobite anglais, qui se composait alors de presque toute la noblesse provinciale, se mettrait en avant pour accomplir ce qu'avait tenté si bravement une poignée de chefs écossais.

Il est probable que les jacobites d'alors étaient incapables de réfléchir que la petite échelle sur laquelle avait eu lieu cette insurrection était en grande partie la cause de ses succès imprévus. C'est à la faiblesse même de leur nombre qu'il fallait attribuer l'activité remarquable des insurgens, la discipline parfaite, l'union et l'unanimité qui animèrent

pendant quelque temps leurs conseils. Malgré la défaite définitive de Charles-Edouard, les jacobites anglais continuèrent long-temps à méditer des projets de révolution et à porter des toasts de révolte jusqu'à ce que l'âge eût blanchi leurs cheveux. Une autre génération se leva qui ne partageait pas leurs sentimens, et enfin les élémens de la sédition qui avait couvé sous la cendre s'éteignirent tout-à-fait. Cette opinion enthousiaste n'échauffa plus que quelques imaginations ardentes et quelques têtes faibles qui enfantèrent quelques projets aussi désespérés qu'aventureux. Ainsi un jeune Écossais d'un nom illustre rêva de pouvoir surprendre le palais de Saint-James pour assassiner la famille royale. Ces complots mal conçus auraient pu faire faire explosion à d'autres conspirations plus sérieuses, si la politique de Robert Walpole, de peur de faire croire à un danger plus grand que le danger réel, n'avait préféré prévenir les conspirateurs plutôt que de faire bruit de la découverte de leurs intrigues. Plus tard encore le Prétendant put venir impunément à Londres se convaincre par lui-même de la faiblesse de son parti. Après s'être flatté pendant quelque temps que la Providence, qui l'avait protégé dans de si nombreux hasards, lui réservait toujours quelque occasion plus ou moins rapprochée de recouvrer le trône auquel l'appelait sa naissance, ce prince vit tant d'occasions lui échapper les unes après les autres, qu'il avait désespéré lui-même de sa cause lorsque la mort de son père lui prouva qu'aucune des grandes puissances de l'Europe ne s'intéressait plus à sa querelle. Elles refusèrent de lui reconnaître le titre de roi de la Grande-Bretagne, et de son côté il renonça lui-même à celui de prince de Galles.

Pendant que la vie de Charles-Édouard s'épuisait dans la solitude et l'abandon, le nombre de ceux qui partagèrent ses dangers et ses malheurs s'était réduit à quelques vieux jacobites, héros d'une histoire terminée. Tous ceux de mes contemporains en Écosse qui comptent soixante ans doivent se rappeler plusieurs de leurs connaissances du temps de leur jeunesse, qui, selon la phrase écossaise, *avaient été dehors en* 1745. Leurs principes politiques et leurs plans de restauration n'étant plus dangereux, ceux qui les rè-

vaient encore n'excitaient plus la contradiction. On regardait les jacobites qu'on rencontrait dans le monde comme des hommes qui avaient prouvé leur sincérité en sacrifiant leurs intérêts même à leur opinion. C'eût été, en société, un acte d'impolitesse que de blesser leurs sentimens ou de ridiculiser le compromis à l'aide duquel ils cherchaient à continuer leur opposition à la politique du jour. Tel était ce gentilhomme du Perthshire qui, se faisant lire les journaux, exigeait qu'on lui désignât le ROI et la REINE par les initiales du mot, comme s'il eût craint d'avoir l'air d'acquiescer à l'usurpation de la dynastie de Hanovre. Georges III ayant entendu parler de la manie de ce gentilhomme, chargea le député du Perthshire de lui porter les complimens, non pas du roi d'Angleterre, mais de l'électeur de Hanovre, et de lui dire combien il respectait la constance de ses principes.

Ceux qui se rappellent ces vieux débris d'un autre ordre de choses peuvent regretter que le temps ait fait disparaître avec eux le dernier vestige des mœurs du siècle précédent. Leur amour du temps passé, leurs récits de prouesses chevaleresques, amusaient l'imagination; leur idolâtrie pour les mèches de cheveux des Stuarts, pour les bagues, pour les rubans et autres souvenirs du temps où ils semblaient vivre encore même au milieu d'une génération nouvelle, était un enthousiasme intéressant; leurs principes politiques, s'ils avaient eu pour nous le titre de pères, auraient pu les rendre dangereux à la dynastie régnante, mais tels que je me les représente, il ne pouvait y avoir sur la terre aucune espèce d'hommes plus propres à jouer le rôle de grands-pères innocens et respectables.

WALTER SCOTT (1).

1er avril 1832.

(1) Traduit par M. H. C. de Saint-Michel.

Un Voyage d'agrément

EN ESPAGNE.

Pendant le printemps de 1829, la curiosité m'ayant conduit en Espagne, je fis une excursion de Séville à Grenade avec un ami attaché à l'ambassade russe à Madrid. Le hasard nous avait amenés de deux parties du globe bien éloignées de celle où nous nous trouvions, et la conformité de nos goûts nous inspira le désir de parcourir ensemble les pittoresques montagnes de l'Andalousie. Si ces pages tombent sous ses yeux, n'importe dans quels lieux les fonctions de sa carrière diplomatique ont pu le conduire, soit qu'elles le trouvent figurant dans les pompes des cours ou méditant sur la magnificence plus réelle de la nature, puissent-elles lui rappeler notre aventureux pélerinage et le souvenir de celui à qui ni le temps ni l'éloignement ne feront jamais oublier l'aménité de ses mœurs et son mérite.

Et ici, avant d'aller plus loin, qu'il me soit permis de présenter quelques observations préliminaires sur l'aspect général de l'Espagne et sur la manière d'y voyager. On se figure en général ce pays comme une douce contrée méridionale, parée de tous les charmes de la voluptueuse Italie. C'est, au contraire, à l'exception de quelques provinces maritimes, une contrée agreste, austère et triste, avec des montagnes nues, des plaines immenses dépourvues d'arbres, silencieuses, solitaires et participant de l'aspect sauvage des déserts de l'Afrique. Ce qui ajoute encore à ce silence, à cette solitude, c'est l'absence d'oiseaux chanteurs, conséquence naturelle du défaut de bois et de haies. On voit l'aigle et le vautour planer autour des monts rocailleux et au-des-

sus des plaines; des troupes d'outardes timides se glissent dans les bruyères; mais ces myriades d'oiseaux de plus petite espèce qui animent la face de la terre dans les autres pays ne se trouvent que dans certaines parties de l'Espagne, et plutôt encore dans les vergers et les jardins qui entourent les habitations que dans la campagne.

Dans les provinces centrales, le voyageur, en traversant de vastes plaines ensemencées, tantôt vertes et ondoyantes, tantôt dorées, tantôt nues et brûlées par le soleil, cherchera vainement la main qui y a guidé la charrue. Enfin il apercevra sur une montagne escarpée un village avec des fortifications mauresques en ruines, ou quelque vieille tour, ancien refuge des habitans pendant les guerres civiles ou les invasions des Maures. L'usage de se réunir pour se protéger mutuellement existe encore chez les paysans espagnols, par suite de la continuelle maraude des voleurs errans.

Mais si la plus grande partie de l'Espagne est privée de la riche parure des bois ou des forêts et des grâces de la culture d'ornement, le paysage a un caractère de grandeur bien propre à compenser ce qui leur manque sous d'autres rapports. On y retrouve quelques-uns des attributs des habitans, et je conçois mieux le fier, l'indomptable, le frugal Espagnol, depuis que j'ai vu le sol qu'il habite.

Les traits simples et sévères des paysages espagnols ont quelque chose de sublime. Les plaines des Castilles et de la Manche s'étendant à perte de vue empruntent une sorte d'intérêt de leur nudité et de leur immensité même; c'est une impression analogue à celle que produit l'Océan. En parcourant ces solitudes sans limites apparentes, on aperçoit de loin en loin un troupeau sous la conduite d'un pâtre immobile comme une statue, portant son long bâton ferré en guise de lance; une file de mules traversant lentement l'aride campagne, comme les caravanes de chameaux dans le désert, ou un pâtre qui chemine seul, armé du stylet et de la carabine. Ainsi le pays, les habitudes, tout, jusqu'à la physionomie du peuple, a le caractère arabe. L'usage général de ne marcher qu'avec des armes prouve le peu de sûreté des routes. Le berger dans les champs, aussi bien que le pâtre dans les plaines incultes, porte toujours son fusil et

son long couteau. Le riche villageois s'aventure rarement à se rendre au marché voisin sans son *trabuco* (1), ou sans se faire suivre par un valet armé. Le plus court voyage exige les préparatifs d'une expédition militaire.

Les dangers des chemins donnent lieu à une manière de voyager qui rappelle, sur une plus petite échelle, les caravanes de l'Orient. Les arrieros ou muletiers se réunissent en convoi, et partent, bien armés, à des jour fixés. Les voyageurs que le hasard leur adjoint augmentent encore leurs forces. C'est au moyen de ce mode primitif de communication que se fait tout le commerce du pays. Les muletiers, voyageurs privilégiés de la Péninsule, la traversent depuis les Pyrénées et les Asturies jusqu'aux Aspuxaras, à la Serrania de Ronda et même aux portes de Gibraltar. Leur vie est dure et frugale; des alforjas, besaces de toile grossière, renferment leurs maigres provisions. Une bouteille de cuir, suspendue à l'arçon de leur selle, contient du vin ou de l'eau pour le passage des montagnes stériles ou des plaines arides. Une des couvertures de leurs mules leur sert de lit, et leur selle d'oreiller. Ces hommes, de taille médiocre, mais bien faits et robustes, ont le teint brun et hâlé, l'œil ferme et tranquille, mais plein de feu quand de soudaines émotions les agitent; les manières franches, mâles et polies; jamais ils ne passent près de vous sans vous saluer gravement avec l'une de ces phrases : *Dios guarde a usted; — Vay a usted con Dios*, *caballero* (Dieu vous garde, Dieu vous accompagne, cavalier.)

Comme les muletiers ont souvent toute leur fortune sur le dos de leurs mules, ils ont toujours des armes à la portée de la main, préparées à leur servir dans un combat désespéré; mais leur nombre les met à l'abri des attaques des petites bandes de voleurs; et le *bandolero* isolé, armé jusqu'aux dents, rôde autour d'eux sans les aborder, de même qu'un pirate suit de loin un convoi de bâtimens marchands et n'ose l'attaquer.

Le muletier espagnol possède un fonds inépuisable de chansons et de romances qui charment sa vie passée sur les

(1) Mousquet ou carabine.

chemins. Les airs de ces chansons populaires sont d'une extrême simplicité, et ne consistent que dans un petit nombre de notes. Les muletiers les chantent d'une voix forte avec des cadences prolongées, assis sur leur mule, qui semble les écouter avec une gravité infinie, et régler son pas à la mesure. Les paroles sont de vieilles romances traditionnelles sur les Maures, des légendes de saints, des lais d'amour, et plus souvent encore des complaintes sur quelque fameux contrebandier ou bandolero, car les contrebandiers et les bandits sont des héros poétiques pour le peuple en Espagne. Quelquefois le chant du muletier est improvisé, paroles et musique, et se rapporte à quelque scène locale ou à quelque incident du voyage. Le talent d'improvisation, commun en ce pays, vient, dit-on, des Arabes. Il y a je ne sais quel charme dans ces chants, entendus au milieu des campagnes agrestes et solitaires qu'ils célèbrent, et accompagnés par le bruit argentin de la sonnette des mulets.

Rien de plus pittoresque que la rencontre d'une file de mules dans un passage de montagne : vous entendez d'abord les sonnettes de la mule conductrice, dont le bruit monotone rompt le silence des hauteurs aériennes, et peut-être la voix d'un muletier rappelant à son devoir quelqu'une de ses bêtes, qui s'arrête ou s'écarte, ou bien chantant de toute la force de ses poumons une romance d'un autre siècle. Enfin vous apercevez les mules tournant lentement le défilé, quelquefois descendant une pente si rapide qu'elles se dessinent en relief sur le ciel, d'autres fois avançant péniblement à travers les ravins, au-dessous de vous. A mesure qu'elles approchent, vous distinguez leurs aigrettes de couleur éclatante, les couvertures ornées de glands et les harnais brodés; puis quand elles passent près de vous, le *trabuco* toujours chargé, placé derrière les paquets, comme un avertissement des dangers de la route.

L'ancien royaume de Grenade dans lequel nous allions entrer est une des parties les plus montagneuses de l'Espagne. De vastes sierras ou chaînes de montagnes dénuées d'arbres et de buissons, bigarrées de marbres et de granits de diverses couleurs, élèvent leurs cimes brûlées du soleil au milieu d'un ciel bleu foncé. Mais des vallées verdoyantes

et fertiles sont cachées dans leur sein, et le désert y cède la place à la culture, qui force même les rochers à produire l'oranger, le figuier, le citronnier, et à se parer des fleurs du myrte et du rosier.

Dans les gorges les plus sauvages de ces montagnes, des villages ou des bourgs entourés de murailles crénelées, construits comme l'aire de l'aigle aux sommets des précipices; des tours démantelées, perchées sur des pics élevés, rappellent les siècles de la chevalerie, les guerres des Maures et des chrétiens, leurs romanesques combats pour la conquête de Grenade. En traversant ces hautes chaînes, le voyageur est souvent obligé de mettre pied à terre et de conduire son cheval par la bride pour gravir et descendre des sentiers étroits, raboteux, qui ressemblent aux degrés d'un escalier en ruine. Quelquefois le chemin cotoie des abîmes à vous donner le vertige et dont aucun parapet ne vous sépare; d'autres fois il plonge dans des pentes rapides, dangereuses et sombres, ou bien il passe dans des barrancos ou ravins formés par les torrens de l'hiver, chemins obscurs frayés au seul contrebandier. De temps en temps apparaît une croix de triste présage sur un monceau de pierres, dans un coin de la route, monument du vol et du meurtre, qui avertit le passant qu'il est dans les lieux hantés par les bandits, et que peut-être à l'heure même il est épié par un de ces brigands en embuscade. Souvent au détour d'une sombre vallée, surpris d'entendre un rauque mugissement dans les airs, on lève la tête et l'on découvre sur un des rebords verdoyans de la montagne un troupeau de fiers taureaux andaloux destinés aux combats de l'arène. Rien de plus imposant que l'aspect de ces animaux en liberté qui parcourent, farouches et indomptables, leur pâturage natal; presqu'étrangers à l'homme, ils ne connaissent que le pâtre qui les garde et n'ose pas toujours en approcher. Le cri de ces taureaux et leurs yeux menaçans quand ils regardent du haut de leur montagne ajoutent encore à l'expression sauvage de la scène.

Ce fut le premier de mai que nous partîmes, mon compagnon et moi, de Séville pour Grenade. Nous connaissions le pays que nous avions à parcourir, la difficulté des che-

mins et leur peu de sûreté; en conséquence, la meilleure partie de nos bagages avait été envoyée d'avance par les muletiers, et nous ne portions avec nous que nos habits et l'argent nécessaire pour la route, avec un surplus destiné à satisfaire les bandoleros, dans le cas où nous serions attaqués; car il faut savoir faire leur part si on veut éviter les mauvais traitemens auxquels s'exposent les voyageurs trop prudens ou trop pauvres. Nous louâmes deux bons chevaux pour nous avec un troisième pour porter notre léger bagage, et un robuste Biscayen d'environ vingt ans, qui devait nous servir de guide dans le labyrinthe de ces montagnes, prendre soin de nos bêtes, enfin nous servir suivant les occurrences de valet de chambre ou de garde de corps; car il était armé d'un formidable trabuco pour nous défendre, à ce qu'il prétendait, contre les rateros ou voleurs isolés, et ses vanteries à propos de cette arme étaient interminables, bien qu'à la honte de sa prudence militaire, la carabine en question resta toujours pendue derrière le selle, il est vrai, mais non chargée. Toutefois c'était un serviteur fidèle, zélé, de bonne humeur, aussi fécond en dictons et en proverbes que ce modèle des écuyers, le célèbre Sancho, dont nous lui donnâmes le nom; véritable Espagnol, qui dans ces momens les plus gais et malgré la familiarité avec laquelle nous le traitions, ne sortit jamais des bornes d'une conduite respectueuse.

Ainsi équipés et escortés, nous nous mîmes en route, bien décidés à tirer le meilleur parti possible de notre voyage. Avec de semblables dispositions, quel délicieux pays à parcourir! La plus misérable auberge en Espagne fournit plus d'aventures qu'un château enchanté, et chaque repas est une espèce de prouesse. Que d'autres regrettent les chemins unis à barrières de péage, les hôtels somptueux d'un pays cultivé et civilisé, où tout est surfaces planes et lieux communs de grandes routes; quant à moi, vive l'Espagne, avec ses monts agrestes, ses mœurs franches à demi barbares et les hasards de ses mauvais chemins qui la rendent si romantique.

A notre première halte du soir nous eûmes une de ces bonnes fortunes espagnoles; nous arrivâmes après le coucher

du soleil dans une petite ville des montagnes, fatigués d'avoir traversé une immense plaine inhabitée, où nous avions été plusieurs fois trempés par la pluie. Une compagne de miquelets, alors occupée à poursuivre des voleurs dans ces parages, se trouvait à l'auberge où nous descendîmes. Des étrangers tels que nous étaient un objet d'étonnement dans cette ville écartée. L'hôte, aidé de deux ou trois de ses voisins en manteaux bruns, étudiait nos passeports dans un coin de la salle, tandis qu'un alguazil en petit manteau noir prenait des notes à la sombre clarté de la lampe. Les passeports en langue étrangère les intriguaient fort, mais notre écuyer, Sancho, vint leur prêter le secours de ses lumières, et sut augmenter notre importance par l'éloquence hyperbolique d'un Espagnol. En même temps la distribution de quelques cigarres nous gagna tous les cœurs, et bientôt la commune entière fut en mouvement pour nous faire accueil. Le corrégidor en personne vint nous visiter; un grand fauteuil de roseaux fut porté avec pompe dans notre chambre par l'hôtesse elle-même, pour que l'illustre voyageur pût être assis plus commodément. Le commandant de la compagnie ci-dessus mentionnée soupa avec nous et nous amusa infiniment par le récit animé d'une campagne qu'il avait faite dans l'Amérique du Sud, et de ses exploits amoureux et guerriers, qui devaient tout leur intérêt à ses phrases ampoulées, à ses gestes multipliés, surtout à certains roulemens d'yeux qui voulaient dire beaucoup de choses. Il prétendait avoir les noms et signalemens de tous les bandits de la province, qu'il comptait dénicher et prendre les uns après les autres. Cet officier voulut bien nous offrir l'escorte de quelques-uns de ses hommes, — « Mais, reprit-il, un seul vous suffira; les voleurs nous connaissent; la vue d'un de mes gens jettera l'épouvante dans toute la Sierra. » Nous le remerciâmes de son offre obligeante en l'assurant dans le même style qu'avec le redoutable écuyer Sancho, nous ne craindrions pas d'affronter tous les ladrones de l'Andalousie.

Tandis que nous soupions avec notre ami aussi fanfaron que le Drawcansir de *la Répétition* (1), les sons d'une gui-

(1) Personnage vantard, espèce de fier-à-bras, dans la comédie du duc de Buckingham.

tare se firent entendre, accompagnés d'un cliquetis de castagnettes, et bientôt après d'un chœur de voix chantant un air populaire. C'était une galanterie de l'hôte, qui avait rassemblé, pour nous fêter, les musiciens amateurs et les belles du voisinage, et nous vîmes dans la cour une véritable scène de gaieté espagnole. Nous prîmes place avec l'hôte, l'hôtesse et le commandant, sous le portail, et la guitare ayant passé de main en main tomba dans celles d'un jovial cordonnier, qui nous parut l'Orphée du lieu. C'était un homme d'une figure agréable, avec d'épaisses moustaches noires, et les manches de sa chemise retroussées au-dessus du coude. Ses doigts parcouraient l'instrument avec une légèreté et une habileté remarquables, et il chantait de petites chansons d'amour, en lançant des œillades expressives aux femmes, près desquelles il paraissait en grande faveur. Il dansa ensuite le fandango avec une joyeuse Andalouse, au grand bonheur des spectateurs. Toutefois aucune des femmes présentes ne pouvait se comparer à la fille de l'hôte, la jolie Pepita, qui s'était hâtée de faire une toilette pour le bal improvisé, et avait orné ses cheveux d'une guirlande de roses. Elle se distingua dans un boléro avec un jeune et beau dragon. Nous avions commandé que l'on servît du vin et des rafraîchissemens en abondance; cependant toutes les règles d'une joie honnête furent observées.

(THE ALHAMBRA). (1)

(1) Cet article, traduit pour *la Revue de Paris*, forme le début du nouvel ouvrage de Washinton-Irving récemment publié à Londres et à Paris.

(*N. du D.*)

Voyages.

—

L'ILE DE JOHANNA.

Ce fut dix jours environ après avoir doublé le cap de Bonne-Espéranec, et lutté contre les vents d'est, que nous nous trouvâmes, le 21 juillet, au-delà de la baie de Delagoa, près de l'entrée sud du grand canal de Mozambique, entre la côte d'Afrique et l'île de Madagascar. Ce fut un vrai plaisir pour nous de voir enfin le vaisseau filer dix nœuds à l'heure, et tourner directement sa proue vers Bombay, but de notre voyage; plaisir d'autant plus vif que nous venions d'être retenus près d'une quinzaine en-deçà du cap, avançant tout juste autant, pendant ces quinze jours, que nous aurions pu le faire en quatre avec un vent favorable. Mais rien ne s'efface plus vite de l'esprit que le souvenir du vent contraire et du mauvais temps. Lorsque nous hissons les bonnettes, lorsque nous filons en douceur les écoutes, et contemplons avec extase le ciel bleu, nous nous imaginons que nous allons avoir bon vent et temps superbe tout le reste du voyage. En cette occasion, la chose se fit selon nos espérances, car, le 25 juillet, nous fûmes en vue de Johanna, une des îles Comoro, et jetâmes l'ancre le lendemain, sans avoir vu ni l'Afrique à gauche, ni Mozambique à droite. Dans sa partie la plus étroite le canal de Mozambique n'a guère moins de deux cent milles de largeur, et presque partout ailleurs il en a plus du double. Par conséquent, comme nous suivions

presque le juste milieu, nous n'avions aucune chance de voir terre d'aucun coté, et nous pouvions nous croire toujours sur le vaste Océan.

Le massacre bien connu de Madagascar, dans *Robinson Crusoé*, tout fabuleux qu'il est, ainsi que cinquante autres incidens de la même source, s'empare si bien de l'imagination que je ne me suis jamais trouvé près du théâtre imaginaire des aventures de ce célèbre voyageur sans désirer avoir affaire à ses sauvages, ou tenter l'essai de quelques-unes de ses mille et une ressources. C'est de cette séduisante facilité à combiner des situations difficiles, à côté de cette intarissable invention pour opposer des palliatifs à des maux à peu près inévitables, que naît, je crois, le grand intérêt de l'ouvrage de De Foe aux yeux des marins. En effet dans le cours de ma vie maritime, j'ai souvent eu occasion d'apprécier l'heureux exemple de Robinson. Il nous enseigne admirablement qu'il existe une consolation dans toutes les circonstances pénibles, et qu'il y a peu d'obstacles qu'il ne soit possible de surmonter par les nobles efforts d'une mâle persévérance.

Nous jetâmes l'ancre dans la baie Johanna, à deux ou trois cents toises du rivage, en face d'un grand bois de cocotiers, qui formait l'espèce de frange de l'étroite ceinture d'une plage blanche, composée, selon toute apparence, de débris de corail. Cette petite rade ou cirque est au nord de l'île; et la meilleure situation pour mouiller un vaisseau est juste devant cette partie du rivage où un ruisseau se dirige du nord au sud avec un pic volcanique au sud-est demi-est, et la mosquée mahométane à l'est. C'était la première fois que je voyais le splendide paysage de l'hémisphère oriental; j'avais bien vu des cocotiers et autres arbres de la famille des palmiers à Antigua et à Saint-Christophe; mais les îles Caraïbes m'avaient semblé bien moins remarquables que celles du canal Mozambique, et cela peut-être parce que le paysage des Indes occidentales est troublé par des images qui ne sont pas tout-à-fait en harmonie avec les tropiques. Je fais allusion aux maisons européennes des planteurs, aux bateaux de forme anglaise; au grand nombre des blancs, et même au mode de culture de l'Occident. Mais aux îles Comoro, où tout est primitif et oriental, l'œil du voyageur

n'est pas distrait par des objets qu'il a déjà vus ailleurs : tout ce qu'il aperçoit est nouveau et aussi franchement *tropique* qu'on peut le désirer. Les naturels, sans être noirs de jais comme les nègres, le sont encore assez avec leur peau d'un bronze foncé. Le climat étant passablement chaud, ni les naturels ni leurs esclaves africains ne sont surchargés de vêtemens. La plupart savent quelques mots d'anglais, qu'ils ont attrapés dans leurs communications avec les navires de la compagnie des Indes qui viennent leur acheter des fruits et des végétaux ; mais ce qu'il y a de comique, c'est que ces insulaires, comme certains nègres d'Afrique, se sont approprié les titres des nobles d'Angleterre ou d'autres personnages distingués, et qu'ils sont connus entre eux, aussi bien que des étrangers qui les visitent, par ces noms, paisibles conquêtes de leur vanité.

Lorsque nous gouvernions le vaisseau vers le mouillage, un pilote se présenta en s'annonçant comme lord Gibbon. Nous connaissions parfaitement la route; mais nous acceptâmes ses services pour la curiosité du fait, lorsqu'il nous produisit un paquet de certificats attestant tous ses titres. Son canot nous intéressa encore plus que lui, car nous n'avions jamais vu canot semblable. S'il était venu dans une chaloupe au lieu d'une pirogue, le désappointement eût été considérable, car rien peut-être n'est plus impatientant, quand on arrive dans de nouveaux parages, que de ne pas trouver les choses assez différentes de celles que l'on vient de quitter; mais rien de plus caractéristique de l'hémisphère où nous abordions que ce petit navire pittoresque, grossièrement creusé dans un tronc d'arbre, d'une longueur de trente à quarante pieds sur un pied et demi de large seulement, pointu comme un coin à chaque extrémité, sans quille ni agrès d'aucune sorte, et qui aurait chaviré par conséquent vingt fois pour une sans une couple de longues aiguilles de carène placées en travers et s'étendant des deux côtés. Aux extrémités de ces espares était attachée, au moyen de courtes étraves, une planche ou plutôt une poutre qui touchait l'eau, et qui en flottant au bout de ces longs leviers ou aiguilles de carène empêchait cette embarcation singulière d'être retournée sens dessus dessous.

Il est clair qu'un canot ainsi fait ne pouvait venir bord à bord d'un vaisseau, au moins à la manière ordinaire ; de sorte que notre ami lord Gibbon fut obligé de se diriger sur la proue, espérant saisir les cordages appelés tire-veilles pour se hisser à bord. Le vaisseau ne filait que deux nœuds. Cependant quoique la surface de la baie fût aussi unie que celle d'un lac, les six noirs qui ramaient avec les pagayes manquèrent leur manœuvre, et dépassèrent notre échelle de hors le bord. Le sondier, dans les chaînes des grands haubans, voyant le pilote en dérive, cria à un des matelots du sabord de gaillard de lui donner une corde ; et le bout du câble de la voile de fortune lui étant remis, il le jeta aux insulaires. Lord Gibbon était debout à la proue de sa pirogue, vêtu d'une longue robe blanche et d'un turban à la turque, formant un contraste plaisant avec les gens de son équipage, dont toutes les hardes réunies auraient à peine fait deux mouchoirs de poche. Sa Seigneurie saisit la corde, et s'élança vers le vaisseau, mais hélas ! sans parvenir à ses fins. Soit que la corde fût molle, soit que les plis flottans de sa robe lui eussent embarrassé les pieds, il tomba dans l'eau jusque par-dessus les oreilles, et en fut retiré par nos coquins de matelots, qui riaient de tout leur cœur en le déposant, dans un piteux état, sur le tillac. Lord Gibbon parut cependant très-indifférent à cette mésaventure, et prétenta ses certificats humides avec bonne grâce, ajoutant en anglais passable que le roi de Johanna nous envoyait ses complimens, et nous offrait tout ce que contenait son île. L'ambassadeur était sans souliers ni bas, et nous pensâmes qu'il venait de les perdre; mais nous trouvâmes plus pressé de le questionner sur ses lèvres qui nous paraissaient saignantes, et nous lui demandâmes s'il était blessé dans sa chute. Il nous rassura bientôt en nous montrant que ce que nous prenions pour du sang était l'effet de son habitude de mâcher le betel, d'où provenait aussi la couleur noire de ses dents.

Nous nous étions attendus à être entourés par les naturels dans leurs pirogues, au moment ou nous jetâmes l'ancre ; mais le pilote parut seul. Il nous dit que le roi, n'ayant aucune confiance en la probité de ses sujets, avait défendu

qu'aucun s'approchât de nous, parce qu'il désirait extrêmement conserver la paix. Nous sollicitâmes naturellement la levée de cet interdit, en déclarant au messager royal que nous saurions avoir soin de notre propriété et maintenir l'ordre parmi nous. Aussitôt que le vaisseau fut au mouillage, tous les officiers, excepté un ou deux, obtinrent la permission d'aller faire une excursion au rivage. Un des passagers, deux *midshipmen* (aspirans) et moi, nous partîmes ensemble à la quête des aventures, et nous nous dirigeâmes vers la ville, qui était située à un mille et demi du rivage, sur le revers de la montagne. En débarquant, nous nous trouvâmes dans un bois délicieux de cocotiers, dont le taillis inférieur consistait en plantains, bananiers, orangers, citronniers, et, je crois, en mangoustans. Les cocotiers s'élançaient jusqu'à soixante-dix et quelquefois quatre-vingt pieds. On nous dit qu'il n'est pas rare d'en voir s'élever jusqu'à cent; mais je ne me souviens pas d'en avoir vu de si hauts. Le fruit croît en grappes énormes au sommet de la tige, immédiatement au-dessus des branches. Le tronc, depuis le pied, est entouré d'une série de cercles, traces sans doute des précédentes branches qui ont successivement fleuri et tombé. Ces cercles sont très-distincts près du sommet; plus bas, le tronc devient si uni que les naturels sont obligés de faire des entailles pour s'aider à y monter, soit pour cueillir le fruit, soit pour extraire le jus de l'arbre, que les Anglais appellent *toddy*. On peut dire en peu de mots comment s'y prennent les naturels du pays pour grimper ainsi sur le cocotier, et c'est un exercice curieux. Ils commencent par attacher leurs pieds ensemble, soit aux gros orteils, soit aux chevilles, par une longue courroie de dix à douze pouces. Cette courroie, qui entre dans les entailles faites à l'arbre, est assez forte pour supporter tout le poids du corps. Ils passent ensuite autour de l'arbre et de la taille de l'homme une large ceinture plate qui les enserre tous les deux dans le même anneau, le corps étant à la distance de douze à quinze pouces de l'arbre. Le *grimpeur* fixe d'abord la courroie qui lui attache les pieds sur le premier *échelon*, tandis qu'il ajuste horizontalement la ceinture qui l'embrasse avec l'arbre; il appuie ensuite les mains contre le tronc, à quinze

ou dix-huit pouces au-dessous de la hauteur des reins. Se penchant alors en arrière, et tendant la ceinture, il divise le poids de son corps entre la ceinture et ses bras, de manière à relâcher la courroie des pieds. Puis il relève les jambes vivement pour atteindre la seconde entaille. Cela fait, le grimpeur détache ses mains de l'arbre, et saisit la ceinture, qui se détend à son tour, lorsque le corps se rapproche du tronc, et que tout son poids est supporté par la courroie des pieds. La ceinture est lancée à dix-huit pouces plus haut par un mouvement soudain; les mains saisissent de nouveau le tronc, et les pieds ne soutiennent le corps qu'après être parvenus à une autre entaille, et ainsi de suite jusqu'au sommet. Le grimpeur porte avec lui un pot de terre suspendu à son cou et un énorme couteau à sa ceinture. Il tranche les jeunes bourgeons, et recueille le toddy, qui paraît être la sève destinée par la nature à la formation du fruit. Ce suc, sorti récemment de l'arbre à la fraîcheur du matin, est un breuvage délicieux, assez semblable en apparence au petit lait, avec un léger goût acidule, une saveur sucrée et un piquant analogue à celui de la bière au gingembre. Lorsqu'on le laisse quelques heures en repos, il fermente, et se résout en une liqueur qui enivre, comme j'ai eu trop souvent l'occasion de le vérifier depuis sur nos matelots.

Je ne saurais espérer de donner une juste idée des fortifications burlesques de la capitale de Johanna, qui pourraient être facilement escaladées et prises d'assaut par l'équipage d'une chaloupe, armé seulement de traversins (1). Les maisons sont construites en gros fragmens de lave, les rues sont si étroites qu'il est incommode à trois personnes d'y marcher de front. Chaque habitation est couverte d'un toit plat sans fenêtres. On y entre par une petite porte qui conduit à une cour carrée, à l'une des faces de laquelle est un large portique, sous lequel il faut passer pour pénétrer dans les chambres basses qui sont aussi sombres que possible. Les parquets sont de boue et les murailles en maçon-

(1) Barres de bois sur lesquelles les rameurs appuient les pieds. (*N. du T.*)

nerie nue, avec un sofa de bambou çà et là. On trouve sur quelques-unes de ces huttes des balcons ouverts et des galeries qui doivent être assez agréables aux heures de la fraîcheur du jour; ce sont les demeures de la classe supérieure, de l'aristocratie titrée de Johanna. La démocratie, c'est-à-dire les esclaves, arrangent leur ameublement avec plus de goût et d'une manière plus confortable que leurs maîtres, quoique leurs huttes soient beaucoup plus petites. Ces maisons sans prétention sont disposées en petites places autour des maisons de pierre, et construites en grande partie avec des branches de cocotier. Voici comment : on fiche d'abord en terre plusieurs pieux, à cinq ou six pieds d'intervalle les uns des autres, et qui s'élèvent à une hauteur de six à huit pieds, suivant la hauteur qu'il s'agit de donner au mur. Entre chaque paire de ces pieux on place ensuite deux ou trois des larges branches en palme du cocotier. Les feuilles qui partent en angle droit de la branche sont tressées en natte. Tout cela se fait avec beaucoup de soin, et l'aspect des murs est remarquable par sa symétrie, combinaison qui est presque toujours d'un effet agréable en architecture, quels que soient d'ailleurs les matériaux. Le tissu de ces murs verdoyans n'est pas serré de manière à empêcher le passage de l'air et de la lumière, quoique les naturels sachent au besoin faire avec le feuillage de cocotier des nattes imperméables. Les toitures de ces simples demeures sont couvertes de feuilles de plantain, entremêlées de roseaux, et attachées avec une espèce de graminée très-abondante dans l'île. On y entre par un espace laissé vide dans le tissu, large à peu près de deux pieds, sur trois de hauteur, et au lieu de porte, c'est un buisson qui vous arrête. Nous vîmes cependant deux ou trois portes en treillis, mais c'est évidemment un luxe au-dessus du goût général de la société de Johanna. L'intérieur des huttes est partagé en deux compartimens, dont l'un, qui est le principal, contient un sofa de bambou avec des feuilles de cocotier nattées en travers, et dont l'autre est la cuisine, où les naturels préparent leurs calavances et leurs pois sauvages. En traversant deux ou trois des plus grandes places de la partie fashionable de la ville, l'une après l'autre, nous fûmes

accueillis par les cris si discordans d'une multitude d'enfans que nous étions tentés de retourner plus vite que nous n'étions venus. J'ai à peine besoin de dire que tandis que les hommes mûrs de l'île de Johanna se contentent chacun d'une aune de vêtement, les enfans restent à peu près comme ils sont venus au monde. Généralement parlant, ces enfans ont de très-gros ventres et sont assez laids.

J'entrai en conversation avec une petite vieille mère grand, à moitié aveugle, qui nourrissait ou prétendait nourrir un petit enfant noir comme du jais. Je lui fis quelques questions, qu'elle ne comprit pas sans doute, car elle me tendit son enfant et m'invita à le prendre pour voir combien il était joli, croyant peut-être que je le marchandais. Je n'avais nulle envie d'en être l'acheteur, mais je ne pouvais non plus me refuser à ce doux appel, et je saisis cette espèce de petit crapaud humain, que je tins à la longueur de mon bras, comme j'aurais fait d'une brosse à cirage, dont il avait la taille et la couleur. La maison était tout aussi petite que les autres, et je ne me souviens pas d'avoir vu une habitation moins confortable, excepté peut-être dans les provinces les plus reculées d'une chère petite île verte.... pas tout-à-fait aussi loin que le Mozambique, mais que je ne nommerai pas (l'Irlande).

Après cette visite domiciliaire aux faubourgs, qui sont habités entièrement, à ce qu'il paraît, par la partie noire ou esclave de la population, nous priâmes notre guide, qui s'appelait Mahomet, de nous conduire au palais du roi. Nous avions engagé cet insulaire comme notre cicerone, en partie à cause de son nom si classique dans l'histoire d'Orient, en partie à cause d'une baguette rouge qu'il portait à la main, et qu'il nous assura être un symbole officiel d'autorité. Cette autorité ne se trouva pas suffisante cependant pour nous obtenir l'audience immédiate que nous demandions à Sa Majesté le roi de Johanna. Le crédit de Mahomet ne put nous conduire plus loin que l'antichambre, petit appartement carré, qui ressemblait exactement à un chenil encombré. La chaleur y devint bientôt intolérable, en dépit des efforts des nombreux serviteurs, qui éventaient la compagnie avec les larges feuilles sèches d'un immense pal-

mier, dont je ne sais pas le nom, mais que je crois être le talipot de Ceylan. Nous fûmes enfin forcés de nous réfugier au plein air, pour éviter une température un peu au-dessus du centième degré, jusqu'à ce que Sa Majesté fut prête à nous recevoir; et sous la direction de Mahomet, nous nous rendîmes à la mosquée, la première que j'eusse vue de ma vie.

Pour être impartial envers cet édifice, je dirai qu'il ressemblait merveilleusement à un poulailler avec un toit pointu de pigeonnier, ouvert de tous les côtés, moins un. On faisait des objections pour nous laisser entrer, mais en faisant luire une petite monnaie d'argent, nous violâmes les lois du prophète, si toutefois il est aucune loi qui défende l'entrée d'une mosquée aux chrétiens, ce que je ne pense pas. A tout évènement nous entrâmes dans celle-ci, après avoir ôté nos souliers à la demande du prêtre, car tandis que les chrétiens se découvrent la tête pour pénétrer dans une église, les musulmans se découvrent les pieds; heureusement pour les nôtres que le parquet était couvert de nattes douces et propres. Au fond était l'autel, ou ce qui nous parut l'être, espèce de boîte ouverte, grossièrement terminée en cornes gothiques. Divers manuscrits orientaux étaient çà et là, et je remarquai avec intérêt quelques-unes des inscriptions identiques en caractères arabes, décrits par sir William Jones, dans sa relation de Johanna, comme des extraits de l'Alcoran, si je ne me trompe. Le plaisir que ce grand orientaliste éprouva la première fois qu'il trouva ces écrits, et son bonheur de pouvoir les interpréter sur les lieux mêmes, doivent avoir été bien vifs. Je me souviens d'avoir ressenti quelque chose de semblable dans un autre genre d'émotion, lorsque je vis pour la première fois l'orange de Saint-Michel aux Açores, et plus encore lorsqu'un Chinois me montra long-temps après l'arbrisseau à thé, dans un champ près de Canton.

Nous allâmes ensuite à la maison de notre guide, où il nous présenta, non pas il est vrai à ses femmes, car toutes ces dames étaient renfermées derrière un écran de nattes, mais à quelques individus mâles de la famille, et entre autres à un gentilhomme au teint cuivré, qui dans ses commu-

nications avec nous se qualifia de duc de Devonshire, et sollicita vivement l'honneur de laver notre linge. Sa Grâce était un petit homme triste, au dos voûté, sans souliers ni bas, et avec un nez si court que si vous regardiez son visage de profil, la ligne faciale, comme l'appellent les physionomistes, descendait sans interruption du front aux lèvres. Le pauvre duc ne se doutait guère de la cause du rire que son métier de blanchisseur, son titre et le contraste de sa tournure et de sa physionomie, excitaient chez ceux d'entre nous qui avaient vu le noble homonyme de Sa Grâce dans l'hémisphère occidental.

Notre hôte nous offrit du toddy fraîchement extrait de l'arbre, et moussant dans une noix de coco, grossièrement façonnée en forme de coupe; après quoi, feignant d'avoir puisé plus de hardiesse dans cette libation, nous essayâmes de donner un coup d'œil derrière l'écran jaloux qui nous séparait des dames dont le caquet se faisait entendre de temps en temps. Notre impertinence eut le sort qu'elle méritait, car nous ne pûmes apercevoir qu'une vieille sorcière, très-sagement placée en première ligne, comme une sorte de figure de Méduse, pour défendre les plus jeunes. Les musulmans ne parurent pas très-contens de notre curiosité; mais ils furent promptement apaisés, parce que nous attribuâmes la liberté que nous avions prise aux effets du généreux breuvage dont ils nous avaient régalés. Nous fîmes encore mieux notre paix en insistant pour payer un prix très-raisonnable du toddy. Notre hôte empocha l'argent et l'affront avec un sourire qui, accompagné d'un coup d'œil du côté de l'écran, semblait signifier que pour la moitié de la somme il nous eût laissé emmener avec nous, pardessus le marché, la vieille elle-même que nous avions entrevue.

Il était temps de retourner au palais; nous nous levâmes et baissâmes la tête pour franchir la porte, heureux de retrouver l'air pur et limpide de ce climat céleste, et de contempler autour de nous un de plus magnifiques paysages que puissent désirer des yeux mortels. Nous admirâmes bien mieux en ce moment le contraste de ce climat avec l'homme et les œuvres de ses mains. Dans le fait, pendant la pro-

menade de ce jour-là, nous fîmes maintes fois la pénible observation du triste défaut d'harmonie qui existait entre les habitans et un pays où, selon l'expression de lord Byron, *tout est divin, excepté l'homme.* Le feuillage des arbres naturellement change de nuances à mesure que la montagne s'élève et que la végétation varie ; mais, dans ces latitudes, il s'étend avec une continuelle abondance jusqu'au faîte des plus hauts pics, qui n'en sont pas moins complètement revêtus que le vallon le plus bas de la plaine et les bords de l'eau. Ce trait des îles du tropique, le plus caractéristique peut-être de tous, est certainement parmi ceux qui séduisent le plus l'œil de l'étranger. A Madère et aux Açores la végétation est limitée à une riche ceinture autour de la base des montagnes, et même dans les Indes occidentales les sommets sont la plupart arides.

L'île de Johanna, comme Madère et toutes les autres îles volcaniques que je connais, est dentelée ou découpée, depuis son extrême hauteur jusqu'au rivage, par de profonds ravins, distinctement marqués latéralement par des lignes de lumière, mais qui se perdent généralement dans l'obscurité de la partie moyenne. Ce sont les lits des torrens qui pendant la saison pluvieuse s'y précipitent à grands flots. Lors de notre visite à Johanna, nous ne découvrîmes qu'un cours d'eau qui ne pouvait prétendre à aucun des attributs d'une cataracte des montagnes, mais se frayait doucement une route étincelante de bord en bord, sur une pente d'un demi mille de hauteur perpendiculaire, où sa source était parfois entretenue par le passage d'une nuée. La tête de ce petit torrent tombait enfin en silence dans un terrain plat, à travers lequel il allait de détour en détour se perdre dans la baie, après avoir arrosé un bois de cocotiers.

Nous errions de rue en rue depuis quelque temps, lorsque nous rencontrâmes le gouverneur de l'île, Arabe de bonne mine et de belle taille, d'un teint olivâtre, sans le moindre mélange de la fatale couleur africaine; — fatale couleur en effet, cause de tant de crimes et de malheurs dans ce monde! Son Excellence avait ce jour-là mis sur sa tête un énorme turban blanc, et jeté sur ses épaules, non sans grâce, une magnifique robe écarlate, assez comiquement

assortie, diraient les dames, avec les jambes et les pieds nus de Sa Seigneurie. Notre entretien avec ce digne fonctionnaire fut interrompu par un message du roi ; et comme notre désir de voir Sa Majesté n'avait fait que s'accroître par notre connaissance de ses sujets, nous ne perdîmes pas un moment pour nous présenter.

Le palais, qui aurait pu tenir dans une salle à manger ordinaire d'une maison d'Europe, était bâti en forme de navire, autant qu'il avait été possible de le bâtir ainsi avec des pierres et du ciment. Il paraît que les architectes du gouvernement avaient vivement combattu cet étrange caprice; mais le goût royal était sacré, et les pauvres maçons de Johanna avaient fait comme ils avaient pu. Je suppose que le roi n'était pas très-satisfait du résultat; car pour suppléer à ce qui manquait encore à cette ressemblance, objet de son désir, Sa Majesté avait attaché un beaupré à l'extrémité de l'édifice, dont il prétendait faire l'avant, et en dessous il avait fait pratiquer deux espaces ronds, en guise de trous pour les câbles. En bons courtisans, nous nous empressâmes d'applaudir à ces inventions, comme très-naturelles et très-convenables.

La cour de Johanna, malgré ces fantaisies, avait ses étiquettes de palais aussi bien qu'aucune autre cour du globe. Au lieu d'être immédiatement introduits en présence du roi, nous apprîmes que le monarque, fatigué de la longue audience qu'il avait accordée au capitaine de *la Volage*, et à notre passager, sir Évan Nepean, gouverneur de Bombay, venait de se coucher, et ne pouvait, sous aucun prétexte, être réveillé avant vingt minutes. Nous nous estimâmes heureux de ne pas attendre davantage, et nous fendîmes la foule des courtisans, avec le secours du lord-chambellan, dont nous enviâmes sincèrement les vêtemens, aussi rares que légers; il nous conduisit à une sorte d'antichambre, où il nous fallut monter par un escalier, ou plutôt par une échelle; car si cet antichambre n'eût appartenu à un palais, il aurait bien pu passer pour un grenier à foin. En quelques minutes, nous nous y vîmes entourés des grands-officiers de la couronne, dont la présence produisit une chaleur comparable à celle d'un four : nous fûmes forcés de nous adres-

ser à notre ami de la baguette rouge, pour le prier de ne pas nous laisser étouffer; il fit descendre quelques-uns de ces personnages, aux dépens de notre popularité, vu qu'ils ne voulurent pas comprendre qu'il y allait de la vie à subir leur empressement.

Cependant ces Orientaux, comme les Espagnols, semblent dans leurs momens de plus grande familiarité ne jamais oublier les signes extérieurs de la politesse, et nous apprîmes ce jour-là ce que c'était que le gracieux salamelec de l'Orient, qui consiste à porter au front les doigts de la main droite pendant qu'on salue. J'ai observé dans l'Inde que quand la personne veut vous faire un salam plus respectueux encore, elle commence par toucher la terre avec la main, comme pour dire, je pense, qu'elle est censée se prosterner devant vous. Ce salut conventionnel est certes préférable au vrai *cotou* des Chinois, qui frappent de la tête contre terre à se fendre le crâne.

La plupart des naturels de Johanna, même les nègres, parlent un peu l'anglais; mais pour donner une idée des progrès que la classe élevée à faits dans la langue, voici à peu près tout le vocabulaire des ducs et des comtes de la capitale des Comoros : — « Comment vous portez-vous, monsieur? — Charmé de vous voir. — Le diable vous emporte. — L'homme de Johanna aimer beaucoup l'Anglais. — Goddem! — C'est bon, n'est-ce pas? — Quoi de nouveau? — Espérez-vous séjourner long-temps? — Il fait beau! » Après vous avoir adressé ces paroles d'introduction, Sa Seigneurie ou Sa Grâce, baissant la voix, et souriant d'un air insinuant, ajoute : « Avez-vous besoin d'oranges? — Voulez-vous une chèvre? Bon marché! — Je ne vends que du bon : envoyez-moi votre linge; je le lave moi-même. — Je le rends très-blanc. — J'ai de tout chez moi. — Goddem! » Et cela dit, on vous montre une liasse de certificats des maîtres d'équipage des divers navires qui relâchent à Johanna, anglais ou américains, attestant, les uns sérieusement, les autres avec une hyperbole ironique, que Sa Seigneurie ou Sa Grâce, le porteur, est un excellent blanchisseur, et qu'on peut s'y fier, *pourvu qu'on ne le perde pas de vue.*

Nous avions épuisé tout le vocabulaire anglais du monde fashionable de Johanna, excepté les jurons, partie de la langue que les marins ont le mieux enseignée à messieurs les courtisans, lorsque le roi daigna se lever de sa couche de bambou, et nous appeler en sa présence. La salle d'audience pouvait avoir douze pieds de long, sur huit de large, avec une fenêtre en biais, comme l'étambot d'un navire. Sous la lumière de cette ouverture était le roi, assis, avec sa couronne sur sa tête, attribut qui me paraitrait devoir être de rigueur chez toutes les majestés, ce qui éviterait d'amers désappointemens aux enfans et aux nourrices qui vont pour voir le ROI aux Tuileries ou au palais de Saint-James. Mais au lieu d'un sceptre dans la main et d'un globe dans l'autre, attributs non moins légitimes, Sa Majesté le roi de Johanna appuyait ses deux mains sur la garde d'un énorme sabre rouillé, planté perpendiculairement entre ses jambes, tandis que ses coudes reposaient sur les bras d'un grossier fauteuil qu'il avait échangé sans doute, avec quelque subrécargue, pour un bœuf ou deux. Sa couronne prodigieusement grande, était garnie tout autour de pierres très-précieuses, j'ose dire. Sur tout cela était jeté, non sans élégance, un châle de l'Inde qui pendait de chaque côte jusqu'au parquet, couvert de nattes. Nous pûmes remarquer sous le châle une lourde robe de velours noir, étrangement taillée, avec des bandes de galon d'or et une armée de gros boutons. Les pans de la robe dérobaient à nos yeux la coupe et la qualité des vêtemens inférieurs de Sa Majesté; mais certainement il n'en portait aucun au-dessous du genou, ni à ses pieds, excepté une paire de sandales en bois, épaisses d'un pouce et lacées sur le coude-pied avec des tresses de gazon. Tout ce luxe cachait à demi un vieillard rond, gras et jovial, dont la physionomie n'annonçait pas plus d'intelligence que celle de ses sujets de l'antichambre. Cependant, grâce à l'instinct de toute grandeur, il donna à la conversation une tournure intéressante, en nous demandant si nous avions jamais vu un almanach arabe? Sur notre réponse négative, et pour satisfaire notre curiosité, il tira de son fauteuil un rouleau de papier, et nous lut les noms des mois, avec ce qu'il croyait être une tra-

duction anglaise. Je fis le courtisan, en paraissant très-émerveillé de la science de Sa Majesté, qui me dit tout-à-coup : « Savez-vous dans quelle constellation est à présent le soleil ? » Je n'en avais pas la moindre idée, et fus un peu confus d'une pareille question à moi adressée en pleine cour. Sa Majesté daigna suppléer à mon ignorance, en disant d'un air de triomphe : — « Le soleil est maintenant dans le lion. » En vérité, je crois que je lui fis plus de plaisir en lui fournissant l'occasion de briller par cette prouesse scientifique, que si j'avais pu répondre moi-même.

Toutefois, Sa brune Majesté poursuivit sa question, en me priant de lui faire un cadran solaire, disant que le seul qu'elle eût lui paraissait très-imparfait. Je commençais à croire que c'était un nouveau piège ; car, quoique j'eusse quelque faible idée des principes de la gnomonique, je ne me sentais pas le talent de construire un cadran sur-le-champ et sans consulter les livres. On apporta cependant le cadran de Sa Majesté, et je compris tout de suite pourquoi le pauvre roi le trouvait imparfait, en voyant sur le cuivre 51 172 N, tandis que Johanna est située à 12 172 S !! ! Lorsque je voulus lui expliquer cette erreur ou cette malice de celui qui lui avait fait son cadran, il prétendit que pour tout ce qui regardait les cadrans solaires, les discussions devaient avoir lieu en plein air ; de sorte qu'après avoir fait servir à chacun un verre de toddy frais, il ajourna l'audience à la rue. Je soupçonne que la secrète intention du roi était de nous faire admirer la beauté de son palais, ainsi que le bon goût avec lequel il lui avait fait donner une forme si extraordinaire.

L'île de Johanna se trouvant directement sur le passage des navires qui se rendaient dans l'Inde par le canal de Mozambique, et étant riche en fruits, végétaux et viandes de boucherie, est un lieu de relâche important pour les navires. Presque tous ceux qui s'y arrêtent donnent quelque chose au roi pour se le rendre favorable. Cette précaution est indispensable ; car son autorité est si absolue qu'il fixe le prix de chaque article dès qu'un vaisseau jette l'ancre dans la baie. En général, il vient lui-même à bord pour faire son

marché particulier, et s'y laisse volontiers amadouer par un présent de poudre, de mousquets et de pistolets; ou quelquefois son caprice préfère un vieil uniforme et des épaulettes ternies. Bref! Sa Majesté trouve toujours quelque chose à son goût.

Lorsque nous retournâmes à la plage, après de fameuses enjambées sur les flancs escarpés de la montagne, la baie présentait un spectacle plus animé que le matin. Le vaisseau était environné d'un essaim de pirogues, et les agrès du bord étaient garnis de naturels qui s'y cramponnaient comme les coquillages aux racines du mangoustan dans les rivières de l'Inde. Sous les arbres du rivage, des centaines de noirs accompagnés de leurs femmes et de leurs petits négrillons, plus semblables à des escarbots et à des mûres qu'à des enfans, formaient des groupes babillards à côté de hautes pyramides de toutes sortes de fruits, d'œufs, de végétaux et de poissons, qu'ils offraient de vendre ou d'échanger contre des couteaux, des aiguilles, des miroirs et autres colifichets. Nous eûmes quelque peine à nous ouvrir un passage à travers ce marché bruyant, et une fois dans notre chaloupe, il ne nous fut guère plus facile de traverser les rangs pressés de toutes les pirogues. Enfin nous trouvâmes le vaisseau presque conquis par tous ces insulaires dont quelques-uns n'étaient guère moins bien parés que leur roi, grâce aux épaulettes, aux boutons, aux vieux galons et autres friperies que leur laissent les navires allant dans l'Inde.

Tant que le jour dura il eût fallu employer la force pour balayer le vaisseau de tous ces insulaires; mais à la nuit tombante ils s'en allèrent tous peu à peu, et quelques-uns ayant perdu leurs canots de vue, ne firent aucune façon pour se jeter dans la mer la tête la première, comme s'ils étaient un peuple amphibie. Le bruit dura quelque temps sur la plage, quelques lumières brillèrent encore sous les arbres, mais enfin nous ne vîmes et n'entendîmes plus rien.

Aussitôt que souffla la première brise de terre nous levâmes l'ancre, et long-temps avant que le jour parût, nous étions déjà à vingt lieues nord de Johanna. Le dimanche 2 août, nous repassâmes l'équateur, et entrâmes dans l'hémisphère septentrional. Le 11, nous vîmes la côte de l'Inde

et le 12 nous mouillâmes dans la magnifique rade de Bombay.

(FRAGMENTS OF VOYAGES AND TRAVELS.) (1)

(1) Notre prochain extrait des souvenirs maritimes du capitaine Basil Hall sera sa curieuse description de BOMBAY et le chapitre intitulé UN SINGE A BORD. (*N. du D.*)

—

Rosette.

HISTOIRE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Êtes-vous comme moi ? Les romans contemporains me sont à charge. Toutes ces histoires maussades de passions finies me trouvent froid à la dixième page. Que si, pour rajeunir son sujet, l'auteur se fraye un chemin sanglant jusqu'à la guillotine, cet instrument rouge me cause des nausées sans frisson. Que si, pour animer ces héros, il les conduit en mauvaise compagnie par une nuit d'été calme et claire, cette mauvaise compagnie devient tout-à-coup de si mauvais ton qu'il est impossible, même à votre frère de dix-huit ans, de s'y complaire. Aujourd'hui c'est pitié de voir comme on se plonge dans le ruisseau ou dans le sang. Boue compacte ou sang caillé, on ne sait pas d'autre couleur. Aussi avons-nous perdu le secret des petites histoires si amusantes, si joviales, si roses d'autrefois. Blasés que nous sommes !

Autrefois c'était le bon temps pour les petites histoires; le roman en quatre volumes sales et mal imprimés, délassement favori des cuisinières, des femmes d'huissier et des crocheteurs, marchandise de triste digestion qui se rencontre sur le quai aux Volailles, aurait fait reculer d'horreur même les laquais et les femmes de chambre. Un auteur qui se respectait faisait paraître son histoire à distance, et en plusieurs parties séparées, quand cette histoire était trop longue. *Candide* était la mesure la plus excellente de ces excellens petits contes. Mme de Pompadour, qui s'y connaissait, aimait les petits volumes qu'on lit tout bas, dans

le creux de la main, d'un coup d'œil, et qui se cachent sous le pli d'une dentelle quand arrive quelque roi importun. Littérairement parlant, je pleure encore Mme la marquise de Pompadour ; elle a emporté dans sa tombe le secret du joli.

Le joli ! quelque chose de frisé, de musqué, de mignard, en nœuds, en pantoufles, à jambes petites, à pied étroit ; quelque chose de vicieux et d'élégant à la fois ; un faux brillant dont l'éclat ne fatigue pas ; il arrive, il entre, il se pare, il rit dans la glace, il s'assied à table avec vous, il chante, il minaude, il écrit de petits billets, il aime les opéras et les belles danseuses, il s'occupe de petite musique, de petits vers, de petites intrigues, de tout ce qui est petit et mignon ; c'est le joli qui a taillé les verres à facettes, qui a inventé la poudre à poudrer, les mouches et les ballets ; c'est le joli qui a fixé les amours au plancher, qui a jeté son fard à la joue. Pauvre petit monstre ! il est parti avec M. Voisenon, et M. Dorat, et M. Crébillon fils. Il est parti ; on croyait que le beau allait venir à sa place, mais le beau n'est pas venu, et nous autres, pauvres oisifs de transition, nous sommes restés par terre entre le beau et le joli, à peu près comme l'art dramatique de nos jours entre les deux théâtres français.

En attendant le beau, qui doit venir bien certainement, qui nous rendra le joli que nous avons perdu ? La littérature de l'Empire a fait ce qu'elle a pu pour cela. Elle a eu M. Demoustiers, et M. Luce de Lancival, et M. Andrieux, et M. Jouy, et M. Bouilly, et tant d'autres, et tous les autres ! — Mais, dit Montaigne, l'archer qui outrepasse le but faute comme celui qui ne l'atteint pas. » Ces illustres archers, partisans du joli, ont manqué le but en l'outrepassant. A force de courir après le joli, ils sont tombés dans le trop joli, les infortunés qu'ils sont ! Le trop joli ! abîme immense dont la littérature de l'Empire ne se relèvera jamais.

Quoi qu'il en soit, je regrette le joli comme les amateurs de boston ou de reversi regrettent le reversi et le boston. Des jeux plus modernes ont remplacé les jeux de leur enfance, et ces jeux qu'on leur fait jouer, ils les jouent mal, ils les jouent en se rebiffant. Pauvres bonnes gens ! leur histoire est l'his-

toire de nos faiseurs de moyen-âge ou de nos fabricans de terreur révolutionnaire! Ils font du moyen âge ou de la terreur comme les autres jouent le wisk ou l'écarté faute de mieux : ils auraient si bien fait le joli !

A ce propos, je veux vous raconter l'histoire de Rosette en style joli. Vous aurez de jolies aventures, de jolis boudoirs, un joli héros, une jolie femme ; en fait de romans jolis, aimez-vous *Angola?* Dites que oui ! car, voyez-vous, j'ai mon histoire à raconter.

Bien entendu que c'est le héros de mon histoire qui parlera souvent en son propre et privé nom. Il n'y a pas de meilleure entrée en matière que celle de Gil Blas : — *Je suis né de parens*, etc.

Laissez donc parler mon Marquis toutes les fois qu'il voudra parler, et moi, laissez-moi me dégager de toute responsabilité envers vous. Vous voilà face à face avec mon Marquis écrivant à un autre Marquis ; de tout ce qui doit s'ensuivre, joli ou beau, je me lave parfaitement les mains avec de la pâte d'amandes, de l'eau rose, dans une porcelaine de vieux Sèvres, et une dentelle de Malines pour essuie-main.

« Enfin, Marquis, j'ai possédé la belle *Rosette.* » Je vous fais remarquer ce commencement classique en ce temps-là, et ce ton leste et piquant, et cette expression qui va droit au fait, *j'ai possédé* ! Notre Marquis commence positivement comme Desgrieux, comme Saint-Preux et tant d'autres ont commencé. Mais revenons à cette narration, qui déjà doit vous intéresser.

« Voici son portrait, marquis (le portrait de Rosette) : elle a de l'esprit, *du jugement*, de l'imagination, des *talens.* Extérieur *éveillé*, démarche légère, bouche petite, grands yeux, belles dents, *grâces sur tout le visage.* Rosette *entend au mieux le coup d'œil*, elle part à votre appel, et vous rend aussitôt votre déclaration. Voilà celle qui a fait mon bonheur. »

Ainsi était faite *Rosette* au dix-huitième siècle. Aujourd'hui Rosette est pâle, mélancolique, courbée ; elle n'entend pas le coup d'œil, et ce n'est qu'au bout de trois cents pages qu'elle *vous rend votre déclaration*, si encore

elle ne s'est pas noyée ou pendue dans l'intervalle. Vive la Rosette d'autrefois !

« Voilà comme ce bonheur me vint. Cher Marquis, il y » a huit jours, en allant au Palais-Royal, je vis arriver le » président de Mondonville. *Il était pimpant à son ordi-* » *naire;* la tête élevée, l'air content; *il s'applaudissait par* » *distraction*, et se trouvait charmant par habitude. Il ba- » dinait avec une boîte d'un nouveau goût, et y prenait » quelques légères couches de tabac, dont *avec certaines* » *minauderies* il se barbouillait le visage. — Je suis à vous, » me dit-il; je cours *au méridien.* » Ce dernier trait du président Mondonville est le seul qui puisse s'appliquer aux présidens de notre époque. Régler sa montre au méridien ou au canon du Palais-Royal est en effet une occupation convenable à un magistrat; mais *l'air pimpant* où est-il? les minauderies que sont-elles devenues? C'est à peine si nos magistrats de vingt ans osent sourire. Cependant suivez, s'il vous plaît, le président Mondonville et son ami le Marquis.

« Mon cher Marquis, dit le conseiller, voulez-vous une prise d'Espagne? C'est ce marchand arménien qui est là-bas sous les arbres qui me l'a vendu. (Nous avons vu revenir les marchands arméniens.) Vous voilà beau comme l'amour! on vous prendrait pour lui si vous étiez aussi volage. Votre père est à la campagne, divertissons-nous à la ville. Quel désert que Paris! il n'y a pas dix femmes; aussi celles qui veulent se faire examiner ont des yeux à choisir. » Ainsi parle le conseiller à notre Marquis.

« Touchez là, ajoute le conseiller, je vous fais dîner avec trois jolies filles, nous serons cinq, le plaisir fera le sixième; il sera de la partie, puisque vous en êtes. J'ai renvoyé mon équipage, et Laverdure doit me ramener une remise. »

Ainsi parla le président. C'est, comme vous voyez, un bon vivant et prêt à tout. Improvisant le plaisir comme Antony improvise un meurtre, descendant de voiture pour marcher en remise; comme on disait dans ce temps-là : *il a du génie et de l'honneur, mais il tient furieusement au plaisir.* C'est une belle vie que la sienne. La nuit au bal, à

sept heures du matin au Palais; il n'est ni pédant en parties fines, ni dissipé à la chambre. Charmant à une toilette, intègre sur les fleurs de lis, sa main joue avec les roses de Vénus et tient toujours en équilibre la balance de Thémis. (Je crois, sans vanité, que j'attrape assez le style précieux.)

A la proposition du président, le marquis dit *oui* tout aussitôt, et voilà les deux amis qui sortent gravement du Palais-Royal. Ils traversent la place, jetant de côté et d'autre un regard modeste sur les fenêtres du voisinage, toutes garnies de Vestales *parées comme des mystères;* ils passent devant le café de la Régence, veuf de la femme du comptoir dont la fuite a tant excité la verve des chansonniers; au coin de la rue ils trouvent Laverdure sans livrée et une remise. « Tout est prêt, dit Laverdure; Mlle Laurette et Mlle Argentine vous attendent; mais Mlle Rosette est indisposée, et vous fait ses excuses. » Quel malheur que Mlle Rosette soit indisposée! Cette nouvelle rend notre Marquis tout pensif.

Cependant ils montent en voiture; le Marquis est muet; en revanche, le président ne déparle pas.

« Voyez, dit-il, ce grand Flamand qui passe; il est au-dessus et au-dessous de nous de toute la tête! Voyez le sage Damis. A le voir, on le dirait ingénieux et spirituel, sa physionomie est menteuse; cet homme-là n'est bon qu'à être son portrait. » En passant dans la rue Saint-Honoré devant la boutique du bijoutier. « Je n'ose, dit-il, regarder la porte d'Hébert, il me vend toujours mille bagatelles malgré moi, il donne des colifichets pour des lingots d'or. » Ainsi médisant, ainsi parlant d'amour et de luxe, ils arrivent à la porte de ces demoiselles.

Bien que ces demoiselles ne ressemblent pas à nos héroïnes de romans, blanches, pâles, ternes, dont chaque mouvement est une mélodie, elles sont cependant dignes d'intérêt et d'attention. *Laurette* et *Argentine* montent en voiture, on lève les stores, et puis fouette cocher! la voiture ne s'arrête qu'à la *Glacière.*

A la Glacière est située la petite maison du président; l'extérieur n'en est pas brillant, mais l'intérieur vous dé-

dommage; au dehors c'est la forge de Vulcain, mais au-dedans c'est le palais de Vénus.

Ces petites maisons-là sont d'une idée charmante; le mystère en est l'inventeur, le goût les construit, la commodité les dispose et l'élégance en meuble les cabinets. (Style du temps.) On ne rencontre là que le simple nécessaire, mais c'est ce nécessaire cent fois plus délicieux que tous les superflus; la sagesse est consignée à la porte, et le secret, qui fait sentinelle, ne laisse entrer que le plaisir... (Toujours style du temps.)

Alors on dine. Passons sous silence la description du dîner. Imaginez seulement « tout ce que peut la volupté quand la faim vous sert à petits plats. » Le dîner se prolonge longtemps. Dans l'intervalle qui sépare *la bisque* du reste du repas, on parle longuement et chaleureusement de l'opéra de *Dardanus*. En ce temps-là, parmi les sujets sérieux de conversation, l'opéra tenait la première place; la cour n'avait que le second rang. Au beau milieu de la conversation, on *présente* aux convives deux entrées. Ce spectacle calme la dispute, et remet tout le monde *dans son assiette et sur son assiette.*

Dans notre année 1832, les romanciers sont prodigues de portraits, et surtout de portraits de femmes. Ils vont vous faire, et très-facilement, vingt-cinq pages sur une brune et quarante sur une blonde. Autrefois les portraits de femme étaient plus vifs et mieux sentis, et plus courts surtout. Déjà vous avez eu celui de Rosette en trois mots; écoutez celui de *Laurette* et d'*Argentine*, et dites-moi si M. Delatouche lui-même, qui s'y entend fort bien cependant, a fait quelque chose de mieux.

Laurette est encore jeune, mais moins qu'elle ne le dit, et aussi moins qu'elle ne le pense; c'est une grande fille bien découplée, à l'œil noir, à la jambe grêle, née danseuse, et qui pourrait se faire un voile avec ses épais cheveux noirs.

Argentine est une grosse maman, la main blanche et potelée, le sourire excitant, l'œil fermé à demi, grand pied bien fait et nez retroussé; toutes deux belles personnes, et chantant le couplet à ravir; car on chantait beaucoup le couplet dans ce temps-là.

Quant à *l'ajustement* de ces dames, le voici tel que je le sais : ce jour-là Argentine était en robe détroussée de moire citron; Laurette, au contraire, était parée et avait du rouge. Toutes les deux étaient ajustées par la *Duchapt*.

Tout-à-coup, à la fin du repas, le vin de Champagne débouché et au bruit des bouchons, légère et riante, entre Rosette, qui se disait malade. Après un salut de joie, Rosette fait le tour de la table, et embrasse la société sur le front, comme on embrassait alors, avec un petit bruit des lèvres, très-agaçant, sonore et délicieuse musique, que la nation française n'a pas retrouvée depuis.

Rosette est sans paniers, *avec le plus beau linge du monde*, une chaussure fine et le plus petit pied qui se puisse voir. Le dessert arrive; on profite du dessert, on boit, on casse les bouteilles, et les verres, et les assiettes; on jette les meubles par les fenêtres; ces dames s'amusent comme des marquises. C'était alors la mode chez les grandes dames, depuis le départ des officiers pour l'armée, de casser les porcelaines, de briser les miroirs, en un mot, *de faire carillon* après souper.

Après le repas, on se promène dans le jardin; après la promenade, *on fait un médiateur :* le président joue d'un bonheur sans égal; Rosette est outrée, et répète souvent qu'elle est en péché mortel, parce qu'elle ne voit pas un as noir. Ces dames trichent tant qu'elles peuvent; puis, la nuit venue, on monte en voiture, chacun rentre chez soi. Voilà, j'espère, un petit roman bien préparé.

Moi j'aime ce roman, et je continue; d'ailleurs il me semble qu'il est dans les bornes les plus strictes de la décence. Je vous défie de me citer un conte drolatique, fantastique, ou romantique, plus décent que celui-là. Donc je continue :

Le lendemain, le Marquis n'a rien de plus pressé que d'envoyer savoir des nouvelles de Rosette; le matin, il envoie Lafleur chez Rosette; à midi, il monte dans son carrosse, et se fait conduire au Luxembourg. Au sortir du jardin, il a soin de n'être pas aperçu; il monte dans une chaise à porteurs; il arrive chez Rosette; Rosette est à sa fenêtre, qui le regarde en souriant d'en haut. Il entre; Ro-

sette est coiffée en négligé ; elle est vêtue d'un *désespoir couleur de feu*, un corset de satin blanc, une robe brodée des Indes. Le second mot de Rosette est celui-ci : — « Dînez-vous avec moi, Marquis ? »

Le Marquis, qui le matin a fait des armes rue de la Comédie, chez Dumouchelle, accepte le dîner de Rosette; et puis cet honnête dix-huitième siècle avait ce grand et poétique avantage sur le nôtre, c'était d'être un très-grand mangeur et grand buveur encore plus.

Après dîner, le marquis se souvient qu'il n'a pas encore salué son père ; c'est un devoir auquel, tout passionné qu'il est, il ne voudrait pas manquer; aussi il se rend sur-le-champ à son devoir.

Ici, afin qu'il y ait une moralité à cette histoire, je vous ferai remarquer la toute-puissance paternelle de cette époque. Les héros des livres et des histoires de ce temps-là ont toujours leurs parens présens à leur pensée. C'est une autorité qui domine toute leur vie. Héloïse est renversée à terre par un coup de poing de monsieur son père ; Desgrieux est à genoux devant son père, implorant vainement sa pitié; Faublas le beau jeune homme, est emprisonné par son père; que sais-je ? L'autorité paternelle est partout dans les livres; vous ne me citerez pas un roman moderne, à trois ans de date, où le héros parle de son père ou de sa mère; il n'y a qu'Antony qui parle de cela, et par la très-bonne raison qu'Antony est un bâtard. Ne soyez donc pas si fiers, romans modernes, de votre prétendue moralité. Je reviens à mon Marquis.

Le Marquis va donc chez son père. Il fait sa cour. Il lui raconte une foule d'anecdotes; il l'amuse. C'est à peine s'il se donne le temps d'envoyer à *Rosette* une navette d'or, et de lui demander à souper pour le soir.

Rosette, qui aime à faire des nœuds, accepte la navette d'or et accorde le souper. Neuf heures sonnées, le Marquis donne le bonsoir à son père en lui baisant la main, puis il se fait conduire en voiture derrière l'hôtel de *Soubise*. Derrière l'hôtel il prend un fiacre, qui fait quelque difficulté pour marcher. Ce fiacre est marqué au n° 71 et à la lettre X.

Il y avait alors en France une espèce de jeu fort répandu dans les rues, qui rendait souvent un fiacre très-dangereux pour celui qui avait besoin de l'incognito. Des oisifs, arrêtés à la porte des cafés, jouaient à pair ou non sur le chiffre des premiers fiacres qui passaient. Cet accident si commun arriva justement au fiacre du Marquis.

Le Marquis arrive chez Rosette, où il a fait porter à l'avance la robe de chambre. Rosette fait mettre le marquis en robe de chambre de taffetas. Ce soir-là la robe de Rosette était de taffetas bleu, et, selon l'expression du temps, *elle flottait au souffle des zéphyrs.*

Pendant que Rosette fait mille grâces, danse et saute, joue avec son chat, boit des liqueurs à petites gorgées, et se livre à toutes les folâtreries de sa jeunesse, un orage s'élève au dehors contre la pauvre fille. Le bruit était au Marais d'une méchante affaire arrivée à un jeune homme de famille dans une maison de jeu. Le père du marquis apprend que son fils, qui s'est retiré de si bonne heure, n'est pas dans son appartement. Le noble père s'inquiète et s'alarme. Où est son fils ? Un ami de la maison, nouvelliste de profession, lui apprend qu'on a vu passer devant tel café un fiacre n° 71 — X, dans lequel était le Marquis. Sur-le-champ le père fait appeler le commissaire de police. Le commissaire, qui sait son monde, et qu'il a affaire à un homme de la cour, arrive sur-le-champ. On cherche le fiacre 71 ; on le trouve ; on le saisit ; on ne lui donne pas le temps de mettre ses chevaux à l'écurie ; on l'interroge ; le pauvre diable se croit perdu. Après bien des questions, le cocher sait enfin ce qu'on lui demande. Il monte sur son siège et il conduit droit chez Rosette le commissaire et le père irrité.

Alors Rosette, malheureuse fille, voyant entrer le guet chez elle, dans sa chambre si parfumée et si calme tout à l'heure, demande tristement ce qu'on veut d'elle. Le père du marquis lui répond que sa destination est marquée sur un ordre qu'on lui fait voir. La douleur accable Rosette. Elle se roule aux pieds de son bourreau à demi nue, la pauvre fille! Le père est inflexible. Rosette demande du secours à son ami le Marquis ; mais le Marquis reste soumis

à son père. Ils se soumettent donc tous les deux aux deux plus grands pouvoirs de cette époque: le marquis à son père, l'infortunée Rosette à la lettre de cachet.

Je vous prie une fois pour toutes, vous qui faites des romans, de ne pas comparer votre époque à celle dont je parle. La perte des lettres de cachet nous a ruinés, nous autres romanciers. Le peuple, en entrant à la Bastille, a chassé la folle du logis, de son logis le plus commode. Savez-vous, je vous prie, dans les tragédies grecques, un dieu quel qu'il soit qui intervienne plus à propos et plus nettement que le lieutenant criminel dans les romans du dix-huitième siècle? Savez-vous une péripétie plus tôt prête et plus terrible, et plus facile à trouver qu'une lettre de cachet? Sans le préfet de police, sans la lettre de cachet, Manon Lescaut; ce grand chef-d'œuvre, ce type élégant, mais impur, de la Virginie de Bernardin de Saint-Pierre et de l'Atala de M. de Chateaubriand, Manon Lescaut n'existerait pas.

Donc Rosette s'en va, comme Manon, dans une prison, uniquement parce qu'elle a donné à souper à un beau jeune homme. Pauvre Manon! Pauvre Rosette! Pauvres jolies et tendres femmes hors la loi, qui ne vous doutiez pas de la loi, qui obéissiez si facilement, si simplement à l'arbitraire! Va donc rejoindre, ma jolie Rosette, va rejoindre à son couvent la maîtresse de Mirabeau!

La Bastille forme d'ordinaire la deuxième et dernière partie des romans du dix-huitième siècle. Pendant la première partie, le héros ou l'héroïne sont occupés uniquement à se faire mettre en prison; le reste du livre est employé à sortir de cette même prison. Je ne ferai donc aucun changement à la marche ordinaire de ces romans; au contraire, fidèle à l'usage, nous allons employer toutes nos ressources à tirer Rosette de la malheureuse position où elle est tombée.

Le Marquis, soumis à son père, rentre à l'hôtel tout pensif. Ne pouvant se servir de la force, il emploie la ruse pour sauver sa maîtresse. Dans toutes les grandes maisons de ce temps-là, il y avait un directeur en titre, quelque abbé maître de la maison, qui servait d'intermédiaire entre le fils et le père, quand ce dernier était irrité. D'ordinaire,

dans les romans cet abbé s'appelle *Ledoux ;* il est gourmand, dormeur, entêté, vaniteux, accessible à la pitié; pour peu qu'on le flatte, on est sûr de lui. Le premier soin du marquis est de faire appeler M. Ledoux. Il fait entrer M. Ledoux dans sa bibliothèque, et il lui montre ses livres défendus; dans la chambre à coucher, et il lui montre ses miniatures et ses gravures pour plus de 200 louis; puis il lui fait accepter plusieurs pots de confitures dont M. Ledoux est très-friand. Puis l'ayant ainsi intéressé, il lui parle de ses amours et de Rosette, la représente telle qu'elle était cette nuit-là, bondissante, échevelée, agenouillée, les mains jointes! Et voilà M. Ledoux, bon et simple ecclésiastique, qui s'en va promettant de s'intéresser à Rosette, et s'y intéressant déjà du fond du cœur.

Hélas! hélas! Pendant ce temps que fait Rosette? La pauvre fille est enfermée à Sainte-Pélagie *par ordre du roi et pour son bien;* Sainte-Pélagie, un port de salut, où les bons exemples ne lui manqueront pas. A peine arrivée, toutes les religieuses viennent voir Rosette. Dans ce temps-là une fille était une chose si importante! On plaint Rosette; elle pleure. Elle est encore à demi nue, pleine de chagrin, les yeux baignés de larmes, la coiffure chiffonnée et bien triste. Bref, Laverdure, le valet de chambre, découvre Rosette; il se déguise en femme, et sous ce déguisement il entre au couvent, il voit la pauvre captive. Il lui donne un louis de la part du Marquis; il prend la lettre du Marquis et il revient porteur de bonnes nouvelles. Digne Laverdure! Aujourd'hui le laquais est encore un moyen qui nous manque, comme aussi la soubrette nous manque. Ni laquais, ni soubrettes! comment faire pour nouer un drame? Comment remplir, sans le secours de ces acteurs secondaires, les intervalles que laisse entre ses diverses parties la comédie la mieux faite? Autrefois le laquais était un personnage indispensable, inhérent à l'action. Aujourd'hui c'est à peine si dans un roman l'on se permet un commissionnaire pour porter une lettre d'un quartier à l'autre. Nous dansons sur le fil d'archal sans balancier et les deux pieds dans un panier, aujourd'hui.

Dans la lettre de Rosette à son marquis, il y a nécessaire-

ment une phrase ainsi conçue : — « Faut-il que je sois mal-
» heureuse, pour avoir adoré un homme qui mérite si fort
» de l'être ! » Et une autre phrase pour finir, comme celle-ci : — « Adieu, je vais pleurer mon malheur ; je vous ai-
» merai éternellement ! Rosette. » Que si ce ton de passion subite vous étonne chez Rosette, qui a été jusqu'alors si réservée et si polie avec son Marquis, je vous répondrai que c'était là un des avantages de la persécution et des cachots appliqués à l'amour. Ils anoblissaient la passion la plus vulgaire ; ils faisaient d'une malheureuse fille un héros, un martyr ; ils la mettaient tout d'un coup au niveau de son amant quel qu'il fût ; ils lui donnaient le droit de lui parler de son amour et d'un amour éternel, encore ! Telle qui n'eût pas osé regarder son amant en face... une fois en prison elle lui parlait d'égale à égale. J'imagine que ces pauvres filles ont beaucoup perdu en considération, en amour, en bonheur même, à la suppression des lettres de cachet.

Quand le Marquis a découvert le couvent qui renferme Rosette, il invite l'abbé Ledoux à prendre le chocolat avec lui le matin. Tout en prenant le chocolat, ils lisent le journal du temps, les *Nouvelles ecclésiastiques*, pleines d'injures contre les évêques constituaires. Le déjeuner fini, le Marquis conduit l'abbé chez le président Mondonville. Montés en voiture, M. l'abbé prie instamment M. le Marquis de ne pas aller à toute bride dans la rue, ajoutant que les lois ecclésiastiques lui ordonnent à lui, abbé, d'aller au pas. Le Marquis enrage, cependant il va au pas. Dans la rue ils rencontrent plusieurs seigneurs traînés par de mauvais chevaux *qui se font un honneur infini par leur course rapide*. En passant devant l'Opéra, M. l'abbé Ledoux fait le signe de la croix ; un ecclésiastique ne manquait jamais à cette sainte formalité dans ce temps-là ; c'était le bon temps de l'Opéra. A la fin cependant, ils arrivent chez le président Mondonville. Le président les reçoit d'un air grave, et après avoir forcé M. Ledoux à prendre des rafraîchissemens, il demande de quoi il s'agit. Alors le chevalier parle de Rosette, il se plaint de la lettre de cachet, il atteste M. Ledoux comme témoin de ses bonnes intentions ; il a beau dire, le président reste froid et impassible. — Le cas est grave, dit

Mondonville, je n'y puis rien; Dieu et ma conscience me défendent de me mêler de cette affaire; ne m'en parlez plus, mon cher Marquis! — Il est vrai, ajoute-t-il négligemment, que cette fille-là pense bien sur les affaires du temps, et même elle a eu des convulsions en conséquence!

A ce mot *fille qui pense bien* et *convulsions en conséquence*, l'abbé prête une oreille très-attentive. Rosette prend tout-à-coup un grand ascendant sur l'esprit de l'abbé. Dans ce temps-là les controverses religieuses tenaient la place des controverses politiques chez nous. Chaque faction avait ses saints et ses martyrs. L'église était divisée en deux camps; l'abbé Ledoux, en sa qualité de convulsionnaire, s'intéresse à Rosette janséniste et du parti anti-constitutionnaire. Voilà qui va bien.

Lorsqu'il s'agit du soulagement de leurs frères tous les gens du parti sont très-ardens. M. l'abbé Ledoux, qui veut protéger religieusement Rosette, s'en va chez une de ses pénitentes, une dame de la *sous-ferme*, dévote de cinquante ans *qui a eu l'orgueil* d'abandonner le rouge et les mouches, et qui s'est mise sous sa direction. Cette dame suit assiduement les sermons du père Renault, qui a choisi tout exprès une petite église à l'extrémité de la ville afin d'y *faire foule*. C'est à cette dame que s'adresse l'abbé Ledoux pour délivrer Rosette; aussitôt toute la troupe des bigots et bigottes se met en campagne. M. Ledoux obtient par ses amis un ordre de M. le lieutenant de police pour parler à Rosette à sa volonté. Le soir, le marquis impatient d'apprendre des nouvelles de la pauvre fille *va faire un médiateur* chez Mlle de Lécluse, la femme soi-disant d'un officier, qui donne à jouer pour l'amusement des autres et pour son profit personnel. Mlle de Lécluse tient une de ces maisons décentes *où il ne se passe rien*, mais qui est commode parce qu'on y voit aisément de jolies femmes sans scandale, sans avoir la réputation de les chercher en ce lieu. Le Marquis imagine de se déguiser et d'aller voir Rosette; Mlle de Lécluse, dont le frère est abbé, lui prête un des habits de son frère, une soutane, un manteau long, un rabat et le reste de l'ajustement; la perruque était modeste et arrangée comme par les mains de la régularité; la calotte était très-luisante, et bril-

lait avec affectation ; enfin tout l'extérieur du Marquis était uni et recherché comme il était convenable à la représentation d'un directeur, jeune à la vérité, mais qui n'en est que plus chéri des bonnes ames. (Style du temps.)

Dans cet équipage notre ami monte en chaise, et il se rend à Sainte-Pélagie. A Sainte-Pélagie on le reçoit comme un docteur en Sorbonne; toutes les portes lui sont ouvertes; il voit Rosette, il parle à Rosette, il la console, il entre dans la chambre de la supérieure, qui veut se confesser à lui; quelle chambre que cette chambre monastique! Tous les récits et toutes les descriptions de monastères et d'abbayes dans *la Reine de Navarre*, le dix-huitième siècle les a encore embellis et enjolivés à son usage. Le Marquis trouve l'abbesse à sa toilette; les dévotes en ont une moins brillante que les coquettes du monde, mais plus choisie et mieux composée; les odeurs qui remplissaient les boîtes n'étaient pas fortes et en grande quantité, mais elles étaient douces, et répandaient un parfum suave qui embaumait légèrement la chambre et flattait délicieusement l'odorat; son linge de nuit, garni d'une dentelle petite mais fine, était travaillé avec goût, sa robe de Perse blanche, son jupon de satin violet, ses bas extrêmement fins ainsi que sa chaussure, tout son déshabillé accompagnait bien sa taille et sa figure; ses yeux étaient tendres et sa bouche rose : je m'arrête sur la description de l'appartement: c'était une cellule moitié boudoir, fort bien entendue pour la prière et la volupté, la méditation et le plaisir. (Style joli.)

Je m'arrête; ce pastiche vous fatigue peut-être autant que moi, je vous raconterai tout simplement la fin de l'histoire de Rosette. Rosette a fini par être une honnête femme comme beaucoup de femmes équivoques de ce temps-là : c'était un des privilèges les plus aimables de l'aristocratie du dix-huitième siècle d'employer à son usage les belles et les jeunes, de se ruiner avec elles et pour elles, de leur faire partager ses jours de délire, ses nuits de débauche, son luxe, son jeu, toutes ses passions délirantes et ruineuses. C'était l'aristocratie des belles qui s'associait pour une heure de délire avec l'aristocratie des nobles et des riches; ces deux mondes se reconnaissaient et se comprenaient au

premier coup d'œil ; ils faisaient ensemble une alliance de quelques années, qui durait tant qu'il y avait richesse d'une part, et de l'autre jeunesse et beauté ; après quoi, quand la dernière bougie du boudoir était éteinte, quand la dernière couronne était tombée de la tête de Glycère ou de Rosette, ce pacte de plaisir et d'amour se rompait à l'amiable, chacun de ces deux mondes rentrait dans ses limites naturelles, le jeune seigneur redorait son écusson de comte, et prenait en justice ou à la cour la place de son père : la jolie fille, dépouillant ses habits de grande dame, quittant son air rieur et évaporé, retenait ses éclats de rire, et, laissant sous le seuil de son hôtel les grâces folâtres de sa jeunesse, redevenait une simple bourgeoise, se mariait à un commis aux gabelles ou à un procureur, et tout rentrait dans l'ordre accoutumé; et deux ans plus tard, à voir le grand seigneur à la cour ou le magistrat sur son siège, vous n'auriez pas dit que c'était là Clitandre qui passait sa vie dans les duels, ou dans les bals, ou dans les soupers le soir; et deux ans après, à voir la femme de l'officier aux gabelles, réservée et sage, économe et janséniste effrénée, élevant sa fille dans les principes de la plus austère vertu, en attendant que sa fille fasse comme elle, vous n'auriez jamais dit que c'était là Cidalise que vous aviez connue en falbalas et sans mouchoir, l'ame, l'esprit, le cœur, la tête et la gorge au vent.

Rosette donc, après bien des larmes, et bien des intrigues, et bien des transports de haine et d'amour, quitte la fatale prison; elle est rendue enfin, grâce à l'abbé, à ses jours si longs, à ses nuits si courtes, à ses fêtes et à son luxe et à tout ce qui faisait sa vie; puis quand elle a bien repris toute sa liberté et qu'elle en est sûre, Rosette se marie, et selon ses mérites elle trouve un mari bon, fidèle, honnête, travailleur, qui est entré un des cent mille premiers à la Bastille. Notre Marquis aussi, pour obéir à son père et un peu à son cœur, s'est marié après avoir doté Rosette; il a épousé une jeune belle fille, venue tout exprès de Normandie, une blonde presque Anglaise, Mlle du Lurzay, qui lui a apporté deux cent bonnes mille livres de rente en fonds de terre, et un tabouret à la cour. Le père du Marquis, heureux de

voir son fils devenu plus grave, l'a grondé beaucoup moins depuis le jour de son mariage; cependant il le grondait encore la veille de sa mort.

Voilà toute ma jolie histoire! Oh! qui nous rendra ces temps heureux des belles histoires? qui nous rendra ces petits boudoirs ambrés, ces vastes salons tout dorés, ces soupers de la nuit, ces conversations du matin, ces abbesses coquettes, ces abbés charmans, ces conseillers petits-maîtres, ce monde de bon ton et de bonne compagnie, ces jolies femmes si abandonnées, si rieuses, si patientes dans le chagrin? qui nous rendra la Bastille, Saint-Lazare et M. le lieutenant-criminel? qui nous rendra les contes de Voisenon?

D'ailleurs, si vous êtes d'une morale tellement austère que vous ne puissiez pardonner à la folle jeunesse ses momens d'emportement et de plaisir, j'ai un second dénouement à mon histoire qui vous touchera peut-être, et qui vous fera pardonner à Rosette sa légèreté et au Marquis son amour; cette société si corrompue, elle a été sévèrement punie, vous le savez, de sa corruption; ces jolis petits romans ont été suivis d'une terrible histoire; c'était un singulier successeur à Voisenon que M. de Robespierre!

Notre Marquis, un matin, au plus fort de sa sagesse, brave et honoré gentilhomme qu'il était, un peu goutteux cependant, fut amené devant le tribunal révolutionnaire, et là il se déclara innocent; en conséquence il fut condamné à mort.

Huit jours après, Rosette estimable bourgeoise de la ville de Paris, excellente mère, chère à son époux, estimée de ses voisins, ayant donné asile à son curé proscrit, fut amenée devant le tribunal révolutionnaire, et condamnée à mort.

Ils moururent tous les deux le même jour; et, traînés sur la même charrette, ils ne se reconnurent ni l'un ni l'autre, tant il y avait eu de naïveté dans les débauches de leurs premières années et de sincérité dans leur réforme.

Pauvre Rosette! pauvre Marquis!

Je ne suis pas sanguinaire; pourtant, si vous me dites qu'ils sont morts innocens, je vous dirai : Non, ils ne sont

pas morts innocens ni l'un ni l'autre, le crêpe noir a expié les scandaleuses et transparentes tentures roses de leur jeunesse; ils ont abusé, lui, de sa fortune et de sa noblesse, elle de sa jeunesse et de sa beauté; ils ont fomenté le désordre dans ce monde de désordre; ils ont poussé de toutes leurs forces à la décomposition morale de cette société dont la chute les a entraînés; ils sont coupables elle et lui; les ruines amoncelées par eux retombent sur leur tête; voilà tout. Ainsi donc, jeunes gens de notre époque, je me rétracte; faites vos romans comme vous l'entendrez, donnez-nous beaucoup de héros en habit noir et en gants jaunes, traînez-vous dans cette société monotone et sans couleur, où vous ne trouvez que des scènes monotones et sans couleur. Vos romans sont insipides, c'est bon signe pour la société; vos héros sont plats et fades, tant mieux, c'est que nous sommes moins pervertis; vos femmes sont sans intérêt, je les estime à cause de cela justement; si elles sont sans intérêt, c'est qu'elles sont sans vice et sans passion; vous-mêmes vous écrivez mal, c'est que vous n'avez rien à dire : tant mieux encore, nous serons plus vite délivrés de vous!

J'ai acheté à une vente publique, au milieu de vieux meubles et de vieux livres, le portrait de Rosette peint au pastel par un élève de Latour.

JULES JANIN.

Le Grand-Saint-Antoine.

— Maître Jean de Chastueil, que vous voilà triste et sombre! Vous amusez-vous à mesurer la distance du rempart au rivage, ou si vous cherchez de l'œil, sur la mer, la trace des navires qui l'ont sillonnée la journée durant?

A cette voix connue, Jean de Chastueil, qui était accoudé sur le haut rempart de la Tourette, répondit, sans détourner les yeux : — Que Dieu vous soit en garde, et à moi mêmement, monsieur.

— Il y a loin d'ici au rivage, poursuivit le premier interlocuteur en prenant place près de Chastueil; et le fou qui se hasarderait au trajet aurait plus besoin de messes pour le repos de son ame que de trousseau pour sa fiancée.

— Comptez-vous pour rien le fardeau qu'il rejetterait en arrivant là-bas?

— Eh! quoi donc?

— Le plus dur, le plus lourd, celui dont le poids accable, la vie, monsieur.

Il se fit un moment de silence; chacun semblait recueillir ses idées en regardant machinalement la plane surface de l'eau; après quoi le plus vieux reprit d'une voix douce :

— Beau neveu, si votre père était encore de ce monde, il ne vous pourrait pas renier. Comme à lui, esprit, vaillance et courtoisie vous manquent moins que sagesse et prudence. Quel discours me venez-vous de tenir? Je craindrais de m'arrêter à la pensée qu'il a fait naître en moi, de peur de n'en pas obtenir le pardon du ciel.

— Monsieur de Marchetti, répondit le jeune homme

avec un dédaigneux sourire, vous êtes trop prompt à vous alarmer. Je prends tout le péché de ceci, au risque de ma vie future.

— Véritablement vous me faites peur. Chassez ces idées noires. Est-ce par un soleil de printemps qu'on se doit laisser aller au chagrin?

Le jeune homme haussa les épaules; et, portant ses deux mains à sa tête, il retomba dans sa rêverie.

— Jean de Chastueil?... Jean de Chastueil?... cria vainement M. de Marchetti. Au nom du ciel, espoir de tous, entrez en paroles avec moi, j'en sais peut-être qui calment les douleurs..... Malheureux enfant, murmura-t-il, dégoûté de la vie à un âge où l'on ne l'a vue que sous ses beaux aspects!... Que doit-ce être pour nous qui y avons si longuement cheminé!... Beau neveu, reprit le vieillard qui promenait ses regards sur la plate-forme, vous feriez sagement de vous tourner envers ici; vous y verriez peut-être de quoi avoir goût aux choses de la terre.

— Jeunesse et vieillesse ne sauraient s'entendre, répondit brusquement Jean de Chastueil.

— Certes c'est grand dommage. L'office du soir vient de finir à la Major; tout ce que Marseille renferme de jolies femmes s'y était donné rendez-vous pour entendre monseigneur de Belzunce; et les voilà qui se promènent autour du bastion... Quel est ce capitaine de quartier qui me salue?.... et cette jeune fille fraîche comme une matinée de printemps qui nous considère d'un air si attentif?... Ah! reprit-il en ôtant son chapeau, c'est M. Mazerat et sa fille Anne.

— Anne Mazerat! s'écria le jeune homme.

— Prenez donc garde, dit M. de Marchetti en le retenant par le bras; j'ai cru que vous alliez choir.

— Où est-elle? où est-elle? demanda vivement Chastueil.

— Elle vient de partir; le bastion vous la cache déjà.

— Trois fois malheur sur ma tête! Je l'aurais pu voir une dernière fois!...

— Beau neveu, reprit le vieillard en le carressant doucement de la main, il faut donc que l'on devine vos secrets?... J'ai vu que vous aviez en moi une pleine confiance, et je ne croyais pas avoir mérité de déchoir de votre amitié.

— Qu'ai-je à vous dire, s'écria le jeune homme dont le cœur semblait près de se briser.

— Rien que je ne sache. Vous aimez Anne Mazerat, vous en êtes aimé.

— Aimé ! moi ! Eh ! quand je me pourrais bercer de cette décevante espérance, en aurais-je plus de foi en mon avenir ?..... Ce Mazerat... et ici Chastueil prit un air plus sombre ; ce Mazerat...

— Vous a refusé la main de sa fille, poursuivit M. de Marchetti sans s'émouvoir. Je sais encore cela. A ses yeux peu importe que vous ayez droit de prendre la qualité de noble marchand, qui est le propre des Marseillais, gentilshommes de nom et d'armes. Venu d'hier, enrichi à de petits trafics, il n'est pas homme à vous en tenir compte. Mais si, avec de la jeunesse, une chevelure blonde, une taille bien prise et le reste à l'avenant, on plaît aux dames, ce n'est pas en restant les bras croisés à se dépiter contre la fortune qu'on les obtient en légitime mariage. Écoutez-moi de sens rassis et avisons tous deux au parti qu'il vous convient de prendre en cette occurrence. Vous aurez dit sans doute à maitre Mazerat que vous aviez quelque chose au-delà de la cape et de l'épée, c'est à savoir un vieil oncle dont l'héritage vous est, au moins, promis.

— Monsieur... balbutia Chastueil qui se sentit rougir.

— Je n'ai pas le cœur de vous en vouloir ; toutefois songez que je ne suis pas encore du mauvais côté de cinquante années. Moi mort, vous aurez, bon an mal an, 6,000 livres de revenu ; vivant, je n'ai guère que mes conseils et mon amitié à vous offrir. Que voulez-vous ? j'ai tellement pris accoutumance à ma fortune que je n'en saurais distraire la moindre part sans m'imposer une privation qui me rendrait l'existence dure et triste.

— Je ne vous demande rien.

— Voici tantôt dix ans que vous êtes orphelin. Dès ce moment, dans ma pensée vous devîntes mon fils, et je jure, sur ma foi de noble marchand, que si vous étiez l'enfant de ma chair je ne vous pourrais pas aimer davantage. Je compris alors que, l'espoir d'une fortune en héritage, c'est comme l'attrait du paradis pour un indévot, et qu'avant toute chose

il faut vivre dans ce monde. Je fis un effort sur moi-même, je retranchai de mes dépenses 1,000 livres par année... Vous ne sauriez croire avec quelle joie je voyais grossir mon épargne! Ce me fut un plaisir jusque-là inconnu. Quand ma somme eut atteint la neuf-centième pistole, je résolus de tenter les chances du négoce. Dieu vous bénira, beau neveu, car tout ce que j'ai entrepris pour vous m'a réussi. Écoutez-moi de grâce jusqu'au bout, dit M. de Marchetti, qui vit à un rapide mouvement du jeune homme qu'il allait être interrompu. A l'heure qu'il est, poursuivit-il, vos neuf cents pistoles ont été plus que triplées dans les calles du Levant (1), et *le Grand-Saint-Antoine* vous les rapporte en laines et en drogueries.

— Eh quoi!

— Je n'ai pas fini, reprit le vieillard. 27,000 livres, c'est peu de chose; mais, avec cette somme, M. Taxil, agent de la compagnie des Indes, consent à vous donner un intérêt dans ses affaires. J'ai sa parole. En outre je peux disposer annuellement de ces 1,000 livres dont je suis parvenu à me priver. Beau neveu, j'ai regret à me sentir un si grand besoin des aises de la vie, et à ne pas faire plus pour vous; mais j'ai l'assurance que le Mazerat entendra à mes propositions. Je l'ai déjà fait pressentir.

— Mon oncle!... mon père!... s'écria Jean de Chastueil, qui craignait qu'une telle perspective de bonheur au milieu de tant d'amères pensées ne provînt d'une erreur de ses sens; si c'est un songe, par pitié laissez-moi m'abuser encore; le réveil me serait trop pénible.

— Vous voyez donc bien, enfant, qu'il ne faut jamais pousser les choses à l'extrême et se désespérer tout d'abord. Je prends sur moi le soin de votre bonheur, vous dis-je, et si je n'avais connu votre caractère impatient, voilà longtemps que je vous aurais mis dans ma confidence. Avant trois mois Anne Mazerat aura nom de Chastueil.

— Pourrai-je jamais m'acquitter envers vous? dit le jeune homme en tenant son oncle étroitement embrassé.

(1) *Calles*, ports; par corruption *Escales*, qu'on a cru bonnement traduire en français par *Echelles*.

— La chose est possible... Ma dernière heure viendra ; elle me sera moins pénible si j'emporte avec moi l'espérance que ma mémoire vivra dans votre cœur. Jean de Chastueil, c'est vous qui me fermerez les yeux. Promettez-moi... Et la voix du vieillard devint douce et timide, promettez-moi de ne vous pas réjouir de ma mort.

— Quelle horrible idée avez-vous de moi? s'écria Chastueil.

— Oui, oh oui, c'est une idée horrible, injuste. Pardonnes-la-moi. Si vous saviez, quand on est sur le déclin de l'âge, combien il est dur de penser que d'autres comptent déjà les heures qui vous restent, et que votre mort se trouve dans les souhaits de ceux dont vous pressez la main !... J'ai beaucoup vécu, hélas! et je n'oserais pas me dire à moi-même tout ce que j'ai vu. Que de choses la mort arrange ici-bas! et combien de scènes de joie ont été éclairées par les cierges des cercueils !... Mais vous, vous, mon neveu, mon fils, vous aurez des larmes pour moi, n'est-il pas vrai?

— Je vous jure.....

— Ne jurez pas; j'aime à vous croire, et cette consolante pensée sera pour ma vieillesse comme un rayon de soleil.

En disant ces mots, M. de Marchetti s'était appuyé sur le bras de Chastueil, et tous deux cheminaient lentement derrière le rempart.

— Que la soirée promet d'être belle! que la mer est pure et tranquille !... D'autres soirées se lèveront aussi belles, le soleil couchant jouera aussi doucement avec la mer quand je ne serai plus là... Mourir! quand on doit laisser, après soi, tant de douces scènes dans le monde !... Voyez, oh! voyez là-bas, près des îles, n'est-ce pas un vaisseau que j'aperçois?... La vigie le signale... Pavillon blanc à croix d'azur, flamme rouge!... Beau neveu, le ciel semble prendre plaisir à vous protéger; c'est *le Grand-Saint-Antoine!*

— *Le Grand-Saint-Antoine*! dit le jeune homme dont les yeux étincelaient de joie.

— Je n'aurai de repos que lorsque je l'aurai vu à l'amarre. On fait quelquefois naufrage au port.

Ils s'accoudèrent tous deux sur le rempart, suivant, avec des yeux d'amour, la lente marche du navire. Cependant

la foule empressée accourait autour d'eux. — C'est lui! c'est lui! disait-on. C'est le pavillon du capitaine Chataud. — Voilà du travail qui nous arrive. — Richesse! abondance! Voici venir *le Grand-Saint-Antoine* qui porte dans ses flancs de quoi faire vivre le peuple. — Vive le capitaine Chataud! — Que bénie soit la mère de Dieu? C'est sa puissante main qui a guidé le navire sur les mers du Levant! C'est son divin souffle qui en a enflé les voiles! — Que bénie soit la mère de Dieu!.... A la vue des signaux, les pilotes de la santé se sont mis à courir, à force de rames, au-devant du vaisseau que ses voiles ne peuvent plus servir. Le peuple bat des mains, pousse de longues acclamations, et agite de blancs mouchoirs. En ce moment, *le Grand-Saint-Antoine* avait achevé de doubler les îles, le soleil venait de s'éteindre, un vent frais courait dans les hauteurs de l'air, l'immobile surface de la mer se parait de blanches couleurs, un mourant rayon teignait de feu le haut des voiles du navire qui, pressé entre la blancheur des eaux et le sombre azur des îles, flottait comme un point lumineux dans l'espace. Tout ce mouvement de peuple dut être aperçu par le vaisseau, car il mit en panne au travers des îles, hissa tous ses pavillons, et lança autour de ses flancs de pâles lueurs mêlées de fumée. Un moment après, la détonation se fit entendre et éclata en mille échos, les uns courts et secs, les autres prolongés et retentissans selon que les baies qu'elle frappait étaient vastes ou resserrées, dominées par de hautes collines ou bordées d'humbles rivages. La nuit tomba sur cette scène, nuit sillonnée par les mille éclairs des batteries qui répondaient au salut. Enfin, aux rapides clartés du canon, on vit le bateau-pilote aborder le navire; M. Marchetti leva les mains au ciel, le peuple fit éclater des transports de joie, et tout rentra dans le silence et dans l'obscurité.

C'était bien *le Grand-Saint-Antoine*. Parti de Seyde le 31 janvier 1720, il s'était réparé à Tripoli de Syrie où il avait chargé des marchandises et pris à son bord quelques Turcs passagers pour l'île de Chypre. Durant sa longue navigation, six hommes de son équipage avaient succombé; trois autres étaient morts à Livourne où il avait fait relâche.

Quand il arriva à Marseille, des bruits couraient que la peste sévissait dans les pays du Levant; mais Chataud attesta que la portion perdue de son équipage avait été frappée par des maladies ordinaires; il produisit à l'appui de son dire une patente nette et une attestation des médecins livournois. Les magistrats préposés à la garde de la santé publique ajoutèrent une pleine foi aux paroles du capitaine, et, craignant de compromettre trop d'intérêts en s'opposant à la mise à terre d'une si riche cargaison, ils se bornèrent à faire déposer les marchandises aux infirmeries. Vingt jours à peine écoulés, le garde de quarantaine placé sur le vaisseau mourut dans d'horribles douleurs et d'un mal inconnu, puis un jeune mousse, puis des hommes de service, puis d'autres morts inopinées. Enfin le mal éclate avec ses signes visibles, ses brûlans charbons, ses livides tumeurs, mais il ne se manifeste à l'art que lorsque l'art ne le peut plus saisir pour le combattre, que lorsqu'il a agrandi son foyer et qu'il fermente au sein des victimes. Les passagers ont eu accès dans Marseille, et la peste y est entrée avec eux.

Cependant chaque jour des chaloupes circulent autour du *Grand-Saint-Antoine* portant un foule impatiente de contempler ce beau navire dont les flancs ont recélé tant de richesses. Chataud, triste et morne, répond à peine aux questions qu'on lui adresse, aux mille cris dont on le salue. Si tout ce peuple n'écoutait que son désir, il lierait le navire à ses frêles embarcations et le traînerait en triomphe au milieu du port. Voilà tout-à-coup qu'un bruit s'épand qu'une mort jusque-là inouïe s'est glissée dans la ville, et qu'une fois introduite dans une famille elle n'en sort qu'avec le dernier cadavre. On s'interroge, on s'émeut; le mal s'accroît, il gagne de proche comme un vaste incendie. Un vague soupçon d'empoisonnement prend naissance, car comment croire à une mort que rien n'annonce, qui vous saisit comme la foudre, qui se cache dans le contact le plus fugitif, le plus inaperçu, dans le serrement d'une main amie, dans les baisers d'une amante ou d'une mère, dans le parfum d'une fleur?... Bientôt ce soupçon se change en certitude: les plus incrédules l'adoptent; on s'ameute, on demande vengeance, et la peste, qui plane sur cette vaste

proie, l'enlace comme un serpent de ses nœuds invisibles, s'y rue et s'y plonge.

Il fallut bien croire enfin à l'horrible mal. L'épouvante glace les cœurs; les plus riches citoyens se réfugient dans les campagnes; ceux que le soin de gagner la vie de la journée ne tient pas enchaînés vont camper aux bords des ruisseaux qui arrosent le territoire. Les villes voisines s'interdisent tout commerce avec la malheureuse cité; un double cordon de soldats rejette dans le gouffre tout être vivant qui voudrait tenter d'en sortir, et la famine, terrible sœur de la peste, vient au secours du fléau. Ce qui restait du peuple, pâle fantôme, errait à l'aventure, tantôt cédant à l'abattement, tantôt livré à des transports de rage. C'est que la faim et la mort étaient là, mort hideuse, mort sans espoir de pitié ni de sépulture. Alors vous eussiez vu la triste humanité dans tout son jour, les passions égoïstes poussées jusqu'à la barbarie, quelques traits de vertu sublime excités par l'amour de Dieu et l'espoir d'une récompense dans un monde meilleur, car il est des dévouemens que la terre ne peut pas payer. Dans les rues jonchées de cadavres apparaissaient de loin en loin quelques passans armés de longs bâtons pour repousser toutes les approches, et des bandes hideuses de chiens qui se disputaient des lambeaux de chair humaine; pour tout bruit, le sourd murmure de la cité moribonde; sur la vaste mer, aucune trace de navire; les yeux n'y rencontraient que les mâts du *Grand-Saint-Antoine* qui s'élevaient là, nus et sombres, comme une menace. Cette agonie de quatre-vingt mille ames chrétiennes dura toute une année.

Un jour enfin éclata la fureur populaire. Les portes du lazaret furent assiégées, et la foule demanda à grands cris que l'auteur de tant de maux lui fût livré. Femmes, vieillards, enfans, tous se débattant sous le fléau, faisaient retentir l'air de leurs imprécations. — Chataud! Chataud! Qu'on nous le donne. Mille morts à Chataud. — Je veux un morceau de sa chair. — Je lui arracherai le cœur pour lui en battre les joues. — Chataud, qui m'a valu cet habit de veuve! — Chataud qui m'a tué mon pauvre enfant! — Chataud! Chataud! Chataud!.... Et l'on frappait à coups re-

doublés la solide porte qui commençait à crier sur ses gonds. — Vois-tu d'ici *le Grand-Saint-Antoine* qui nous a apporté Chataud, l'homme de la mort? — Au feu! au feu *le Grand-Saint-Antoine!* — Oui, oui, au feu! — Qu'on attache Chataud au grand mât!... — Il est là dedans, le maudit, bien retranché contre sa peste. — Oui, il nous l'aura jetée et lui seul ne l'aura pas. — Chataud! Chataud! Chataud!... — Au feu *le Grand-Saint-Antoine!...* — Que veulent-ils faire de la cargaison? La veulent-ils garder pour avoir toujours sous la main du poison contre le peuple?—Au feu, au feu, Chataud, *le Grand-Saint-Antoine,* et sa cargaison!..... La porte allait céder à tant d'attaques lorsqu'un homme monté sur la pointe du Pharo annonça qu'une chaloupe venait de sortir du lazaret, suivie de bateaux plats chargés de marchandises. — C'est lui! cria le peuple en battant des mains et en se précipitant vers l'éminence. — Je reconnais sa face de Satan. C'est lui! — Faites-le bien souffrir. — Oh! si l'on me le donnait! — Chataud! Chataud!.... A peine sortie de la baie qui baigne les murs des infirmeries (1), la chaloupe se sépara du reste du convoi et fit voile vers le château d'If. — On le sauve! on le sauve!... — Chataud! Chataud!... — Ouh! ouh! ouh!... — Malédiction sur ta tête. — Oh! si je l'avais tenu!.... je lui aurais fait boire toute la bave d'un pestiféré. — Prie Dieu que je n'en réchappe pas, maudit! — Ni moi, ni moi. — Ton petit doigt sera le plus gros morceau de ton corps. — Je te retirerai ton sang goutte à goutte. — J'en boirai. — Ouh! ouh! ouh! — Chataud! Chataud! Chataud!.... En ce moment une fumée épaisse s'éleva de l'île de Jarre. On y venait de livrer aux flammes la cargaison du navire. Le peuple, trompé dans son espoir de vengeance, ne se retira que lorsqu'il eut perdu de vue la chaloupe qui portait le fugitif. Puissent les portes de sa prison ne se jamais rouvrir pour Chataud! Son plus cruel ennemi hésiterait à lui rendre la liberté.

Un seul homme resta, les bras croisés, l'œil morne, à

(1) Aujourd'hui le port des Catalans. S'il était permis de se citer soi-même, on ajouterait qu'on en a fait la description dans *Andréa.*

contempler ce spectacle. C'était Jean de Chastueil. Oh! si la mer ne le séparait pas de ce rocher fatal, comme il se jetterait au travers du feu pour lui disputer son bien, sa vie! Quoi! là, sous ses yeux !... Ainsi donc tant de projets se sont évanouis comme un songe! plus d'espoir, plus d'avenir pour lui. De toutes les riantes imaginations qu'il s'était faites, rien n'aura été vrai que son amour!... Et, sombre, immobile, il suivait toujours des yeux cette flamme inexorable qui grossissait en tourbillonnant, cette fumée, aussi fugitive, hélas! que son bonheur. Quelque temps il voulut lutter avec son cœur d'homme; mais le poids d'une telle infortune était trop accablant pour ses forces, et il céda au désespoir. Anne Mazerat perdue pour lui, que lui fait la vie? Il ira se jeter au fort de la contagion; aucun danger ne le pourra arrêter; c'est la mort qu'il veut, la mort qu'il cherche; et peut-être laissera-t-il un nom de héros, peut-être marchera-t-il l'égal de Belzunce et de Roze dans la mémoire des hommes, et Anne Mazerat sera fière, un jour, d'avoir été aimée de lui.

Cette résolution prise, il partit brusquement, mais toujours il tournait un involontaire regard vers ce point rougeâtre, cette île maudite qui vomissait des torrens de flamme, vers ce ciel qui se teignait des lueurs de l'incendie comme d'une parure, vers cette mer qui les réflétait en douces teintes, car la nature, insensible qu'elle est, semble se plaire à n'être jamais en harmonie avec les douleurs humaines. Il s'entend appeler par son nom; il voit un vieillard venir droit à lui; par un mouvement instinctif, il lève son bâton ferré qu'il brandit comme une lance.

— M. de Chastueil, vous ne me reconnaissez donc pas? dit cet homme. Vous ne reconnaissez pas le vieux serviteur de votre oncle?

— Pardon, Antoine. Je n'étais pas à ce que je faisais. Que m'importe maintenant ma misérable existence! Vaut-elle que j'y prenne le moindre soin? répondit Chastueil qui jeta son arme loin de lui.

— Vous savez donc la nouvelle!... Bon jeune homme! que votre affliction me touche!.... C'est que, par ces temps de désastre, la douleur pour autrui est aussi rare que la joie

pour soi-même ; on y a l'ame usée, voyez-vous. Et puis, allez dire à des mourans de plaindre les morts!... Mais pourtant il ne faut rien exagérer; il se faut faire une loi, mon bon monsieur de Chastueil. Nous sommes tous entrés dans ce monde pour en sortir..... Croyez-moi, reprenez votre bâton de Saint-Roch (1). Et le vieil Antoine, qui s'était baissé pour le ramasser, le tendait au jeune homme.

— Non, non; tout est fini pour moi.

— Sainte mère de Dieu! que vais-je devenir? Suis-je arrivé à mon âge, et n'ai-je échappé à la peste que pour voir mourir toute la famille! Pauvre M. de Marchetti!... Pauvre moi!...

— Que voulez-vous dire?

— Hélas! vous le savez de reste. Il est mort ce matin dans mes bras.

— Qui?

— Votre oncle, ce bon M. de Marchetti, dit Antoine étonné de l'air de surprise du jeune homme.

— Mort!...

Quelle fut la première pensée de Jean de Chastueil? Dieu seul le sait aujourd'hui. Il réprima ses mouvemens, garda long-temps le silence et finit par murmurer, d'une voix émue, la rougeur sur le front, quelques mots inentendus. Seulement, en cheminant côte à côte, Antoine crut remarquer que M. de Chastueil cherchait à se tenir loin de lui. Antoine avait fermé les yeux de son vieux maître, frappé de peste.

Après avoir poursuivi sa funeste marche et dévoré quarante-cinq mille hommes dans la ville et dans la campagne, la contagion cessa. Un matin, Jean de Chastueil, devenu l'époux d'Anne Mazerat, et l'un des échevins de Marseille, reçut l'ordre de se rendre au château d'If pour faire élargir un prisonnier de renom. Arrivé dans l'île, il vit le pont-levis se baisser, et le commandant du fort, après avoir lu

(1) C'était le nom qu'on donnait à ces sortes de b tons. Dans les temps de peste, on a à Marseille un culte particulier pour saint Roch. Il existe une ancienne prière, en forme de litanie, dont chaque verset se termine par ces mots : *A hoste et à peste libera nos, Roche.*

le pli que lui remit Chastueil, donna l'ordre d'amener le captif à qui la cour venait de faire grâce. Puis cet homme prit une plume et dit : — Monsieur l'échevin, ayez la bonté de signer que je vous viens de remettre le capitaine Chataud.

— Le capitaine !.....

— Le voilà, dit le commandant en désignant du doigt un homme sec et pâle qui marchait à pas pénibles. — Monsieur l'échevin, reprit-il en poussant légèrement du coude Jean de Chastueil qui ne pouvait détacher sa vue de ce malheureux jadis chargé de tant de maux, monsieur l'échevin, vous avez oublié de signer.

— C'est juste, répondit Chastueil. Il signa d'une main mal assurée, prit congé du commandant, et se jeta dans sa barque avec son terrible compagnon de voyage. Ils sont enfin seuls !

— Vous, malheureux ! dit-il avec un cri. Vous !.... Et vous ne craignez pas qu'à votre vue les pierres des tombeaux se soulèvent.

— J'aurais voulu avoir assez de force pour supporter une éternelle prison. Mon corps a trahi mon ame.

— Mais vous saviez que la peste était dans votre navire, vous le saviez...

— Ceci est mon secret; il mourra avec moi.

— Aventuré que vous êtes ! Ignorez-vous que vous courez à une mort certaine, affreuse ? Tant de familles décimées, tant de longues haines....

— Me haïssez-vous, vous, M. de Chastueil, vous que je revois dans une condition qui suppose tant de fortune ? demanda Chataud d'une voix sombre au neveu de M. de Marchetti et en fixant sur lui ses regards pénétrans.

Jean de Chastueil pâlit, et baissa les yeux. Il sembla avoir un cruel ressouvenir.

— Je savais que vous ne répondriez pas.

— C'est que la haine s'use, et la mémoire du malheur se perd vite, balbutia Chastueil.

— Oui, dit Chataud en souriant amèrement, comme s'il avait eu une autre pensée.

— Voici le rocher de l'Estaque; la plage y est large à qui

veut fuir, dit Chastueil..... Voici les approches de la citadelle, on y peut trouver un refuge.... Partez, capitaine, partez!..... Un moment encore, il ne sera plus temps!.....

Mais la barque poursuivit sa route; lorsqu'elle prit terre, il y avait, sur les quais du port, un long concours de peuple; on murmurait le nom de Chataud, et Chataud descendit; il traversa la foule, et il gagna sa demeure à pas lents.

Rey Dussueil.

Portraits Contemporains.

LE DUC DE WELLINGTON.

On demandait à une dame renommée par son esprit ce qu'elle avait trouvé de plus remarquable chez les grands hommes qui s'étaient offerts à son observation : *Leur médiocrité*, répondit-elle. Cette saillie est d'une application assez générale.

Presque tous les portraits mentent ; ce sont des ressemblances ; et ils ne ressemblent pas ; ils représentent communément l'homme *en beau*, et lui prêtent une grandeur et une dignité dont l'original et ses amis ne se doutaient probablement pas avant que l'art du peintre les eût fait ressortir. Voilà d'où vient que ceux qui jugent de la figure du duc de Wellington par les magnifiques gravures exposées chez les marchands d'estampes la jugent mal. Les caricatures (et ceci n'est pas une épigramme) nous montrent bien mieux le duc tel qu'il est, car il y en a qui ont un degré de ressemblance extraordinaire. On oublie, à les voir, que ce sont des caricatures; on y reconnaît le duc lui-même, n'importe dans quelle situation burlesque le caricaturiste l'a placé. Le duc de Wellington a une physionomie si remarquable, qu'on l'oublie difficilement quand on l'a vu. Ses traits sont prononcés, son visage est excessivement long et hors de proportion avec sa taille, qui est moyenne et aussi maigre que celle d'un malade à la diète. Ce serait la plus infidèle personnification de John Bull, à la panse arrondie. Rien ne rappelle le roast-beef nourrissant de la vieille Angleterre dans cette face os-

seuse, ni dans ce corps grêle et raide qu'emprisonne un uniforme si étroit qu'on le croirait taillé pour un individu plus mince encore que Sa Grâce. Cependant son extérieur exprime encore assez bien son caractère habituel. Le duc de Wellington est *très-actif*, mais jamais *affairé ;* dépêchant rapidement la besogne, mais jamais avec précipitation; froid, prompt, décidé, peut-être despotique, mais calme et ferme dans des circonstances où tout autre serait embarrassé et indécis.

Les deux traits caractéristiques de ce personnage sont cette décision et cette activité sans bruit. C'est à ces deux qualités, à la première surtout, que milord a dû sa grandeur militaire et politique. La seconde est celle qui vous frappait le plus dans la routine ordinaire de ses hautes fonctions. Le duc premier ministre était partout; il avait du temps pour tout; en Angleterre comme en campagne, les plaisirs ne furent jamais abandonnés par lui pour les affaires, ni les affaires négligées pour les plaisirs. — Si vous voulez tirer parti de votre journée à Londres, il faut vous lever matin. Délibérer au lit, dans cette capitale, c'est s'exposer à en être réduit le soir au mot de Titus. Lors de mon premier voyage aux bords de la Tamise, l'ami qui voulait bien me servir de cicerone venait souvent me prendre au lever du soleil. Le premier jour, nous entrâmes à sept heures dans le parc de Saint-James. Quelqu'un s'y promenait avant nous, respirant la fraîcheur, et jetant de tous côtés un regard scrutateur, comme pour voir si les allées étaient bien peignées. C'était le duc de Wellington, qui partit dans la direction de Downing-Street, où probablement il devait travailler dans ses bureaux jusqu'à onze heures, pour se rendre ensuite à la chambre des lords, selon son usage, à cette époque la plus animée de la session, et aller de la chambre des lords au comité du pont de Londres, alors, en construction, pour y passer deux ou trois heures à causer charbon et pierre de taille avec lords Durham et Londonderry. — Un peu avant trois heures nous étions à admirer la nouvelle porte de Hyde-Park, lorsqu'un cavalier attira mon attention. « Il me semble avoir vu ce personnage quelque part, dis-je à mon cicerone. — Sans doute, me répondit-il, c'est

le duc de Wellington. Il y a conseil de cabinet aujourd'hui à trois heures; il profite des cinq minutes qui lui restent encore pour aller encore faire un tour à ses bureaux. » A sept heures et demie nous étions au parterre de l'Opéra; Mme Malibran devait chanter: nous nous étions hâtés de dîner. Un homme entre dans une loge vide, à notre gauche, au-dessus de l'orchestre : c'était le duc de Wellington. Après le premier acte du *Barbiere*, je regarde : le duc n'y était plus. « Je le crois bien, me répondit mon Anglais; lord Winchelsea a annoncé qu'il ferait ce soir une motion à la chambre haute : le duc aura voulu y être ; et puisque vous connaissez déjà le *Barbiere*, suivons-le ; vous assisterez à la séance. — Quel est cet homme qui nous précède d'un air si délibéré, demandai-je en entrant par le corridor des étrangers? Dieu me pardonne! il franchit la barrière le chapeau sur la tête, comme s'il était chez lui, et va s'asseoir au banc du trésor, sans parler ni regarder personne. — C'était le duc de Wellington avec son manteau à petit collet.

La manière habituelle de parler du duc est abrupte et rapide, son débit lourd et peu distinct. Il semble sentir ces défauts et cherche à les surmonter. Lorsqu'il s'adresse à la chambre, son élocution est encore épaisse, comme si sa bouche était trop pleine de dents : mais il parle avec assurance et exprime ses idées avec clarté, concision et force. Cependant s'il n'était qu'orateur à la chambre des lords, les trompettes de la gloire ne proclameraient pas son nom aux quatre coins du monde; mais lorsqu'on le voit au banc ministériel écouter des ennuyeux débats, on se dit qu'on voit l'homme dont l'œil calme et pénétrant a dominé les champs de bataille et dont le geste a pu envoyer des milliers d'hommes à la mort ; lorsqu'il prend la parole, on croit saisir dans le son de sa voix l'accent de ce commandement qui donna jadis des ordres de victoire. Mais on s'étonne, en le rencontrant dans ces misérables détails de la vie parlementaire, que le général ait pu descendre à ce rôle insipide. Quelquefois il semble impatient lui-même de la vie politique, et l'ame du guerrier se trahit dans son regard.

La conversation du duc de Wellington indique encore mieux son caractère que ses discours. Au lieu de nourrir

l'entretien par ces continuelles questions ou répliques qui étouffent le sens sous l'abondance stérile des mots, il laisse intervenir des pauses ou un silence absolu dans le dialogue, et tout-à-coup laisse éclater brusquement sa pensée; mais à part l'art de la guerre, où est son vrai mérite, je crois que son esprit manque d'étendue et de profondeur. Personne ne saisit avec plus de clarté et de certitude tout ce qui est à la portée de son intelligence; mais habitué par sa vie militaire à agir promptement d'après les communications du moment, il semblerait ne pas assez méditer sur les conséquences ultérieures dans ses délibérations politiques.

Élevé dans une école militaire de France, et promu à un haut grade de très-bonne heure, il se distingua bientôt par son talent en stratégie et l'intrépidité de sa tactique. Il avait étudié les divers devoirs d'un officier avec une assiduité constante, et il ne se montra pas moins remarquable par sa prudence dans les occasions difficiles, par son zèle pour la discipline et son talent pour organiser les troupes sous ses ordres, que par son énergie et son habileté à profiter de tous les avantages possibles. Il y a du *bonheur* sans doute dans le talent du meilleur général; cependant il faut dire que si le duc de Wellington eut, comme militaire, l'art d'inspirer aux autres la confiance qu'il éprouvait lui-même, c'est que ses soldats savaient que cette confiance résultait de la connaissance raisonnée de ses ressources et de celles de ses ennemis, et non d'une présomption téméraire.

On peut accuser le duc de Wellington de juger quelquefois les questions générales avec la prévention de toute personne qui est plutôt habile à appliquer à propos ce qu'elle sait, que remarquable comme sachant beaucoup; il tire volontiers des conclusions générales des faits particuliers observés par lui, et prononce trop facilement un système bon ou mauvais, d'après ce qu'il connaît de ses résultats dans quelques cas isolés.

Pour les hommes d'imagination, pour les Irlandais, ses compatriotes, en particulier, le caractère du duc, vu du côté favorable, est un de ces caractères qu'on admire, mais non pas de ceux qu'on aime. Incapable de sensibilité comme d'enthousiasme, il renvoie un ministre avec la même indif-

férence qu'il met au rebut un vieil habit ; il va se battre en duel ou déjeuner avec la même absence d'émotion. Tout ce qu'il fait, il semble le faire parce qu'il a résolu d'avance qu'il le fera. Ce motif, d'accord avec sa raison, lui suffit, et il se dispense de toute impulsion qui ferait agir spontanément les autres hommes.

Son habitude est de traiter l'affaire qui l'occupe sans chercher la moindre corrélation avec aucune autre ; de là viennent la sécheresse et la concision de sa correspondance. Aussi ses lettres sont-elles des modèles de lettres administratives. Il a banni du langage diplomatique toute la rhétorique des allusions et des ornemens. Son style, sans être précisément laconique, est celui de l'homme qui ne veut rien dire au-delà de sa pensée. C'est ce que j'appellerais un style compact.

Le duc de Wellington est né à Dungan, dans le comté de Meath, le 1er mai 1769, trois mois et demi avant Napoléon. Il a donc aujourd'hui soixante-trois ans.

(Contemporary portraits.)

ALBUM.

— EUSTACHE DESCHAMPS, poète du quatorzième siècle. — Notre vieille littérature est singulièrement riche de poètes inconnus qui dorment dans les manuscrits de la Bibliothèque du Roi, tandis qu'il existe fort peu d'ouvrages en prose inédits qui méritent de sortir de leur oubli poudreux; car vers la fin du quinzième siècle, les chroniques, les romans, toutes les compositions de longue haleine et d'un intérêt général participèrent les premières aux bienfaits de l'invention de l'imprimerie, si prodigue alors en *in-folio;* les poètes, à cause de leur nombre et de leur incroyable verbosité, furent dédaignés par les Antoine Vérard, et laissés à la patience des écrivains-enlumineurs; les œuvres poétiques de Froissard n'ont jamais été imprimées. De là tant de réputations enfouies avec leur gros bagage de rimes gauloises; de là tant d'heureuses résurrections à tenter sous la poussière de quatre cents ans; si l'abbé Salier a mis en lumière avec succès les poésies correctes et monotones de Charles d'Orléans, si le public a même accepté avec plaisir la spirituelle et imparfaite contrefaçon de nos anciens poétiseurs sous le pseudonyme de *Clotilde de Surville,* quels droits à notre reconnaissance littéraire vient d'acquérir M. Crapelet en nous rendant les vers et les titres de gloire d'Eustache Deschamps, qui pouvaient périr avec l'unique manuscrit où ils sont gardés moins religieusement que des médailles d'or? Eustache Deschamps semble tellement supérieur à ses contemporains sous le rapport des idées et souvent du style, qu'on douterait presque de son authenticité, si le manuscrit original n'était là, lourd de six cents feuillets de vélin, portant une date irrécusable dans une foule de pièces, et dans l'écriture ronde du copiste Étaingny, manuscrit gigantesque de poésies fugitives rassemblées après la mort de l'auteur, comme celles du président Hénault.

Eustache Deschamps, dont le nom se trouve à peine mentionné dans les biographies modernes, a mis en défaut tous les biographes qui ne se piquent pas d'exactitude; il fallait, il est vrai, lire environ quatre-vingt-deux mille lignes pour y chercher son véritable nom et les particularités éparses d'une vie de courtisan, de voyageur, de soldat, de magistrat et de poète. Avant M. Crapelet, Lacurne de Saint-Palaye et Legrand d'Aussy avaient eus seuls cet infatigable courage; le premier avait emprunté au volumineux recueil deux ballades pour ses *Mémoires de la Chevalerie* et des citations pour son glossaire; le second invoquait son autorité dans l'*Histoire de la Vie privée des Français*, qui ne traite que de la gastronomie du moyen âge. M. Crapelet avait les matériaux d'une notice à tirer de cette carrière, pénible à fouiller; il a trouvé de quoi élever une piédestal à la statue d'Eustache Deschamps, que Titon-Dutillet n'a point placé sur son Parnasse, dominé par Apollon-Louis XIV.

Eustache Deschamps, dit Morel, selon le témoignage de ses propres poésies, était né à Vertus, en Champagne, et il aima toujours de prédilection les vins blancs du terroir natal. Il paraît qu'*Eustache* était son nom, et que les deux autres noms furent des sobriquets, communs à cette époque, pour désigner la maison *des champs* qu'il habitait et son teint basané (*morellus*). Sa naissance doit remonter au règne de Philippe de Valois, puisqu'il se vante d'avoir vu *quatre lignées et générations de rois*. Il étudiait à l'âge de douze ans la philosophie, le droit, l'astronomie à Orléans, et l'instruction qu'il étale dans ses opuscules embrasse des connaissances universelles que développèrent sans doute ses voyages en Europe et en Asie. Après une jeunesse dépensée en plaisirs et en téméraires entreprises, il entra dans le chemin des honneurs, devint huissier d'armes de Charles V, gouverneur du château de Fismes et bailli de Senlis. Il se maria pour son malheur domestique, et deux enfans, issus de cette union mal assortie, ne suffirent pas à cicatriser des chagrins qui le tourmentaient encore de souvenir à l'âge de quatre-vingt-dix ans, lorsqu'il écrivait son *Miroir de Mariages*, poème fort étendu qu'il n'acheva pas *pour la maladie qui luy survint, de laquelle il mourut: Dieu lui pardoint à l'âme. Amen.*

Eustache Deschamps est le père de la ballade, qu'il manie avec une grâce et une finesse que Clément Marot n'a pas surpassées

deux siècles plus tard. Boileau, dans son *Art poétique*, imité d'Horace, n'avait garde de connaître les ballades ni l'*Art de dictier et fere ballades*, par Eustache Deschamps; La Fontaine, qui remuait le fumier d'Ennius dans nos troubadours et nos trouvères, n'ignorait pas sans doute qu'Eustache Deschamps était aussi fabuliste. Les chants royaux, lais et rondeaux, sont des fruits primitifs de notre poésie nationale; mais on ne s'attend guère à rencontrer un proverbe dialogué, *souffise à chacun son état*, dans un auteur du quatorzième siècle.

Ces poésies sont des monumens historiques et moraux qu'on ne saurait trop apprécier aujourd'hui que l'histoire se retrempe aux sources de la couleur locale. C'est une espèce d'encyclopédie des usages de nos aïeux; divertissemens, jeux, tournois, festins, armes, alimens, ustensiles de ménage, meubles, modes, tout est décrit avec une fidélité d'artiste. Eustache Deschamps n'est pas moins précieux pour son franc-parler énergique et mordant; il poursuit de ses épigrammes hardies la noblesse, le clergé, la magistrature, les princes; il y a encore à profiter dans les conseils qu'il donne aux rois et à leurs ministres. En un mot, on peut l'appeler, comme fait M. Crapelet, *le philosophe romantique* de son siècle; un prédicateur en chaire n'eût pas osé plus dans des sermons latinisés. Eustache Deschamps, de notre temps, travaillerait à *la Némésis*.

JACOB, *bibliophile*.

— Sous le titre général de *Salons de Paris*, nous espérons, grâces aux communications qui nous sont promises par divers auteurs, hommes du monde, pouvoir ajouter une nouvelle série d'*esquisses parisiennes* à celle que doit compléter M. A. Bazin. De semblables articles entraient nécessairement dans le plan de la REVUE DE PARIS.

MAGAZINIANA.

— ESQUISSES DE LA VIE MARITIME, par le capitaine BASIL HALL. — Voici un livre sur la mer, écrit avec amour par un marin, un voyageur qui a fait plus d'une fois le tour du monde. Tout est naïf et vrai dans cet ouvrage, que nous recommandons aux traducteurs, et dont, en attendant, nous devons donner quelques extraits. Il y a l'embarras du choix dans un recueil si

riche. Commençons par la pêche du requin. Il nous restera encore la pêche du dauphin, la chasse au crocodile, le sauvetage, l'histoire de Jeanne, etc.

LA PÊCHE DU REQUIN. — C'est la *chasse au renard* de la mer, — la chasse par excellence, le spectacle favori du marin. L'officier occupé à prendre les distances ou à calculer les longitudes serre bien vite son *sextant* dans son étui ou laisse ses livres de côté. L'officier d'artillerie abandonne son éternelle flûte; le docteur se réveille, le payeur ferme son Barême, et chacun, matelot ou mousse, accourt sur le tillac pour voir mourir le traître. Le singe lui-même, s'il y en a un à bord, éprouve un vif intérêt à toutes les scènes de ce petit drame. Je me souviens d'avoir vu une fois Jocko allant et venant sur le filet de la poupe, grimaçant et criant de manière à être entendu de toutes les autres parties du navire. — Qu'avez-vous, senor Mona? lui dit le quartier-maître; car le singe, venu de Ténériffe, conservait son nom espagnol. Jocko ne répondit pas, mais tendit la tête par-dessus la poulaine, ouvrant de grands yeux et montrant ses dents d'une oreille à l'autre. — « Messager, s'écrie bientôt le capitaine, qui commande presque avec autant de joie que s'il allait combattre un corsaire ennemi, courez demander au cuisinier un morceau de porc..... Où est votre hameçon, quartier-maître? — Ici, capitaine, répond l'autre après en avoir éprouvé la pointe, et la déclarant aussi effilée qu'une aiguille : puis il y attache un morceau de porc rance de quatre ou cinq livres au moins; car il n'est rien de trop lourd ni de trop salé pour l'estomac d'un requin. L'ameçon, qui est bien gros comme le petit doigt, offre une courbure à peu près aussi étendue que celle d'une main d'homme a demi-fermée avec une longueur de six à huit pouces, et un dardillon formidable. Ce terrible grapin est garni de quatre à cinq pieds de chaînes, précaution très-nécessaire, car un requin vorace avale quelquefois si profondément l'hameçon, que sans la chaîne il couperait la corde à laquelle il tient aussi facilement qu'une tête d'asperge.

Un requin, comme un aspirant, est en général très-affamé; mais dans les cas rares où il n'est pas en appétit, il s'avance lentement vers l'appât qu'on lui jette, le flaire, le pousse avec son nez plat, et le retourne de tous les côtés. Il glisse ensuite à droite ou à gauche, comme s'il craignait quelque piège, mais il revient

bientôt pour goûter le délicieux *haut-goût* du porc rance, comme les matelots appellent l'appât mis à l'hameçon. Pendant que Jean Requin fait ce petit manège, tout l'arrière du vaisseau est si bien garni de têtes qu'on ne pourrait pour rien au monde s'y procurer une place. Tous ces spectateurs, respirant à peine, parlant bien bas s'ils osent parler, ne perdent pas un moment de vue le monstre encore libre dans l'Océan, mais qu'ils espèrent avant peu voir tomber en leur pouvoir. J'ai vu tous ces préludes durer une bonne heure, au bout de laquelle le requin s'en allait comme n'ayant rien à vous dire, s'abandonnant au cours de la brise si elle soufflait, ou plongeant de manière à ne laisser voir de ses traces qu'une légère écume blanche. La perte d'un galion d'Espagne, poursuivi en vain, ne causerait guère plus de regret, de colère et d'impatience. Excepté au premier signal d'une action, jamais l'équipage d'un navire n'éprouva joie plus vive qu'en voyant le requin tourner pour saisir l'appât. Une expression de rire court d'une bouche à l'autre, chaque regard s'anime, et tous ceux dont le hâle n'a pas encore bronzé la peau laissent voir sur leur visage le passage rapide du rouge au pâle et du pâle au rouge, comme les teintes du dauphin mourant.

Lorsque l'appât descend de l'arrière d'un vaisseau qui a un mouvement quelconque dans la mer, il touche nécessairement bientôt à la surface de l'eau, ce qui oblige le requin à mordre d'en bas; et comme sa bouche est placée sous son menton, et non dessus comme celle d'un chrétien, il faut qu'il se tourne jusque sur le dos avant de pouvoir saisir le morceau de chair flottant qui cache l'hameçon. Si même il ne se retourne pas complètement, il est forcé de se rouler sur lui-même, pour ainsi dire, de manière à montrer une partie de son ventre blanc. Au moment où cette peau blanche brille aux yeux de l'équipage attentif, un cri étouffé, ou un murmure de satisfaction se fait entendre; mais personne ne parle, de peur d'alarmer le requin.

Quelquefois, au moment où l'appât est jeté par-dessus l'arrière le requin s'y élance dessus avec une telle avidité qu'il sort partiellement de l'eau. Dans des occasions rares, il avale l'appât, l'hameçon et un pied ou deux de chaîne, sans mâcher, et s'enfuit emportant sa proie perfide avec une force et une vélocité si prodigieuses qu'il fait casser la corde qui le retient. En général il procède plus à loisir et semble plutôt vouloir téter l'appât qu'y

mordre. Il faut beaucoup d'adresse à qui tient la *ligne* en ce moment; car un maladroit trop pressé risque de retirer l'hameçon avant qu'il soit descendu assez profondément au gosier du requin. Notre ami vorace, il est vrai, n'est guère disposé à laisser aller ce qui a dépassé une fois sa formidable batterie de dents; mais l'hameçon, par un mouvement prématuré, peut se fixer dans une partie de la mâchoire assez tendre pour se déchirer pendant la lutte qui s'ensuit. Le talent est de laisser le requin engloutir tout le morceau de porc, et puis de donner à la corde une impulsion violente au moyen de laquelle la pointe barbelée se plonge dans le gosier ou l'estomac de la victime. Comme le requin n'est pas un personnage à subir patiemment un traitement semblable, il ne serait pas sûr pour personne d'avoir par hasard le pied sur le rouleau de la corde, car dès que l'hameçon est fixé, elle se déroule aussi vîte que la ligne de loc d'un navire qui file douze nœuds.

La soudaineté de la secousse qu'éprouve le pauvre diable lorsqu'il est au bout de sa lisière le renverse souvent sur la surface de l'eau. Alors commencent les acclamations, les cris de joie, de rage et de triomphe si long-temps contenus. Il ne faut pas peu de force pour tirer la corde à soi; mais il arrive quelquefois, lorsqu'on veut trop vite l'amener, que la violente résistance du requin brise la corde ou l'hameçon, et alors il s'en va au large digérer le reste comme il peut. Il est donc plus habile de l'amuser un peu jusqu'à ce qu'il soit épuisé. Pendant cette opération on pourrait vraiment croire que l'animal furieux comprend l'étrange abus qu'on fait de son malheur; car lorsqu'il se retourne et se jette à droite ou à gauche, il vous regarde avec des yeux pleins d'une rage qui glace le sang du plus hardi nageur se disant à lui-même que son tour peut venir un jour d'éprouver aussi la générosité de son ennemi. On ne peut donc pas songer à haler un requin à bord par la corde attachée à l'hameçon; car si sa résistance est impuissante dans l'eau, en général, elle n'est pas sans danger lorsque le requin est entre l'eau et le bord. Pour empêcher que la ligne ne se rompe ou que la mâchoire ne soit emportée par l'hameçon, il est d'usage d'y adapter un nœud coulant de bouline. Ce nœud glisse le long de la corde jusqu'au-dessus de la tête du monstre, et va se serrer au point de jonction de la queue avec le corps; une fois ce nœud fixé, le premier acte de la pièce est fini, et l'ennemi vaincu est ensuite aisément amené sur le pont, à la joie inexprimable de

tout l'équipage. Mais, quoique sorti de son élément, le requin n'a pas encore perdu tous ses moyens de nuire, et je ne conseillerais à personne de s'approcher à la portée de sa queue ou de risquer son pied trop près de ses dents : le coup de queue d'un requin de taille moyenne peut casser la jambe à un homme, et j'en ai vu un dix minutes après avoir été traîné sur le tillac faire une entaille de deux pouces de profondeur dans une large drosse de gouvernail. Je me souviens que feu le docteur Wollaston, avec son ingénuité accoutumée, proposait un jour une méthode pour mesurer la force d'une morsure de requin. « Si une pièce plate de plomb, disait-il, était jetée dans la gueule du poisson, la profondeur de l'empreinte de ses dents sur le plomb fournirait une sorte d'échelle de sa force. »

Je sens le besoin de faire remarquer que lorsqu'un requin s'agite sur le pont d'un navire, il se passe autour une scène de confusion, et que si le sang coule comme d'ordinaire, les taches résistent à une semaine de recurage, qui fera bien gronder le capitaine du gaillard d'arrière. Mais pour le moment, toutes ces considérations sont mises de côté, c'est-à-dire si le commandant prend sa part du plaisir. Et quel est celui qui s'y refuserait ? Enfin le requin est traîné au gaillard d'avant au milieu des coups de pieds, des coups de bâtons, des exécrations des vainqueurs, qui terminent bientôt sa malheureuse vie en le perçant de leurs couteaux, de leurs piques d'abordage et de leurs haches, semblables à une troupe d'Indiens furieux.

La première opération est toujours de priver le requin de sa queue, ce qui n'est pas facile, vu le danger de s'en approcher de trop près ; mais quelque bras plus adroit que les autres auquel la hache est familière épie le moment favorable, et d'un seul coup la sépare du corps. Ce matelot est alors suivi d'un autre qui, sautant les jambes écartées sur l'ennemi terrassé, l'ouvre du museau à la queue par un nouveau coup de hache, et la tragédie est finie en ce qui concerne les souffrances et les angoisses du principal acteur. Les matelots éprouvent alors la plus vive curiosité d'apprendre ce que le requin a englouti dans son estomac ; mais le plus souvent ils sont désappointés par un estomac vide. Je me souviens toutefois d'une exception fameuse, lorsque nous prîmes un très-gros requin à bord de l'*Alceste*, dans les eaux de Java, pendant le voyage où nous conduisions en Chine l'ambassade de lord

Amherst. On trouva dans les vastes flancs de ce monstre marin un grand nombre de canards, de poules, mortes la nuit précédente et jetées à la mer par conséquent, outre plusieurs corbeilles et divers débris de cordages. Mais ce qui excita le plus de surprise et d'admiration fut d'y trouver aussi la peau d'un buffle tué à bord ce jour-là pour le dîner de l'équipage. Le vieux matelot qui avait ouvert le requin, se tenait au-dessus les jambes écartées, tirant un à un tous les articles confusément entassés dans cette sombre caverne. Lorsqu'il en fut à la peau du buffle, il la déploya comme un rideau, et s'écria : « Alte-là, mon garçon! Voyez-vous ça ! il a avalé un buffle, mais il n'a pu en digérer la peau ! »

NAVAL SKETCHES OF CAPT. BASIL HALL.

— PRIX ET RAPPORT D'UN JOURNAL QUOTIDIEN A LONDRES.

Chaque feuille coûte annuellement au souscripteur.	9 l. st.	2 s.	(228 fr)
Chaque feuille paie au timbre.	4	4	(105)
—— distribution. . .	1	12	(40)
—— papier	1	6	(32 fr. 50 c.
TOTAL.	7 l. st.	2 s.	(177 fr. 50 c.)

Reste au journal, pour payer la rédaction, l'impression, la correspondance, etc., 2 liv. st. (50 fr.)

— ÉCOLES A LONDRES. — Les écoles suivantes, fondées sur le plan et les principes de la société des écoles anglaises et étrangères, viennent d'être visitées par l'inspecteur des écoles : quartier de l'est, 18 écoles et 3,367 élèves ; quartier du nord, 15, et 1,971 élèves ; quartier de l'ouest, 20, et 3,507 élèves ; quartier du sud, 11, et 2,673. Total 11,518 élèves. On compte un million 25,000 enfans qui suivent les écoles du dimanche en Angleterre.

— JUGEMENS ET EXÉCUTIONS. — Il y a eu à Londres, en 1829, 1,385 personnes condamnées, 74 exécutées, 1,311 condamnées sans exécution ; en 1830, 1,397 condamnationset 46 exécutions seulement.

— LA PEINE DE MORT. — Voici, d'après le code criminel anglais, la liste des crimes punis de la peine de mort :

1° Le vol de nuit avec effraction (*burglary*) ;

2° Vol, dans une maison habitée, d'un objet au-dessus de 1 livre sterling, 25 francs ;
3° Vol avec menace, quelle que soit la valeur de l'objet ;
4° Vol sur un individu avec menace et violence ;
5° Pillage d'un navire en détresse ou naufragé ;
6° Vol de chevaux, de vaches et de moutons ;
7° L'incendie (*arson*) ;
8° Démolition d'églises, chapelles, maisons, etc. ;
9° Faux signaux à un navire en danger ;
10° Viol, meurtre, haute-trahison ;
11° Fausse monnaie, faux billets de banque, etc. ;
12° Extorquer de l'argent sous la menace d'une accusation infamante ;
13° Piraterie.

— On dit que Walter Scott s'occupe à Naples d'un roman sur *les Chevaliers de Malte.*

— NÉMÉSIS, TYRTÉE, LA RÉVOLUTION. — L'espace nous manque pour rendre compte aujourd'hui de la *Seconde journée de la révolution*, par Barthélemy. Cet ouvrage, qui sera l'épopée de la révolution, a paru juste au moment où Némésis a vu ses serpens étouffés par le fisc, le fisc, ce monstre cruellement impartial qui fait de chaque chiffre un nœud coulant pour tous les organes de la presse, soit qu'elle siffle, soit qu'elle chante, soit qu'elle se contente de retourner les mots de la prose vulgaire comme M. Jourdain. Aux serpens de Némésis ont succédé les pipeaux aigus de Tyrtée, qui parfois aussi semble vouloir s'élever jusqu'à l'alexandrin. Quelque *opposé* qu'on soit à une opposition aussi violente que celle de *Tyrtée*, nous croyons qu'on peut y trouver beaux des vers tels que ceux que vient d'y insérer M. Honoré Déo, d'Arles, sous le titre de *Revue politique.* Le poète rappelle à la liberté comme l'homme de Sainte-Hélène

Fit courber son front pur sous trente ans de victoire.
Au peuple il avait dit : « Sois libre dans mes fers !
Sois libre ! ta prison est ce vaste univers !
Sois libre ! tes geôliers sont Mars et la Victoire !
Je m'en vais t'écrouer aux pages de l'histoire. »

A la voix du héros, le peuple, consolé,
Grandissait dans ses fers, vainqueur et muselé.

Juillet finit au Louvre, et, devant cette tombe,
D'un éternel oubli déjà la toile tombe.
La veuve aux courts ennuis, et la mère au long deuil,
Viennent, les yeux en pleurs, visiter le cercueil.
Le drapeau des cent jours, symbole de victoire,
Caresse de ses plis leur cendre expiatoire,
Et la modeste croix semble unir en ce lieu
La cause du grand peuple à la cause de Dieu.

—Les Croppys, épisode de 1798, 4 vol. trad. de Mr Banim, par M. de Fauconpret.—L'Irlande méritait bien d'avoir aussi son Sir Walter Scott: ce n'était pas le génie qui pouvait manquer à la patrie de Goldsmith, de Swift, de Burke, de Shéridan, de Grattan, de Moore, etc., etc.; ce ne sont pas non plus les élémens, les matériaux du roman dans un pays si pittoresque, avec un caractère national si tranché, avec une histoire si féconde en revolutions. L'Irlande n'a guère eu, jusqu'ici toutefois, que la monnaie du romancier écossais. Les auteurs se sont distribué la besogne, les uns imitateurs, les autres originaux; mais le *Waverley* irlandais est encore à faire. Pendant long-temps l'Irlandais ne fut introduit qu'épisodiquement dans les fictions anglaises, et presque toujours, à la scène comme dans les romans, c'était le personnage burlesque, le niais ou le fripon; lisez Smollet, lisez Fielding: le Fitzpatrick *de Tom Jones* sent un peu le chevalier d'industrie. Shéridan lui-même a *caricaturé* ses compatriotes aussi bien que Cumberland et Farquhar. Sir Lucius o'Trigger des *Rivaux* n'est guère qu'un férailleur fanfaron.

Lady Morgan et miss Edgeworth, qui précédèrent Walter Scott comme romanciers, ont pris à peu près tous leurs sujets dans les mœurs irlandaises; la première est quelquefois si exagérée, si affectée dans son style comme dans ses peintures, *l'esprit qu'elle veut avoir gâte* si souvent *celui qu'elle a*, que le faux chez elle détruit jusqu'à l'effet du vrai. On ne parle guères plus d'O'Donnel ni de Florence Maccarthy. Miss Edgeworth a fait un chef-d'œuvre comme tableau de mœurs irlandaises; c'est son château de *Rack-Rent*. En général sa simplicité, son naturel, ont du charme et de

la grâce; mais ses couleurs sont un peu pâles. C'est M. Banim qui semblait devoir rivaliser avec sir Walter. Ce romancier a de l'énergie et de l'inspiration; son talent n'a pas le poli d'un écrivain exercé; mais Scott réussit malgré quelques négligences. Le malheur de M. Banim, c'est d'avoir outré les défauts de son modèle: ses descriptions sont souvent fatigantes, son *patois*, moitié poétique, moitié grossier, se prolonge en dialogues interminables. Toute l'histoire d'Aby Nowlan est racontée d'une manière admirable. La famille *Nowlan* est sans contredit son meilleur ouvrage. Mais dans les *Croppys*, M. Banim semble déjà épuisé: il a moins recours à son invention qu'à l'imitation, et ses personnages ne sont pas jetés dans un autre moule que les lieux communs de toutes les fictions mélodramatiques. M. Banim a cru que les évènemens de la rébellion de 1798 suffiraient à l'intérêt de sa narration; mais il fallait pour cela aussi quelques héros historiques pour *individualiser* en quelque sorte cet intérêt; ou du moins devait-il éviter d'y mêler une intrigue assez improbable. Cependant les acteurs vulgaires, les personnifications du peuple, dans *les Croppys* sont peints avec cette énergie pittoresque qui distingue M. Banim. L'incendie de la maison de Shaun-a-Gow, dans le second volume, est un tableau digne de Salvator Rosa.

A tout prendre, la collection des romans irlandais de M. Banim forme une série curieuse, bien supérieure comme peinture de mœurs à toutes les histoires de lady Morgan. Cette collection est presque entièrement traduite par M. de Fauconpret avec beaucoup de conscience. Il faut du reste toute l'habitude que peuvent donner à un traducteur dix-huit ans de séjour en Angleterre, et la traduction de cent cinquante romans ou autres ouvrages, pour rendre avec exactitude toutes les locutions de cet idiôme irlandais dont abuse assez volontiers M. Banim. E. T.

—Les cent contes drolatiques, colligés ès abbaïes de Tournai, et mis en lumière par le sieur de Balzac, pour l'esbattement des Pantagruelistes et non aultres. 1er dixain: chez Ch. Gosse; lin.—Nous nous sommes promis d'être sévères: cependant si, grâce au sieur de Balzac et à ses frédaines écrites, nous avions pu désopiler un peu plus notre rate « par ce temps où l'ennui tombe comme une pluie fine qui mouille », nous nous serions volontiers laissé désarmer, comme Baliveau de la *Métromanie;* mais, hé-

las! malgré tout l'esprit du pantagruéliste moderne, malgré le charme d'un pastiche de mots assez bien fait pour rendre jaloux parfois le bibliophile Jacob, après avoir lu le premier dixain des contes drolatiques, nous avons été fort heureux d'avoir dans notre bibliothèque les *Cent nouvelles nouvelles* de Louis XI, la Reine de Navarre, Bocace, Rabelais, Arioste, Verville, La Fontaine, etc. (Vous voyez, sieur de Balzac, que nous ne sommes pas plus prudes que vous dans le choix de nos livres), et, prenant un de ces auteurs au hasard, nous avons compris toute la différence qu'il y a entre une naïveté vraie et une naïveté apprêtée. Nous croyons que sur le premier manuscrit, les joyeusetés des contes drolatiques sentaient bien plus la débauche cynique des *Bijoux indiscrets*, et autres livres obscènes du dix-huitième siècle, livres d'une gaieté forcée, que les gaillardises du style rabelaisien. Le conteur avoue lui-même qu'il a cru devoir se mettre entre deux. « J'ai eu cure, dit-il, à mon dépit, de sarcler ès manuscrits les vieux mots qui eussent déchiré les oreilles, ébloui les yeux, rougi les joues des vierges à braguettes et des vertus à trois amans. » Malheureusement c'est encore sur quelques-uns de ces vieux mots que roule l'esprit de certaines pages du sieur de Balzac, entre autres le conte où Loys le onzième joue un rôle digne du *Merdiana*. Quelques détails du *Péché véniel* sont certes plus gracieux : ce serait même un conte facile à traduire en langage décent; c'est le chef-d'œuvre du livre. Mais, en général, le sieur de Balzac est resté un peu au-dessous des vieux auteurs qu'il voudrait continuer. Brantôme, qui était un grand admirateur de la reine de Navarre, parle en ces termes de l'*Heptameron :* « Elle fit en ses gaietés un livre qui s'in-
» titule les *Contes de la royne de Navarre*, où l'on voit un
» style si doux, si fluant et si plein de si beaux discours et si bel-
» les sentences, que j'ai ouï dire que la reine mère et madame de
» Savoie, étant jeunes, voulurent se mêler d'écrire des nouvelles à
» part, à l'imitation de ladite reine de Navarre, sachant bien
» qu'elle en fesait; mais quand elles virent les siennes, elles jetè-
» rent les leurs dans le feu. » Nous engageons beaucoup le sieur de Balzac à imiter la reine mère et madame de Savoie, non par rapport à son premier dizain, que nous consentons à mettre sur nos tablettes entre le *Moyen de parvenir et le Roi des Ribauds*, mais par rapport au manuscrit des dizains suivans dont nous menace la préface du libraire; mais en relisant cette préface, nous

nous sommes bien aperçus que le sage libraire Ch. Gosselin n'en était pas plus coupable que du reste de l'ouvrage, et nous devons l'absoudre de toutes les belles théories sur le rire, la nudité et l'ingénuité que lui prête le pantagruélique sieur. En ces temps d'abstinence le bibliopole pantagruélisé serait plus disposé à proposer à son auteur d'imiter le repentir du bonhomme La Fontaine, ou, s'il veut écrire encore à l'imitation de la reine de Navarre, de copier plutôt les Chansons spirituelles et les Mystères de ladite princesse. Pour nous, à côté de l'*Heptameron*, nous avons un livre rare que la circonstance nous a fait rouvrir, et que nous offrons volontiers au sieur de Balzac, s'il désire se mettre en état de grâce : c'est *les Marguerites de la marguerite des princesses, la reine de Navarre*, éditées par son chambellan, Jean de la Haye, en 1547. Voici le début d'une des chansons :

Pour être un digne et bon chrétien
Il faut à Christ être semblable.
Il faut renoncer à tout bien,
A tout honneur qui est damnable ;
A la dame belle et jolie,
Au plaisir que la chair émeut,
Laisser biens, honneurs et amie!
Ne fait pas ce tour-là qui veut!

Ses biens aux pauvres faut donner
D'un cœur joyeux et volontaire.
Faut les injures pardonner
Et à ses ennemis bien faire.
Se jouer en mélancolie
Et tourment dont la chair s'émeut,
Aimer la mort comme la vie!
Ne fait pas ce tour-là qui veut.

Si ce tour-là ne peut plaire en effet au sieur de Balzac, qu'il collige ès abbaïes de Touraine ou autres quelque bon mystère comme celui de *la Fuite en Égypte*, toujours par la bonne princesse Marguerite. Ce mystère ne manque ni de poésie, ni de merveilleux décors. La scène s'ouvre par le voyage de Marie, de saint Joseph, de l'enfant Jésus et de l'âne à travers le désert. Le soleil

est brûlant, le sable aride. Marie envoie une prière au ciel. Aussitôt le *Père éternel* paraît en personne, et ordonne aux anges de changer le désert en Éden. Les anges entonnent un hymne, et à chaque vers, des orangers, des oliviers, des fleurs sortent de terre: des cascades jaillissent de toutes parts, et une table couverte d'un dîner abondant s'offre à la vue des saints voyageurs.

PREMIER ANGE.

Champs des déserts, cessez d'être stériles,
Dieu le commande, arbres soyez fertiles,
Donnez vos fruits de très-bonne saveur.

DEUXIÈME ANGE.

Élevez-vous dans les plaines changeantes,
Verts orangers, croissez, fleurs odorantes,
Et d'un regard recevez la faveur.

TROISIÈME ANGE.

Courez ruisseaux, près de la vierge mère,
Présentez-lui votre onde pure et claire,
Honneur aurez quand de vous on prendra, etc.

Que M. de Balzac fasse son profit de ces citations, qui tendent à prouver que la bonne princesse qu'il ne craint pas de citer dans sa préface comme une ribaude, fit plus tard amende honorable de ses *gaietés*. Nous lui promettons un article plus favorable sur son premier mystère. A.

UNE SCÈNE DU 18 BRUMAIRE (1).

PREMIER CITOYEN *à un autre.*— Savez-vous, citoyen, pourquoi cette réunion de troupes sur la place du Carrousel?

DEUXIÈME CITOYEN. — Pour une revue.

PREMIER CITOYEN. — C'est le général Bonaparte qui la passera ?

DEUXIÈME CITOYEN. — Je l'espère.

PREMIER CITOYEN. — On le disait parti cette nuit pour l'Italie.

UN BOURGEOIS *à sa femme.* — J'entends dire que le général d'Égypte est en Italie, nous ne le verrons pas.

LA FEMME *avec un soupir de regret.*—Ah !

(1) Nous empruntons cette scène à un ouvrage inédit qui doit paraître chez Fournier jeune sous le titre de *Paris et Saint-Cloud au 18 brumaire.* 1 vol. in-octavo.

UN SERGENT. — Rassurez-vous, petite mère, il est ici, il va venir.

PREMIER CITOYEN *à mi-voix.* — Ce n'est guère rassurant.

LA FEMME *à son mari.* — Demande donc au citoyen soldat si le général a engraissé un peu.

VOIX DIVERSES. — En arrière... en arrière.... voilà des voitures.

D'AUTRES VOIX. — Est-ce que c'est le général ?....

UN OUVRIER. — Je ne vois que des têtes blanches.

PREMIER CITOYEN. — Ce sont des membres du conseil des Anciens, j'ai reconnu le citoyen Cornet.

L'OUVRIER. — Qu'est-ce qu'ils vont faire aux Tuileries, les Anciens ? une revue ! ça ne les regarde pas.

PREMIER CITOYEN. — Oh ! il y a bien d'autres affaires sur jeu.

DEUXIÈME CITOYEN. — Quoi donc ?

PREMIER CITOYEN. — Ceci et cela.

LE BOURGEOIS. — Pardi ! ne sait-on pas que le général Bonaparte n'est pas content du Directoire.

L'OUVRIER. — Au fait, puisque les directeurs en agissent mal avec lui.....

UN CITOYEN *forçant sa voix.* — Eh ! qu'il les f.... à bas. Je n'aurais pas sa patience, moi.

PREMIER CITOYEN. — Et qu'il prenne leur place, hein ?

L'OUVRIER. — Pourquoi pas ?

PREMIER CITOYEN. — Il n'a pas l'âge.

DEUXIÈME CITOYEN. — Il n'a pas l'âge d'être directeur, c'est possible.

L'OUVRIER. — Nos directeurs, voyez-vous, ça ne vaut pas grand' chose.

DEUXIÈME CITOYEN. — A qui le dites-vous ?

PREMIER CITOYEN *haussant les épaules.* — Des changemens, toujours des changemens !

L'OUVRIER. — Si l'on est trop mal aussi.... D'abord l'ouvrage ne va pas.

LE BOURGEOIS. — Les rentes sont mal payées.

DEUXIÈME CITOYEN. — Et l'emprunt forcé !

UN CLICHYEN. — Et la loi des ôtages !

PREMIER CITOYEN. — Gouverner n'est pas facile. Vous en parlez bien à votre aise, vous autres ; si vous saviez ce que c'est que l'administration....

L'OUVRIER. — Qu'est-ce que ça nous fait, l'administration, pourvu que nous ayons du pain?

LE BOURGEOIS *effrayé*. — Oh! mon ami, si l'on vous entendait....

L'OUVRIER. — Qu'on m'entende! je parle pour ça. Voici mon plan : cinq directeurs ; c'est trop de quatre, il n'en faut qu'un, et que ce soit le général de l'Italie.

DEUXIÈME OUVRIER *branlant la tête*. — Hum! et s'il se fait roi?

PREMIER OUVRIER. — Pas si bête. Les rois ne lui vont qu'à la ceinture.

PREMIER CITOYEN. — Mais enfin, si la fantaisie lui en prend?...

PREMIER OUVRIER. — Nous le tuerons donc.... on a bien tué l'autre.

LA FEMME. — Le vilain homme!

LE BOURGEOIS. — Parle donc plus bas, tu vas me compromettre... — Ah, ah! il y a du nouveau là-bas.... tous les soldats qui courent....

LA FEMME. — Voilà qu'on bat aux champs, c'est lui....

LE SERGENT *au bourgeois*. — La citoyenne n'a qu'à se mettre à côté de moi ; puisque le petit caporal lui plaît, elle pourra lui faire les yeux doux.

LE BOURGEOIS. — Bien honnête, citoyen sergent.... Oh! que de monde! en voilà-t-il!.... Qu'est-ce que tous ces beaux plumets-là?.....

LA FEMME. — Vois-tu le général...? la redingote grise. . et qui salue de la main. On crie tant que ça m'étourdit.

LE BOURGEOIS. — Quel train d'enfer ils font!... et tous ces morceaux de drapeaux qui saluent.... en voilà un qui n'a plus qu'un tout petit bout de toile.... Mais je ne vois plus personne.

DEUXIÈME CITOYEN. — Est-ce que c'est fini, la revue?

L'OUVRIER. — Puisque ça n'a pas commencé.

LE SERGENT. — Le général est allé causer un moment avec les Anciens. Soyez tranquille, il va revenir.

L'OUVRIER. — A la bonne heure.

UN SOLDAT. — Rangez-vous, rangez-vous ; voilà la garde du Directoire.

D'où diable viennent-ils, les sédentaires?

UN GARDE DIRECTORIAL. — C'est le général Moreau qui nous a

relevés; les Directeurs sont en bonnes mains. — Ah çà, vous autres, qu'est-ce que vous devenez ici?.... (*Apercevant les canons.*) Vous avez amené le brutal....

LE SERGENT *bas.* — Avec des noyaux plein son gosier.

LE GARDE *montrant les troupes.* — Et tout çà, c'est de l'armée d'Italie ?....

LE SERGENT. — Les habits gris là-bas, c'est du contingent (1).

LE GARDE *avisant une carrosse qui passe.* — Ohep! voilà une tournure de rosses de ma connaissance; parbleu c'est le panier à salade de notre président. Il a violé la consigne, le conscrit. Tiens, tiens, comme il file au conseil, je ne l'ai jamais vu courir si vite.

LE SERGENT *riant.* — C'est qu'il est pressé de se faire réformer.

LE GARDE. — Et le bourgeois, qu'en faites-vous ici?

LE SERGENT. — Doux comme un mouton.

LE GARDE. — On dit qu'au faubourg Antoine ils font les méchans...

LE SERGENT. — Faudra voir.

LE GARDE. — A cause de Santerre qui a des manigances avec le Directoire.

LE SERGENT. — Santerre, c'est un malin, mais s'il bouge..... (*faisant le geste de coucher en joue*) pan!.... (*Roulement de tambour.*)

LE SERGENT. — Attention! pour le coup, la revue va commencer.

VOIX D'OFFICIERS. — Canonniers, à vos pièces!

AUTRE VOIX. — A gauche en bataille, marche!

LE SERGENT *à un de ses camarades qui accourt.* — Que se passe-t-il donc là-bas?

DEUXIÈME SERGENT. — Un fameux remue-ménage.

PREMIER SERGENT. — Les anciens ne sont pas faciles, donc.

DEUXIÈME SERGENT. — Eux! que si. Mais les Directeurs ne veulent pas marcher au pas. C'est pour ça qu'on nous y met.

PREMIER SERGENT. — Diantre!

SECOND SERGENT. — Le général est furieux. Il y a là un directeur, celui qui a été avocat, qui n'en finit pas avec ses raisons. Tiens, voilà la demi-brigade qui s'est arrêtée tout court.

(1) On appelait ainsi les soldats de l'armée du rhin.

PREMIER SERGENT. — Eh! bon Dieu! c'est le petit caporal en personne que je vois à la tête; il a l'air de nous parler.

LE BOURGEOIS, *appelant.* — Citoyen sergent!

LE SERGENT. — Silence dans le rang... Ah! pardon, excuse....

LE BOURGEOIS. — C'est ma femme qui voudrait savoir le nom de ce grand bel homme en hussard...

LE SERGENT. — Le général Murat, celui qui n'a pas son pareil dans l'armée pour un coup de sabre.

LE BOURGEOIS. — Et ce petit noiraud...

LE SERGENT. — Un troupier fini, le général Lefèvre!

LE BOURGEOIS. — Et...

LE SERGENT. — Laissez-moi dire, vous saurez tout... Le gros blond, mélancolique, c'est Macdonald, qui en a fait voir de dures au chevalier du Scorpion (1); l'autre à côté de lui, qui a le nez — voyez-vous son nez? — en casse-noisette, c'est le général Beurnonville; à gauche, le grand mince qui a une queue...

LE BOURGEOIS. — Une queue!

LE SERGENT. — Oui, une queue; ça vous étonne et moi aussi. Celui-là, c'est le brave des braves, le général Lannes, mon général à moi, après le petit caporal, celui que j'aime le plus, parce que... Mais ça ne vous regarde pas... Passons. — Derrière, vous voyez bien un jeune homme avec des épaulettes de chef de demi-brigade... uniforme des guides, c'est le gendre du général Bonaparte...

PREMIER CITOYEN. — Vous voulez dire son beau-fils...

LE SERGENT. Mais assez causé. Le général a l'œil sur nous. Le voilà qui approche... Allons, criez donc, vous autres.... Vive le général.

VOIX DANS LA FOULE. — Savez-vous ce qu'il dit aux troupes? — Il leur a parlé guerre. — C'est donc ça qu'ils crient comme des enragés. — Il est bien triste, tout de même. — N'a-t-on pas voulu l'empoisonner? — Quelle horreur! — Un si grand homme! — Est-il directeur? — Vous voulez dire dictateur. — Voilà qu'il examine les canons. — Il regarde les Tuileries. — Il a l'air d'un roi au moins. — Pourquoi ne le serait-il pas? — Oui; mais sa femme reine! une mulâtresse! — Quel conte! — On dit qu'il lui doit tout; c'est elle qui l'a fait général. — Je crois qu'elle l'a fait autre chose. — Ça s'est dit. — Voilà qu'il revient. — Il salue tout le monde. — Il n'est pas fier au moins. — Vive Bonaparte! — A bas le directoire. — Vive la république! . . . . . .

(1) Les soldats désignaient ainsi Suwarow.

—LA CHASSE AU RENARD.—Le *Quarterly Review* qui vient de paraître contient un article que nous traduirons en entier : c'est l'histoire de la chasse au renard en Angleterre. On sait combien cet exercice tient de place dans la vie d'un seigneur anglais, malgré le mot de lord Chesterfield, qui s'étonnait qu'une homme pût recommencer pour la seconde fois une chasse où il y avait dix à parier contre un qu'il se serait cassé le cou le premier. Il appartenait à l'Angleterre d'avoir une ville fondée et habitée par des chasseurs : c'est Melton-Mowbray, dans le Leicestershire, où les plus fameux chasseurs de l'aristocratie anglaise entretiennent leurs meutes et leurs chevaux à des frais si extraordinaires. Il y a vingt-cinq ans encore, Melton-Mowbray n'était qu'une bourgade insignifiante. Cette ville est située dans une riche vallée, à travers laquelle coule la rivière de Stoure; mais elle n'avait de vraiment pittoresque pour l'œil d'un artiste que sa belle église. Aujourd'hui se sont élevées autour du clocher de nombreuses maisons à la fois élégantes et confortables pour les amateurs de la chasse, qui viennent dépenser chaque année plus de 50,000 livres sterl. (1,250,000 francs). Il n'en coûte pas moins de 1,000 liv. sterl. (25,000 fr.) pour un poteau de douze chevaux de chasse. Le comte de Plymouth n'en a jamais moins de vingt. Sir Harry Goodricke en a 44, et une meute de quatre-vingts couples de chiens. Le prix d'achat d'un cheval de chasse va jusqu'à 200 guinées.

Le prix des chiens courans n'est pas moins exorbitant. Il y a trente ans que sir Richard Paleston vendit les siens au duc de Bedford pour 700 guinées, et il y a quinze ans que ceux de M. Corbet furent vendus 1200 à lord Middleton. Une meute un peu connue se vend toujours environ 1000 guinées; mais il n'y a pas long-temps que M. Obaldeston vendit pour cette somme dix couples de chiens seulement à lord Middleton. Voici la note des dépenses que fait un homme comme il faut à Melton pendant une saison :

Pour quatorze chevaux.	780 liv. st.
Nourriture de cinquante couples de chiens.	275
Poudre, 50; Taxes, 120.	170
Valets de chiens. , ...	290
Sellerie.	100
Frais de maréchal et vétérinaire. , . . .	100
Achat de jeunes chiens et dépenses de chasse. .	100
Dépenses imprévues.	200
Gages du veneur et de ses chevaux. . . .	300
TOTAL.	2235 liv. st.

— LE MUTILÉ, par M. X.-B. Saintine. 1 vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50 c. chez A. Dupont. — Le père Lobo, missionnaire portugais, nous dit qu'il y a en Abyssinie beaucoup d'abeilles sauvages qui cachent leur miel dans le creux des arbres. Le voyageur qui les voit passer autour de lui en bourdonnant, pendant une marche fatigante, sous le poids de la chaleur du jour, regrette de ne pouvoir découvrir la ruche, où il irait volontiers dérober un rayon, lorsque tout à coup un oiseau se présente, lui bat des ailes et semble l'inviter avec intelligence à le suivre d'arbre en arbre jusqu'à celui où l'abeille a déposé son trésor. Là il s'arrête et chante mélodieusement, heureux si le voyageur rassasié laisse une part à son guide. Cet oiseau est le moroc ou *cuculus indicator* de Linnée. — Bruce, venu deux siècles après le père Lobo, a bien rencontré en Abyssinie cet oiseau merveilleux, mais il prétend que le moroc, loin de vous indiquer où vous trouverez le miel, préfère chasser aux abeilles et les détruire... Il y a en littérature le bon et le mauvais génie de la critique : le bon, c'est le moroc du père Lobo, c'est celui qui, sympathisant avec vous, aime à vous indiquer le nouveau poème ou le nouveau roman qui charmera votre loisir. Le mauvais, c'est le moroc de Bruce ; il se tait auprès du trésor caché ou poursuit et déchire les pauvres auteurs. J'ai été heureux aujourd'hui, c'est le moroc du père Lobo que j'ai rencontré. Voici un excellent rayon de miel.

La main tremble à écrire le malheur du Mutilé. Le Mutilé a fait des vers contre le pape Sixte-Quint. Élisabeth, qui se trouvait papesse anglicane en même temps que reine, s'était contentée de faire couper le poignet à un auteur qui avait osé mettre sa beauté en doute ; Sixte-Quint condamne son libelliste à perdre les deux mains et la langue. La liberté de la presse a fait quelques progrès en Angleterre et même à Rome depuis ce temps-là.

Cet infortuné si cruellement puni est le Mutilé de M. Saintine. C'est sa vie après le supplice, sa vie de proscrit, c'est sa pensée, il est poète, ce sont ses sentimens, il est amoureux, que le romancier nous raconte : pathétique récit, admirable analyse du cœur, drame touchant dont toutes les scènes sont poétiquement encadrées dans la description de l'Italie. Seul à seul avec l'idée-mère du livre, on frissonne, on détourne la tête. En écoutant M. Saintine, cette idée pénible devient une source intarissable d'émotions plus mélancoliques qu'horribles. Par la magie d'un style qui s'élève jusqu'à la poésie sans cesser d'être de la prose

(chose rare avec le langage *tourmenté* que parlent aujourd'hui les livres)! M. Saintine transporte votre ame dans ce corps sans mains et sans langue; il vous fait subir le rêve de toutes ses souffrances; et quand vous vous réveillez de cette lecture, que vous retrouvez votre main, que vous retrouvez votre voix, vous admirez le talent de l'auteur, qui a su pendant tout un volume vous identifier à cette existence tout exceptionnelle, mais possible. Le Mutilé est poète, ai-je dit; il faut voir comme M. Saintine traduit sa poésie muette à l'aspect des scènes qui la font éclore et la développent. Il aime; il faut voir quelles consolations lui restent encore, consolations bien amères quelquefois! Une femme est avec lui, Gaëtana, la chanteuse de Florence, création ravissante et dont le dévouement au malheur du Mutilé se termine par une mort qui fait fondre en larmes. Les autres personnages de ce roman sont peu nombreux. M. Saintine a compris que les multiplier serait nuire à l'unité d'intérêt. Mais ni la famille de Peraldi, qui donne l'hospitalité au Mutilé, ni Francesco le serviteur, fidèle jusqu'à ce qu'il soit à charge, ni Ligio, le pauvre chien, qui ne peut lécher la main du proscrit, ne sont de trop. Il nous resterait à faire la part de la critique. Si la *poésie* de ce roman éclate souvent en pages brillantes, elle a parfois le défaut d'*idéaliser* peut-être un peu trop les caractères. Cette poésie, qu'il faut remercier de quelques pensées élevées, nous a peut-être privés de quelques mots simples qui n'eussent pas été moins sublimes. Dans ce luxe, toujours correct d'ailleurs, de mots sonores, dans ces brillantes couleurs où l'œil de l'artiste voudrait quelques contrastes, quelques nuances de plus, l'Italie du seizième siècle nous apparaît bien riche de costume, bien châtiée de langage... Est-ce bien toujours l'Italie du seizième siècle? C'est un doute que j'exprime plutôt qu'une critique. Le roman de M. Saintine a été conçu poétiquement, et poétiquement exécuté. Le romancier est un peintre très-capable de nous donner demain un tableau de Wilkie pour pendant à un tableau de Lawrence. A.

— LE BARBIER DE LOUIS XI (1439 — 1483) par Cordellier-Delanoue, un beau volume in-8°, grand papier d'Annonay, satiné; orné d'une vignette de Tony Johannot, gravée sur bois par Cherrier; Paris, Mme veuve Charles Béchet, Lecointe et Pougin. — Bayle, dans son *Dictionnaire historique et critique*, parle d'un certain Acyndinus qui, retenu captif dans je ne sais quel cachot, par je ne sais quel tyran, fut consulté par sa femme sur la question de savoir s'il convenait qu'elle sacrifiât son honneur pour sauver la vie

de son mari, ou qu'elle laissât mourir son mari pour le plus grand triomphe de son honneur. Le lâche Acyndinus, infatué qu'il était de la vie, la préféra à tout le reste, et sa femme se livra aux désirs du maître, qui n'en fit pas moins trancher la tête au prisonnier. — De cette aventure, un grand casuiste, père de l'Église, je crois, ne conclut rien contre la vertu de la femme; au contraire, il y trouve matière à louer et à bénir. Le casuiste n'a pas tout-à-fait tort.

L'anecdote d'Acyndinus s'est renouvelée nombre de fois depuis que Bayle et le tendre casuiste en ont écrit. Olivier-le-Daim, barbier et ministre du roi Louis XI, fut pendu haut et court, au gibet de Montfaucon, pour un fait à peu près semblable, non qu'Olivier jouât dans l'aventure le rôle fâcheux du mari; loin de là, ce fut l'astucieux barbier qui fit pendre le mari dans sa prison; et pour ce fait il fut justicié lui-même, par les ordres de Charles VIII, ainsi qu'il est raconté plus au long par Du Puy, dans son *Histoire des favoris*, à l'article *Olivier-le-Daim*.

Or la fantaisie vint un jour à M. Cordellier-Delanoue de dramatiser cette terrible donnée : il fit *le Barbier de Louis XI;* il encadra le fait principal dans une action dramatique où figurèrent tour-à-tour, et chacun à son rang, ces courtisans, soudards, magistrats et bourreaux, qui forment le fond du tableau dans toute peinture un peu arrêtée de ce formidable quinzième siècle. A son insu, toutefois, tandis qu'il écrivait, le côté historique de son livre allait s'exagérant et s'élargissant sous sa plume, au détriment de la fabulation dramatique, qui chaque jour perdait de son terrain. Vint de la sorte un jour où l'ouvrage, commencé *drame pur*, drame pour les planches, s'acheva volume, chronique dialoguée, presque roman. M. Cordellier-Delanoue a parfaitement réussi à nous montrer Louis XI sous un jour tout nouveau, avec ses fauves éclairs de prunelle et ses clignotemens d'yeux, ses sanglantes caresses et ses vengeances hypocrites, sa gaieté moqueuse et sa redoutable bonhomie. Ce caractère multiple varie successivement du jeune homme au vieillard; car tous deux passent devant nous sur le théâtre démesuré que l'auteur dresse entre ces deux dates : 1439-1483; nous apportons ici d'autant moins de restrictions à nos éloges que tout à l'heure un grain de critique ne tardera pas à s'y mêler. Nous voulons parler de cette critique qui porte sur des erreurs ou des transpositions de dates, sur des substitutions de faits; critique myope et méticuleuse, qui furète, loupe en main, dans tous les recoins d'une œuvre indépendante, qui adresse, par exemple, à un

auteur des questions comme celle-ci : «Pourquoi faites-vous parvenir à Louis de France, *en Dauphiné*, la nouvelle de la mort de son père et de son avènement à la couronne, tandis qu'à cette époque Louis de France était en Bourgogne, où il fit un séjour de cinq ans (de 1456 à 1461)? — Pourquoi votre Olivier aime-t-il la fille et non la femme de votre prisonnier d'état, comme l'exigerait la sévérité de l'histoire? — Pourquoi (et ce dernier reproche porte entièrement sur la vraisemblance fondamentale du drame), pourquoi ce passionné barbier est-il si amoureux, pendant un laps éternel de vingt ans, d'une femme qui, lorsqu'elle se rend enfin à ses désirs, doit être âgée de quelque trente-cinq à trente-six ans? — A toutes ces questions, M. Delanoue peut répondre en souriant : «J'ai fait cela parce que cela m'a plu ainsi.» Nous ne répliquerons rien à un aussi solide argument, d'autant plus qu'à y bien regarder, l'exactitude *selon l'histoire* pourrait bien, par aventure, n'être pas ici la vérité selon l'art. En effet, la nouvelle de la mort de Charles VIII, arrivant à Louis Dauphin, *en Dauphiné*, fournit à M. Delanoue matière à une belle scène que nous n'aurions certainement pas lue si Louis eût reçu la nouvelle en Bourgogne, auprès de Philippe-le-Bon et de *M. de Charolais*, son beau cousin. Même excuse pour tout le reste. Si M. Delanoue sacrifie quelquefois l'historien au poète romancier, c'est toujours pour le plus grand profit de celui-ci. Loin de lui en vouloir de quelques erreurs volontaires de dates, commises çà et là dans le cours d'une histoire dramatique de quarante-quatre ans, nous sommes gens à l'en féliciter. Selon nous, qui réussit n'a jamais tort; et, en littérature surtout, la fin justifie les moyens.

Il nous reste un mot à dire de la *préface*, manifeste original, qui a peut-être le tort de parquer en catégories d'hommes-types et d'écrivains imitateurs l'immense personnel de notre littérature actuelle, personnel assez riche, après tout, quoi qu'en puisse dire la mauvaise humeur des critiques dégoûtés. M. Delanoue a des inimitiés décidées et des affections intraitables, et il formule avec la même chaleur, avec le même emportement les unes et les autres. C'est de la franchise loyale et généreuse, sans contredit, mais c'est de la franchise toute crue. Peut-être les considérations littéraires qui précèdent *le Barbier de Louis XI* contribueront-elles puissamment au succès du livre; mais à coup sûr elles vaudront de bonnes rancunes à l'auteur.

TABLE DES MATIÈRES.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Histoire contemporaine. — M. Canning, par l'auteur de l'article sur M. de Talleyrand. 28
Le lendemain d'une conspiration (*el Almacen*). . . 158
La Vendée et l'Ecosse, par sir Walter Scott. . . . 192
Un voyage d'agrément en Espagne (*the Alhambra*). . 205
Voyages. — L'île de Johanna. (*Fragments of Voyages and Travels.*). 211
Portraits contemporains. — Le duc de Wellington. (*Contemporary portraits.*). 260

LITTÉRATURE MODERNE, ETC., ETC.

Du Système social de M. Charles Fourrier. 5
Une charte, scènes historiques, par M. Ch. Rabou. . 52
Paris. — Le ministère des finances, par M. A. Bazin. 73
L'hospitalité, par M. Hennequin. 88
Histoire de sainte Afre, courtisane, par M. Saint Marc Girardin. 91
Le pestiféré, chronique parisienne (1597), par M. P.-L. Jacob, bibliophile. 102
Episodes de la vie d'un poète. — Première partie : La femme diplomate, ou Le malheur d'être bossu. — Deuxième partie : La prude, ou L'avantage d'être bossu, par M. Amédée Pichot. 123
Le Puy-en-Velay, par MM. Charles Nodier et Taylor. 164
Rosette, histoire du dix-huitième siècle, par M. J. Janin. 230
Le Grand-Saint-Antoine, par M. Rey-Dusseuil. . . 245
Album. 265

FIN DE LA TABLE.